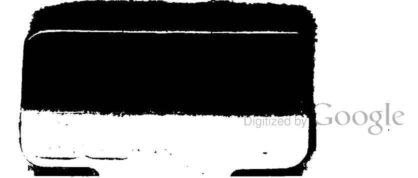


FABLES

DE FLORIAN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

FABLES

DE FLORIAN,

SUIVIES

DES POËMES DE RUTH ET DE TOBIE,

et autres poésies;

DE GALATÉE ET D'ESTELLE;

DES IDÉES SUR NOS AUTEURS COMIQUES;

DES LETTRES ET DU THÉATRE;

DE MYRTIL ET CHLOÉ

ET D'UN CHOIX DE FABLES

DE LAMOTTE.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1850.

NOTICE SUR FLORIAN.

Florian, fils d'un gentilhomme du bas Languedoc, dont la fortune était médiocre, se nommait Claris; il s'appelait Florian, du nom de sa terre. Sa mère était d'origine espagnole; elle avait conservé quelque chose des mœurs et des habitudes particulières au pays où elle était née, et elle l'avait transmis à son fils avec la gaieté naturelle au sien propre. Il est sûr qu'on trouve dans ses ouvrages beaucoup de ce caractère généreux, chevaleresque et galant, que les Maures avaient imprimé sur les habitants de ces contrées longtemps soumises à leurs lois, et de cette sensibilité pastorale que l'on peut, dit-on, remarquer encore parmi les bergers des rives du Tage ou des campagnes de l'Estramadure. Sa conversation brillait plus particulièrement de l'esprit français et de la gaieté languedocienne, et faisait éprouver autant d'agrément à ceux qui ne le voyaient que d'une manière fugitive, que les qualités de son âme faisaient goûter de charmes à ceux qui avaient avec lui un commerce habituel.

Il fut destiné de bonne heure au service militaire. Son père avait consumé la plus grande partie de sa modique fortune dans les honneurs obscurs d'une compagnie de cavalerie, et il fallait bien que le fils suivît cet exemple : c'était l'usage de ce temps-là parmi les personnes d'un certain rang. Après avoir été pendant quelque temps page de M. le duc de Penthièvre, Florian fut placé dans son régiment : son oncle était écuyer de ce prince, et en était extrêmement aimé : c'était le même qui avait épousé la nièce de Voltaire, veuve d'un M. Fontaine, et qui vint ensuite s'établir à Ferney, où il fit bâtir une jolie maison sur le plan que le propriétaire de ce lieu célèbre, aussi bon architecte que grand écrivain, avait pris plaisir à tracer pour lui. Ce fut donc à cet oncle, neveu de Voltaire et écuyer du duc de Penthièvre, que Florian dut le bon accueil qu'il reçut dès son enfance à l'hôtel de Toulouse et à Ferney, et l'avantage d'être soutenu, dès ses premiers essais dans la carrière des armes et dans celle des lettres, par le petit-fils de Louis XIV et par l'historien de son siècle. Avec ce double

appui, il marcha d'un pas presque égal dans l'une et l'autre carrière; et ses succès y furent en quelque sorte parallèles, si je peux m'exprimer ainsi. Il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de lieutenant-colonel au moment même où il fut nommé membre de l'Académie française; presque en même temps il reçut une pension comme homme de lettres, et, pour retraite militaire, une lieutenance de roi.

Le duc de Penthièvre, qui appréciait ses qualités personnelles, tandis que Voltaire appréciait son esprit, le nomma son gentilhomme, et le chargea particulièrement de la distribution d'une partie des nombreux bienfaits, je dirais presque des bienfaits immenses, qu'il versait chaque jour secrètement sur des milliers de malheureux. Ministère respectable sans doute, bien précieux pour le cœur de Florian, et que son âme douce et compatissante sut toujours convenablement remplir; car, au lieu de les faire considérer à ceux qui les recevaient comme des secours humiliants, il avait l'art de les montrer à leurs yeux comme de véritables marques d'honneur et de légitimes récompenses.

Ce ne fut qu'après la mort de Voltaire que Florian obtint toute la faveur du prince auprès duquel il avait le bonheur de vivre; mais nous voyons, dans son immense correspondance, qu'il rendait depuis longtemps un respectueux hommage aux hautes et touchantes vertus qui caractérisaient M. le duc de Penthièvre, et qu'il voyait avec un grand plaisir le jeune homme auquel il s'intéressait si vivement, placé de manière à pouvoir s'honorer un jour d'une bienveillance aussi glorieuse. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, et ce qui ajoute un charme de plus au souvenir qu'a laissé le vertueux prince dont je parle dans ce moment, c'est que son extrême piété ne le porta jamais à désapprouver la vive admiration de Florian pour les ouvrages de Voltaire, ni son attachement à sa mémoire. Il souffrait même que Florian travaillât pour le théâtre : seulement il se bornait à ne pas connaître ses pièces; et ce scrupule, que personne n'osait combattre, donnait à l'auteur un grand avantage : il lui permettait de louer publiquement et justement son bienfaiteur sans qu'il le sût, et même de le mettre en scène; non pour l'immoler à la risée publique, ce qui n'eût pas été possible, et ce que Florian ne pouvait vouloir, mais pour le vouer de plus en plus à la vénération générale, en peignant

sous le masque d'arlequin un père bon et sensible, un maître juste et généreux, que tout le monde reconnaissait, malgré les efforts que paraissait faire l'auteur pour déguiser les traits du modèle.

L'un des premiers essais de Florian, du moins l'un de ceux qui lui firent le plus d'honneur, fut consacré à célébrer la mémoire du grand homme qui avait accueilli son enfance, encouragé sa jeunesse, et que la France venait de perdre. Il remporta le prix de poésie, proposé par l'Académie française, dont le sujet était l'*Abolition de la servitude dans les domaines du roi* : il composa pour cela un dialogue entre Voltaire et un serf du mont Jura, dans lequel il eut souvent l'art de faire parler ce grand écrivain, à la fois poëte et philosophe, d'une manière digne de lui, et le mérite de louer dignement aussi le monarque à qui la France avait dû cet acte éclatant de justice, ainsi que l'homme illustre qui l'avait provoqué le premier.

Florian a composé plusieurs pastorales en prose, mêlées de romances et de vers, à l'exemple de l'admirable auteur de *Don Quichotte*, dont il faisait une étude particulière, et dont il se plaisait à reproduire ou à imiter les originales productions. Il traduisit et acheva *Galatée*, que Cervantes n'avait pas terminée; et ce fut son premier ouvrage en ce genre. Il finit sa carrière littéraire par la traduction abrégée du roman de Cervantes, sans contredit le premier titre de gloire du peuple chez lequel il fut écrit.

Le roman d'*Estelle*, dont la scène se passe en Languedoc dans les contrées même où est né l'auteur, et dont les sites et les mœurs locales sont tracés avec une rigoureuse exactitude, est un ouvrage du genre de *Galatée*, et présente des situations plus touchantes et d'une mélancolie plus profonde. C'est à propos de cet ouvrage, et du défaut d'opposition dans les caractères et dans les événements, que le vicomte de Ségur disait : *Ces bergeries sont charmantes; mais elles le seraient bien davantage, si de temps en temps on y rencontrait quelques loups.*

Gonzalve de Cordoue et *Numa* n'eurent que peu de succès; et le jugement que l'on en porta ne fut pas injuste : rien n'y rachetait la monotonie de cette prose poétique dont on a de nos jours fait un si grand abus, et qu'il est bien plus aisé de construire qu'il ne l'est d'exprimer correctement avec méthode et clarté, et d'une manière naturelle, des pensées simples et justes. Dans *Numa*,

l'auteur s'excusait fort spirituellement d'avoir essayé de marcher sur les traces de l'auteur de *Télémaque*; il se trompait, du moins quant au style : la prose de Fénelon est simple, harmonieuse, correcte, facile même et quelquefois traînante, comme dit Voltaire dans la charmante pièce du *Mondain*; mais elle n'est point poétique, quoique son ton soit élevé quand il le faut. Il serait souvent impossible d'exprimer, autrement que ne l'a fait l'auteur, la plus grande partie des choses qu'il veut dire; et s'il a presque toujours l'air antique, c'est moins par l'expression dont il se sert que par le fond même des idées.

A la tête de *Gonzalve de Cordoue* on trouve un morceau historique sur les Maures qui a été universellement applaudi; il réunit toutes les qualités qui constituent un bon historien; et on regrette, en le lisant, que l'auteur n'ait pu exécuter le projet qu'il avait conçu de publier, d'après Rollin, un abrégé de l'histoire ancienne.

Florian a fait un grand nombre de romances, soit pour les placer dans ses pastorales, soit pour les publier séparément. Elles sont pleines de délicatesse et de grâces, quelquefois plus spirituelles que naïves, mais toujours remplies de mélancolie et de douceur [1]. Ses *Arlequins*, dont j'ai déjà fait mention, ont un caractère particulier, aussi neuf que piquant : c'est encore le sentiment joint à l'esprit et à la gaieté, et il fait naître en nous tout à la fois l'attendrissement et le rire.

Mais le genre dans lequel Florian a le mieux réussi, c'est celui de la fable : les siennes sont supérieures à toutes celles qui ont paru depuis notre inimitable la Fontaine, avec lequel personne, dans aucune langue, ne peut soutenir de comparaison, sans en excepter l'abbé Aubert, à qui Voltaire écrivait, et faisait graver sous son portrait, *que ses fables étaient du sublime écrit avec naïveté*. Celles de Florian ne sont pas sublimes, mais elles ont de l'originalité, et les sujets en sont neufs et heureux; le style en est simple, spirituel et concis; la morale en est aussi aimable que naturelle; les pensées en sont justes et piquantes; et elles sont toujours racontées avec la facilité la plus heureuse.

[1] Celles qu'on trouve dans *Estelle* sont fort agréables, et plusieurs compositeurs habiles se sont empressés de les mettre en musique.

La révolution surprit Florian au milieu de sa carrière, au moment où il y marchait avec avantage, et recevait déjà la récompense de ses premiers travaux : il prit peu de part à ces mouvements politiques, et ne semblait guère occupé qu'à se défendre de leurs atteintes, lorsqu'il en devint la victime.

Le décret qui forçait les nobles de s'éloigner de Paris l'obligea d'aller s'établir à Sceaux, où il avait conservé un petit appartement, par reconnaissance pour les habitants de ce village, dont il était véritablement aimé. Je n'épargnai rien pour obtenir en sa faveur une exception à cette loi, non moins impolitique qu'injuste. Je hasardai d'aller solliciter le comité d'instruction publique, dont je connaissais à peine deux membres, de le mettre en réquisition, c'est-à-dire, de l'autoriser à rester à Paris pour se livrer à des travaux utiles. Je lus même, pour appuyer ma demande, quelques morceaux de l'ouvrage historique [1] dont j'ai parlé, en choisissant de préférence ceux qui pouvaient avoir pour objet les républiques de la Grèce. On m'avait écouté avec intérêt, et je me croyais sur le point de réussir, lorsqu'un membre du comité, nommé *Bouquier*, en qui je n'eusse pas soupçonné cet excès de mémoire, se mit à réciter l'épître dédicatoire de *Numa*, adressée plus de dix ans auparavant à la reine, et en conclut qu'on ne pouvait rien attendre de bon ni d'utile de celui qui en était l'auteur, quoique j'osasse le recommander. Ma demande fut donc rejetée ; elle le fut tout d'une voix : il ne me resta que le regret de l'avoir faite, et la crainte qu'elle ne fût nuisible à celui qui en était le sujet.

Hélas ! il ne m'est pas démontré qu'elle ne lui ait pas été funeste. A peine était-il établi à Sceaux, qu'un ordre du comité de sûreté générale vint l'enlever à cette retraite, et le traduire dans une des prisons de Paris. Dès qu'il y fut, il m'écrivit pour réclamer encore mon faible appui : l'illustre et respectable Ducis, qui avait pour lui beaucoup d'amitié, vint se joindre à moi pour solliciter sa liberté; mais nos démarches furent inutiles, quoique répétées jusques à l'obstination. On nous parla encore de la dédicace de *Numa*; et on nous conseilla impérieusement de laisser oublier notre ami, pour son intérêt comme pour le nôtre.

Enfin, le 9 thermidor arriva : il fit justice des oppresseurs de

[1] L'*Histoire ancienne abrégée.*

la convention, et rendit sa marche moins tyrannique. Beaucoup de prisons furent ouvertes aussitôt, et celle de Florian fut de ce nombre. J'eus le bonheur de briser ses fers, ainsi que ceux de plusieurs autres [1]; mais, hélas! je ne pus sauver sa vie: son âme avait été trop rudement froissée, pour que ses facultés physiques ne s'en ressentissent pas cruellement. Il avait vu, pendant les derniers temps de sa captivité, l'échafaud dressé sous ses yeux, et sans doute aussi pour lui-même; il avait vu plusieurs de ses amis y monter, comme pour lui en montrer le chemin; il avait vu journellement des compagnons de sa captivité s'arracher de ses bras pour aller recevoir la mort; enfin, il avait vu la France couverte de deuil et de larmes, envahie et dévastée par des forcenés qui s'en disputaient les lambeaux, et s'efforçaient d'en détruire jusqu'aux débris. Sans consolation comme sans espoir, sans avenir comme sans passé, ne pouvant plus se rattacher à rien, il n'avait pu éprouver impunément de si terribles impressions. Il emporta de la prison le germe d'une maladie mortelle dont il fut frappé peu de temps après son retour à Sceaux, et à laquelle il succomba promptement.

Je ne l'y vis que deux fois, l'une des deux avec son ami Ducis, qui se réjouissait comme moi de pouvoir le serrer dans ses bras, et dont la tendre sensibilité nous rappelait ces vers touchants échappés à son cœur dans une autre circonstance :

> Ah! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
> Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

Nous en écoutions d'autres de lui, non moins heureux, sur le retour de Florian; d'autres de Florian lui-même sur les douleurs de la captivité; d'autres, bien plus faibles sans doute, mais qu'un même sentiment inspirait... Le parc de Sceaux subsistait encore; nous allions y chercher, sous d'antiques chênes, le lieu célèbre qu'une vieille tradition nous avait indiqué comme celui où le grand

[1] Ces *mises en liberté*, il les fallait solliciter du comité de sûreté générale, composé encore comme au temps de Roberspierre, et on ne les obtenait qu'avec peine. Un jour que mon obstination m'en avait fait obtenir plusieurs, un de ceux à qui je m'adressais de nouveau, fatigué de mes nombreuses demandes, me dit brusquement : *Te voilà encore! Combien te donne-t-on pour faire ce métier?* Je dévorai cet outrage; mais j'obtins la délivrance de celui pour qui je sollicitais, et je me crus bien dédommagé.

Racine avait récité ses premiers vers au grand monarque par qui ses chefs-d'œuvre, d'un âge plus mûr, furent ensuite si bien accueillis. Nous parcourions ces autres asiles, riches de souvenirs plus récents, où Voltaire, la Motte, Fontenelle, et tant d'autres hommes distingués du dernier siècle, étaient venus parer la cour et embellir encore les journées de la petite-fille du grand Condé et de la bru de Louis XIV... Nous félicitions notre ami d'avoir retrouvé sa douce retraite : nous lui promettions de venir l'y visiter souvent, nous l'espérions nous-mêmes. Hélas ! il portait dans son sein le germe d'une mort prochaine; nous le quittions pour ne plus le revoir : encore huit jours, et il n'était plus.... Il n'était plus...... Et comme si à son deuil devait s'associer celui de tous les objets qui nous avaient charmés dans les derniers instants que nous avions passés avec lui, tous allaient périr avec lui, ou peu de temps après lui : la main qui a frappé Florian dans la maturité de son âge a fait tomber presque en même temps ces chênes qui, dans leur vieillesse, l'avaient couvert ainsi que nous de leur ombre, et avaient entendu nos derniers adieux. Ces monuments, ces palais, ces cascades, ces chefs-d'œuvre dans tous les genres, ces groupes, ces statues, ces marbres, rassemblés par la richesse et le génie, pour attester aussi la splendeur du grand siècle, nous les vîmes alors pour la dernière fois; et la bêche achevait à peine de recouvrir la sépulture de notre ami, lorsque la hache et la charrue consommèrent leurs destructions.

Personne n'a senti plus vivement que Florian le bonheur d'avoir des amis, et n'a été plus digne de le goûter : il offrait toutes les qualités qui le font naître, et toutes celles qui en garantissent la durée : la douceur d'un commerce sûr, et le charme d'une société agréable. En le voyant on l'aimait; on s'attachait de plus en plus à lui à mesure qu'on le fréquentait davantage. On se sentait heureux de lui inspirer de l'estime : son jugement était sain, sa raison solide, son caractère loyal et franc : c'était l'homme qu'il fallait consulter dans des circonstances difficiles, celui qu'il fallait appeler dans ses périls ou dans ses besoins... Hélas! je n'ai été lié avec lui que pendant quelques années; mais il y a vingt-cinq ans que je le regrette; et si la mort ne me l'eût pas enlevé, il eût été le conservateur de ma vie...

BOISSY D'ANGLAS.

DE LA FABLE.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis, me voyant occupé de faire des fables, me proposa de me présenter à un de ses oncles, vieillard aimable et obligeant, qui toute sa vie avait aimé de prédilection le genre de l'apologue, possédait dans sa bibliothèque presque tous les fabulistes, et relisait sans cesse la Fontaine.

J'acceptai avec joie l'offre de mon ami : nous allâmes ensemble chez son oncle.

Je vis un petit vieillard de quatre-vingts ans à peu près, mais qui se tenait encore droit. Sa physionomie était douce et gaie, ses yeux vifs et spirituels ; son visage, son souris, sa manière d'être, annonçaient cette paix de l'âme, cette habitude d'être heureux par soi qui se communique aux autres. On était sûr, au premier abord, que l'on voyait un honnête homme que la fortune avait respecté. Cette idée faisait plaisir, et préparait doucement le cœur à l'attrait qu'il éprouvait bientôt pour cet honnête homme.

Il me reçut avec une bonté franche et polie, me fit asseoir près de lui, me pria de parler un peu haut, parce qu'il avait, me dit-il, le bonheur de n'être que sourd ; et, déjà prévenu par son neveu que je me donnais les airs d'être un fabuliste, il me demanda si j'aurais la complaisance de lui dire quelques-uns de mes apologues.

Je ne me fis pas presser, j'avais déjà de la confiance en lui. Je choisis promptement celles de mes fables que je regardais comme les meilleures ; je m'efforçai de les réciter de mon mieux, de les parer de tout le prestige du débit, de les jouer en les disant ; et je cherchai dans les yeux de mon juge à deviner s'il était satisfait.

Il m'écoutait avec bienveillance, souriait de temps en temps à certains traits, rapprochait ses sourcils à quelques autres, que je notais en moi-même pour les corriger. Après avoir entendu une douzaine d'apologues, il me donna ce tribut d'éloges que les auteurs regardent toujours comme le prix de leur travail, et qui n'est souvent que le salaire de leur lecture. Je le remerciai,

comme il me louait, avec une reconnaissance modérée ; et, ce petit moment passé, nous commençâmes une conversation plus cordiale.

J'ai reconnu dans vos fables, me dit-il, plusieurs sujets pris dans des fables anciennes ou étrangères.

Oui, lui répondis-je, toutes ne sont pas de mon invention. J'ai lu beaucoup de fabulistes ; et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenaient, qui n'avaient pas été traités par la Fontaine, je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Ésope, à Bidpaï, à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarte, poëte dont je fais grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. Je compte bien en prévenir le public dans une préface, afin que l'on ne puisse pas me reprocher.....

Oh ! c'est fort égal au public, interrompit-il en riant. Qu'importe à vos lecteurs que le sujet d'une de vos fables ait été d'abord inventé par un Grec, par un Espagnol, ou par vous ? L'important, c'est qu'elle soit bien faite. La Bruyère a dit : *Le choix des pensées est invention.* D'ailleurs, vous avez pour vous l'exemple de la Fontaine. Il n'est guère de ses apologues que je n'aie retrouvés dans des auteurs plus anciens que lui. Mais comment y sont-ils ? Si quelque chose pouvait ajouter à sa gloire, ce serait cette comparaison. N'ayez donc aucune inquiétude sur ce point. En poésie, comme à la guerre, ce qu'on prend à ses frères est vol ; mais ce qu'on enlève aux étrangers est conquête.

Parlons d'une chose plus importante. Comment avez-vous considéré l'apologue ?

A cette question, je demeurai surpris, je rougis un peu, je balbutiai ; et voyant bien, à l'air de bonté du vieillard, que le meilleur parti était d'avouer mon ignorance, je lui répondis si bas qu'il me le fît répéter, que je n'avais pas encore assez réfléchi sur cette question ; mais que je comptais m'en occuper quand je ferais mon discours préliminaire.

J'entends, me répondit-il : vous avez commencé par faire des fables ; et quand votre recueil sera fini, vous réfléchirez sur la fable. Cette manière de procéder est assez commune, même pour des objets plus importants. Au surplus, quand vous auriez pris la marche contraire, qui sûrement eût été plus raisonnable,

je doute que vos fables y eussent gagné. Ce genre d'ouvrage est peut-être le seul où les poétiques sont à peu près inutiles; où l'étude n'ajoute presque rien au talent; où, pour me servir d'une comparaison qui vous appartient, on travaille, par une espèce d'instinct, aussi bien que l'hirondelle bâtit son nid, ou bien aussi mal que le moineau fait le sien.

Cependant, je ne doute point que vous n'ayez lu, dans beaucoup de préfaces de fables, que l'*apologue est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action*; définition qui, par parenthèse, peut convenir au poëme épique, à la comédie, au roman, et ne pourrait s'appliquer à plusieurs fables, comme celles de *Philomèle et Progné*, de *l'Oiseau blessé d'une flèche*, du *Paon se plaignant à Junon*, du *Renard et du Buste*, etc., qui proprement n'ont point d'action, et dont tout le sens est renfermé dans le seul mot de la fin; ou comme celles de *l'Ivrogne et sa Femme*, du *Rieur et des Poissons*, de *Tircis et Amarante*, du *Testament expliqué par Ésope*, qui n'ont que le mérite assez grand d'être parfaitement contées, et qu'on serait bien fâché de retrancher, quoiqu'elles n'aient point de morale. Ainsi cette définition, reçue de tous les temps, ne me paraît pas toujours juste.

Vous avez lu sûrement encore, dans le très-ingénieux discours que feu M. de la Motte a mis à la tête de ses fables, que, *pour faire un bon apologue, il faut d'abord se proposer une vérité morale, la cacher sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature; amener ensuite des acteurs que l'on fera parler dans un style familier mais élégant, simple mais ingénieux, animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux, en distinguant bien les nuances du riant et du gracieux, du naturel et du naïf.*

Tout cela est plein d'esprit, j'en conviens: mais quand on saura toutes ces finesses, on sera tout au plus en état de prouver, comme l'a fait M. de la Motte, que la fable des *Deux Pigeons* est une fable imparfaite, car elle pèche *contre l'unité*; que celle du *Lion amoureux* est encore moins bonne, *car l'image entière est vicieuse*[1]. Mais, pour le malheur des définitions et des règles, tout le monde n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des

[1] Œuvres de la Motte, *Discours sur la fable*, tom. IX, pag. 22 et suiv.



Deux Pigeons, tout le monde n'en répète pas moins souvent ces vers du *Lion amoureux* :

> Amour, Amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire, Adieu prudence!

et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

Vous exigerez peut-être de moi, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les préceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs : mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique;* et c'est peut-être parce qu'il avait senti qu'il ne pouvait le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément était poëte, avait fait la fable de *la Mort et du Malheureux* en concurrence avec la Fontaine. J. B. Rousseau, qui était poëte aussi, traita le même sujet. Lisez dans M. d'Alembert[1] ces deux prologues, comparés avec celui de la Fontaine; vous trouverez la même morale, la même image, la même marche, presque les mêmes expressions: cependant les deux fables de Boileau et de Rousseau sont au moins très-médiocres, et celle de la Fontaine est un chef-d'œuvre.

La raison de cette différence nous est parfaitement développée dans un excellent morceau sur la fable, de M. Marmontel[2]. Il n'y donne pas les moyens d'écrire de bonnes fables, car ils ne peuvent pas se donner ; il n'expose point les principes, les règles qu'il faut observer, car je répète que dans ce genre il n'y en a point : mais il est le premier, ce me semble, qui nous ait expliqué pourquoi l'on trouve un si grand charme à lire la Fontaine; d'où vient l'illusion que nous cause cet inimitable écrivain. « Non-seule-« ment, dit M. Marmontel, la Fontaine a ouï dire ce qu'il ra-« conte, mais il l'a vu; il croit le voir encore. Ce n'est pas un « poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est « un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent « vous-même : son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa « politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, de senti-« ment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour

[1] *Histoire des membres de l'Académie française*, tome III.
[2] *Éléments de littérature*, tome III.

« vous persuader; et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux « avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, « c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfants, c'est l'in« térêt qu'il prend pour un lapin et une belette, qui font qu'on est « tenté de s'écrier à chaque instant : *Le bon homme!* etc. »

M. Marmontel a raison : quand ce mot est dit, on pardonne tout à l'auteur, on ne s'offense plus des leçons qu'il nous fait, des vérités qu'il nous apprend; on lui permet de prétendre à nous enseigner la sagesse, prétention que l'on a tant de peine à passer à son égal. Mais un *bon homme* n'est plus notre égal : sa simplicité crédule, qui nous amuse, qui nous fait rire, nous délivre à nos yeux de sa supériorité; on respire alors, on peut hardiment sentir le plaisir qu'il nous donne; on peut l'admirer et l'aimer sans se compromettre.

Voilà le grand secret de la Fontaine, secret qui n'était son secret que parce qu'il l'ignorait lui-même.

Vous me prouvez, lui répondis-je assez tristement, qu'à moins d'être un la Fontaine, il ne faut pas faire de fables; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité, c'est de jeter au feu mes apologues. Vous m'en donnez une forte tentation; et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi....

Faire une sottise, interrompit-il; sottise dont vous ne seriez point tenté si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus de véritable admiration pour la Fontaine.

Comment! repris-je d'un ton presque fâché, quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail? Et quel plus grand hommage peut recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher?

Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables : l'une sur l'amour propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question, que je veux aussi habiller en apologue.

Si la plus belle des femmes, Hélène par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paraître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grâce,

de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraiche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher? Vous lui diriez : Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux? Personne, je vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde : comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à deux? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regardent pas; car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir; il y en a même qui peut-être vous trouveront à leur gré : vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde.

Quand vous lui auriez dit cela, si la petite fille voulait encore s'aller cacher, ne lui conseilleriez-vous point d'avoir moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus d'admiration pour Hélène?

Vous m'entendez; et je ne crois pas nécessaire, ainsi que l'exige M. de la Motte, de placer la moralité à la fin de mon apologue.

Ne brûlez donc point vos fables, et soyez sûr que la Fontaine est si divin, que beaucoup de places infiniment au-dessous de la sienne sont encore très-belles. Si vous pouvez en avoir une, je vous en ferai mon compliment. Pour cela, vous n'avez besoin que de deux choses, que je vais tâcher de vous expliquer.

Quoique je vous aie dit que je ne connais point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterais pour la plupart celle que la Fontaine lui-même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables, il l'appelle

> Une ample comédie à cent actes divers,
> Et dont la scène est l'univers.

En effet, un apologue est une espèce de petit drame; il a son exposition, son nœud, son dénoûment. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un événement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet événement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. Il me serait aisé, si je ne craignais d'être trop bavard, de prendre au hasard une fable de la Fontaine, et de vous

y faire voir l'avant-scène, l'exposition, faite souvent par un monologue, comme dans la fable du *Berger et son Troupeau;* l'intérêt commençant avec la situation, comme dans *la Colombe et la Fourmi*; le danger croissant d'acte en acte, car il y en a de plusieurs actes, comme *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ*; et le dénoûment enfin, mis quelquefois en spectacle, comme dans *le Loup devenu berger;* plus communément en simple récit.

Cela posé, comme le fabuliste ne peut être aidé par de véritables acteurs, par le prestige du théâtre, et qu'il doit cependant me donner la comédie, il s'ensuit que son premier besoin, son talent le plus nécessaire, doit être celui de peindre : car il faut qu'il montre aux regards ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent; il faut qu'il fasse lui-même ses décorations, ses habits; que non-seulement il écrive ses rôles, mais qu'il les joue en les écrivant; et qu'il exprime à la fois les gestes, les attitudes, les mines, les jeux de visage, qui ajoutent tant à l'effet des scènes.

Mais ce talent de peindre ne suffirait pas pour le genre de la fable, s'il ne se trouvait réuni avec celui de conter gaiement : art difficile et peu commun; car la gaieté que j'entends est à la fois celle de l'esprit et celle du caractère. C'est ce don, le plus désirable sans doute puisqu'il vient presque toujours de l'innocence, qui nous fait aimer des autres parce que nous pouvons nous aimer nous-mêmes; change en plaisirs toutes nos actions, et souvent tous nos devoirs; nous délivre, sans nous donner la peine de l'attention, d'une foule de défauts pénibles, pour nous orner de mille qualités qui ne coûtent jamais d'efforts. Enfin, cette gaieté, selon moi, est la véritable philosophie, qui se contente de peu sans savoir que c'est un mérite, supporte avec résignation les maux inévitables de la vie sans avoir besoin de se dire que l'impatience n'y changerait rien, et sait encore faire le bonheur de ceux qui nous environnent du seul supplément de notre propre bonheur.

Voilà la gaieté que je veux dans l'écrivain qui raconte : elle entraîne avec elle le naturel, la grâce, la naïveté. Le talent de peindre, comme vous savez, comprend le mérite du style et le grand art de faire des vers qui soient toujours de la poésie. Ainsi, je conclus que tout fabuliste qui réunira ces deux qualités pourra se flatter, non pas d'être l'égal de la Fontaine, mais d'être souffert après lui.

Parlez-vous sérieusement, lui dis-je, et prétendez-vous m'encourager? Si tout ce que vous venez de détailler n'est que le moins qu'on puisse exiger d'un fabuliste, que voulez-vous que je devienne? Ou laissez-moi brûler mes fables, ou ne me démontrez pas qu'elles ne réussiront point. Je pourrais vous répondre pourtant que l'élégant Phèdre n'est rien moins que gai, que le laconique Ésope ne l'est pas beaucoup davantage, que l'Anglais Gay n'est presque jamais qu'un philosophe de mauvaise humeur; et que cependant....

Ces messieurs-là, reprit le vieillard, n'ont rien de commun avec vous. Indépendamment de la différence de leur nation, de leur siècle, de leur langue, songez que Phèdre fut le premier chez les Romains qui écrivit des fables en vers; que Gay fut de même le premier chez les Anglais. Je ne prétends pas assurément leur disputer leur mérite; mais croyez que ce mot de *premier* ne laisse pas de faire à la réputation des hommes. Quant à votre Ésope, je ne dirai pas qu'il fut aussi le premier chez les Grecs; car je suis persuadé qu'il n'a jamais existé.

Quoi! répliquai-je, cet Ésope dont nous avons les ouvrages, dont j'ai lu la vie dans Méziriac, dans la Fontaine, dans tant d'autres; ce Phrygien si fameux par sa laideur, par son esprit, par sa sagesse, n'aurait été qu'un personnage imaginaire? Quelles preuves en avez-vous? Et qui donc, à votre avis, est l'inventeur de l'apologue?

Vous pressez un peu les questions, reprit-il avec douceur, et vous allez m'engager dans une discussion scientifique à laquelle je ne suis guère propre, car on ne peut être moins savant que moi. Pour ce qui regarde Ésope, je vous renvoie à une dissertation fort bien faite de feu M. Boulanger, *sur les incertitudes qui concernent les premiers écrivains de l'antiquité*. Vous y verrez que cet Ésope, si renommé par ses apologues, et que les historiens ont placé dans le sixième siècle avant notre ère, se trouve à la fois le contemporain de Crésus, roi de Lydie, d'un Necténabo, roi d'Égypte, qui vivait cent quatre-vingts ans après Crésus, et de la courtisane Rhodope, qui passe pour avoir élevé une de ces fameuses pyramides bâties au moins dix-huit cents ans avant Crésus. Voilà déjà d'assez grands anachronismes pour rejeter comme fabuleuses toutes les vies d'Ésope.

Quant à ses ouvrages, les Orientaux les réclament, et les attribuent à Lockman, célèbre fabuliste en Asie depuis des milliers d'années, surnommé *le Sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été, comme Ésope, esclave, laid et contrefait.

M. Boulanger, par des raisons très-plausibles, démontre à peu près qu'Ésope et Lockman ne sont qu'un. Il est vrai qu'il donne ensuite des raisons presque aussi bonnes, tirées de l'étymologie, de la ressemblance des noms phéniciens, hébreux, arabes, pour prouver que ce Lockman *le Sage* pourrait fort bien être le roi Salomon. Il va plus loin; et, comparant toujours les identités, les rapports des noms, les similitudes des anecdotes, il en conclut que ce Salomon, si révéré dans l'Orient pour sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, était Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Égypte. De là, revenant à Ésope, il fait un rapprochement fort ingénieux d'Ésope et de Joseph, tous deux soumis à l'esclavage et faisant prospérer la maison de leur maître, tous deux enviés, persécutés, et pardonnant à leurs ennemis; tous deux voyant en songe leur grandeur future, et sortant d'esclavage à l'occasion de ce songe; tous deux excellant dans l'art d'interpréter les choses cachées; enfin tous deux favoris et ministres, l'un du Pharaon d'Égypte, l'autre du roi de Babylone.

Mais, sans adopter toutes les opinions de M. Boulanger, je me borne à regarder comme à peu près sûr que ce prétendu Ésope n'est qu'un nom supposé, sous lequel on répandit dans la Grèce des apologues connus longtemps auparavant dans l'Orient. Tout nous vient de l'Orient; et c'est la fable, sans aucun doute, qui a le plus conservé du caractère et de la tournure de l'esprit asiatique. Ce goût de paraboles, d'énigmes, cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie; leurs poëtes, leurs philosophes, n'ont jamais écrit autrement.

Oui, lui dis-je, je suis de votre avis sur ce point : mais quel est le pays de l'Asie que vous regardez comme le berceau de la fable?

Là-dessus, me répondit-il, je me suis fait un petit système qui pourrait bien n'être pas plus vrai que tant d'autres : mais comme c'est peu important, je ne m'en suis pas refusé le plaisir. Voici mes idées sur l'origine de la fable : je ne les dis guère qu'à mes amis, parce qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper avec eux.

Nulle part on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsycose était un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que notre âme passait après notre mort dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonnable, rien de plus conséquent, que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressants, puisqu'ils étaient à la fois pour l'homme l'avenir et le passé, puisqu'on voyait toujours en eux ses pères, ses enfants, et soi-même.

De l'étude des animaux, de la certitude qu'ils ont notre âme, on a dû passer aisément à la croyance qu'ils ont un langage. Certaines espèces d'oiseaux l'indiquent même sans cela. Les étourneaux, les perdrix, les pigeons, les hirondelles, les corbeaux, les grues, les poules, une foule d'autres, ne vivent jamais que par grandes troupes. D'où viendrait ce besoin de société s'ils n'avaient pas le don de s'entendre ? Cette seule question dispense d'autres raisonnements qu'on pourrait alléguer.

Voilà donc le dogme de la métempsycose qui, en conduisant naturellement les hommes à l'attention, à l'intérêt pour les animaux, a dû les mener promptement à la croyance qu'ils ont un langage. De là je ne vois plus qu'un pas à l'invention de la fable, c'est-à-dire, à l'idée de faire parler ces animaux pour les rendre les précepteurs des humains.

Montaigne a dit que *notre sapience apprend des bestes les plus utiles enseignements aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie.* En effet, sans parler des chiens, des chevaux, de plusieurs autres animaux, dont l'attachement, la bonté, la résignation, devraient sans cesse faire honte aux hommes, je ne veux prendre pour exemple que les mœurs du chevreuil, de cet animal si joli, si doux, qui ne vit point en société, mais en famille; épouse toujours, à la manière des Guèbres, la sœur avec laquelle il vint au monde, avec laquelle il fut élevé; qui demeure avec sa compagne, près de son père et de sa mère, jusqu'à ce que, père à son tour, il aille se consacrer à l'éducation de ses enfants, leur donner les leçons d'amour, d'innocence, de bonheur, qu'il a reçues et pratiquées; qui passe enfin sa vie entière dans les douceurs de l'amitié, dans les jouissances de la nature, et dans cette heureuse ignorance, cette imprévoyance de maux, *cette incuriosité qui*,

comme dit le bon Montaigne, *est un chevet si doux, si sain à reposer une teste bien faite.*

Pensez-vous que le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher de ces mœurs si pures, si douces, nos intrigues, nos haines, nos crimes; de comparer avec mon chevreuil, allant paisiblement au gagnage, l'homme, caché derrière un buisson, armé de l'arc qu'il a inventé pour tuer de plus loin ses frères, et employant ses soins, son adresse, à contrefaire le cri de la mère du chevreuil, afin que son enfant trompé, venant à ce cri qui l'appelle[1], reçoive une mort plus sûre des mains du perfide assassin; pensez-vous, dis-je, que ce philosophe n'ait pas aussitôt imaginé de faire causer ensemble les chevreuils pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui dire les vérités dures que mon philosophe n'aurait pu hasarder, sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité? Voilà la fable inventée; et si vous avez pu me suivre dans mon diffus verbiage, vous devez conclure avec moi que l'apologue a dû naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fut sûrement un brachmane.

Ici le peu que nous savons de ce beau pays s'accorde avec mon opinion. Les apologues de Bidpaï sont le plus ancien monument que l'on connaisse dans ce genre; et Bidpaï était un brachmane. Mais comme il vivait sous un roi puissant, dont il fut le premier ministre, ce qui suppose un peuple civilisé dès longtemps, il est assez vraisemblable que ses fables ne furent pas les premières. Peut-être même n'est-ce qu'un recueil des apologues qu'il avait appris à l'école des gymnosophistes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces apologues indiens, parmi lesquels on trouve *les Deux Pigeons*, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï ou Pilpai, tantôt sous celui de Lockman. Ils passèrent ensuite en Grèce, sous le titre de fables d'Ésope. Phèdre les fit connaître aux Romains. Après Phèdre, plusieurs Latins, Aphthonius[2], Avien, Gabrias, composèrent aussi des fables. D'autres fabulistes plus modernes, tels que Faërne, Abstemius, Camerarius, en donnè-

[1] C'est ainsi qu'on tue les chevreuils.

[2] Aphthonius et Gabrias ou Babrias sont deux fabulistes grecs. C'est par erreur que Florian les place ici parmi les fabulistes latins. (*Note de l'éditeur.*)



rent des recueils, toujours en latin, jusqu'à la fin du seizième siècle, qu'un nommé Hêgémon, de Châlons-sur-Saône, s'avisa de faire le premier des fables en vers français. Cent ans après, la Fontaine parut; et la Fontaine fit oublier toutes les fables passées, et, je tremble de vous le dire, vraisemblablement aussi toutes les fables futures. Cependant M. de la Motte et quelques autres fabulistes très-estimables de notre temps ont eu, depuis la Fontaine, des succès mérités. Je ne les juge pas devant vous, parce que ce sont vos rivaux; je me borne à vous souhaiter de les valoir.

Voilà l'histoire de la fable, telle que je la conçois et la sais. Je vous l'ai faite pour mon plaisir, peut-être plus que pour le vôtre. Pardonnez cette digression à mon âge, et à mon goût pour l'apologue.

A ces mots, le vieillard se tut. Je crois qu'il en était temps, car il commençait à se fatiguer. Je le remerciai des instructions qu'il m'avait données, et lui demandai la permission de lui porter le recueil de mes fables, pour qu'il voulût bien retrancher d'une main plus ferme que la mienne celles qu'il trouverait trop mauvaises, et m'indiquer les fautes susceptibles d'être corrigées dans celles qu'il laisserait. Il me le promit, me donna rendez-vous à huit jours de là. On juge que je fus exact à ce rendez-vous : mais quelle fut ma douleur, lorsque, arrivant avec mon manuscrit, j'appris à la porte du vieillard qu'il était mort de la veille! Je le regrettai comme un bienfaiteur; car il l'aurait été, et c'est la même chose. Je ne me sentis pas le courage de corriger sans lui mes apologues, encore moins celui d'en retrancher; et, privé de conseil, de guide, précisément à l'instant où l'on m'avait fait sentir combien j'en avais besoin, pour me délivrer du soin fatigant de songer sans cesse à mes fables, je pris le parti de les imprimer. C'est à présent au public à faire l'office du vieillard : peut-être trouverai-je en lui moins de politesse; mais il trouvera dans moi la même docilité.

FABLES
DE FLORIAN.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits :
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très-brillants.
Eh ! vous voilà? bonjour, dit-elle :
Que faites-vous ici seule sur un chemin?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
Vous êtes pourtant mà cadette,
Dit la Fable ; et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,

Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison, et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.

FABLE II.

LE BŒUF, LE CHEVAL ET L'ANE.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.
Un baudet! direz-vous; tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? Et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier, sa valeur, ses nobles exercices;
Et l'âne, son utilité.
Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres :
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas normand,

Crie aussitôt : La chose est claire,
Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur, c'était un gros meûnier ;
L'âne doit marcher le premier :
Tout autre avis serait d'une injustice extrême.
Oh ! que nenni, dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur :
Au bœuf appartient cet honneur.
Quoi ! reprend le coursier, écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt ?
Eh ! mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît ?
N'est-ce pas le code ordinaire?

FABLE III.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi :
Quel pénible métier ! disait-il ; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi ?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse :
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine,
Plus j'en fais, moins je réussis.
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Les brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait,

Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et tandis qu'il est d'un côté
Un loup prend un mouton, qu'il emporte bien vite.
Le berger court; l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et, de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage :
Cela console un peu. Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne;
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants;
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisant des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi, tout étonné, disait : Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirais!... Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance, et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,

Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine :
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout, couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi, presque en courroux,
Lui dit : Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons, gras et beaux, sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens!
Sire, dit le berger, la chose est fort facile :
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

FABLE IV.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : Pour nous la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit; *pour moi,* c'est différent.
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : Nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi,* c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
Il tire la bourse, et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne
Dans le malheur n'a point d'amis.

FABLE V.

LES SERINS ET LE CHARDONNERET.

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf, qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait!
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connaître :
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître;
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec... Oui, dit l'oiseau; j'ai ce qu'il vous plaira :
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira

Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnaissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père.

FABLE VI.

LE CHAT ET LE MIROIR.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.
Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir,
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient; et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là ; de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline sa tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant

Sa griffe, qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe, et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir, et retourne aux souris :
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

FABLE VII.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;
Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde :
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,

Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

FABLE VIII.

LE CALIFE.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocard.

Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le vizir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père;
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière :
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir, et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira.
Cet insolent discours excita la colère
Du vizir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée.
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais, ils diront : Il fut grand;
En voyant la chaumière, ils diront : Il fut juste.

FABLE IX.

LA MORT.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre
Qui rendît ses États encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent, à pas lents,
La Fièvre, la Goutte, et la Guerre.
C'étaient trois sujets excellents;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talents.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite,
Nul n'osait lui rien disputer;
Lorsque d'un médecin arriva la visite,
Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter.
La Mort même était en balance :
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus;
Elle choisit l'Intempérance.

FABLE X.

LES DEUX JARDINIERS.

Deux frères jardiniers avaient par héritage
Un jardin, dont chacun cultivait la moitié;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage.
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très-grand docteur;
Et monsieur Jean passait sa vie

A lire l'almanach, à regarder le temps,
Et la girouette, et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine, et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve, et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied; le vent du nord lui tue
Ses figuiers, qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse.
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venait à merveille;
Il avait des écus, des fruits, et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savait faire:
Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère:
Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis:
Qui de nous deux est le plus sage?

FABLE XI.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle!
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime?

FABLE XII.

LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE.

Colin gardait un jour les vaches de son père;
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :
Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin : mais si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse :
Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien :
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien;

Va le tuer. Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,
Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons : il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil... Colin, impatient,
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant;
De vaches point, elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées:
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.

FABLE XIII.

LA COQUETTE ET L'ABEILLE.

Chloé, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment

Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille, et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère.
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens.

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

FABLE XIV.

L'ÉLÉPHANT BLANC.

Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphants,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or;
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans les corps des éléphants blancs.
Nos talapoins l'ont dit, ainsi la chose est sûre.

— Quoi ! vous nous croyez des héros ?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature ?
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure ;
Et si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture.
Nous sommes fiers et caressants ;
Modérés, quoique tout-puissants ;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous ; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur ;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus ?
Comment nous croyez-vous des hommes ?

FABLE XV.

LE LIERRE ET LE THYM.

Que je te plains, petite plante !
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue ;
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin

Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.

FABLE XVI.

LE CHAT ET LA LUNETTE.

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur,
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là, ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épiaient l'insolent braconnier :
Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,
Le drôle trompait leur adresse.
Cependant il craignait d'être pris à la fin,
Et se plaignait que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causait souvent de la tristesse;
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir,
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,
Étonné que rien n'en sortît.
Il s'avise, à la fin, d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts; c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette

Un lapin, que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin, qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas, qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette,
Qu'il retourne suivant l'objet :
On voit là-bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

FABLE XVII

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux :
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie!
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs : l'intrigue... — Elle est trop vile :
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
— Eh bien! sois un simple imbécile :
J'en ai vu beaucoup réussir.

FABLE XVIII.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts :
En convenir, c'est autre chose ;
On aime mieux souffrir de véritables maux
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant, et difficile à croire :
Mais je l'ai vu ; voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins ! direz-vous ; la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant. Une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu ; les autres alentour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte :
Mais la troupe échappe à la hâte ;
Il ne prend que du vent : il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,

Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense :
Ainsi je suis d'avis... — Non, répond avec feu
La taupe; je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau. — Très-volontiers, ma chère:
Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère;
Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor.

FABLE XIX.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :

Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

FABLE XX.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère :
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux :
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva :
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.

Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
A quoi ? répond l'aveugle; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

FABLE XXI.

PANDORE.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture, et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :
Elle blessera bien des cœurs;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les caprices, pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et *les faveurs,* pour en guérir.

FABLE XXII.

L'ENFANT ET LE DATTIER.

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts, où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque musulmane,
Qui s'en allait en caravane.
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine;
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
Oh! quel bonheur! dit-il; ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent : sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse;
L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains, ou les faisait glisser.
Deux fois il retomba; mais d'une ardeur nouvelle
Il recommence de plus belle,
Et parvient enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.
Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,

Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits : la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :
Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
Le tout ne vaut pas la moitié.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

LA MÈRE, L'ENFANT, ET LES SARIGUES [1].

A MADAME DE LA BRICHE.

Vous de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre;
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,

[1] Espèce de renard du Pérou. (BUFFON, *Hist. nat.*, tom. IV.)

De vos talents, de votre esprit…
Vous aviez déjà peur : bannissez vos alarmes,
C'est de vos vertus qu'il s'agit.
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
Le sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle,
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable ;
Buffon m'en est garant : qui pourrait en douter?
D'ailleurs tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle :
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive,
Jette un cri. Les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Et disparaissent tous ; la mère avec vitesse
S'enfuit, emportant sa richesse.

La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue ; imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

FABLE II.

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier, dans son jardin,
Avait un vieux arbre stérile :
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile ;
Mais il avait vieilli, tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup, l'arbre lui dit :
Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant :
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : Épargne-le, nous n'avons plus que lui :
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage ;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui.
Le jardinier les chasse, et rit de leur requête ;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain.
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux, dont tu peux à la ville

Porter et vendre les rayons :
Cela te touche-t-il ? J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier.
Eh ! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux ;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnaissance,
Quand l'intérêt vous en répond.

FABLE III.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis,
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups, et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste !

Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

FABLE IV.

LE BON HOMME ET LE TRÉSOR.

Un bon homme de mes parents,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisait adorer de tout son voisinage :
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir,
S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles;
Et s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodait les familles,
Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétait souvent : N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix;
Le chemin est assez mauvais,
Sans nous jeter encor des pierres.

Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien :
Il le prend, l'emporte, et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine;
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit; mais, avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.
Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'était l'usage,
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires!
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille.
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.

Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit; notre bon homme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent:
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même;
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême,
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asile:
Entre tous divisé, cet or peut être utile;
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal.

Soyons contents du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus:
Il faut les redouter autant que la misère;
Comme elle ils chassent les vertus.

FABLE V.

LE TROUPEAU DE COLAS.

Dès la pointe du jour sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisait au pâturage.
Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent : comment passer cette eau?
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.

En faisant un circuit l'on eût gagné le pont;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long :
Colas veut abréger. D'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière;
Et comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui; béliers d'entrer en danse
A qui mieux mieux : courage, allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute; et Colas les excite,
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien:
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère,
Et, soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.

FABLE VI.

LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage :
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris;
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,

Qu'on se pressait de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait ; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie
N'auraient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge était remplie.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
Ah ! quel malheur ! dit-on : las ! il chantait si bien !
De quoi donc est-il mort? Certes, c'est grand dommage :
Le corbeau crie encore, et ne manque de rien.

FABLE VII.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe, dont les tours
Attiraient chez lui grand concours.
Jacqueau (c'était son nom), sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),

Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs! criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique: on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint, qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant: Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève, et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause

Je ne distingue pas très-bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains; sa colère en augmente,
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblème.
Le bien, le mal, nous sont rendus.

FABLE IX.

LES DEUX CHATS.

Deux chats qui descendaient du fameux Rodilard,
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différaient d'embonpoint : l'un était gras à lard,
C'était l'aîné ; sous son hermine,
D'un chanoine il avait la mine,
Tant il était dodu, potelé, frais et beau :
Le cadet n'avait que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottait, courait, il fallait voir !
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :
Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal. — La chose est claire,
Lui répondit l'aîné : tu cours tout le logis,
Pour manger rarement quelque maigre souris.
— N'est-ce pas mon devoir ? — D'accord, cela peut être :
Mais moi je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours ;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servir.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile.

FABLE X.

LE CHEVAL ET LE POULAIN.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien.
Le dégoût vint bientôt : il va trouver son père :
Depuis longtemps, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est malsaine et me tue,
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons :
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie ?
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait; ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir;
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage;
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;

A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus : Ah ! l'excellent festin,
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux.
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux :
Quel pays peut valoir cet asile champêtre?
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître :
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;
Il faut au bonheur du régime.

FABLE XI.

LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, le pourpre, et l'or, éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.

FABLE XII.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse;
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours.
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différents?
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini! Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FABLE XIII.

LE PHÉNIX.

Le phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour :
Grand bruit chez les oiseaux; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.

Chacun l'observe, l'examine :
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine ;
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois, on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire ;
Il éblouit mes yeux, et toujours les attire.
Les autres répétaient ces éloges flatteurs,
Vantaient le privilége unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours, la seule tourterelle,
Sans rien dire, fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,
Lui demande d'où peut venir
Sa rêverie et sa tristesse :
De cet heureux oiseau désires-tu le sort ?
— Moi ! mon ami, je le plains fort;
Il est le seul de son espèce.

FABLE XIV.

LA PIE ET LA COLOMBE.

Une colombe avait son nid
Tout auprès du nid d'une pie.
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie,
D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'était qu'amour et bonheur ;

Dans l'autre nid, toujours querelle,
Œufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie était battue,
Chez sa voisine elle venait,
Là jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles :
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts? Non, j'en ai, lui dit-elle;
Je vous le confie entre nous :
En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est; parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais qu'est-ce que cela? — C'est beaucoup trop, ma chère;
Commencez par vous corriger.
Votre humeur peut l'aigrir... Qu'appelez-vous, ma mie?
Interrompt aussitôt la pie :
Moi de l'humeur? Comment! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez! Je vous trouve plaisante.
Adieu, petite impertinente :
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

FABLE XV.

L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils;
Partout dans ses États on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :

Les rois heureux ont tant d'amis !
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que longtemps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance,
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret;

L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connais un plus beau secret
Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière :
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême;
Et si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même.
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : Ami, je te confie
Le bonheur de l'État et celui de ma vie :
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère;
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère;
Partout le faible terrassé;
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? Comment pourraient-ils l'être?
Disait le chien : les grands approchent seuls du maître
Et les mangés ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.

Que lui fallait-il davantage.
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion;
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance;
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur, qu'il court à son ami:
Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
Vous l'êtes, mon cher fils; oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu ce moment plein de charmes
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous doi,
Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi cependant je gémis,
Je pleure; pardonnez: tout l'État trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils.

FABLE XVI.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,

Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras, et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FABLE XVII.

LA JEUNE POULE ET LE VIEUX RENARD.

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut, qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante

Recommanda son âme à Dieu.
Mais le renard, s'approchant d'elle,
Lui dit : Hélas ! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu ;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile ;
Et j'allais, de ce pas, jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit :
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons ; tout périt sous ses dents.

La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.

FABLE XVIII.

LES DEUX PERSANS.

Cette pauvre raison, dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous

Une triste et faible lumière;
Par delà, c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le Soleil, suivant l'antique loi.
L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir
De son dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il voulait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès lors du Soleil il nia l'existence.
L'autre était crédule et bigot :
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.
On vient à bout de tout; le pauvre solitaire
Avait peu de chemin à faire,
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre.
Employons notre esprit à devenir meilleurs.

Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.

FABLE XIX.

MYSON.

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :
De ta gaieté, Myson, nous sommes tous surpris :
Tu vis seul; comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

FABLE XX.

LE CHAT ET LE MOINEAU.

La prudence est bonne de soi;
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.

Des moineaux habitaient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnait du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
Tournait et retournait : mais il avait beau faire,
Sitôt qu'il paraissait, la bande s'envolait.
Comment les attraper? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,

Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau·
Sa patte, dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche,
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter : de l'autre patte, crac!
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine ;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

FABLE XXI.

LE ROI DE PERSE.

Un roi de Perse, certain jour,
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin :
A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :

Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes vizirs aussitôt mangeraient le verger.

FABLE XXII.

LE LINOT.

Une linotte avait un fils,
Qu'elle adorait, selon l'usage :
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge ;
Persiflait la mésange ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot.
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : Laissez aller votre fils au grand bois ;
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger.
Mais le jeune linot brûlait de voyager :

Il partit donc, malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;
Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur :
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref, il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!

Il ne devinait point ; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah ! monseigneur, quelle bonté !
Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous ? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis ; jouons, je vous en prie.
Les singes, enchantés, crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait ;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents :
Ne jouons point avec les grands ;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

FABLE II.

L'INONDATION

Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village ;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs.
Le soir, ils revenaient chantants
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée :
Or il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain :
Point de pluie, et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim.
La commune s'assemble : en hâte on délibère :
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup, et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village :
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,

Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins !... Oui ! oui, courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux, de pics, et d'autres instruments,
Qui volent vers le lac. La terre est travaillée
Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits
A la fois :
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage, allons ! point de repos !
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
De partout roulent à grands flots.
Transports et compliments de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin, ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau,
Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême,
On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson ;
Votre maudit conseil... Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux ; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde ;
L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand :
Le sage arrose doucement,
L'insensé tout de suite inonde.

FABLE III.

LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient Mécène en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivaient toujours chantant.
L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur,
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.
Qu'est ce ci? dit le financier :
Comment! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage?
Nenni, répond le jardinier :
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux;
Ils ne se tiennent à sa suite

Que pour manger ces vermisseaux,
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.

FABLE IV.

LE RHINOCÉROS ET LE DROMADAIRE.

Un rhinocéros jeune et fort
Disait un jour au dromadaire :
Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux ;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable;
J'en conviens franchement : mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable;
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous :
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourraient servir.
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous :
Mais de cette faveur voici tout le mystère,
Nous savons plier les genoux.

FABLE V.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

L'aimable et tendre Philomèle ,
Voyant commencer les beaux jours,
Racontait à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.

Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,
Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage.

C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec, et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage !

A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse :
De quel droit chantes-tu sans cesse ?
Moi qui suis beau, je ne dis rien

Pardon, répondit Philomèle :
Il est vrai, je ne suis pas belle;
Et si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre que ma voix.

Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance.
Et n'avez que vos seuls appas.

Ils doivent éblouir sans doute :
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer.

FABLE VI.

HERCULE AU CIEL.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule, transporté, les remerciait tous,
Quand Plutus, qui voulait être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros, irrité, passe en tournant la tête.
Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère,
A son aspect, trouble tes sens?
— C'est que je le connais, mon père;
Et presque toujours, sur la terre,
Je l'ai vu l'ami des méchants.

FABLE VII.

LE LIÈVRE, SES AMIS, ET LES DEUX CHEVREUILS.

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup, me direz-vous, c'est une grande affaire;
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens; mais mon lièvre avait cette marotte,
Et ne savait pas qu'Aristote
Disait aux jeunes Grecs à son école admis :
Mes amis, il n'est point d'amis.
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire :
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil

Vite il courait à lui : Mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière;
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur.
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,
Il allait l'aborder : Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire? au pied de la montagne
    Je connais un lac transparent,
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphire :
    Si monseigneur veut, dans l'instant
    J'aurai l'honneur de l'y conduire.
    Ainsi, pour tous les animaux,
    Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,
Le bruit du cor l'éveille; il décampe au plus vite;
    Quatre chiens s'élancent après;
    Un maudit piqueur les excite,
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
    Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens, et, prompt comme l'éclair,
    Gagne pays, et puis s'arrête.
    Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.
    Il aperçoit dans des taillis
Un lapin, que toujours il traita comme un frère;
Il y court : Par pitié, sauve-moi, lui dit-il;
    Donne retraite à ma misère,
Ouvre-moi ton terrier! tu vois l'affreux péril...
Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement :
    Ma femme accouche en ce moment,
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile

Je te plains bien sincèrement ;
Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe,
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,
Il avait obligé ; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie,
Qui de ses cornes aura peur.
Hélas ! dit le taureau, ce serait de grand cœur :
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle :
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur.
Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix cors,
Ses amis les plus sûrs : ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage
Des chasseurs entendent la voix :
L'un d'eux se lève, et part ; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre, et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche ; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit et revient, au buisson
Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même ; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs, tout honteux,
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre, palpitant,
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,

Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit, quand il nous aime.

FABLE VIII.

LES DEUX BACHELIERS.

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre :
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençaient;
Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments : qui venait les entendre
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit, qu'ils dormaient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
Je démontre, dit l'un. Je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme. *Ergo,* voici le nôtre..
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assenés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,

Se saisissent par les cheveux,
Tombent, et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :
Le diable est donc ici ! dit-il tout hors de soi :
Comment ! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi ! Quelle mouche vous pique ?
Nous ne nous battons point, disent-ils ; jugez mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique.

FABLE IX.

LE ROI ALPHONSE.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans,
Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,
Répondait-on ; la chose est même trop commune :
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,

Quelques maravédis. Le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune :
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds; là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.

FABLE X.

LE RENARD DÉGUISÉ.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servait depuis longtemps;
Les succès les plus éclatants
Avaient prouvé son zèle et son intelligence.
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien.
On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien;
Et l'habile renard était dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut vizir.
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bon homme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : Mon cher enfant, la semaine passée,

Un blaireau mon cousin est mort dans ce terrier :
C'est moi qui suis son héritier,
J'ai conservé sa peau ; mets-la dessus la tienne,
Et retourne à la cour. Le renard avec peine
Se soumit au conseil : affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il était grand vizir. Je te l'avais bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père ;
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire
Doit d'abord cacher son esprit.

FABLE XI.

LE DERVIS, LA CORNEILLE, ET LE FAUCON.

Un de ces pieux solitaires
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis, en un mot, s'en allait mendiant
Et priant ;
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parents cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau
Allongeant sur son nid sa tête demi-nue :
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers ce nid ;

Et, le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
O du puissant Allah providence adorable !
S'écria le dervis : plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable ;
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain !
Non, par le prophète j'en jure,
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature.
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint ; notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière :
Ce n'est rien, disait-il ; mon souper va venir.
Le souper ne vient point. Allons, il faut dormir ;
Ce sera pour demain. Le lendemain, l'aurore
Paraît, et point de déjeuner.
Ceci commence à l'étonner ;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivait ; la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie
Ce faucon qui venait toujours
Nourrir sa pupille chérie.
Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :
Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins ;
A présent que vous voilà grande,
Je ne reviendrai plus. Allah nous recommande
Les faibles et les malheureux ;
Mais être faible, ou paresseux,

C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous ou pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense
Est puni de la Providence
Par le besoin, ou par l'ennui
Le faucon dit, et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnaît son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.

FABLE XII.

LES ENFANTS ET LES PERDREAUX.

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche:
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager, comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième:
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
— Tirons au doigt mouillé. — Parbleu non. — Parbleu si.
— Cède, ou bien tu verras. — Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné, peu patient,

Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu, qui leur plaît, couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants:
Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous?

FABLE XIII.

L'HERMINE, LE CASTOR, ET LE SANGLIER.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,
Où des serpents et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe.

Il fallait le passer ; et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte ;
Elle la retire aussitôt,
En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte !
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :
Pour arriver là bas il faudrait se salir ;
Et moi je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience !
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela. Pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours ! ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite :
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds ;
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue ;
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain,
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

FABLE XIV.

LA BALANCE DE MINOS.

Minos, ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger

Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire faire une balance,
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir
Minos examinait l'affaire;
Si le poids baissait, au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive, et claire;
Minos s'en trouvait bien. Un jour, en même temps,
Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble :
Le poids s'élève ; il en met deux,
Et puis trois ; c'est en vain : quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendait en silence,
Il le met seul en contre-poids :
Les six ombres alors s'élèvent à la fois.

FABLE XV.

LE RENARD QUI PRÊCHE.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très-bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,

Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons;
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes,
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour: il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois;
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien;
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard: Vous avez su me plaire,
Lui dit-il; vous m'avez montré la vérité:
Je vous dois un juste salaire.
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?
Le renard répondit: Sire, quelques dindons.

FABLE XVI.

LE PAON, LES DEUX OISONS, ET LE PLONGEON.

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards, du fond d'un marécage,
Ne remarquaient que ses défauts.
Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux.
Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.
Tout à coup un plongeon sortit :
Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue.

FABLE XVII.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON, ET LE RAT.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse,
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.

Un soir, en disputant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix. C'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux :
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou : que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
Parbleu, dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants!
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire, et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris :
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte
Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats :
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.

FABLE XVIII.

LE PARRICIDE.

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours ; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait,
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour, on le vit détruire, à coups de pierre,
Un malheureux nid de moineaux.
Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?
Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit,
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue, et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper !

FABLE XIX.

LE PERROQUET CONFIANT.

Cela ne sera rien, disent certaines gens
Lorsque la tempête est prochaine :
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ?
Pourquoi ? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.

Un capitaine de navire,

Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint, et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Nótre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille:
Il ne reste plus de volaille;
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe.
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : *Cela ne sera rien.*
Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... cela ne sera rien.

FABLE XX.

L'AIGLE ET LA COLOMBE.

A MADAME DE MONTESSON.

O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffirait pour séduire,
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,

Et de l'Amour lancer les traits,
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous louerai point; allez, rassurez-vous :
Ce serait vous mettre en courroux,
Je le sais. Cependant les belles, les poëtes,
Aiment assez l'encens; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point. J'en resterai donc là;
Mais ne vous fâchez pas, si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivait, ne planait qu'au delà de la nue,
Et ne se reposait qu'aux pieds de Jupiter.
Cet aigle s'ennuyait; le soleil et l'Olympe,
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,
Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,
Descend sur un rocher. Près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et dont le seul aspect faisait passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir :
Daignez me suivre dans la plaine.
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer sous l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de riants coteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage
Faisait retentir les échos.
Ce n'est tout; elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant

Par le charme du sentiment.
De plus en plus l'aigle l'adore;
Bientôt ils s'unissent tous deux;
Leur félicité s'en augmente;
Et lorsque notre aigle amoureux
Voulait remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disait, d'une voix attendrie :
Le bonheur n'est pas dans les cieux;
Il est près d'une bonne amie.

FABLE XXI.

LE LION ET LE LÉOPARD.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'était pas chose bien difficile;
Mais le lion craignait les panthères, les ours,
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur;
C'était un vieux renard. Admis à l'audience
Du jeune roi, d'abord il vante sa prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnaîtra leur puissance.
Le léopard accepte; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent à qui mieux mieux les ours et les panthères :

Cela fut bientôt fait. Mais quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé se plaignit du lion;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avait raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie;
Ils sont si bonne compagnie !
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensait un sage,

Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venait écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disait était une sentence.
Son exemple surtout aidait son éloquence;
Et lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour, dans son champêtre asile,
Il vint un savant de la ville
Qui dit au bon vieillard : Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage.
Chez quelle nation, à la cour de quel roi,
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice?
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi?
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore, ou du divin Platon?
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard : mon livre est la nature;
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;
Et si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir,

J'aime et je suis aimé ; mon âme est tendre et pure ;
Et, toujours selon ma mesure,
Ma raison sait régler mes vœux ;
J'observe et je suis la nature :
C'est mon secret pour être heureux.

FABLE II.

L'ÉCUREUIL, LE CHIEN, ET LE RENARD.

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois.
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade,
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu point d'aûberge ; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne.
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit (c'est l'heure des crimes),
Longtemps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver :
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre ; et voici son discours :
Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours ;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain ;
Votre mère était sœur de feu mon digne père.

Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh ! j'y serais déjà, soyez-en bien certain.
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin,
Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin ;
Je descends : mais, pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance ;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu ; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi.
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux : mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur ;
Puis, qu'avec de l'esprit il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FABLE III.

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage ;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,

Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire,
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire.
Sans doute vous avez une brillante voix :
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

FABLE IV.

L'HABIT D'ARLEQUIN.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes, et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille ;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras, j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
Tout près de moi, dans une cage,

Trois oiseaux étrangers de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : J'aime peu son visage,
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;
Il est d'un si beau vert! Vert! dit le cardinal :
Vous n'y voyez donc pas, ma chère!
L'habit est rouge assurément;
Voilà ce qui le rend charmant.
Oh! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison;
Car l'habit est jaune citron;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu!
Interrompt chacun avec feu;
Et déjà le trio s'irrite.
Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert;
L'habit est jaune, rouge, et vert.
Cela vous surprend fort; voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.

FABLE V.

LE HIBOU ET LE PIGEON.

Que mon sort est affreux! s'écriait un hibou :
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire.
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :

Hélas! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux.
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parents,
Sans enfants ou petits-enfants.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans?
Le hibou répondit : Non, vraiment, mon cher frère.
Me marier! Et pourquoi faire?
J'en connaissais trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fit enrager;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parents, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent long-temps.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais parlons des amis;
Des orphelins c'est la famille :
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hibous qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.
— Mais ainsi, Dieu me le pardonne!
Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous?

FABLE VI.

LA VIPÈRE ET LA SANGSUE.

La vipère disait un jour à la sangsue :
Que notre sort est différent !
On vous cherche, on me fuit ; si l'on peut, on me tue :
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture :
Cependant vous et moi faisons même piqûre.
La citoyenne de l'étang
Répond : Oh que nenni, ma chère !
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison ;
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède, et vous poison.

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

FABLE VII.

LE PACHA ET LE DERVIS.

Un Arabe, à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très-grand prix :
C'est un présent que je veux faire

A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret;
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurait qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :
Que s'est-il donc passé? Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand vizir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
—Souvent?—Oui.— C'est fort bien. Votre nouveau vizir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.
Bon! te voilà! dit celui-ci :
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie :
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie :
Daignez l'accepter, grand vizir.

FABLE VIII.

LE LABOUREUR DE CASTILLE.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort :
En vain la fortune l'accable ;
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable :
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutile leur effort.
Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid,
Croyait perdu son diadème.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup ;
Riche et pourtant aimé, cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Était ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches, de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux.
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu ?
Un revers t'a-t-il abattu ?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage ;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?

Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles;
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Graces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième; et, la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice :
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses;
Mais, loin de briguer ses largesses,
Moins il donne, et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons.
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.

FABLE IX.

LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

Une fauvette, dont la voix
Enchantait les échos par sa douceur extrême,

Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent ;
C'étaient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp ; le merle était trompette,
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons ;
Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons ;
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;
Alors le rossignol commence :
Trois accords purs, égaux, brillants,
Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants.
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
Étonne et ravit à la fois.
Les juges cependant demeuraient en balance ;
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne voulaient point donner de prix ;
Les autres disputaient. L'assemblée en silence
Écoutait leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette !
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.
Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

FABLE X.

L'AVARE ET SON FILS.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageait;
Mais lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent!
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant:
Mes pommes! criait-il: coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît;
Nous sommes d'honnêtes personnes.
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes.

FABLE XI.

LE COURTISAN ET LE DIEU PROTÉE.

On en veut trop aux courtisans :
On va criant partout qu'à l'Etat inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles.
Ce sont discours de médisants.

J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment. Dans le pays
La peste avait été portée,
Et ne devait cesser que quand le dieu Protée
Dirait là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre :
Pour le faire parler il faut longtemps le suivre,
Près de son antre l'épier,
Le surprendre, et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent : sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que, dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.
Le courtisan sourit : Je connais cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper.
Il court alors pour l'attraper :
Mais le dieu change de figure ;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.
Tu veux me vaincre dans mon art,
Disait le courtisan : mais, depuis mon enfance,
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,

Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habit, de mœurs, même de conscience,
Je ne vois rien là que d'aisé.
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

FABLE XII.

LA GUENON, LE SINGE, ET LA NOIX.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

FABLE XIII.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle
Un lapin, une sarcelle,

Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance :
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi.
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière

Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie; et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle; il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre;
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas;
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :
Dans le funeste jour de Cannes,
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,

Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau :
Nous séparer, serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi.... La sarcelle le quitte,
Et revient, traînant un vieux nid
Laissé par des canards. Elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseaux, les presse, les unit
Des pieds, du bec ; en forme un batêlet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc, qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque ; et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie
Qu'ils se la devaient tous les deux.

FABLE XIV.

PAN ET LA FORTUNE.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avait perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole.
Il fallait payer sans retard :

Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent
Qui nous a fourni ses denrées;
Mais un escroc, l'honneur veut qu'au même moment
On le paye, et très-poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;
Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages;
Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune : O mère du malheur!
Dit-il, infernale furie!
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux;
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie...
Il parlait, lorsque dans ces lieux
Tout à coup paraît la déesse.
Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;
Je n'ai point causé tes malheurs :
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien. — Qui donc fait tout? — L'adresse.

FABLE XV.

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT.

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.

Un jour, qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,
C'était dans un grand bois, il voit un chat-huant
Entouré de geais, de corneilles,
Qui le harcelaient en criant :
C'est un coquin, c'est un impie,
Un ennemi de la patrie !
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons ;
Ensuite nous le jugerons.
Et tous fondaient sur lui : la malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : Pourquoi ces assassins
En voulaient-ils à votre vie ?
Que leur avez-vous fait ? L'oiseau lui répondit :
Rien du tout ; mon seul crime est d'y voir clair la nuit.

FABLE XVI.

LES DEUX CHAUVES.

Un jour, deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire.
Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

FABLE XVII.

LE CHAT ET LES RATS.

Un angora, que sa maîtresse
Nourrissait de mets délicats,
Ne faisait plus la guerre aux rats;
Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,
Allaient, trottaient partout, et ne se gênaient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormait après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain
Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur; l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris.
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal:
Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.
De ce grain désormais nous devons être las;
Jurons de ne manger désormais que des chats:
On les dit excellents, nous en ferons bombance.
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats,
Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tanière:
Il ne faut point pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire:
On perd ce que l'on tient, quand on veut gagner tout.

FABLE XVIII.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Coulaient des jours purs et sereins,
La Vérité courait le monde,
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère
Retraçait à chacun son plus secret désir,
Sans jamais le faire rougir.
Temps heureux, qui ne dura guère !
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La vérité s'enfuit au ciel,
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après, on en connut le prix ;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas ! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier.

FABLE XIX.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir ? C'est la marque effroyable

Du plus grand des malheurs. Pourquoi ? répond Guillot.
— Pourquoi ? Regarde donc : ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment ;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien ; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste ! dit Guillot : doucement, calmez-vous ;
Je ne vois point cela, compère :
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire ;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs ;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance ;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
C'est bien voir que cela ! dit Lucas en colère.
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh ! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot ;
Attendons la fin de l'affaire :
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffaient tous deux ; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant :
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FABLE XX.

DON QUICHOTTE.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert,
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis ! Sur sa rauque musette
Il s'essaye à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux, et dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de longtemps,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,
Au milieu de la neige il chante le printemps.
Point de mal jusque-là : chacun, à sa manière,
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
Court, et tombe à ses pieds : O belle Timarette,
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs;
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment les soins de tes agneaux;
Viens voir un nid de tourtereaux
Que j'ai découvert sur ce chêne.
Je veux te le donner : hélas ! c'est tout mon bien.
Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.
A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom était Fanchon,

Ouvre une large bouche, et, d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon,
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte criait : Arrête,
Pasteur ignorant et brutal !
Ne sais-tu pas nos lois ? Le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral ;
Chante, et ne frappe pas. Vainement il l'implore ;
L'autre frappait toujours, et frapperait encore,
Si l'on n'était venu secourir le berger,
Et l'arracher à sa furie.

Ainsi, guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.

FABLE XXI.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite ;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite !

FABLE XXII.

LE COQ FANFARON.

Il fait bon battre un glorieux :
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux ;
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq, sans force et sans talent,
Jouissait, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée,
Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite :
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et, le cou tout gonflé, sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure ;
Et si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminait l'aventure.
Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disait : Cet enfant-là m'a montré du courage ;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content.
Un coq, vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,

Dit : C'est un bon vieillard ; j'en ai bien peu souffert :
Mais je le trouve encore vert ;
Et dans son jeune temps il devait être à craindre.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O toi dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
Digne rival, souvent vainqueur,
Du chantre fameux d'Ausonie,
Delille, ne crains rien ; sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,
Ni dans de faibles vers parler de poésie :
Je sais que l'immortalité
Qui t'est déjà promise au temple de Mémoire
T'est moins chère que ta gaieté ;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité :
C'est ton secret ; aussi je finis ce prologue.
Mais du moins lis mon apologue ;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,

Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemplait, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé;
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux;
Et les ruisseaux, dans les prairies,
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêlait ses doux accents à ce calme enchanteur :
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutait son ramage.
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons :
Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnais que mes faibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.

FABLE II.

LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,

Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
De quelque naïade expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvaient boire ensemble ; et la fraternité,
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire :
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère
L'un l'autre ils vont se mesurant,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière ;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Égaux en vigueur, en courage,
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage ;
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire ;
Mais, pendant le combat, la source avait tari.
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie :
Hommes, vous êtes ces lions ;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

FABLE III.

LE PROCÈS DES DEUX RENARDS.

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant !
Les Grecs ont inventé cette belle manière :
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.
Que Dieu leur donne paix !

Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique.
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,
Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait : ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer ;
Si je perds, nulle est sa créance ;
Car il convient que l'échéance
N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès :
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense :
Mon dilemme est certain. Nenni,
Répondait aussitôt le maître :

Si vous perdez, payez ; la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez ; car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné :
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.
Chacun attend alors que le juge prononce,
Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
Le léopard rêveur prit enfin la parole :
Hors de cour, leur dit-il : défense à l'écolier
De continuer son métier ;
Au maître, de tenir école.

FABLE IV.

LA COLOMBE ET SON NOURRISSON.

Une colombe gémissait
De ne pouvoir devenir mère :
Elle avait fait cent fois tout ce qu'il fallait faire
Pour en venir à bout, rien ne réussissait.
Un jour, se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-elle :
Je pourrai donc enfin couver,
Et puis nourrir, puis élever
Un enfant qui fera le charme de ma vie !
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourments qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon âme ravie :
Quel plaisir vaut ces soucis-là ?
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Se met à couver l'œuf, et le couve si bien,
Qu'elle ne le quitte pour rien,

Pas même pour manger : l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin,
Et ses délices les plus chères.
De joie elle est prête à mourir ;
Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille,
Son corps grossit en peu de temps :
Mais son bec, ses yeux et ses ailes
Diffèrent fort des tourterelles;
La mère les voit ressemblants.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et surtout l'amitié; lui dit à chaque instant :
Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points : la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.
La vertu de la paix nous fait seule jouir;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir !
Ainsi parlait la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinson,
Échappé de son nid, vient s'abattre auprès d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,
Qu'il court à lui : sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,
Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière.
Elle applaudit déjà : mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le faible oiseau, le plumer, le manger,
Et garder, au milieu de l'horrible carnage,

Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger!
Elle en mourut, la pauvre mère!
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant!
Mais c'était le fils d'un milan :
Rien ne change le caractère.

FABLE V.

L'ANE ET LA FLUTE.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux;
Grand motif de se croire habiles.

Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire;
Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,

Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
Eh! je joue aussi de la flûte.

FABLE VI.

LE PAYSAN ET LA RIVIÈRE.

Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disait un ami : dans des liens honteux
Mon âme s'est trop avilie;
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
Que j'adorai toujours, sans jamais l'estimer.
Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,
Eh bien! je vais la réprimer;
Je vais me retirer du monde,
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
Dans une retraite profonde
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
Que de fois vous l'avez promis!
Toujours en vain, lui répondis-je.
Çà, quand commencez-vous? — Dans huit jours, sûrement,
— Pourquoi pas aujourd'hui? Ce long retard m'afflige.
— Oh! je ne puis dans un moment
Briser une si forte chaîne :
Il me faut un prétexte; il viendra, j'en réponds.
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine;
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.

— L'ami, que fais-tu là? — Monsieur, pour une affaire
Au village prochain je suis contraint d'aller :
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.

Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image :
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage,
Car cette eau coulera toujours.

FABLE VII.

JUPITER ET MINOS.

Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos.
Quel est de la vertu le fatal adversaire
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté.

FABLE VIII.

LE PETIT CHIEN.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.
Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,

Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes États exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions affaiblis,
Se soumettant au sort qui les avait trahis,
Abandonnent tous leur patrie.
Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant jusqu'au milieu du dos
Une toison tombante à flots,
Exhalait ainsi sa tristesse :
Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris!
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau
Qu'on me refusera peut-être.
O tyran, tu le veux! allons, il faut partir.
Un barbet l'entendit : touché de sa misère,
Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir?
— Ce qui m'y force? ô ciel! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton?... [frère,
—Nous?—Non pas vous, mais moi.—Comment! toi, mon cher
Qu'as-tu donc de commun ...? — Plaisante question!
Eh! ne suis-je pas un lion [1]?

FABLE IX.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,

[1] La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.

Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse :
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : Je te donne la vie ;
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîeté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science ;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords ; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaieté vient bientôt de notre caractère.

FABLE X.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices,
Et n'avaient point de bénéfices.
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre ; on lui donna l'aînée.
Bientôt, après cet hyménée,
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
Bonjour, dit-il : je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.
Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire :
La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon ;
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie :
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.
— C'est là tout? — Oui, vraiment. — Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard : demain je célèbre la fête
De Jupiter; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père.
Le prêtre, de ce pas, s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.

Oh ! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage :
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil,
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie;
Parlez pour nous à Jupiter.
— Très-volontiers, ma chère amie.
Mais je ne sais comment accorder mes enfants :
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai, de peur d'être en défaut.
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut;
Prétendre le guider serait folie extrême.
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même :
Se soumettre, c'est les prier.

FABLE XI.

LE CROCODILE ET L'ESTURGEON.

Sur la rive du Nil, un jour deux beaux enfants
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,

S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots ;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots :
Le monstre a des remords, dit-il : ô Providence !
Tu venges souvent l'innocence ;
Pourquoi ne la sauves-tu pas ?
Ce scélérat du moins pleure ses attentats ;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence :
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait ;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entre eux et le coupable.
Malheureux, manger un enfant !
Mon cœur en a frémi ; j'entends gémir le vôtre...
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.

Tel est le remords du méchant.

FABLE XII.

LA CHENILLE.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie :
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse !
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,

Disait des mais, et puis des si.
Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique;
C'est que madame file aussi.

FABLE XIII.

LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE.

Une fauvette, jeune et belle,
S'amusait à chanter tant que durait le jour;
Sa voisine la tourterelle
Ne voulait, ne savait rien faire que l'amour.
Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette;
Vous perdez vos plus beaux moments :
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amants.
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser?
Je me garderais bien d'oser
Les comparer, répondit la chanteuse;
Mais je ne suis point malheureuse :
J'ai mis mon bonheur dans mes chants.
A ce discours, la tourterelle,
En se moquant, s'éloigna d'elle.
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace, un beau jour de printemps,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avait bien un peu dérangé leurs attraits;
Longtemps elles se regardèrent,
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin la fauvette polie
S'avance la première : Eh! bonjour, mon amie!
Comment vous portez-vous? Comment vont les amants?
— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère :
J'ai tout perdu, plaisirs, amis, beaux ans :
Tout a passé comme une ombre légère.

J'ai cru que le bonheur était d'aimer, de plaire...
O souvenir cruel ! ô regrets superflus !
J'aime encore, on ne m'aime plus.
J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse :
Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix ;
Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.
La beauté, ce présent céleste,
Ne peut, sans les talents, échapper à l'ennui·
La beauté passe, un talent reste ;
On en jouit, même en autrui.

FABLE XIV.

LE CHARLATAN.

Sur le Pont-Neuf, entouré de badauds,
Un charlatan criait à pleine tête :
Venez, messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux !
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence au coupable,
Aux vieilles femmes des amants,
Au vieillard amoureux une jeune maîtresse,
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorants.
Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout ;
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout ;
C'est la grande encyclopédie.
Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor...
C'était un peu de poudre d'or.

FABLE XV.

LA SAUTERELLE.

C'en est fait, je quitte le monde;
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchants, de moi trop connus.
Seule ici-bas j'ai des vertus :
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire ;
Tout l'univers m'en veut; homme, enfants, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Et qu'ai-je fait pourtant?... Que du bien. Les ingrats!
Ils me regretteront, mais après mon trépas.
Ainsi se lamentait certaine sauterelle,
Hypocondre, et n'estimant qu'elle.
Où prenez-vous cela, ma sœur?
Lui dit une de ses compagnes.
Quoi! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde;
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera;
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.
D'ailleurs, où vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions.
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,

La sauterelle part, et sort de la prairie,
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux États;
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés, se balançaient entre eux.
Ah, que voilà bien mon affaire!
Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire;
C'est un asile sûr contre mes ennemis.
La voilà dans le blé. Mais, dès l'aube suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle; et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles,
La terre se découvre, et les blés abattus
Laissent voir les sillons tout nus.
Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit! à peine en ce pays
A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que j'en échappe, ils ravagent leurs biens :
Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.
Eh! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant;
Finissez un travail si grand :
Je me livre à votre colère.
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue : il se baisse, la prend,

Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :
Va manger, ma petite amie.

FABLE XVI.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

Dans le calice d'une fleur
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : Nous, sœurs ! ma mie,
Depuis quand cette parenté ?
Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux.
Considérez-moi, je vous prie :
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage ;
Et s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblants.
Il est vrai, répliqua l'abeille ;
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense ;
Vous provoquez, je me défends.

FABLE XVII.

LE HÉRISSON ET LES LAPINS.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux
Qui toujours ont besoin de guerre ;

Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs;
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse:
C'est la parure des vertus.

Un hérisson, qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,
Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
Volontiers, lui dit le doyen :
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien ni le mien;
Tout est commun ici : nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre :
Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre;
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaieté, dans la concorde,
Nous passons les instants que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir;
Les panneaux, les furets abrégent notre vie :
Raison de plus pour en jouir.
Du moins par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie

D'accepter à dîner, puis retournez chez vous.
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen,
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.
Mais lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du temps,
Le hérisson, de ses piquants
Blesse un jeune lapin. Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre.

FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE PIGEON.

Un milan plumait un pigeon,
Et lui disait : Méchante bête,
Je te connais, je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils; te voilà ma conquête.
Il est des dieux vengeurs. Hélas! je le voudrais,
Répondit le pigeon. O comble des forfaits!
S'écria le milan, quoi! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux?
J'allais te pardonner; mais, pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie.

FABLE XIX.

LE CHIEN COUPABLE.

Mon frère, sais-tu la nouvelle ?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère ;
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai ? — Très-vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands dieux ?
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine.
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice ;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat :
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie ;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête,
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce ;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs ;
Il arrive ; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,

Il harangue ainsi l'assistance :
O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière ;
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois je gardais le troupeau ;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là : mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste ;
J'hésite, je balance... A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils ;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait, armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord ;
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

FABLE XX.

L'AUTEUR ET LES SOURIS.

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Étaient rongés par les souris ;
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats,
Et de bons chats,
Rien n'y faisait ; prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé ; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Chloris.
Notre homme au désespoir, et l'on peut bien m'en croire :
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire ;
Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.

C'est bien fait, direz-vous ; cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon ;
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.

FABLE XXI.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

A DUCIS.

L'oiseau qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour
Par une cabale de cour,

S'en vint habiter sur la terre :
Il errait dans les bois, songeant à son malheur
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage.
Mon frère, répond-il (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage !
Combien votre raison, vos excellents avis,
M'inspirent le désir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis !
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connaissait bien tout votre prix;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.
Si malheureusement le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de partout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie :
Je souffre, je me tais; et, dans ce chamaillis,
Seul, de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,

Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte;*
La sagesse est dans ces deux mots.

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis ; tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie,
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule, et la nature :
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse ;
Ah ! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE XXII.

LE POISSON VOLANT

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre
Quand je m'élève dans les airs,
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air et volant près de l'onde.

ÉPILOGUE.

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux :
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire ;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers :
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers ;
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend :
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie,
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

RUTH,

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE,

Couronnée par l'Académie française en 1784.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour !
Voyez ce faible enfant que le trépas menace :
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que, de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.
Lorsqu'autrefois un juge [1], au nom de l'Éternel.
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine.
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.

[1] In diebus unius judicis, quando judices præerant, facta est fames in terra. Abiitque homo de Bethleem Juda, ut peregrinaretur in regione Moabitide cum uxore sua ac duobus liberis, etc.

Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu : n'oubliez pas que je fus votre mère.
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : Ah ! laissez-moi vous suivre [1] ;
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu ?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là vous servir sera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.
Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante ;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :

[1] Ne adverseris mihi, ut relinquam te et abeam ; quocumque enim perrexeris, pergam ; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.

Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous :
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie !
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille : cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance.
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel :
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas.
Quoi [1] ! c'est là Noémi ? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit;
De Booz, dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth [2] suivait dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :

[1] Dicebantque : Hæc est illa Noemi ? Quibus ait : Ne vocetis me Noemi (id est pulchram); sed vocate me Mara (id est amaram) : quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. Egressa sum plena : et vacuam reduxit me Dominus.

[2] Et colligebat spicas post terga metentium.... Et ait Booz ad Ruth : Audi, filia; ne vadas in alterum agrum ad colligendum... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aquas de quibus et pueri bibunt.

Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas:
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne;
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit: Ruth, à genoux, de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place;
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié:
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère[1].
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons:
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle:
Il faut que, sans te voir, elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Le zélé serviteur se presse d'obéir:
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir;
Elle porte ses biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant: Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage,
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail[2] alors elle montre le fruit.

[1] Sedit itaque ad messorum latus, et congessit polentam sibi, comeditque... et tulit reliquias; atque inde surrexit, ut spicas ex more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens..... De vestris manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.

[2] Portans reversa est, et ostendit socrui suæ: et dedit ei de reliquiis cibi sui, etc.

Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille ;
Le vertueux Booz est de notre famille ;
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots ;
Mais retournez demain dans le champ de Booz :
Il vous demandera quel sang vous a fait naître ;
Répondez : Noémi vous le fera connaître ;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir [1]
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés :
Le jour commence à naître ; aucun ne se réveille.
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos ;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage !
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?
Ah ! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le ; ce songe, hélas ! est la vérité même.
Le vieillard se réveille à des accents si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous ;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :

[1] Filia mea, quæram tibi requiem, et providebo ut bene sit tibi. Booz iste propinquus noster est, etc.

Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense ;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer ?
Non, ma mère me dit que je puis vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
O ciel ! répond Booz, ô jour trois fois heureux !
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs ?
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas ! nous n'aurons pas l'amour ;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai pas qu'elle me soit ravie ;
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière ;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie, et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.

Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils [1], et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau;
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

De ma sensible Ruth, prince, acceptez l'hommage.
Il a fallu monter jusques au premier âge
Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer
En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :
Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance;
Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :
Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.
Hélas! un seul soutien manque à votre famille :
Vous n'épousez pas Ruth, mais vous l'avez pour fille.

[1] Tulit itaque Booz Ruth, et accepit uxorem.... et dedit illi Dominus ut conciperet et pareret filium. Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

TOBIE,

POËME TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

—

A MESDEMOISELLES DE L. B. ET D. D.,

Agées de neuf à dix ans.

O vous qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence;
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir;
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah! ces vertus pour vous ne sont point étrangères :
Lisez, Lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore : il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins [1].
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle [2],
Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

[1] Tobias quotidie pergebat per omnem cogitationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, etc.

[2] Arguebant autem eum omnes proximi ejus, dicentes : Jam hujus rei causa interfici jussus es..... Sed Tobias, plus timens Deum quam regem, etc.

14

Un jour[1], après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur :
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie,
O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver !
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver :
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
Vers le pauvre avec peine, hélas ! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien du malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance[2];
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur;
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au ciel :
Sa prière monta jusques à l'Éternel;
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.
Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils, qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor;

[1] Contigit autem ut, quadam die, fatigatus a sepultura, jactasset se juxta parietem, et obdormisset, ex nido hirundinum dormienti illi callida stercora inciderent super oculos ejus, fieretque cæcus.

[2] Irridebant vitam ejus, dicentes : Ubi est spes tua, pro qua eleemosynas et sepulturas faciebas?

Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père :
De ton respect pour moi fais hériter ta mère [1] :
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui [2];
Partage tes habits et ton bien avec lui;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;
Riche, donne beaucoup, et, pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois en ce moment confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents, mon unique richesse :
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce pays lointain quelqu'un peut te guider;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle.
Il dit. Son fils le quitte, et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne;
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'était l'ange du ciel envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.
L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :

[1] Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vitæ ejus : memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te in utero suo.

[2] Panem tuum cum es urientibus comede, et de vestimentis tuis nudos tege. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.

Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes;
Longtemps il l'interroge; et lui tendant les bras,
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste:
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez; mon âme satisfaite
Éprouve en vous parlant une douceur secrète;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduit par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage!
Le jeune homme l'embrasse, et s'apprête au voyage;
Il presse, en gémissant, sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin;
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris. Alors le chien fidèle[1],
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.
Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux, dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt: Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre, qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant[2], il vous est nécessaire:
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;
Il partage le corps du monstre palpitant,
Et réserve le fiel. Sur une flamme pure

[1] Profectus est Tobias, et canis secutus est eum, etc.
[2] Exentera hunc piscem, et cor ejus, et fel... Quod cum fecisset, assavit carnes ejus, et secum tulerunt in via.

Le reste préparé devient sa nourriture.
Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile ;
Dès longtemps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas :
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder ;
La loi l'ordonne ainsi : venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie [1]
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté ;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont dès le même soir fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amants de Sara brûlaient d'un feu profane.
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous,
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur, aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.
En prononçant ces mots, ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir :
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,

[1] Audio quia tradita est septem viris, et mortui sunt... Timeo ne forte et mihi hæc eveniant ; et cum sim unicus parentibus meis, deponam senectutem illorum cum tristitia ad inferos. Tunc angelus dixit ei : Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent, etc... Habet potestatem dæmonium super eos. Tu autem, etc.

Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive ;
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie ?
Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connaissez Tobie [1].
— Qui de nous a souffert et ne le connaît pas ?
— Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas ?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères ?
Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux ! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein ; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race !
Ton père soixante ans fut notre unique appui :
Viens jouir, ô mon fils, de notre amour pour lui.
Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que, d'un bélier immolé par sa main,
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
On obéit. Tobie, assis près de son guide ;
Sur la belle Sara porte un regard timide ;
Il rencontre ses yeux : aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant ; et d'une voix émue :
O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue ;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous ;
Je réclame la loi, je suis de ta famille :
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.

[1] Dixitque illis Raguel : Nostis Tobiam fratrem meum? Qui dixerunt : Novimus... Et misit se Raguel, et cum lacrymis osculatus est eum, et plorans supra collum ejus, dixit : Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es... Et præcepit Raguel occidi arietem et parari convivium.

Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes [1] :
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes;
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.
Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leur cœur pas à pas fait entrer l'espérance;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel, entraîné, cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime.
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instants sa profonde tristesse.
Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière [2],
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait,
Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait.
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre :
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir.
Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,

[1] Quo audito verbo, Raguel expavit, sciens quid evenerit septem viris... Et dixit angelus : Noli timere.... etc. Et apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit.... etc.

[2] Instanter orabant ambo simul... Domine Deus patrum nostrorum.... tu fecisti Adam de limo terræ, dedistique ei adjutorium Hevam.... Miserere nobis, et consenescamus ambo pariter sani. Et factum est circa pullorum cantum, etc.



Raguel, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants :
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.
L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie
Allait redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend ; et l'ange, de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur!
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir ;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père : aisément son âme doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
  Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguel ;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse :
Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux.
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire, et tend de loin ses deux bras à sa mère ;
Son époux la soutient sur son sein palpitant ;
Et le fidèle chien marche en les précédant.
  Hélas! il était temps que le jeune Tobie [1]

[1] Cum vero moras faceret Tobias, causa nuptiarum, sollicitus erat pa-

A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive.
Son épouse guidait sa démarche tardive.
Le vieillard restait seul, assis sur le chemin ;
Vers chaque voyageur il étendait la main :
Le voyageur passait ; et Tobie en silence,
Pour la reprendre encore, attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.
 Mais ce fils approchait, accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange ; et sa mère attentive [1]
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard ;
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard ;
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend :
Il se lève, et d'un pas chancelant et rapide
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide
O mon fils, criait-il, c'est toi, c'est toi !... Soudain
Le jeune homme, en pleurant, s'élance dans son sein :
Le vieillard le reçoit, et le serre, et le presse ;

ter ejus Tobias... Cœpit autem contristari nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo ; et cœperunt ambo simul flere, eo quod die statuto minime reverteretur filius eorum ad eos... etc. Mater quotidie exsiliens, circumspiciebat, et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

[1] Et dum ex eodem loco specularetur adventum ejus, vidit a longe, et illico agnovit venientem filium suum ; currensque..... etc. Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in via ; et, quasi nuncius adveniens, blandimento caudæ suæ gaudebat. Et consurgens cæcus pater ejus, cœpit offendens pedibus currere ; et, data manu puero, occurrit obviam filio suo.

D'un long embrassement il savoure l'ivresse;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.
Après ces doux transports, l'ange dit à son frère[1]
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ces ordres divins
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste!
J'avais péché longtemps, et longtemps je souffris:
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils!
O mon Dieu, je rends grâce à ta bonté propice!
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.
Il dit; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce;
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère[2]
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire.

[1] Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui... Statim visum recepit, et glorificabant Deum... Dicebatque Tobias : Benedico te, Domine... quia tu castigasti me... Et ecce ego video Tobiam filium meum.

[2] Me duxit et reduxit sanum..... uxorem ipse me habere fecit..... me ipsum a devoratione piscis eripuit, te quoque videre fecit lumen cœli.. Quid illi ad hæc poterimus dignum dare? Sed peto, pater mi, ut roges eum si forte dignabitur medietatem de omnibus quæ allata sunt sibi assumere.

Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;
Il m'a donné ma femme et m'a rendu mon père :
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié :
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
Aux pieds de l'ange alors le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus;
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus;
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime [1]
Il voulut acquitter ses bienfaits si nombreux,
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage;
Au pauvre, à l'indigent faites-en le partage;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel;
Vivez longtemps heureux! Moi, je retourne au ciel.

[1] Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstamus ante Dominum... Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna... quoniam eleemosyna a morte liberat..... et facit invenire misericordiam... etc. Tempus est ergo ut revertar ad eum qui me misit... etc.

VOLTAIRE

ET LE SERF DU MONT JURA,

PIÈCE COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1782.

AVANT-PROPOS NÉCESSAIRE.

En 1779, le roi, par un édit mémorable, affranchit tous les serfs de ses domaines. Cet édit, monument de justice et de bienfaisance, a fait adorer le nom de Louis XVI, et le fera bénir des générations futures. L'Académie française se hâta de donner, pour sujet du prix de poésie, l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. Aucun des ouvrages envoyés au concours ne remplit les vues de l'Académie : le prix fut remis deux fois ; et l'on finit par laisser aux candidats la liberté de prendre un autre sujet.

Jeune alors, plus occupé du service que de la poésie, je n'avais jamais fait de vers, ni conçu seulement l'idée d'envoyer une pièce au concours. Fâché pourtant de voir changer un si beau sujet, pénétré de respect et d'amour pour la bonté de mon roi, je voulus essayer de le célébrer ; et, prenant ma sensibilité pour de la verve, je me mis à écrire.

J'étais plein de M. de Voltaire : il avait comblé de bontés mon enfance. Avant de savoir qu'il était le plus grand des écrivains, j'avais su qu'il était le plus aimable des hommes, et mon attachement pour lui était plus ancien que mon admiration. Dans mes fréquents voyages à Ferney, je l'avais vu bâtir une ville, où il rendait heureux par ses bienfaits trois mille citoyens qu'il y avait attirés. Je l'avais entendu parler avec horreur de la mainmorte, et gémir sur le sort de douze mille habitants du mont Jura, soumis à cette loi atroce. Le nom de M. de Voltaire s'unissait de lui-même, dans mon esprit, avec le mot d'humanité ; et je croyais impossible de parler de l'un sans parler de l'autre.

Je voulus donc que mes premiers vers fussent à la gloire de mon roi, à la louange d'un grand homme dont je chérissais la mémoire, et à l'utilité des malheureux mainmortables.

Je fis l'ouvrage qu'on va lire. Il est très-imparfait sans doute :

il devait l'être, je n'avais aucun usage de la poésie; mais mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée.

Avant de la lire, il est nécessaire, pour l'intelligence de l'ouvrage, de connaître quelques articles tirés de la coutume de Franche-Comté, titre *des Mainmortes*.

Le serf mainmortable ne cultive jamais pour lui; jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare; et les enfants en sont frustrés, si ces enfants n'ont pas toujours habité la maison de leur père, si la fille du serf ne prouve pas que, la première nuit de ses noces, elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Tout Français, tout étranger qui a le malheur d'habiter un an et un jour dans une terre mainmortable, devient serf, et communique cette tache à toute sa postérité.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfants, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'y a qu'un seul moyen de soustraire sa famille à la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage; on le porte sur une terre libre, pour qu'il y rende le dernier soupir; et la liberté des enfants est le prix de ce trajet, qui avance l'agonie du père de famille. Encore de graves auteurs disputent-ils cette liberté aux enfants. (*Traité de la Mainmorte*, page 48.)

C'est d'après ce dernier article que j'ai conçu mon ouvrage. Que n'ai-je pu y mettre assez de talent pour le rendre utile! que n'ai-je pu attendrir toutes les âmes sensibles en faveur de douze mille infortunés, toujours soumis à cette horrible loi, dans huit paroisses mainmortables du chapitre de Saint-Claude! Jusqu'à présent tous les efforts que l'on a faits pour eux ont été vains, et l'exemple du roi est demeuré inutile. Le joug qui accable ces malheureux est aussi dur, aussi pesant qu'il l'était dans nos siècles de barbarie. Rien n'a changé pour ces infortunés, qui doivent se regarder comme abandonnés de la Providence, puisque, sous le meilleur des rois, sous un prélat selon le cœur du pauvre, ils n'ont pas encore entrevu l'espoir de sortir un jour de l'esclavage.

VOLTAIRE

ET LE SERF DU MONT JURA.

Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
Qui jusqu'à la voûte des cieux
Portent leur cime enorgueillie,
Est un vallon riant, asile de la paix.
Là, sur les bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertile
Qui lui prodigue ses bienfaits.
L'heureuse liberté règne dans cet asile;
Elle ajoute à ces dons des biens encor plus grands;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible
Des aquilons et des tyrans.

Près de cette terre chérie
Voltaire avait cherché le prix de ses travaux;
Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie
Après soixante ans de combats,
Il venait consacrer les restes de sa vie
Au plaisir triste et doux de faire des ingrats.
Il élevait une ville nouvelle,
Ouverte aux malheureux dont il est le soutien.
Ils accourent en foule où sa voix les appelle;
Dans les murs qu'il bâtit tout pauvre est citoyen.
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente
Qu'un incendie, un orage, un procès
Vient de réduire à l'affreuse misère :
Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs
Venez m'apporter vos enfants,

Venez m'aimer : je serai votre père.
Ces malheureux, étonnés, attendris,
Tombent aux pieds de ce dieu tutélaire;
Ils baisent cette main si chère
Par qui tous leurs maux sont finis.
La mère à son berceau court enlever son fils,
Et le pose en pleurant aux genoux de Voltaire :
Voilà, dit-elle, mon seul bien;
Soyez et son maître et le mien.
Trop jeune, hélas! pour sentir sa misère,
Il ne sait pas encor bénir son bienfaiteur,
Mais il l'apprendra de sa mère.
Le grand homme à l'enfant sourit avec douceur;
Donner est un besoin pour son âme attendrie,
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Bientôt de nombreux habitants
Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si la discorde vient troubler ce doux asile,
Voltaire juge ses enfants :
Il parle, et sa douce éloquence
Apaise les ressentiments.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.
Il leur enseigne la vertu;
Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Et descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu.

Un jour, assis dans la campagne,
Voltaire contemplait avec des yeux charmés
Ces champs jadis déserts, en cités transformés,
Lorsque du haut de la montagne
Il voit venir à lui, d'un pas précipité,
Des femmes, des enfants, pâles, baignés de larmes.
Au milieu d'eux était porté
Un vieillard expirant, objet de leurs alarmes :

Leurs bras étaient son lit. Le vieillard malheureux
Tournant sur eux sa mourante paupière :
Arrêtez, leur dit-il ; j'ai touché cette terre,
Je suis libre ; il suffit : recevez mes adieux.
En prononçant ces mots il est près de Voltaire,
Qui veut en vain le secourir :
Non, non, dit le vieillard, daignez plutôt m'entendre ;
Et si mes maux touchent votre âme tendre,
Secourez mes enfants, et laissez-moi mourir.

La Suisse est mon pays. Je quittai ma patrie
A l'âge où de l'amour naît le premier désir,
Où le cœur a besoin de peine ou de plaisir
Pour pouvoir supporter la vie :
Vers la Franche-Comté je dirigeai mes pas.
Parmi ces monts glacés, au milieu des frimas
Qui des tristes sapins font courber le feuillage,
Dans ces lieux où l'hiver étale son horreur,
Je devins amoureux ; et ce désert sauvage
Fut alors à mes yeux le séjour du bonheur.
Dès ce moment, j'oubliai ma patrie.
Uni bientôt à l'objet de mes vœux,
Auprès d'une épouse chérie
Chaque jour fut un jour heureux.
Les fils que vous voyez ont resserré mes nœuds :
Je cultivais le champ dont ce doux hyménée
M'avait rendu le possesseur ;
Et lorsque, fatigué d'une longue journée,
Je regagnais le soir la maison fortunée
Où j'allais embrasser tout ce qu'aimait mon cœur,
Alors je sentais dans moi-même
Que le travail ajoute à la félicité,
Et qu'il ne faut pour le bonheur suprême
Que la tendresse et la santé.
Hélas ! j'ai tout perdu : mon épouse adorée
A fini ses jours dans mes bras.

Grâce au ciel, ma douleur m'a conduit au trépas,
Et je vais retrouver celle que j'ai pleurée.
Mais, ô comble de mes malheurs !
Soixante ans de travaux restent sans récompense.
En vain j'assurai l'existence
De ces dignes enfants qui me baignent de pleurs;
Le cruel envoyé d'un despote invisible
Est venu m'annoncer que ma maison, mes champs,
Mes biens et mes troupeaux, moi-même et mes enfants,
Appartenaient à son maître inflexible.
Les habitants, dit-il, de ces tristes climats,
Esclaves au berceau, meurent dans l'esclavage.
Si leurs fils un moment quittent leur héritage,
La loi nous l'abandonne au jour de leur trépas.
Vainement le ciel vous fit naître
Chez un peuple guerrier, vainqueur de nos aïeux :
Vous êtes devenu l'esclave de mon maître,
En respirant l'air de ces lieux.

. . . .

Il est un seul moyen d'échapper à nos lois :
Allez mourir sur une terre
Où de la liberté l'on connaisse les droits ;
Vous délivrez alors votre famille entière
En assurant sa pauvreté,
Et vous lui laisserez à votre heure dernière
L'indigence et la liberté.
Quelle fut ma surprise à cet arrêt sinistre !
Mes maux pour un moment furent tous suspendus,
Et, fixant l'avide ministre,
J'eus peine à retrouver mes esprits éperdus.
Cruel, lui dis-je alors d'une voix affaiblie,
J'ignorais tes horribles lois,
Et je pensais, dans ta patrie,
N'avoir de maîtres que tes rois.
O vous, mes chers enfants, secourez ma faiblesse !
Portez-moi dans vos bras, hâtez-vous, le temps presse ;

Je sens que mes jours vont finir.
Dieu juste, accordez-moi quelques instants de vie,
Et qu'avant mon dernier soupir
Je touche à l'heureuse patrie
Où les pères peuvent mourir!
Mes vœux sont exaucés, j'échappe à l'esclavage.
O vous qui de vos pleurs mouillez mes cheveux blancs,
Prenez pitié de mes enfants!
Je meurs à vos genoux, c'est leur seul héritage.
Ainsi parla le vieillard malheureux.
Son récit fit pleurer Voltaire :
Enfants, dit-il, reprenez votre père ;
Portez dans ma maison ce fardeau précieux,
Et ne craignez plus la misère.
Vous, mon ami, que le chagrin cruel
A plus vieilli que les années,
Calmez ce désespoir mortel :
De plus heureuses destinées
Vont enfin commencer pour vous et pour vos fils.
Ah! vivez pour jouir des bienfaits de Louis,
De ce roi si jeune et si sage,
Qui du bonheur public fait ses plus chers désirs
Et, dans le printemps de son âge,
Cherche les malheureux, et non pas les plaisirs.
Il abolit dans ses vastes domaines
Ce triste nom de SERF, détesté pour jamais :
Il veut que ses Français ne connaissent de chaînes
Que leur amour et ses bienfaits.
Il voit avec horreur la maxime cruelle
D'opprimer ses sujets pour n'en redouter rien ;
Son cœur est son conseil, et ce guide fidèle
Lui dit que l'on n'est roi que pour faire du bien.
Vos maîtres suivront ce modèle :
Ministres du Seigneur, leurs devoirs sont plus saints ;
Le premier de leurs vœux fut d'aimer les humains.
Louis le leur enseigne, et cet exemple auguste

Vous fera rentrer dans vos droits.
Tels sont les doux effets de la vertu des rois :
Nul n'ose être méchant quand le monarque est juste.
Le vieillard, consolé par ces tendres discours,
Consentit à souffrir la vie,
Pour voir briller ces heureux jours.
Vain espoir ! sa triste patrie
Resta seule soumise à ce joug odieux.
Ce peuple encore esclave attend sa délivrance,
Et, sous un jeune roi bienfaiteur de la France,
S'étonne d'être malheureux.

ENVOI

A MADAME DUVIVIER,

Nièce de M. DE VOLTAIRE.

O vous, pendant trente ans la compagne et l'amie
Du grand homme que j'ai chanté;
Vous qui l'aimiez pour sa bonté
Tandis que l'univers l'aimait pour son génie,
Recevez ce tribut de respect, de douleur,
Offert aux mânes de Voltaire :
Dire que vous lui fûtes chère,
N'est-ce pas faire encor l'éloge de son cœur ?

LE CHIEN DE CHASSE,

CONTE.

Je me souviens qu'autrefois, quand j'aimais,
J'étais souvent trahi par ma maîtresse :
Lors, furieux, j'abjurais ma tendresse,
Je renonçais à l'amour pour jamais.
Je me disais : Quittons ce vain délire ;
Que ma raison reprenne son empire ;
Soyons heureux et libre désormais ;
Brisons, brisons une importune chaîne
Qui m'avilit, et me lasse, et me gêne ;
Vivons pour nous, vivons pour les beaux-arts.
Et livrons-nous tout entier à l'étude.
Quand c'était dit, je portais mes regards
Autour de moi ; tout était solitude,
Rien ne pouvait m'inspirer de désir,
Tout augmentait ma vague inquiétude :
Pour un cœur vide il n'est point de plaisir.
Bientôt quittant mes projets de sagesse,
Ayant besoin d'aimer ou de mourir,
Bien humblement aux pieds de ma maîtresse
Je revenais me faire encor trahir.
  Tant de faiblesse est pour vous incroyable ;
Vous en riez, vous semblez en douter :
Pour vous convaincre, il faut vous raconter
D'un épagneul l'histoire véritable.

Un jeune chien, qui s'appelait Médor,
Bien reconnu pour chien de bonne race,
Marqué de feu, plein d'ardeur et d'audace,
D'un bon vieux garde était le seul trésor.
Tous les matins il le suit à la chasse ;
Au bois, en plaine, également savant,

Le nez en l'air, il va prendre le vent :
Tout à la fois il court, sent et regarde,
Quête toujours sous le fusil du garde;
Et, ramenant le gibier sous ses pas,
De plus d'un lièvre il cause le trépas.
Il va suivant la caille fugitive,
Ou le faisan, ou la perdrix craintive
Qui trotte et fuit à travers le guéret;
Médor l'atteint, et demeure en arrêt :
La patte en l'air et l'oreille dressée,
L'œil sur sa proie, immobile, il attend
Que la perdrix, par le chasseur poussée,
Parte, s'élève, et retombe à l'instant :
Sur elle alors il court avec vitesse,
Sans la meurtrir entre ses dents la presse,
Et la rapporte à son maître en sautant.
Tant de talents rendent Médor utile :
Mais de vertus ils sont accompagnés;
Médor, aimable autant qu'il est habile,
Possède un cœur qui vaut mieux que son nez :
Il est soumis, doux, caressant, docile,
Surtout fidèle. Hélas! au cœur du chien
Cette vertu choisit son domicile;
Au cœur de l'homme elle n'a plus d'asile :
J'en suis fâché, car nous y perdons bien.
Non-seulement Médor aime son maître,
Mais son épouse et les petits enfants,
Et les voisins, les amis, les parents.
Il se disait : Je dois bien reconnaître
Les soins de ceux qui daignent me nourrir :
Combien pour moi leurs cœurs ont de tendresse!
Si par malheur je venais à mourir,
Je suis bien sûr qu'ils mourraient de tristesse :
Aussi toujours je prétends les servir.
Du tendre chien tels étaient le langage
Et le projet. Mais dans le voisinage

Était alors un jeune grand seigneur,
Riche, brillant, déterminé chasseur,
Pour ses perdrix ruinant son village,
Laissant mourir de faim ses paysans;
Mais nourrissant dans l'hiver ses faisans,
Et se plaignant qu'aux moissons, aux semailles,
Les laboureurs venaient troubler ses cailles.
Il voit Médor, il veut l'avoir soudain :
Garde, dit-il, une bourse à la main,
Ton chien me plaît ; prends cet or à sa place.
— Ah ! monseigneur, mon chien est trop heureux :
Ici, Médor ! il a l'air tout joyeux
De tant d'honneur. Médor, l'oreille basse,
A pas comptés arrive tristement ;
Aux pieds du garde il se couche en tremblant ;
Son air soumis semble demander grâce :
Mais c'est en vain. Loin de le caresser,
Le garde, au cou lui passant une chaîne,
Sans être ému, sans partager sa peine,
A coups de pieds ose le repousser
Vers le seigneur, qui sur-le-champ l'emmène.
Quoi ! c'est ainsi qu'il m'aimait ! dit Médor ;
Un seul moment suffit pour qu'il m'oublie !
Hélas ! pour lui j'aurais donné ma vie ;
Et cet ingrat me donne pour de l'or !
La pauvreté l'y contraignait sans doute :
Aimer un chien est un plaisir qui coûte ;
Le sentiment n'est pas fait pour les gueux.
Las ! je les plains, ils sont bien malheureux !
Attachons-nous à notre nouveau maître ;
Le servant bien, je lui plairai peut-être ;
Et mon bonheur sera sûr dans ce cas,
Car il est riche, il ne me vendra pas.
Dès ce moment le beau chien ne respire
Que pour complaire à son nouveau seigneur.
Il y parvient : patience et douceur

Font obtenir tout ce que l'on désire.
Bientôt Médor du maître est favori,
Le suit partout, est admis à sa table :
Auprès du chien personne n'est aimable.
Autant que lui personne n'est chéri ;
Et monseigneur hautement le préfère
A ses amis, à sa famille entière,
Même à sa femme ; et l'on m'en croira bien :
Pour ces messieurs leur épouse n'est rien.
L'heureux Médor excite un peu l'envie :
Tel est le sort de tous les grands talents.
Dans la maison, valets et courtisans
L'abhorrent tous, et tous passent leur vie
A cajoler, à caresser Médor :
Qu'il est charmant ! il vaut son pesant d'or,
S'écriaient-ils ; et puis, tournant la tête,
Disaient tout bas : Oh ! l'incommode bête !
Quand serons-nous délivrés de ce chien ?
Un an s'écoule ; et Médor, qui croit être
De plus en plus adoré de son maître,
Mange, dort, boit, et ne redoute rien.
Mais certain jour que monseigneur le mène,
Selon l'usage, à ses nobles travaux,
Soit négligence ou bien faiblesse humaine,
Le grand Médor passe sur des perdreaux
Sans les sentir. Monseigneur en colère
A coups de fouet vient corriger Médor.
Médor battu chasse plus mal encor,
Prend de l'humeur, et finit par déplaire
Complétement à son maître offensé.
Dans le moment l'arrêt est prononcé :
Chassez Médor. Aussitôt la canaille,
Avec transport, à grands coups de bâton
Au beau Médor fait vider la maison.
Et notre chien, qui sort de la bataille,
Borgne, boiteux, et le corps tout meurtri,

Commence à voir que ces grands que l'on vante
N'ont pas toujours une amitié constante,
Et quelquefois changent de favori.
Allons, dit-il, ceci me rendra sage :
Par un seigneur cruellement battu,
Et par un garde indignement vendu,
Je ne veux plus d'un si dur esclavage.
Je fuirai l'homme : il est dur et méchant.
Les femmes sont sans doute moins cruelles :
Elles ont l'air aussi douces que belles :
Éprouvons-les. Il dit : dans le moment
Notre Médor voit une belle dame
Qui se promène avec son jeune amant.
Un doux espoir s'empare de son âme;
Il s'en approche, et, d'un air suppliant,
De leurs souliers vient baiser la poussière,
Puis les regarde, et leur dit tendrement :
N'aurez-vous pas pitié de ma misère ?
  Les amoureux ont toujours le cœur bon.
Tout aussitôt cette dame attendrie
Du pauvre chien se déclare l'amie,
Et sur-le-champ le mène à sa maison.
Le bon Médor lui marque sa tendresse
Par plus d'un saut, par plus d'une caresse;
Et, rencontrant en chemin le mari,
Il aboya, soit hasard, soit adresse.
Ce dernier trait enchanta sa maîtresse;
Et dès ce jour Médor fut favori.
  Voilà Médor menant joyeuse vie,
Et, plus heureux que chez le grand seigneur,
Il suit partout sa maîtresse chérie,
Le jour, la nuit, vigilant défenseur,
Couche auprès d'elle; et, sûr d'avoir son cœur,
Il ne craint plus ni le sort ni l'envie.
Tout allait bien. Une nuit, par malheur,
L'amant pour qui cette dame soupire,

Sans doute ayant quelque chose à lui dire
De très-secret, se lève doucement;
Et vers minuit, tandis que tout repose,
Dessus l'orteil marchant légèrement,
Il va gratter à la porte mal close
De la beauté qui ne dort pas encor.
Au premier bruit, le vigilant Médor
S'élance, jappe, et ses cris effroyables
Font que les gens se pressent d'accourir :
Notre amoureux n'a que le temps de fuir,
Donnant tout bas le chien à tous les diables,
Et jurant bien qu'il en serait vengé.
La dame aussi le jurait dans son âme :
Et, le matin, la charitable dame
Vient annoncer que Médor enragé
Depuis trois jours n'a ni bu ni mangé;
Qu'à la douleur son âme était en proie;
Mais que pourtant, songeant au commun bien,
Et par raison sacrifiant son chien,
Elle consent aussitôt qu'on le noie.
Dans le moment, bâtons, broches, épieux,
Sont préparés au chien, qu'on abandonne.
Médor le voit, Médor quitte ces lieux,
Et fuit la mort qui de près le talonne.
Il court bien loin, et dans d'épais taillis
Va se cacher loin de ses ennemis.
Allons, dit-il, pour peu que ceci dure,
Tous mes chagrins seront bientôt finis :
Jusqu'à présent tout va de mal en pis;
La mort bientôt doit faire la clôture.
Mais je mourrai libre, ou je ne pourrai.
Je ne veux plus voir ni servir personne :
A mes besoins tout seul je pourvoirai;
J'irai, viendrai, resterai, chasserai,
Sans qu'un tyran à son gré me l'ordonne :
De tout péril je serai dégagé,

Et n'aurai plus à craindre qu'une belle
Dise partout que je suis enragé,
Lorsque je suis courageux et fidèle.
C'est décidé, je veux vivre pour moi.
Il le croyait; mais cette triste vie
En peu de temps le fatigue et l'ennuie :
Vivre en autrui, c'est la première loi
Des malheureux capables de tendresse.
Médor bientôt, accablé de tristesse,
Songe au passé, regrette jusqu'aux coups
Que lui donnaient son maître et sa maîtresse :
Il sent contre eux expirer son courroux;
Et va chercher jusque dans son village
Son premier garde; avec lui se rengage
Dans ses premiers, dans ses plus chers liens;
Et, tout honteux devant les autres chiens,
Il leur disait : J'ai tort, je le confesse;
Mais vous voyez jusqu'où va ma faiblesse
Pour ces humains qui ne nous valent pas.
Accordez-moi le pardon que j'implore.
Il est affreux de chérir des ingrats;
Mais n'aimer rien est cent fois pis encore.

ÉPISODE
D'INEZ DE CASTRO

TRADUIT DE LA LUSIADE DE CAMOENS.

Chant III, oct. 118.

Vainqueur du Maure, au comble de la gloire,
L'heureux Alphonse, après tant de combats,
Croyait goûter au sein de ses États
La douce paix que donne la victoire :
O vain espoir ! d'Inez le triste sort
D'un si beau règne a terni la mémoire ;
En traits de sang on lit dans notre histoire
Qu'Inez obtint le trône après sa mort.

Cruel Amour, toi seul commis le crime.
La tendre Inez ne vivait que pour toi :
Jamais un cœur ne suivit mieux ta loi ;
Et tu la fis expirer ta victime!
Ainsi les pleurs des malheureux mortels
Pour toi, tyran, n'ont pas assez de charmes :
Tu veux encor, non content de leurs larmes,
Avec leur sang arroser tes autels.

Le front paré des roses du bel âge,
Charmante Inez, dans une douce erreur,
Tu jouissais de ce calme trompeur,
Toujours, hélas ! si voisin de l'orage.
Du Mondégo, témoin de ton ardeur,
Tu parcourais les campagnes fleuries,
En répétant aux nymphes attendries
Le nom qu'Amour a gravé dans ton cœur.

Un doux lien à ton prince t'engage ;
Le jeune Pèdre est digne de tes feux :

Un seul moment s'il est loin de tes yeux,
Tout vient aux siens présenter ton image :
Pendant la nuit, en songe il est heureux ;
Pendant le jour, il cherche ta présence :
Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense,
Tout est Inez pour son cœur amoureux.

A ses serments Pèdre toujours fidèle
A dédaigné les filles de vingt rois.
O dieu d'amour ! quand on vit sous tes lois,
Dans l'univers il n'est plus qu'une belle.
De ses refus son vieux père irrité
Apprend bientôt que le peuple en murmure :
Dès ce moment les droits de la nature
Sont immolés à son autorité.

Le cruel roi, pour vaincre la constance
D'un fils qui doit lui succéder un jour,
Veut dans le sang éteindre tant d'amour,
Et sur Inez fait tomber sa vengeance.
Le fer est prêt : ce fer, qui, dans sa main,
Du vaillant Maure abattit la puissance,
Menace alors la beauté sans défense,
Et le héros devient un assassin.

Par des soldats indignement traînée,
Aux pieds d'Alphonse Inez attend son sort ;
Le roi la plaint, et diffère sa mort :
Mais par le peuple elle était condamnée.
Les fils d'Inez, désolés et tremblants,
Sur son péril témoignaient leurs alarmes ;
C'était pour eux qu'elle versait des larmes,
Non pour ses jours, moins chers que ses enfants.

Leur désespoir, leurs prières plaintives,
Ont des bourreaux suspendu les fureurs.
Inez au ciel lève ses yeux en pleurs,
Ses yeux... Les fers tenaient ses mains captives.

Elle regarde, en poussant des sanglots,
Ces orphelins dont le sort l'épouvante;
Et, d'une voix affaiblie et tremblante,
A leur aïeul elle adresse ces mots :

Si l'on a vu plus d'un monstre sauvage
Près d'un enfant oublier ses fureurs;
Si l'on a vu ces oiseaux ravisseurs
Qui sont toujours altérés de carnage
Aimer, nourrir la mère de Ninus,
Comme l'on dit qu'une louve attendrie
Avec son lait soutint la faible vie
Des deux jumeaux Romulus et Rémus :

Vous, qui d'un homme avez la ressemblance
(Si l'on est tel quand on prive du jour,
Pour n'avoir pu résister à l'amour,
Un être faible et qu'on voit sans défense),
Oserez-vous montrer tant de rigueur
A ces enfants qui demandent ma vie?
Regardez-moi; je suis assez punie
D'avoir su plaire au maître de mon cœur.

Vous qui savez d'une main triomphante,
Avec ce glaive à qui tout est soumis,
Exterminer un peuple d'ennemis,
Sachez aussi sauver une innocente.
Si de don Pèdre il faut me séparer,
Exilez-moi dans la froide Scythie,
Dans les déserts brûlants de la Libye,
Partout, hélas! où je pourrai pleurer.

Dans les rochers, loin des lieux où nous sommes,
Chez les lions, capables d'amitié,
Je trouverai sans doute la pitié
Que je n'ai pu trouver parmi les hommes.
De mes amours ces fruits tristes et doux
Rempliront seuls mon âme désolée;

Et de mes maux je serai consolée,
En leur voyant les traits de mon époux.

A ce discours de la tendre victime,
Alphonse ému sent palpiter son cœur ;
Mais les destins et le peuple en fureur
Ont résolu de consommer le crime.
Les grands, auteurs de ces affreux complots,
Le fer en main, volent sans plus attendre...
Ciel ! arrêtez ! Vous, nés pour la défendre,
Vous, chevaliers, vous êtes ses bourreaux !

Ainsi Pyrrhus, sur la rive troyenne,
Voulant ravir à la mère d'Hector
Le seul enfant qui lui restait encor,
Des bras d'Hécube arracha Polyxène.
Comme un agneau destiné pour l'autel,
Elle suivit le héros sanguinaire,
Et, ne songeant qu'aux douleurs de sa mère,
Sans murmurer reçut le coup mortel.

Telle est Inez ; le glaive l'a frappée :
Ce sein d'albâtre, où le dieu de l'amour
Plaça son trône et fixa son séjour,
Est déchiré par la tranchante épée ;
Ses yeux si doux se ferment pour jamais.
Les assassins, consommant leur ouvrage,
Ne pensent pas, dans leur aveugle rage,
Que Pèdre un jour punira leurs forfaits.

Et toi, soleil, que le coupable Atrée
Fit reculer loin d'un affreux festin,
Ah ! tu devais reprendre ce chemin,
Le jour qu'Inez à la mort fut livrée.
Et vous, échos du paisible vallon,
A qui sa voix en mourant dit encore
Le nom chéri de l'amant qu'elle adore,
En longs accents répétez ce doux nom.

Comme la fleur qui, trop tôt moissonnée,
De la beauté pare un moment le sein,
Fraîche et brillante aux rayons du matin,
Et vers le soir languissante et fanée ;
De même Inez, à peine en ses beaux ans,
A descendu dans la nuit éternelle ;
Sur son visage une pâleur mortelle
A remplacé les roses du printemps.

Le Mondégo, dans sa course lointaine,
N'entend partout que de tristes regrets ;
Tout est en deuil : des nymphes des forêts
Les pleurs bientôt se changent en fontaine.
Ce monument dure jusqu'à ce jour,
Dans tous les temps mille fleurs l'environnent ;
Et ce beau lieu, que des myrtes couronnent,
S'appelle encor la fontaine d'amour.

Inez, chargée de fers, sous le glaive des bourreaux, et s'efforçant d'émouvoir la pitié de son juge, ne devrait peut-être pas commencer son touchant discours en rappelant l'histoire de Sémiramis nourrie par des oiseaux de proie (que presque tout le monde ignore), et celle de Romulus et Rémus allaités par une louve : mais on s'est attaché, dans tout ce morceau, à être de la plus scrupuleuse fidélité; et cette attention, qui ne peut être sentie que par ceux qui savent le portugais, les rendra peut-être plus indulgents sur les défauts de cette traduction, surtout s'ils veulent considérer qu'à la difficulté extrême de traduire en vers l'inimitable Camoëns s'est joint celle de le rendre octave par octave, et presque vers par vers.

CHIMÈNE ET LE CID[1].

ROMANCE.

Le Cid, après son hyménée,
Pour les combats veut repartir;
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs;
Et tout à coup sa voix commence
Ce chant d'amour et de douleurs :

Ah! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux!
La villageoise est plus heureuse,
Son époux n'est point un héros :
Si, pour aller au labourage,
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir, après l'ouvrage,
Il revient dormir dans son sein.

Paisiblement elle sommeille
Sans voir en songe des combats;
Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras.
Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et l'endort doucement ·
L'univers se borne pour elle
A son époux, à son enfant.

[1] Cette romance est très-ancienne, et se chante en Espagne depuis plusieurs siècles. Dans l'original, les premier et dernier couplets ne sont pas rimés ni mesurés comme les autres. Ces deux couplets sont traduits librement, mais tout ce que dit Chimène est à peu près littéral.

Chaque dimanche elle s'habille,
Et prend ses beaux ajustements :
Douce gaieté dans ses yeux brille,
Et lui donne l'air de quinze ans.
Vers l'église elle s'achemine,
Pressant son fils contre son cœur;
Elle rencontre sa voisine,
Et lui parle de son bonheur.

Sur le pommeau de son épée
Le Cid appuyé tristement,
De ces accents l'âme frappée,
Répond à Chimène en pleurant :
Va, rassure-toi, ma Chimène,
Nos deux cœurs ont même désir :
Peu d'instants finiront ta peine;
Je vais voir, vaincre, et revenir.

MUSETTE

IMITÉE DE MONTE-MAYOR.

L'autre jour, sous l'ombrage,
Un jeune et beau pasteur
Racontait ainsi sa douleur
A l'écho plaintif du bocage :
Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite?

Ma bergère m'oublie;
Amour, fais-moi mourir.
Quand on cesse de nous chérir,
Quel cruel fardeau que la vie!

Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite?

LE PONT DE LA VEUVE [1].

ROMANCE.

De la mère la plus tendre
Je vais chanter les malheurs :
Bons fils, venez sur sa cendre
Répandre avec moi des pleurs;
Vous qui, toujours en alarmes,
Vivez pour vos seuls enfants,
Bonnes mères, que vos larmes
Se mêlent à mes accents.

Au royaume de Valence
Une veuve avait un fils;
Amour, bonheur, espérance,
Sur lui s'étaient réunis.
Jeune, riche, aimable et belle,
A l'hymen se refusant,
Peut-on aimer, disait-elle,
Un autre que son enfant?

Un beau tournois dans Valence
Attirait maint chevalier;
L'enfant meurt d'impatience
D'y montrer son beau coursier;

[1] Le sujet de cette romance est un fait arrivé dans le royaume de Valence. A trois quarts de lieue de Saint-Philippe, sur la route de Valence à Alicante, on passe le Pont de la Veuve, et tous les habitants du pays savent l'anecdote qui l'a fait bâtir.

Sa mère y consent, et pleure,
Et lui dit en l'embrassant :
Si tu ne veux que je meure,
Ne sois pas trois jours absent.

L'enfant part avec sa suite :
Bientôt il trouve un torrent;
Son coursier l'y précipite,
Les flots emportent l'enfant.
Pour le ramener à terre
Efforts et secours sont vains.
Ah! trop malheureuse mère,
C'est toi surtout que je plains!

Un saint pasteur va chez elle
Pour l'instruire de son sort;
A cette âme maternelle
Il donne le coup de mort.
Elle demeure accablée
Par l'excès de ses douleurs;
Sa vue est fixe et troublée,
Et ses yeux n'ont point de pleurs.

Sans proférer une plainte,
Renfermant tout dans son cœur,
Enfin d'une voix éteinte
Elle dit au saint pasteur :
J'irai bientôt, je l'espère,
Près de ces funestes eaux;
Vous m'y conduirez, mon père,
J'y trouverai le repos.

Là, que ma fortune entière
D'un pont devienne le prix,
A l'endroit de la rivière
Où j'ai perdu mon cher fils :

Et qu'au moins dans ma misère
Ce pont trop tard élevé
Préserve toute autre mère
Du malheur que j'éprouvai !

Je veux qu'on porte ma bière
Parmi ces tristes roseaux ;
Qu'on la couvre d'une pierre,
Où l'on gravera ces mots :
« Dans cette demeure affreuse
« De mon corps sont les débris ;
« Mais mon âme, plus heureuse,
« Mon âme est avec mon fils. »

Elle dit, et tombe morte.
On suivit sa volonté :
Près du torrent on la porte ;
Un pont s'élève à côté.
Ce pont, non loin de Valence,
Se fait encore admirer :
On le traverse en silence,
Et jamais sans y pleurer.

A L'IMAGINATION.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

O toi qui, souvent insensée,
Fais chérir jusqu'à tes erreurs,
Toi dont la robe nuancée
Brille de toutes les couleurs ;

Fille charmante du génie,
Divine mère des désirs,

De l'espoir qui soutient la vie,
Des chagrins mêlés de plaisirs ;

Soit que, de la mélancolie
Empruntant les pensifs attraits
Tu livres mon âme attendrie
Aux souvenirs, aux doux regrets;

Soit que, rallumant sous la cendre
Un feu qui s'éteint chaque jour,
Tu ranimes mon cœur trop tendre
En lui parlant encor d'amour ;

Ne me quitte point dans mes songes,
Sois ma seule divinité ;
Préserve-moi, par tes mensonges,
De la cruelle vérité.

COMPLAINTE

DE LA REINE MARIE.

En vain de ma douleur affreuse
Ces murs sont les tristes échos :
En songeant que je fus heureuse,
Je ne fais qu'accroître mes maux.
A travers ces grilles terribles
Je vois les oiseaux dans les airs;
Ils chantent leurs amours paisibles,
Et moi je pleure dans les fers.

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir.
Infortunée, et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.
Perfide et barbare ennemie,
On détestera tes fureurs,
Et sur la tombe de Marie
La pitié versera des pleurs.

Voûtes sombres, séjour d'alarmes,
Lieux au silence destinés,
Ah! qu'un jour passé dans les larmes
Est long pour les infortunés!
Les vents sifflent, le hibou crie,
J'entends une cloche gémir;
Tout dit à la triste Marie :
Ton heure sonne, il faut mourir.

LAMENTATION

OF QUEEN MARY.

I sigh and lament me in vain,
These walls can but echo my moan ;
Alas! it increases my pain,
When I think of the days that are gone.
Thro' the grate of my prison I see
The birds as they wanton in air :
My heart how it pants to be free,
My looks they are wild with despair.

Above tho' oppressed by my fate,
I burn with contempt for my foes :
Tho' fortune has alter'd my state,
She ne' er can subdue me to those.
False woman, in ages to come
Thy malice detested shall be;
And when we are cold in the tomb,
Some heart still will sorrow for me

Ye, roofs where cold damps and dismay
With silence and solitude dwell,
How comfortless passes the day!
How sad tolls the evening bell!
The owls from the battlements cry,
Hollow winds seem to murmur around :
O Mary, prepare thee to die.
My blood it runs cold at the sound.

PIÈCES FUGITIVES.

A L'ÊTRE SUPRÊME

ET A LA NATURE.

Qui déploya des cieux la tenture étoilée ?
Aux astres éclatants dont leur voûte est peuplée
Qui donne la vie et la loi ?
Qui suspendit la terre à la chaîne des mondes ?
Qui resserra la mer dans ses digues profondes ?
Ame de l'univers, c'est toi.

L'ombrage renaissant, la moisson nourricière,
La fraîcheur du ruisseau, la paix de la chaumière,
Et le faste de la cité,
Étalent tour à tour ta splendeur bienfaisante.
L'auteur de la nature en tous lieux se présente,
Il occupe l'immensité.

Trop longtemps des mortels les aveugles hommages
De leurs vices grossiers ont chargé tes images.
Grand Dieu, pourquoi le souffres-tu ?
L'erreur te méconnaît, l'imposture t'insulte.
L'homme que tu créas te doit sans doute un culte;
Et ce culte, c'est la vertu.

VERS SUR ANET.

Vallon délicieux, asile du repos ;
Bocages toujours verts, où l'onde la plus pure
Roule paisiblement ses flots,
Et vient mêler son doux murmure

Aux tendres concerts des oiseaux,
Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres!
J'aime à me rappeler, sous ces riants berceaux,
Qu'en tout temps Anet eut pour maîtres
Ou des belles ou des héros.
Henri bâtit ses murs [1], monuments de tendresse;
Il y grava partout le nom de sa maîtresse :
Chaque pierre offre encor des croissants, des carquois,
Et nous dit que Diane ici donna des lois.
Vendôme [2], couronné des mains de la victoire,
Sous ces antiques peupliers
A longtemps reposé sa gloire;
Et lorsque de Philippe il guidait les guerriers,
Qu'il faisait fuir l'Anglais et soumettait l'Ibère,
Accablé sous le poids des grandeurs, des lauriers,
Vendôme, seul soutien d'une cour étrangère,
A regretté d'Anet le vallon solitaire.
Du Maine vint après [3]; du Maine, nom fameux,
Qui rappelle les arts, l'esprit, la politesse :
Sur les gazons d'Anet, théâtre de leurs jeux,
Des immortelles sœurs la troupe enchanteresse
Suivit et chanta sa princesse.
Enfin de ces beaux lieux Penthièvre est possesseur.
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance
Dans le palais d'Anet habitent en silence :
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.
Bourbon n'invite pas les folâtres bergères
A s'assembler sous les ormeaux;
Il ne se mêle point à leurs danses légères;
Mais il leur donne des troupeaux.

[1] On sait que Henri II bâtit Anet pour Diane de Poitiers : leurs chiffres sont partout dans le château.

[2] Le grand Vendôme a possédé et embelli Anet. Ce fut d'Anet qu'il partit pour aller mettre Philippe V sur le trône d'Espagne.

[3] Madame la duchesse du Maine, si célèbre par son esprit et par son goût pour les lettres, tenait sa cour à Sceaux et à Anet.

Que ton orgueil, Anet, sur ces titres se fonde :
D'avoir changé de maître, hé quoi ! te plaindrais-tu ?
Toi seul tu possédas tous les biens de ce monde,
Amour, gloire, esprit, et vertu.

EXPLICATION

D'UNE MÉDAILLE GRECQUE.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule avec l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;
Et, se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Voyez-les s'approcher ensemble du rivage :
L'Amour impatient s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre ! terre !
Que faites-vous ? lui dit sa mère.
Maman, lui répond-il, j'entre dans mes États.

A MADAME GONTHIER,

Après lui avoir vu jouer LA MÈRE CONFIDENTE.

Que j'aime à t'écouter, quand d'un accent si tendre
Tu dis que la vertu fait seule le bonheur !
Ton secret pour te faire entendre,
C'est de laisser parler ton cœur.
Mais, en blâmant l'amour, ta voix trop séduisante
Vers l'amour, malgré moi, m'entraîne à chaque instant ;
Et, depuis que j'ai vu LA MÈRE CONFIDENTE,
J'ai grand besoin d'un confident.

POUR LE PORTRAIT DE CARLIN.

Il jouit du rare avantage
De conserver toujours ses amis, ses talents :
Son hiver reproduit les fleurs de son printemps;
Il est ce qu'il était : les Grâces n'ont point d'âge.

RÉPONSE

DE GALATÉE A DES VERS DE M. DE FONTANES.

Le curé de notre village
Nous répète souvent qu'une bergère sage
Ne doit point écouter les propos enchanteurs
De ces beaux messieurs de la ville.
Ce langage leur est facile,
Dit-il ; gardez-vous bien de tous ces séducteurs :
Le doux parler, l'esprit, les manières gentilles,
Ils ont tout ce qu'il faut pour attraper les filles.
Notre curé dit vrai, vous me le prouvez bien.
Vos vers seront toujours gravés dans ma mémoire ;
Mais jamais je ne croirai rien
De ce qu'ils disent à ma gloire.
J'aimerais à vous voir habitant de nos bois ;
Mais je craindrais que ma musette
Ne pût accompagner votre brillante voix.
Mon père dit que la trompette
Célèbre dans vos mains les héros et les rois,
Et que votre muse savante,
Expliquant en beaux vers d'utiles vérités,
Embellit la raison, et, toujours triomphante,
Prouve que tout est bien [1], du moins quand vous chantez.

[1] Tout le monde connait la traduction que M. de Fontanes a faite, en beaux vers français, de l'*Essai sur l'homme* de Pope, in-12.

En myrtes seulement notre vallon fertile
Produit peu de lauriers ; vous devez vivre ailleurs.
Nous vous applaudirons, de notre obscur asile ;
Et, quand nous irons à la ville,
Je vous apporterai des couronnes de fleurs.

AU MÊME.

Vous me louez, et je vous loue ;
Un pareil commerce est fort doux ;
Mais les méchants et les jaloux
Pourraient fort bien, je vous l'avoue,
Tant soit peu se moquer de nous.
Critiquez-moi plutôt, de peur que l'on ne pense
Que j'aime par reconnaissance
Le talent dont le ciel a voulu vous douer.
J'aime mieux renoncer, d'une âme généreuse,
A votre louange flatteuse,
Qu'au doux plaisir de vous louer.

RÉPONSE

A des vers de M. DIDOT, *fils aîné, sur* GALATÉE.

Didot, je sais pourquoi vous chérissez ma fille :
C'est que les mœurs de mes bergers
Sont les mœurs de votre famille.
Mais je devais trembler en songeant aux dangers
Qu'allait courir ma Galatée :
Heureusement votre nom l'a dotée.
Si le sien peut aller à la postérité,
Ce sera par vos soins et par votre suffrage.
Je compte plus, pour l'immortalité,
Sur Didot que sur mon ouvrage.

GALATÉE,

PASTORALE IMITÉE DE CERVANTES.

On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.

LA FONTAINE, II, 2.

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS

O vous qui, princesse ou bergère,
Deviez être l'exemple et l'idole des cœurs,
Vous qui n'aimez de vos grandeurs
Que le bien que vous pouvez faire,
Daignez souffrir qu'à vos genoux
Une villageoise étrangère
Vienne vous choisir pour sa mère :
Sa mère... avec ce mot l'on obtient tout de vous.
Tendez à Galatée une main secourable :
Elle est belle, sensible et sage, autant qu'aimable.
L'auteur la flatte, dira-t-on,
Et son livre n'est qu'une fable ;
Mais, si l'on y voit votre nom,
Le roman sera véritable.

DES OUVRAGES
DE CERVANTES.

Les premières poésies de Cervantes ne sont pas très-connues, et ne méritent guère de l'être. Ses sonnets, ses élégies, se ressentent trop du goût de son temps. Son plus bel ouvrage, celui qui a fait sa réputation, c'est le roman de *Don Quichotte*.

La raison, la gaieté, la fine ironie, répandues dans cet ouvrage, l'extrême vérité des portraits, la pureté, le naturel du style, ont rendu ce livre immortel. Je sais qu'il ne plait pas également à tous les lecteurs français qui ne le lisent pas en espagnol : c'est la faute de la seule traduction que nous en ayons; elle est trop loin de l'élégance, de la finesse de l'original. Il semble que le traducteur ait regardé *Don Quichotte* comme un roman ordinaire, dont le seul mérite était d'être plaisant. Il a rendu le mot espagnol par le mot français qu'il trouvait dans le dictionnaire, sans comparer, sans choisir : il a oublié que, surtout dans le comique, aucun mot n'a de synonyme, qu'un seul est le bon, que tout autre est mauvais.

La manière dont il a traduit les morceaux de poésie, qui sont en grand nombre dans *Don Quichotte*, ferait penser que les vers espagnols sont ridicules. Cependant ils sont presque tous agréables, peut-être un peu trop recherchés : mais Cervantes écrivait pour sa nation, dont le goût ne ressemble pas au nôtre; et son traducteur, qui écrivait pour nous, pouvait, en conservant les pensées de Cervantes, affaiblir quelques comparaisons, adoucir quelques images, et surtout donner de la douceur et de l'harmonie à ses vers. Il parait n'avoir songé qu'à être littéral, et c'est encore un défaut pour des Français. Presque tous les livres étrangers nous paraissent trop prolixes : *Don Quichotte* même a des longueurs et des traits de mauvais goût qu'il fallait retrancher, sans craindre le reproche de n'être pas exact. Quand on traduit

mun avec plusieurs poëtes célèbres, de faire des vers malgré ses parents.

Une élégie sur la mort de la reine Isabelle de Valois, plusieurs sonnets, un petit poëme appelé *Filène*, furent ses premiers essais. Le peu d'accueil qu'on fit à ces ouvrages lui parut une injustice : il quitta l'Espagne, et alla se fixer à Rome, où la misère le força d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva.

Dégoûté bientôt d'un emploi si peu digne de lui, Cervantes se fit soldat, et combattit avec beaucoup de valeur à la fameuse bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche en 1571 : il y reçut à la main gauche un coup d'arquebuse, dont il fut estropié toute sa vie. Cette blessure lui valut pour récompense d'être mis à l'hôpital de Messine.

Sorti de cet hôpital, le métier de soldat invalide lui parut préférable à celui de poëte méprisé. Il alla s'enrôler de nouveau dans la garnison de Naples, et demeura trois ans dans cette ville. Comme il repassait en Espagne sur une galère de Philippe II, il fut pris et conduit à Alger par Arnaute Mami, le plus redouté des corsaires.

La fortune, qui épuisait ses rigueurs sur le malheureux Cervantes, ne put lasser son courage. Esclave d'un maître cruel, sûr de mourir dans les tourments s'il osait faire la moindre tentative pour se remettre en liberté, il concerta sa fuite avec quatorze captifs espagnols. On convint de racheter un d'entre eux, qui retournerait dans sa patrie, et reviendrait avec une barque enlever les autres pendant la nuit. L'exécution de ce projet n'était pas facile : il fallait d'abord amasser la rançon d'un prisonnier, ensuite s'échapper tous de chez leurs différents maîtres, et pouvoir rester rassemblés, sans être découverts, jusqu'au moment où la barque viendrait les prendre.

Tant de difficultés paraissaient insurmontables : l'amour de la liberté vint à bout de tout. Un captif navarrois, employé par son maître à cultiver un grand jardin sur le bord de la mer, se chargea d'y creuser, dans l'endroit le plus caché,

un souterrain capable de contenir les quinze Espagnols. Le Navarrois mit deux ans à cet ouvrage. Pendant ce temps on gagna, soit par des aumônes, soit à force de travail, la rançon d'un Maïorquin, nommé Viane, dont on était sûr, et qui connaissait parfaitement toute la côte de Barbarie. L'argent prêt et le souterrain achevé, il fallut encore six mois pour que tout le monde pût s'y rendre : alors Viane se racheta et partit, après avoir juré de revenir dans peu de temps.

Cervantes avait été l'âme de l'entreprise; ce fut lui qui s'exposa toutes les nuits pour aller chercher des vivres à ses compagnons. Dès que le jour paraissait, il rentrait dans le souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait sans cesse les yeux sur la mer, pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin : Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger le 28 septembre de cette même année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux; il les reconnut, quoiqu'il fît nuit : il dirigea son petit bâtiment vers le jardin, où on l'attendait avec tant d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit, et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain, ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur : mais, hélas! comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures passent, et reconnaissent les chrétiens; ils crient aux armes. Viane, tremblant, reprend le large, gagne la haute mer, disparaît; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

Cervantes les ranima : il leur fit espérer, il se flatta lui-même que Viane reviendrait; mais on ne vit plus reparaître Viane. Le chagrin, et l'humidité de leur demeure étroite et malsaine, causèrent d'affreuses maladies à plusieurs de ces

malheureux. Cervantes ne pouvait plus suffire à nourrir les uns, à soigner les autres, à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons, et le chargea d'aller chercher des vivres à sa place. Celui qu'il choisit était un traître : il va trouver le roi d'Alger, se fait musulman, et conduit lui-même au souterrain une troupe de soldats qui enchaînent les treize Espagnols.

Traînés devant le roi, ce prince leur promit la vie, s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. « C'est moi, « lui dit Cervantes; sauve mes frères, et fais-moi mourir. » Le roi respecta son intrépidité; il le rendit à son maître, Arnaute Mami, qui ne voulut pas faire périr un si brave homme. Le malheureux jardinier navarrois, qui avait fait le souterrain, fut pendu par un pied, jusqu'à ce que le sang l'eût étouffé.

Cervantes, trompé par la fortune, trahi par son ami, rendu à ses premiers fers, n'en devint que plus ardent à les briser. Quatre fois il échoua, et fut sur le point d'être empalé. Sa dernière tentative était de faire révolter tous les esclaves, d'attaquer Alger, et de s'en rendre maître. On découvrit la conspiration, et Cervantes ne fut pas mis à mort : tant il est vrai que le véritable courage en impose même aux barbares.

Il est vraisemblable que Cervantes a voulu parler de lui-même dans la nouvelle de *l'Esclave*, une des plus intéressantes de *Don Quichotte*, lorsqu'il dit que « le cruel Azan, « roi d'Alger, ne fut clément que pour un soldat espagnol, « nommé Saavedra, qui s'exposa souvent aux plus affreux « supplices, et forma des entreprises qui de longtemps ne se- « ront oubliées des infidèles. »

Cependant le roi d'Alger voulut être maître d'un captif si redoutable : il acheta Cervantes d'Arnaute Mami, et le resserra étroitement. Peu de temps après, ce prince, obligé d'aller à Constantinople, fit demander en Espagne la rançon de son prisonnier. La mère de Cervantes, Léonor de Cortinas, veuve et pauvre, vendit tout ce qui lui restait, et courut

à Madrid porter trois cents ducats aux pères de la Trinité, chargés de la rédemption des captifs.

Cet argent, qui faisait tout le bien de la veuve, était loin de suffire; le roi Azan voulait cinq cents écus d'or. Les trinitaires, touchés de compassion, complétèrent la somme, et Cervantes fut racheté le 19 septembre 1580, après un esclavage de cinq ans.

De retour en Espagne, dégoûté de la vie militaire, et résolu de se livrer entièrement aux lettres, il se retira près de sa mère, avec la douce espérance de la nourrir de son travail. Cervantes avait alors trente-trois ans. Il débuta par *Galatée*, dont il ne donna que les six premiers livres, et qu'il n'a jamais achevée. Cet ouvrage réussit assez bien. La même année, il épousa dona Catherine de Palacios : elle était fille de bonne maison, mais pauvre; et ce mariage ne l'enrichit pas. Pour soutenir son ménage, Cervantes fit des comédies : il assure qu'elles eurent beaucoup de succès. Mais bientôt il quitta le théâtre pour un petit emploi qu'il obtint à Séville, où il alla s'établir. C'est là qu'il a fait celle de ses *Nouvelles* où il dépeint si bien les vices de cette grande ville.

Cervantes avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitants d'un petit village, nommé l'Argamazille, prirent querelle avec lui, le traînèrent en prison, et l'y laissèrent longtemps. Ce fut là qu'il commença *Don Quichotte*. Il crut se venger de ceux qui l'insultaient, en faisant de leur pays la patrie de son héros : il affecta cependant de ne pas nommer une seule fois dans son roman le village où on l'avait si maltraité.

Il ne donna d'abord que la première partie de *Don Quichotte*, qui ne réussit point. Cervantes connaissait les hommes : il publia une petite brochure appelée *le Serpenteau*. Cet ouvrage, qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui, même en Espagne, semblait être une critique de *Don Quichotte*, et couvrait de ridicule ses détracteurs. Tout le monde lut cette satire, et *Don Quichotte* obtint par cette bagatelle la réputation que depuis il n'a due qu'à lui-même.

Alors tous les ennemis du bon goût se déchaînèrent contre Cervantes : critiques, satires, calomnies, tout fut mis en œuvre. Plus malheureux par son succès qu'il ne l'avait jamais été par ses disgrâces, il n'osa rien donner au public de plusieurs années. Son silence augmenta sa misère, sans apaiser l'envie. Heureusement le comte de Lémos et le cardinal de Tolède lui accordèrent quelques secours. Cette protection, que Cervantes a tant fait valoir, lui fut continuée jusqu'à sa mort; mais elle ne fut jamais proportionnée ni au mérite du protégé, ni aux richesses des protecteurs.

Cervantes, impatient de marquer sa reconnaissance au comte de Lémos, lui dédia ses *Nouvelles*, qui parurent huit ans après la première partie de *Don Quichotte*. L'année suivante il donna son *Voyage au Parnasse*. Mais ces ouvrages lui valurent peu d'argent, et les secours du comte de Lémos furent toujours bien faibles, puisque Cervantes, pour avoir du pain, fut obligé d'imprimer huit comédies que les comédiens refusèrent de jouer.

Il semblait destiné à tous les malheurs et à toutes les humiliations. Cette même année un Aragonais, qui prit le nom d'Avellaneda, fit une suite de *Don Quichotte;* suite pitoyable, sans goût, sans gaieté, sans esprit, mais dans laquelle il disait beaucoup d'injures à Cervantes. Cette espèce de mérite fit lire l'ouvrage. Cervantes y répondit comme l'on devrait répondre à toutes les satires : il publia la seconde partie de *Don Quichotte,* supérieure encore à la première. Tout le monde convint de son mérite : mais plus on était forcé de lui rendre justice, moins on était fâché qu'un rival, même méprisable, insultât celui qu'il fallait admirer. L'Espagne n'est peut-être pas le seul pays du monde où la malignité, si sévère pour les bons ouvrages, est toujours indulgente pour les détracteurs. Tant que Cervantes vécut, on lut Avellaneda; dès qu'il fut mort, son ennemi fut oublié.

La seconde partie de *Don Quichotte* fut le dernier ouvrage imprimé pendant sa vie. Il travaillait encore au roman de *Persiles et Sigismonde,* lorsqu'il fut attaqué de la maladie

dont il mourut : c'était une hydropisie. Il sentit bien qu'il ne pouvait guérir; et craignant de n'avoir pas le temps de finir son ouvrage, il augmenta son mal par un travail forcé. Bientôt il fut à l'extrémité. Tranquille et serein au lit de la mort comme il avait été patient dans ses malheurs, sa constance et sa philosophie ne se démentirent pas un moment. Quatre jours avant d'expirer, il se fit apporter son roman de *Persiles,* et traça d'une main faible l'épître dédicatoire, adressée au comte de Lémos, qui arrivait en ce moment d'Italie. Cette épître mérite d'être rapportée; la voici :

A DON PEDRO FERNANDÈS DE CASTRO,

COMTE DE LÉMOS, ETC.

« Nous avons une vieille romance espagnole qui ne me va « que trop bien; celle qui commence par ces mots :

« La mort me presse de partir,
« Et je veux pourtant vous écrire, etc.

« Voilà précisément l'état où je suis. Ils m'ont donné hier « l'extrême-onction [1]; je me meurs, et je suis bien fâché de « ne pouvoir pas vous dire combien votre arrivée en Espagne « me cause de plaisir. La joie que j'en ai aurait dû me sauver « la vie; mais la volonté de Dieu soit faite! Votre excellence « saura du moins que ma reconnaissance a duré autant que « mes jours. J'ai bien du regret de ne pouvoir pas finir cer- « tains ouvrages que je vous destinais, comme *les Semaines* « *du Jardin, le Grand Bernard*, et les derniers livres de « *Galatée,* pour laquelle je sais que vous avez de l'amitié; « mais il faudrait pour cela un miracle du Tout-Puissant, et « je ne lui demande que d'avoir soin de votre excellence.

« A Madrid, ce 19 avril 1616.

« MICHEL DE CERVANTES. »

Il mourut le 23 du même mois, âgé de soixante-huit ans

[1] Ayer me dieron la extrema uncion.

et six mois. Le même jour, Shakspeare mourut à Stratford, dans le comté de Warwick.

L'homme qui s'est conduit chez les Algériens comme nous l'avons vu, qui a fait *Don Quichotte*, et qui a écrit en mourant la lettre que l'on vient de lire, n'était pas un homme ordinaire.

VIE

DE CERVANTES.

Michel de Cervantes Saavedra, dont les écrits ont illustré l'Espagne, amusé l'Europe et corrigé son siècle, vécut pauvre, malheureux, et mourut presque oublié. On ignorait encore, il y a peu d'années, quel était le véritable lieu de sa naissance : Madrid, Séville, Lucène, Alcala, se sont disputé cet honneur. Cervantes, ainsi qu'Homère, Camoëns, et beaucoup d'autres grands hommes, trouva plusieurs patries après sa mort, et manqua du nécessaire pendant sa vie.

L'Académie espagnole, sous la protection de son souverain, vient de rendre à la mémoire de Cervantes l'hommage que l'Espagne lui devait depuis trop longtemps; elle a publié une magnifique édition du *Don Quichotte*. Il semble qu'on ait cru que tout ce luxe typographique pouvait réparer les torts de la nation envers l'auteur. Sa vie est à la tête, écrite, d'après les recherches les plus exactes, par un académicien distingué. Je suivrai cette autorité pour tout ce qui regarde les faits, me permettant de parler des ouvrages de Cervantes selon le sentiment qu'ils m'ont inspiré.

Cervantes était gentilhomme, fils de Rodrigue de Cervantes et de Léonor de Cortinas. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la Nouvelle-Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint.

Dès son enfance il aima les livres. Il fit ses études à Madrid, sous un célèbre professeur, dont il surpassa bientôt les plus habiles écoliers. La grande science de ce temps-là était le latin et la théologie. Les parents de Cervantes en voulaient faire un ecclésiastique ou un médecin, seules professions utiles en Espagne; mais il eut encore ce trait de com-

un ouvrage d'agrément, la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidèle.

Malgré tous ces défauts, l'ouvrage est si bon par lui-même, les épisodes si intéressants, les aventures si comiques, que tout le monde le connaît, tout le monde le relit; nos tapisseries, nos tableaux, nos estampes, nous offrent partout *Don Quichotte*; et il n'est point d'enfant qui ne rie en reconnaissant Sancho Pança.

Les *Nouvelles* de Cervantes ne valent pas *Don Quichotte*; à beaucoup près. Il en a fait douze, et quatre seulement sont dignes de lui : *le Curieux impertinent*, qu'il a inséré dans *Don Quichotte*; *Rinconet et Cortadille*, tableau grotesque, mais vrai, des fripons de Séville; *la Force du sang*, la plus intéressante, la mieux conduite de toutes, et le *Dialogue des deux Chiens*. Cette dernière est une critique charmante, pleine de philosophie et de gaieté : les mœurs espagnoles y sont peintes avec tout le naturel et tout l'esprit de Cervantes. On nous a donné, il y a quelques années, une traduction française de ces douze *Nouvelles*; mais il faut les lire dans l'original.

Le *Voyage au Parnasse* est un ouvrage en vers, divisé par chapitres. Cervantes feint qu'Apollon, menacé par des légions de mauvais poëtes, envoie Mercure en Espagne rassembler tous ses favoris, pour les conduire à la défense du Parnasse. Mercure vient trouver Cervantes, et lui montre la liste de ceux qu'Apollon appelle, et de ceux qu'il faudra combattre. On sent combien cette fiction peut prêter à un homme d'esprit, que des sots ont outragé. Cet ouvrage n'est pas très-agréable, et ne peut être piquant pour nous; je n'en connais point de traduction, non plus que de ses comédies.

Elles sont au nombre de huit, et Cervantes dit dans son prologue qu'il en a fait vingt ou trente. Cette incertitude paraîtra singulière à ceux qui savent combien une comédie est difficile à faire. Quoi qu'il en soit, celles qui nous restent diminuent nos regrets sur celles qui sont perdues. Je les ai toutes lues avec attention, aucune n'est supportable : point d'intérêt, point de conduite; souvent de l'esprit, toujours de l'invraisemblance; voilà le fonds de toutes ces pièces. Dans celle qui s'appelle *l'Heureux Rufien*, le héros, après avoir été, au premier acte, le plus grand coquin de Séville, se fait jacobin au Mexique, dans le second acte : il est l'exemple du couvent, il a de fréquents combats

sur le théâtre avec le diable, et demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter au lit de la mort une dame du pays dont la vie a été fort déréglée, le père Crux (c'est ainsi qu'il s'appelle) la presse en vain de se confesser : la malade s'y refuse ; elle se croit trop coupable pour espérer son pardon : alors le père Crux, qui veut la sauver de l'impénitence finale, lui propose de se charger de ses péchés, et de lui donner ses mérites. Le troc se fait, le marché se signe, la mourante se confesse, les anges viennent recevoir son âme ; les diables s'emparent du jacobin, qui voit tout son corps couvert d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte, il meurt, et fait des miracles. Voilà une des comédies de l'auteur de *Don Quichotte*, et c'est peut-être la meilleure.

Nous avons encore de Cervantes huit petites pièces, que les Espagnols appellent *entremeses* : ces ouvrages valent mieux que ses comédies. Presque tous ont du comique et du naturel ; quelques-uns sont trop libres, mais deux surtout sont charmants : l'un, appelé *la Cave de Salamanque*, est précisément notre *Soldat magicien ;* on a calqué l'opéra-comique français sur l'ouvrage espagnol ; l'autre, nommé *le Tableau merveilleux*, a fourni à Piron l'idée d'un opéra en vaudevilles, *le Faux Prodige*, beaucoup moins joli que la petite pièce de Cervantes.

Persiles et Sigismonde, dont nous avons deux traductions assez peu fidèles, est un long roman chargé d'épisodes et d'aventures presque toujours incroyables. Il semble que Cervantes ait voulu imiter ces anciens romans grecs, estimés encore, et admirés autrefois. Mais toute son imagination, qui n'a jamais peut-être autant brillé que dans *Persiles*, ne peut rendre ses héros intéressants : leurs courses inutiles, leurs dangers invraisemblables, le mélange continuel de dévotion et d'amour, ont empêché ce livre d'atteindre à la réputation de son auteur. Cependant l'élégance du style, la vérité de quelques tableaux, et l'épisode de Ruperte, suffiraient pour le rendre précieux.

Il me reste à parler de *Galatée*, qui fut son premier ouvrage. Dans le temps qu'il l'écrivit, l'Espagne était la nation du monde la plus galante : l'amour faisait l'unique occupation des Espagnols et le sujet de tous leurs livres. Montemayor, célèbre poëte, venait de donner un roman de *Diane*, que l'on a traduit en français. Cet ouvrage eut un grand succès, et le méritait à quelques égards :

un style pur, beaucoup d'esprit, de la douceur, du sentiment, une poésie souvent enchanteresse, et surtout la naïveté touchante qui règne dans la *nouvelle* du *Maure Abindarraes*, rachètent, aux yeux des connaisseurs, le fonds d'invraisemblance, les histoires de magie et le manque d'action que l'on reproche à la *Diane* de Montemayor.

Cervantes, qui connaissait tous ces défauts, comme on peut le voir dans l'*Examen de la bibliothèque de Don Quichotte*, en évita, mais ne les évita pas tous. Ses aventures sont plus naturelles, ses personnages plus intéressants; mais son style, et surtout ses vers, le mettent au-dessous de Montemayor. Gâté par le malheureux goût de scolastique qui régnait alors, Cervantes fait disserter ses bergers comme s'ils étaient sur les bancs. Ils prononcent de longs traités pour ou contre l'amour : ils y citent Minos, Ixion, Marc-Antoine, Rodrigue, tous les héros de la Fable et de l'Histoire. Si Tyrcis veut consoler son ami de ce qu'il ne peut rien obtenir de sa bergère, il lui parle ainsi [1] : « On dit partout que « Galatée est encore plus belle qu'elle n'est cruelle; mais on « ajoute que, sur toutes choses, elle est spirituelle. Or, si c'est la « vérité, comme cela doit être, il s'ensuit de son esprit qu'elle doit « se connaître elle-même; de cette connaissance, qu'elle doit s'estimer; de cette estime, qu'elle ne veut pas se perdre; et de cette « volonté, qu'elle ne veut pas céder à tes désirs. »

Dans un autre endroit, un amant éloigné de sa maîtresse dit en vers [2] : « Quoique je paraisse voir, entendre et sentir, je ne suis « qu'un fantôme formé par l'amour, et soutenu par la seule « espérance. »

Dans tout l'ouvrage, le soleil n'éclaire le monde qu'avec la lumière qu'il reçoit des yeux de Galatée [3].

[1] Mas fama tiene Galatea de hermosa que de cruel : pero sobre todo se dice que es discreta : y si esto es la verdad, como lo deve ser, de su discrecion nace el conocerse, y de conocerse estimarse, y de estimarse non querer perderse, y de no querer perderse viene el no querer contentarte.
Galatea, lib. II.

[2] Y aunque muestro que veo, oigo, y siento,
Fantasma soi por el amor formada,
Que con sola esperanza me sustento.

[3] Ante la luz de unos serenos ojos
Que al sol dan luz con que da luz al suelo.

En voilà bien assez pour donner une idée du mauvais goût qui régnait alors, et auquel Cervantes lui-même n'a pas échappé. Mais, au milieu de toutes ces folies, on trouve des idées charmantes, du sentiment vrai, bien exprimé, des situations attachantes, les mouvements et les combats du cœur. Voilà ce qui m'a fait choisir la *Galatée* de Cervantes pour en donner une imitation. Jusqu'à présent personne ne l'a traduite, et ce roman est absolument inconnu aux Français.

Comme il est très-possible que mon travail ne réussisse point, je dois, pour la gloire de Cervantes, convenir ici de tous les changements que j'ai faits à son ouvrage. *Galatée*, dans l'original, a six livres, et n'est point achevée : j'ai réduit ces six livres à trois, et je l'ai finie dans un quatrième. Presque nulle part je n'ai traduit; les vers surtout ne ressemblent à l'espagnol que dans les endroits cités. Je n'ai pris que le fonds des aventures, j'y ai même changé des circonstances, quand je l'ai cru nécessaire ; j'ai ajouté des scènes entières, comme le troc des houlettes dans le premier livre; la fête champêtre et l'histoire des tourterelles dans le second, les adieux au chien d'Élicio dans le troisième ; le quatrième, en entier, est de mon invention.

On me reprochera sans doute le trop grand nombre d'épisodes, et le peu d'événements qui arrivent à Galatée. Dans Cervantes il y a deux fois plus d'épisodes, et Galatée parait beaucoup moins. Montemayor a fait la même faute dans sa *Diane*, qui n'est proprement qu'un recueil d'histoires différentes. Tel était le goût du siècle, tels ont été nos grands romans français, si longtemps à la mode, et dont les auteurs avaient pris les Espagnols pour modèles. Quant aux batailles, aux duels, qu'on sera peut-être étonné de trouver dans un ouvrage pastoral, c'est un tribut que Cervantes payait à sa nation. Je ne connais point de roman, point de comédie espagnole sans combats. Ce peuple, un des plus vaillants de l'Europe, et sans contredit le plus passionné, a besoin, pour qu'un livre l'amuse, d'y trouver des récits de guerre et d'amour. D'ailleurs, on doit pardonner à Cervantes, qui avait en lui-même des aventures extraordinaires, d'avoir imaginé qu'elles seraient vraisemblables dans un roman.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le jugement que j'ai osé porter de tous les ouvrages de Cervantes. Malgré l'étude particulière

que j'ai faite de sa langue, je ne m'en serais pas rapporté uniquement à moi ; mais j'ai été guidé par les lumières d'un Espagnol [1] qui aime les lettres autant que sa patrie, et qui a de commun avec Cervantes d'être encore plus célèbre par ses talents que par ses malheurs.

[1] M. le comte de Pilos.

GALATÉE.

LIVRE PREMIER.

Avant que le soleil ait éclairé nos plaines,
Je fais retentir les échos;
Je fatigue les bois, les prés et les fontaines,
Du triste récit de mes maux.
Mais les échos, les bois, les prés et les ruisseaux,
Ne peuvent soulager mes peines.

Sur les gazons fleuris, à l'ombrage des chênes,
Je ne trouve plus de repos.
Je gémis; le ramier joint ses plaintes aux miennes,
Mes larmes troublent les ruisseaux :
Mais les ruisseaux, les prés, les bois et les échos,
Ne peuvent soulager mes peines [1].

Telles étaient les plaintes d'Élicio, berger des rives du Tage. La nature l'avait comblé de ses dons; mais la fortune et l'amour ne l'avaient pas traité comme la nature. Depuis longtemps il aimait Galatée, sans pouvoir encore se flatter d'en être aimé. Galatée était une simple bergère du même village qu'Élicio; mais elle eût été la reine du monde, si le monde s'était donné à la plus belle et à la plus sage.

C'est de Galatée et d'Élicio que je vais raconter les aventures : j'y joindrai celles de plusieurs amants que l'amour voulut éprouver; je décrirai les mœurs du village. Vous qui n'êtes heureux qu'aux champs; vous, âmes sensibles pour qui l'aspect d'une campagne riante, le bruit d'une source d'eau vive, sont des plaisirs presque aussi touchants que celui de faire une bonne action, puissiez-vous trouver quelque douceur à me lire!

De tous les bergers qui aimèrent Galatée, Élicio fut le plus tendre

[1] Y assi un pequegño alivio al dolor mio
No hallo en monte, en llano, en prado, en rio.

et le moins hardi. Son respect n'était pas la seule raison de sa timidité : Mœris, père de Galatée, était le plus riche laboureur du canton; Élicio n'avait pour tout bien qu'une cabane et quelques chèvres.

Érastre, son rival, était moins pauvre, sans être plus heureux. Érastre, jusqu'alors le plus insensible des pâtres, n'avait pu résister aux charmes de Galatée; mais il ne se flattait pas de lui plaire : trop simple pour être aimable, il savait mieux sentir que s'exprimer; la nature, en le formant, s'était contentée de lui donner un bon cœur.

Un jour qu'Élicio, dans un vallon solitaire, songeait à ce qu'il aimait, il vit venir Érastre, précédé de son troupeau, dont il laissait la conduite à ses chiens. Ces bons animaux semblaient deviner que leur maître était trop amoureux pour s'occuper de ses brebis; ils tournaient autour d'elles, pressaient les paresseuses, ramenaient celles qui s'écartaient, et faisaient à la fois leur devoir et celui du berger.

Dès qu'Érastre fut près d'Élicio : J'espère, lui dit-il, que vous n'êtes pas fâché de ce que j'aime Galatée; vous savez qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Oui, je consens que mes agneaux, au moment où je les sévrerai, ne trouvent dans les prairies que des herbes venimeuses, s'il n'est pas vrai que mille fois j'ai tenté d'oublier mon amour. J'ai consulté tous les médecins du pays, aucun n'a pu me guérir; et je viens vous demander la permission de mourir avec mon mal. Vous ne risquez rien en me l'accordant, puisque vous, qui êtes le plus aimable des bergers, vous ne pouvez attendrir Galatée : que craignez-vous d'un pâtre comme moi?

Élicio sourit à ce discours : Mon ami, lui dit-il, je n'ai pas le droit d'être jaloux; tes chagrins sont les miens, ils doivent nous rendre chers l'un à l'autre. Dès ce moment ne nous quittons plus; nous parlerons de Galatée, et l'amitié soulagera sans doute les peines que nous cause l'amour.

Les deux rivaux, devenus amis, allaient accorder leurs musettes, quand Galatée, avec son troupeau, parut sur la colline. Un simple corset, un jupon d'étoffe commune, composaient toute sa parure; sa taille seule rendait cet habit charmant : ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules; un chapeau de paille garantissait son visage de l'ardeur du soleil. Simple comme la fleur des champs, elle était belle, et elle ne le savait pas.

Élicio s'avance pour lui parler; mais les chiens de Galatée, qui

ne laissaient approcher personne du troupeau, courent en grondant sur le berger. A peine l'ont-ils reconnu, que, honteux de leur méprise, ils baissent le cou, le flattent de leurs queues, et vont cacher leurs têtes sous ses mains caressantes. Le bélier conducteur, qu'Élicio avait souvent nourri de son pain, l'aperçoit et vient à lui, la tête haute, en agitant sa sonnette; toutes les brebis le suivent. Elicio leur ouvre sa panetière; il distribue aux chiens et au troupeau tout ce qu'elle contenait; des larmes de joie coulent de ses yeux: et la bergère, embarrassée de voir ses moutons reconnaître si bien son amant, se hâte d'arriver au bélier, le frappe de sa houlette en rougissant, et le force de s'éloigner d'Élicio.

Le berger lui reproche ce mouvement de colère : Pourquoi, dit-il, punir vos brebis, quand c'est moi que vous voulez punir? Ces pâturages sont les meilleurs du canton; vous pouvez, en me fuyant, laisser ici vos agneaux; j'oublierai mes chèvres pour en avoir soin. Si cette faveur vous semble trop grande, choisissez l'endroit où vous voulez passer la journée; je m'en éloignerai pour qu'il vous soit plus agréable. Élicio, répondit Galatée, ce n'est pas pour vous fuir que je détourne mes moutons; je les mène au ruisseau des Palmiers, où je dois trouver ma chère Florise. Je suis reconnaissante de vos offres; je vous le prouve en dissipant vos soupçons. Elle parlait encore, et continuait son chemin; Érastre lui cria de loin : Puisses-tu devenir amoureuse de quelqu'un qui te traite comme tu nous traites! Puisses-tu.... Il en aurait dit davantage, si Galatée, en s'éloignant toujours, ne s'était mise à chanter. L'amant le plus en colère aime encore mieux écouter sa maîtresse que de lui dire des injures. Érastre se tut; Galatée chanta ces paroles :

Les soins de mon troupeau m'occupent tout entière;
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur :
Quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire,
S'ils sont contents, rien ne manque à mon cœur.

Je dors toute la nuit : quand l'aube va paraître,
Sans crainte et sans désir je vois venir le jour;
Ce doux repos m'est cher : je ne veux point connaître
Ce vieux enfant que l'on appelle Amour.

Que les loups et l'Amour soient loin de ma retraite!
Trop heureuses brebis, un chien sûr vous défend;

Pour me défendre, hélas ! je n'ai qu'une houlette :
Mais c'est assez pour combattre un enfant.

En achevant sa chanson, Galatée était arrivée au ruisseau des Palmiers. Florise l'attendait, Florise, sa meilleure amie, la confidente de ses plus secrètes pensées. Elles s'assirent au bord de l'eau, et s'amusaient à cueillir des fleurs, lorsqu'elles aperçurent une bergère qui leur était inconnue. Cette étrangère, jeune et belle, paraissait accablée d'un chagrin profond. De temps en temps elle s'arrêtait, soupirait, et regardait le ciel avec des yeux mouillés de larmes. Trop occupée de ses malheurs pour apercevoir Galatée, elle s'approcha du ruisseau, prit de l'eau dans sa main, et lava ses yeux, fatigués de pleurer. Hélas ! dit-elle, il n'y a point d'eau qui puisse éteindre le feu dont je suis consumée.

Galatée et Florise coururent vers l'étrangère : Si le ciel, lui dirent-elles, est aussi touché de vos pleurs que nous le sommes, bientôt vous n'aurez plus sujet d'en répandre. Nous plaignons vos malheurs sans les connaître : souvent on les soulage en les racontant ; mais nous n'osons vous demander un récit qui peut coûter à votre cœur. Ce récit, répondit l'inconnue, me privera peut-être de l'amitié que vous semblez me promettre. Quand vous saurez que l'amour a causé mes maux, puis-je espérer que vous les plaindrez encore ? Les bergères, après l'avoir rassurée, la conduisirent dans un bosquet écarté ; elles s'assirent à l'ombre, et l'étrangère commença son histoire.

Mon village est sur les rives de l'Hénarès, célèbre par la fraîcheur de son onde : mon père est laboureur ; les travaux champêtres occupaient seuls ma vie : tous les matins, je menais paître mes brebis. Seule au milieu des bois, la solitude ne m'ennuyait point : j'écoutais les oiseaux, je chantais avec eux, je cueillais la rose vermeille, le lis sans tache, l'œillet bigarré ; un bouquet rendait heureuse ma journée ; je n'aimais rien que mes agneaux ; je ne cherchais dans la campagne que des fleurs et de l'ombre.

Combien de fois me suis-je moquée des larmes et des soupirs de quelques bergères qui me confiaient leurs amours ! Je me souviens qu'un jour la jeune Lidie vint se jeter à mon cou, et me baigna de ses pleurs. Alarmée de son désespoir, j'essuie ses yeux

en l'embrassant ; je lui demande avec tendresse quel affreux malheur lui coûte tant de larmes. Ton père est-il mort ? m'écriai-je ; as-tu perdu ton troupeau ? Ah ! ma chère Téolinde, me répondit-elle, rien ne peut me consoler..... Il est parti..... il est parti.... et ce matin j'ai vu la bergère Léocadie avec le ruban couleur de rose que j'avais donné l'autre jour à cet ingrat. Je vous avoue, aimables bergères, que je ne pus m'empêcher de rire à ce récit, entrecoupé de sanglots. Lidie en fut offensée : elle me regarda, baissa la tête, et s'éloigna de moi. Je voulus la retenir. Téolinde, me dit-elle, puissiez-vous connaître un jour le mal que je souffre, et trouver dans vos confidentes la pitié que je trouve en vous ! Tel fut son souhait : peut-être est-ce vous, bergères, qui l'accomplirez aujourd'hui.

J'étais libre et heureuse ; je ne le fus pas longtemps. Un jour, c'était la veille de la fête du village, j'étais allée avec plusieurs bergères chercher des rameaux et des fleurs pour en orner notre temple : nous trouvâmes sur le chemin une troupe de bergers assis à l'ombre des myrtes ; tous étaient nos amis ou nos parents : ils vinrent au-devant de nous. Six d'entre eux s'offrirent pour aller chercher les rameaux dont nous avions besoin : nous acceptâmes leur offre, et nous demeurâmes avec le reste de leurs compagnons.

Parmi ces jeunes gens était un étranger que je voyais pour la première fois. A peine je l'eus regardé, que je sentis courir dans mes veines un feu qui m'était inconnu : je me doutais pourtant de ce que c'était. Lidie était là ; je pensai tomber aux genoux de Lidie, et lui demander pardon de ne pas avoir plaint dans elle le mal que je sentais déjà.

Il était aisé de lire sur mon visage ce qui se passait dans mon âme ; mais tout le monde était occupé de l'étranger. On lui demandait d'achever une chanson que notre arrivée avait interrompue : il la reprit, et je tremblai qu'elle ne parlât d'amour. S'il est amoureux, me disais-je, il ne doit songer qu'à l'amour. Heureusement il ne chanta que les plaisirs de la vie pastorale, et les moyens de conserver les troupeaux : il ne dit rien de ce qui fait mourir les bergères.

A peine avait-il achevé, que nous vîmes revenir ceux qui étaient allés nous couper des rameaux. Ils en étaient si chargés, que,



marchant sur la ligne, serrés les uns contre les autres, on aurait cru voir s'approcher une petite colline toute couverte de ses arbres. Quand ils furent près de nous, ils entonnèrent une ronde villageoise, à laquelle nous répondîmes. Bientôt ils déposèrent leurs fardeaux, et vinrent offrir à chaque bergère une guirlande de différentes fleurs. Nous acceptâmes leurs dons, et nous nous disposions à retourner au village, lorsque le plus vieux d'entre eux, nommé Éleuco, nous arrêta : Il faut, dit-il, que chacune de vous nous récompense de nos peines, en donnant sa guirlande à celui qu'elle aimera le mieux. Cela est trop juste, répondit une de mes compagnes en posant sa guirlande sur la tête de son cousin ; les autres suivirent son exemple, et choisirent toutes un de leurs parents. Je restai la dernière, et par bonheur je n'avais point là de cousin.

Je fis semblant d'être incertaine; puis m'approchant de l'inconnu : Je vous donne cette guirlande, lui dis-je, au nom de toutes mes compagnes, pour vous remercier du plaisir que nous a fait votre chanson. Je prononçai ce peu de mots tout d'une haleine, sans oser lever les yeux sur celui que je couronnais; et ma main tremblait si fort, que la guirlande pensa m'échapper.

L'étranger reçut mon bienfait avec reconnaissance et modestie : il saisit l'instant où personne ne pouvait l'entendre, pour me dire à voix basse : Je vous ai payé bien cher la guirlande que j'ai reçue : vous ne m'avez donné que des fleurs; et moi..... Il ne put achever. Mes compagnes me pressaient de partir : je ne lui répondis pas; mais je le regardai le plus longtemps qu'il me fut possible. Je ne m'occupai que de lui pendant le chemin; je ne songeai qu'à lui quand je fus arrivée.

Le lendemain, jour de la fête, après avoir adoré l'Éternel, tous les habitants du village et des environs se rassemblèrent sur la grande place, pour s'exercer à différents jeux champêtres. Une troupe de jeunes gens, fiers de leur âge, de leur force, de leur agilité, se présente pour disputer le prix de la lutte, du saut, de la course. Chacun d'eux paraît devoir l'emporter. Je ne m'intéressais que pour un seul : mes vœux furent exaucés. Artidore (c'était le nom de mon étranger) fut vainqueur de tous les jeux, fut applaudi par tout le monde. Alanio, disait-on, court mieux que Silvain ; Marsille est plus fort que Lisandre : mais Artidore l'em-

porte sur tous. J'écoutais ces paroles, et n'osais pas les redire; mais je faisais semblant de ne pas les avoir entendues, pour me les faire répéter.

Ce beau jour finit. Le lendemain, nous nous rassemblâmes une douzaine de jeunes filles, l'élite du village. Précédées d'une musette, et nous tenant toutes par la main, nous allâmes gagner en dansant une prairie, où nous trouvâmes Artidore avec tous nos jeunes gens. Dès qu'ils nous virent, ils coururent se mêler à notre danse; chaque berger sépara deux bergères, et rompit notre chaîne pour la doubler. Alors les flûtes, les tambourins se joignirent à notre musette; la danse devint plus vive, et mon bonheur voulut que ma main se trouvât dans celle d'Artidore. Le saisissement que cette main me causa pensa me faire rompre la chaîne. Artidore s'en aperçut, et m'enleva fortement en me pressant contre son sein : le remède était pire que le mal.

La danse finie, nous nous assîmes sur l'herbe. Tout le monde désirait d'entendre chanter Artidore : il y consentit. Je n'ai jamais oublié sa chanson; et je vais vous la répéter, malgré les pleurs que je donnerai peut-être à un si doux souvenir.

Jamais nous ne verrions briller un jour serein,
Toujours par la douleur l'âme serait flétrie,
Si l'amour ne venait consoler notre vie,
Et semer quelques fleurs sur ce triste chemin
    Amour, l'on doit bénir tes chaînes:
    Si deux amants ont à souffrir,
    Ils n'ont que la moitié des peines,
    Et tu sais doubler leur plaisir.

Il n'est point de malheur pour un amant aimé;
D'un seul mot, d'un souris dépend sa destinée;
Le sort voudrait en vain la rendre infortunée;
On lui dit, Je vous aime, et son cœur est calmé.
    Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
    Si deux amants ont à souffrir,
    Ils n'ont que la moitié des peines;
    Et tu sais doubler leur plaisir.

L'autre jour, deux amants, à l'ombre d'un tilleul,
Sur leur hymen futur se contaient leurs alarmes;
J'entendis qu'ils disaient en essuyant leurs larmes :
Souffrir deux est plus doux que d'être heureux tout seul.

Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amants ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines :
Et tu sais doubler leur plaisir.

Il était temps de retourner au village : chaque berger offrit le bras à sa bergère. Soit hasard, soit adresse, Artidore me donna la main. Nous marchions en silence, sans oser nous regarder; mais chacun de nous deux observait l'instant où l'autre ne pouvait le voir, pour lui jeter un coup d'œil; et dès que nos yeux se rencontraient, ils se baissaient vers la terre. Enfin je lui dis : Artidore, le peu de jours que vous nous donnez vous sembleront des années, si vous avez laissé dans votre village quelqu'un qui vous soit cher. Je donnerais tout ce que je possède, me répondit-il, pour que ces heureux jours durassent autant que ma vie. — Vous aimez donc bien les fêtes? — Ah! ce ne sont pas les fêtes... Il fit un soupir; je soupirai aussi : il me serra la main; je ne crois pas le lui avoir rendu.

Nous en étions là lorsque le vieux Éleuco, dont on respectait tous les avis, proposa de chanter une ronde pour entrer dans le village aussi gaiement que nous en étions sortis. Je m'en chargeai volontiers; et, saisissant cette occasion de donner quelques avis à Artidore, voici la ronde que je chantai en le regardant :

Voulez-vous être heureux amant?
Soyez guidé par le mystère;
Celui qui sait le mieux se taire
En amour est le plus savant.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret [1].

En vain de l'amour on médit;
Le secret épure sa flamme;
L'amour est la vertu de l'âme,
Quand le mystère le conduit.

[1] En les estados de Amor
Nardie llega a ser perfeto
Sino el honesto y secreto
Para llegar al suave
Gusto de amor, si se acierta,
Es el secreto la puerta,
Y la honestidad la llave.

Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

Souvent un seul mot peut ravir
Le prix d'une longue constance [1] ;
Cachez jusqu'à votre souffrance,
Pour savoir cacher le plaisir.
Pour être heureux soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret

Ne confiez qu'à votre cœur
Vos succès et votre victoire ;
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

J'ignore si ma chanson plut à Artidore; mais il en profita. Pendant tout le séjour qu'il fit avec nous, il mit tant de circonspection, tant de prudence dans les soins qu'il me rendit, que la langue la plus maligne ne trouva pas un seul mot à dire.

J'étais certaine d'être aimée, et je n'avais pu cacher à mon amant que mon cœur était à lui. Nous étions convenus qu'il retournerait à son village comme il l'avait annoncé; et que peu de jours après il enverrait un ami de sa famille me demander à mon père. Nous étions sûrs tous deux que nos parents consentiraient à ce mariage : tout semblait d'accord avec nos projets, quand, deux jours avant le départ d'Artidore, mon malheur fit revenir ma sœur jumelle d'un village voisin, où elle était allée voir une de mes tantes.

Cette sœur, par une fatalité bien rare, est mon portrait vivant. Son visage, sa taille, sa voix, tout est si semblable entre nous deux, que nos parents nous donnaient des habits différents pour nous reconnaître. Mais nos caractères sont bien loin de cette ressemblance; et si nos cœurs avaient été jumeaux, je ne verserais pas tant de larmes.

Dès le lendemain de son retour, ma sœur fit sortir le trou-

[1] Es ya caso averiguado,
Que no se puede negar,
Que a vezes pierde el hablar
Lo que el callar ha ganado.



peau, et le conduisit au pâturage avant que je fusse éveillée. Je voulus aller la rejoindre ; mais mon père me retint toute la journée : il fallut renoncer à l'espérance de voir Artidore. Le soir, ma sœur revint, et me dit avec mystère qu'elle avait à me parler de quelque chose d'important. Le cœur me battit ; je devinai mon malheur. J'allai m'enfermer avec elle. Jugez de ce que je devins en entendant ces paroles :

Ce matin, ma sœur, je conduisais le troupeau sur les rives de l'Hénarès, lorsque j'ai vu venir à moi un jeune berger qui m'est inconnu : il m'a saluée, et m'a pris la main avec une familiarité qui m'a surprise et offensée. Mon silence, et l'altération qu'il a dû remarquer sur mon visage, n'ont pas été capables d'arrêter ses transports. Hé quoi ! ma belle Téolinde, m'a-t-il dit, ne reconnaissez-vous pas celui qui vous aime plus que lui-même ? J'ai bien vu, ma sœur, que j'étais prise pour vous : mais comme votre réputation m'est chère, et qu'un berger aussi hardi pourrait lui faire grand tort, j'ai voulu vous débarrasser pour jamais de cet importun. Je me suis gardée de lui dire qu'il se trompait ; et, prenant le ton que Téolinde aurait dû toujours avoir, j'ai répondu à ses discours avec une fierté, avec un dédain qui l'ont fort étonné ; ce qui ne vous justifie pas trop, ma sœur. Mais, heureusement pour vous, mes paroles lui ont fait impression ; il m'a quittée en me nommant perfide, ingrate : et je crois pouvoir vous répondre que vous ne le reverrez plus.

Vous comprenez, aimables bergères, combien je souffrais pendant ce récit. J'aurais donné la moitié de ma vie pour être au lendemain, pour aller à l'instant même détromper mon malheureux amant. Ah ! que la nuit me parut longue ! les étoiles brillaient encore, que j'étais déjà dans les champs. Jamais mes pauvres brebis n'avaient marché si vite. J'arrive à l'endroit où j'avais coutume de trouver Artidore ; je le cherche, je l'appelle ; je parcours le rivage, le bois, la campagne ; je ne trouve point Artidore. Reviens, m'écriai-je ; reviens, mon bien-aimé ! voici la véritable Téolinde, celle qui ne vit que pour t'aimer. L'écho répète mes paroles, et Artidore ne vient point. Enfin, lassée de tant de recherches, je vais m'asseoir au pied d'un saule, et j'attends que le jour soit plus grand, pour parcourir de nouveau tous les lieux que j'avais parcourus.

A peine l'aube du matin laissait distinguer les objets, que j'aperçois des caractères tracés sur l'écorce d'un peuplier blanc. Je regarde, je reconnais la main d'Artidore, et je ne sais comment je pus lire sans mourir les vers que voici :

O vous dont l'inconstance égale la beauté,
Vous qui comptez pour rien vos serments et ma vie,
Vous ordonnez qu'elle me soit ravie :
Elle est à vous comme ma liberté.
J'obéirai, cruelle, à votre ordre terrible :
Vous ne me verrez plus ; mais, à mon dernier jour,
Je veux parler de mon amour ;
Oui, je veux répéter à votre âme insensible
Le serment que je fis, hélas ! pour mon malheur :
En l'écrivant sur l'écorce flexible,
Il restera gravé mieux que dans votre cœur.
Adieu : jusqu'au tombeau le mien vous a chérie :
Pour ne plus vous le dire, il a fallu mourir ;
Si mon trépas vous arrache un soupir,
Ma mort sera plus douce que ma vie[1].

Je lus deux fois sans pleurer ces tristes adieux : je voulus les relire encore, mais les larmes m'en empêchèrent ; et si ces larmes n'étaient venues, je serais morte sur-le-champ. La douleur m'ôta dès ce moment le peu de raison que l'amour m'avait laissé. Je résolus de tout abandonner pour courir après Artidore. Je voulais partir à l'instant ; mais je ne pouvais quitter ce peuplier où mon arrêt était tracé. J'essaye inutilement d'enlever cette écorce ; je la baise mille fois, je la baigne de mes pleurs, et je prends la fuite à travers la campagne, en répétant les derniers mots que j'avais lus.

J'arrive sur ces bords ; ils ne sont pas éloignés de la patrie de mon amant. Jusqu'à présent personne n'a pu me donner de ses nouvelles. Je veux le chercher encore quelques jours ; mais si ma recherche est vaine, si mon Artidore n'est plus, mon parti

[1] Las letras que fijaré
En esta aspera corteza,
Creceran con mas firmeza
Que no ha crecido tù fé :
Y en caso tan desdichado,
Tendre por dulce partido,
Si fui vivo aborrecido,
Ser muerto, y por ti llorado.

est pris, je le suivrai; oui, s'écria-t-elle en fondant en larmes, je le suivrai: c'est ma dernière espérance.

Tel fut le récit de Téolinde. Galatée et Florise s'efforcèrent de la consoler : Restez ici, lui dit Galatée, nous vous aiderons à retrouver Artidore; et, jusqu'à ce moment, nous le pleurerons avec vous. Téolinde, touchée de ces offres, embrassa Galatée, et lui promit de ne pas la quitter de quelques jours.

Le soleil s'était couché, et les trois bergères rassemblèrent le troupeau pour le ramener au village. Elles n'étaient pas encore à la moitié du chemin, quand Galatée s'aperçut qu'elle avait oublié sa houlette : elle pria Florise et l'étrangère de veiller à ses brebis, et retourna seule pour la chercher. Elle découvrit bientôt à travers les arbres un vieux berger nommé Lénio, assis à la place qu'elle avait occupée; il tenait dans ses mains la houlette qu'elle venait reprendre.

Dans le même instant Élicio, qui retournait à sa cabane avec son petit troupeau de chèvres, vint à passer, et, reconnaissant la houlette de Galatée, il s'arrête en regardant Lénio d'un air étonné. Galatée, attentive au mouvement d'Élicio, se cache derrière un buisson pour écouter ce qu'il va dire.

De qui tiens-tu cette houlette? demande Élicio d'une voix animée. Je viens de la trouver ici, lui répond le vieux berger, et je la destine à Bélise, qui ne refusera pas un si beau présent. — Je souhaite que tu puisses attendrir Bélise par le don de cette houlette; mais la mienne est encore plus belle : regarde comme l'écorce, adroitement enlevée, semble former tout autour une branche de lierre. Que veux-tu que je te donne pour la changer contre celle que tu tiens? — Je veux la plus belle de tes chèvres. — Ah! j'y consens : je n'en ai que six, les voilà; tu peux choisir. Le vieux Lénio n'eut pas de peine à se décider : des six chèvres d'Élicio, une seule était près de mettre bas; ce fut celle-là qu'il choisit. Élicio, transporté, lui donna la chèvre, changea de houlette, et l'embrassa de tout son cœur. Les deux bergers, également satisfaits, se séparèrent; et Galatée, toute pensive, rejoignit Florise et Téolinde, qui lui demandèrent des nouvelles de sa houlette : Quelqu'un l'a prise, répondit la bergère; mais je n'y ai pas de regret.

Cependant les ombres de la nuit commençaient à noircir les

montagnes; les oiseaux, rassemblés sous le feuillage, se disputaient avec un murmure confus la branche où ils passeraient la nuit; on entendait de tous côtés les chalumeaux des bergers, et les sonnettes des brebis qui s'approchaient du village; les bergères, en y rentrant, trouvèrent de grands apprêts de fêtes; on leur en dit le sujet. Daranio, un des plus riches laboureurs, devait épouser le lendemain Silvérie, dont les yeux bleus faisaient toute la dot. Le prodigue amant voulait célébrer son bonheur par la noce la plus brillante. Il y avait invité tous les bergers des villages voisins; et le fameux Tyrcis, qui n'avait point d'égal dans l'art de chanter ou de jouer de la flûte, venait d'arriver avec son ami Damon. Téolinde espéra qu'Artidore pourrait se trouver à ces noces, elle résolut d'y suivre Galatée. Tous les bergers se préparèrent aux jeux et aux combats qui devaient remplir cette belle journée.

LIVRE SECOND.

Quand pourrai-je vivre au village? quand serai-je le possesseur d'une petite maison entourée de cerisiers? Tout auprès seraient un jardin, un verger, une prairie, et des ruches : un ruisseau bordé de noisetiers environnerait mon empire; et mes désirs ne passeraient jamais ce ruisseau. Là, je coulerais des jours heureux; le travail, la promenade, la lecture, occuperaient tous mes moments. J'aurais de quoi vivre; j'aurais encore de quoi donner : car sans cela point de richesse; c'est n'avoir rien que n'avoir que pour soi. Si je pouvais jouir de tous ces biens avec une épouse sage et douce, et voir nos enfants, jouant sur le gazon, se disputer à qui courra le mieux pour venir embrasser leur mère, je croirais devoir exciter l'envie de tous les rois de l'univers.

Tel était le sort des bergers dont j'écris l'histoire : un doux mariage couronnait presque toujours une longue passion. Daranio, amant aimé de Silvérie, allait devenir son époux. Au lever de l'aurore, tous les habitants du village et des alentours étaient déjà sur la grande place. L'un avait fait des guirlandes pour en orner la

porte de la maison des mariés; l'autre, avec son tambourin et sa flûte, leur donnait une joyeuse aubade. Ici, l'on entendait la champêtre musette; là, le violon harmonieux; plus loin, l'antique psaltérion. Celui-ci mettait des rubans à ses castagnettes, celui-là des bouquets à son chapeau; chacun voulait plaire à sa maîtresse; tous étaient animés par l'amour et par la joie.

Les nouveaux mariés ne se firent pas attendre; on les vit arriver parés de leurs plus beaux habits. Galatée et les jeunes filles conduisaient Silvérie; Élicio et les bergers entouraient Daranio. Cette aimable troupe prit le chemin du temple au bruit de tous les instruments.

Après s'être juré une éternelle fidélité, les deux époux retournèrent à la grande place, et toutes les jeunes filles coururent chercher les présents qu'elles destinaient à la mariée. L'une revient offrir à Silvérie un panier de fruits; l'autre porte dans son chapeau des œufs frais que ses poules ont pondus : celle-ci donne la poule même, celle-là un jeune coq : toutes, sans regret et sans vanité, font une offrande proportionnée à leurs richesses.

Galatée approche à son tour : elle apportait deux tourterelles, qu'un valet de son père venait de prendre au filet. La bergère craignait de leur faire mal; et ses deux mains pouvaient à peine suffire pour tenir les deux oiseaux : leurs ailes blanches, leurs becs couleur de rose s'échappaient sans cesse entre ses doigts. Elle se presse d'arriver à Silvérie; et la saluant d'un air gracieux, Ma bonne amie, lui dit-elle, voici des oiseaux qui veulent vivre avec vous, je vous prie de les recevoir; tous les époux fidèles leur doivent un asile. En disant ces mots, elle présente les colombes : Silvérie avance ses mains pour les prendre; Galatée ouvre les siennes; les deux oiseaux profitent du moment; ils s'échappent en rasant de l'aile le visage des deux bergères, et s'élèvent dans les airs. Silvérie, étonnée, Galatée, presque triste, les suivent des yeux, et les perdent bientôt de vue; alors elles se regardent sans rien dire, et tout le monde rit, excepté Galatée.

Élicio s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse : Ces oiseaux vous ont punie de ce que vous ne les gardiez pas; mais ils auront besoin de vous revoir, et j'ose vous répondre qu'ils reviendront vous trouver. Je n'y compte pas, dit Galatée; et je m'en console s'ils sont plus heureux. Aussitôt elle envoya

chercher dans sa bergerie un bel agneau, qui remplaça les tourterelles.

Pendant que l'on offrait les présents, plusieurs tables s'étaient dressées sous une épaisse feuillée : elles sont bientôt couvertes de mets. Daranio, qui donnait la fête, fait asseoir les mères, les vieillards et les jeunes filles ; les jeunes garçons restent debout pour les servir. Plus loin, sur une espèce de théâtre soutenu par des tonneaux, des musiciens vont se placer. La symphonie commence ; on l'interrompt souvent par des cris de joie ; le plaisir, la gaieté brillent sur tous les visages : on parle, on écoute, on rit tout à la fois ; tout le monde est content, tout le monde est heureux : on croirait que chaque berger vient d'épouser sa maîtresse.

Pour que rien ne manque à la fête, quand le repas est achevé, Daranio propose un combat pastoral. Silvérie détache sa guirlande, et déclare qu'elle sera le prix de celui qui chantera le mieux sa bergère. Alors les instruments se taisent, toutes les jeunes filles regardent leurs amants, tous les bergers se préparent à chanter. Érastre même veut entrer en lice ; mais le fameux Tyrcis se lève, et Érastre va se rasseoir. Personne n'ose combattre avec Tyrcis. Le seul Élicio se présente : Berger, lui dit-il, je ne prétends pas vous disputer la guirlande ; mais je veux célébrer celle que j'aime. Un profond silence règne dans l'assemblée ; les deux rivaux chantent alternativement ces paroles :

TYRCIS.

La charmante Phyllis est celle que j'adore ;
L'amour et ma Phyllis soutiendront mes accents.
Vous qui la connaissez, n'écoutez pas mes chants :
J'ai prononcé son nom, que puis-je dire encore ?

ÉLICIO.

Je veux cacher le nom de l'objet qui fit naître
Ce feu dont je me sens embrasé pour jamais.
Hélas ! je me trahis si je peins ses attraits :
Comme elle est la plus belle, on va la reconnaître.

TYRCIS.

La pomme colorée est la fidèle image
Du teint vif et brillant de ma chère Phyllis ;
Ses regards languissants, l'arc de ses noirs sourcils
Retiennent tous les cœurs dans un doux esclavage.

ÉLICIO.

La rose au teint vermeil, la neige éblouissante,
Ressemblent aux appas dont je suis enchanté;
Cette neige résiste aux ardeurs de l'été;
L'hiver ne flétrit point cette rose brillante[1].

TYRCIS.

Phyllis, depuis deux ans, cause seule mes peines;
Je l'aimai dès le jour où je vis ses yeux bleus;
L'Amour m'attendait là, caché dans ses cheveux[2],
Et de ses tresses d'or il fit pour moi des chaînes.

ÉLICIO.

L'Amour depuis longtemps me tient sous sa puissance.
Quand j'aperçus l'objet dont je suis amoureux,
Je vis l'enfant ailé sourire dans ses yeux;
Dans mon cœur aussitôt je sentis sa présence.

TYRCIS.

Comme un miroir brisé mille fois nous présente
L'objet qu'il multiplie à nos regards surpris,
De même un seul coup d'œil de ma belle Phyllis
Grave dans tous les cœurs son image charmante[3].

ÉLICIO.

Comme un agneau bêlant qui demande sa mère
Saute et bondit de joie en la voyant venir,
De même vous verriez nos bergers tressaillir
Quand à leurs yeux charmés vient s'offrir ma bergère.

TYRCIS.

Je garde à ma Phyllis, pour le jour de sa fête,
Deux chevreaux tachetés qu'avec soin je nourris:
J'en serai trop payé, si je reçois pour prix
Les bluets dont Phyllis a couronné sa tête.

ÉLICIO.

Je ne peux rien offrir à la beauté que j'aime
Hélas! je n'eus jamais que mon cœur et mon chien.
Mon cœur depuis longtemps est devenu son bien;
Mon chien la suit déjà comme un autre moi-même.

[1] La blanca nieve, y colorada rosa,
Que el verano no gasta, ni el invierno, etc.

[2] En las rubias madejas se escondia.

[3] No se ven tantos rostros figurados
En roto espejo o hecho por tal arte,
Que si uno en el se mira, retratados
Se ve una multitud en cada parte.

Les deux bergers cessèrent de chanter. Silvérie, incertaine, aurait voulu donner deux prix. Vos talents sont égaux, leur dit-elle; je n'ose et je ne puis choisir. Que chacun de vous reçoive une branche de laurier, et souffrez que la guirlande appartienne à ma meilleure amie. En disant ces mots, elle offrit à Tyrcis et à Élicio deux couronnes égales; et, se retournant vers Galatée, elle posa la guirlande sur sa tête.

La musique donna bientôt le signal de la danse. Élicio vint prier Galatée de danser avec lui. La bergère rougit, et accepta. Auriez-vous désiré, lui dit Élicio d'une voix tremblante, que Tyrcis eût remporté le prix? Non, répondit Galatée; j'aurais été fâchée, pour l'honneur de notre village, de vous voir vaincu par un étranger. Après ce peu de mots, ils n'osèrent plus se parler.

La nuit vint, et tout le monde alla souper chez Daranio, excepté Galatée, qui ramena chez elle Florise et la triste Téolinde. Dès que ces trois bergères furent parties, Élicio prit le chemin de sa cabane avec Érastre, Tyrcis et Damon : ces deux derniers étaient depuis longtemps les bons amis d'Élicio, et connaissaient son amour et ses peines.

Ils n'avaient pas fait encore beaucoup de chemin, lorsqu'en passant au pied d'un antique ermitage situé sur une petite colline, ils entendirent le son d'une harpe. Arrêtons-nous, leur dit Érastre, pour écouter la voix d'un jeune homme qui, depuis quinze jours, est venu se faire ermite ici. Je lui ai parlé plusieurs fois. D'après ses discours, je crois que c'est un grand seigneur que ses malheurs ont forcé de quitter le monde; et si Galatée continue à me traiter aussi mal, j'ai le projet de me faire ermite avec lui.

Ces paroles d'Érastre inspirèrent aux bergers le désir de connaître l'ermite. Ils montèrent la colline sans bruit, et découvrirent bientôt un jeune homme de vingt-deux ans à peu près, assis sur un morceau de roc : il était vêtu d'une bure grossière : une corde lui servait de ceinture; ses jambes et ses pieds étaient nus; il tenait dans ses mains une harpe dont il tirait des sons plaintifs; ses yeux humides étaient tournés vers le ciel, et de longues larmes sillonnaient ses joues. Le silence de la nuit, la clarté pâle de la lune, la sainte horreur de l'ermitage, tout semblait préparer l'âme aux accents tristes de l'ermite. Après avoir préludé quelque temps, il chanta ces paroles :

En vain j'adresse au ciel une plainte importune;
Le ciel n'écoute plus mes accents douloureux;
Le redoutable amour, la volage fortune,
Tout, jusqu'à l'amitié, seul bien des malheureux,
Semble se réunir pour combler ma misère.
Je remplis mon destin; je suis né pour souffrir:
Mon cœur n'a plus rien sur la terre;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mourir.

Pure et sainte amitié, doux charme de la vie,
Je t'immolai l'amour; mais qu'il m'en a coûté!
Rends du moins le repos à mon âme flétrie:
On dit que tu suffis pour la félicité.
Loin de me soulager, tu combles ma misère.
Je remplis mon destin; je suis né pour souffrir:
Mon cœur n'a plus rien sur la terre;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mourir.

L'ermite se tut: sa tête se pencha sur son épaule, ses mains quittèrent les cordes de la harpe, et tombèrent sans mouvement à ses côtés. Les bergers coururent à son secours; Érastre le prit dans ses bras, et le fit revenir à lui. L'ermite le regarda longtemps, comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'un songe effrayant: Berger, lui dit-il, les soins que vous me donnez ne font que prolonger mes maux, et une vaine reconnaissance est tout ce que je puis vous offrir. Vous pouvez nous raconter vos malheurs, lui dit Tyrcis; la tendre amitié que déjà vous nous avez inspirée est digne de cette confiance. Ah! l'amitié..., reprit l'ermite; quel nom avez-vous prononcé! Mais je ferai ce que vous désirez. Je vous ai plus d'une obligation: c'est dans votre village que je vais demander le peu d'aliments nécessaires à ma triste existence; on m'en donne toujours plus qu'il ne m'en faut. Puisque je vous dois ma vie, il est juste que vous en connaissiez les peines. A ces mots, les bergers se pressèrent autour de lui, et le jeune ermite commença son récit:

Dans l'ancienne et fameuse ville de Xérès[1], dont Minerve et Mars ont toujours protégé les habitants, vivait un jeune cavalier nommé Timbrio. Sa haute valeur était la moindre de ses qualités.

[1] En la antiqua y famosa ciudad de Xerès, cuyos moradores de Minerva y Marte son favorecidos, etc.

Entraîné par une sympathie invincible, je mis tout en œuvre pour obtenir son amitié : je réussis. Toute la ville oublia bientôt les noms de Timbrio et de Fabian (c'est le mien), et l'on nous appela simplement *les deux amis*.

Nous méritions un si doux surnom : toujours ensemble, nos belles années passaient comme des instants ; nos seules occupations étaient les exercices de Mars ; nos délassements, la chasse ; nos passions, l'amitié. Ce bonheur dura jusqu'au jour, le plus fatal de ma vie, où Timbrio eut une querelle avec un cavalier nommé Pransile. La famille de mon ami l'obligea de s'éloigner : mais il écrivit à Pransile qu'il allait à Naples, où il le trouverait toujours prêt à terminer leur différend comme il convient à des gentilshommes.

J'étais malade, et hors d'état de suivre mon ami. Notre adieu fut mêlé de beaucoup de larmes : je lui promis de le rejoindre aussitôt que ma santé me le permettrait. Mais je sentis bientôt que son absence me fatiguait plus que ma maladie ; et, sachant qu'il y avait à Cadix quatre galères qui appareillaient pour l'Italie, je résolus de m'embarquer. L'amitié me donna des forces que la convalescence me refusait : je me rendis à bord ; le vent seconda mes projets, et me fit arriver à Naples en peu de jours.

Il était nuit quand je descendis sur le port. En traversant une rue, j'entendis un cliquetis d'épées, et j'aperçus un homme qui, le dos appuyé contre une muraille, se défendait seul contre quatre assassins. Je vole à son secours ; j'étais suivi de plusieurs valets qui me secondent. Cette attaque imprévue fait prendre la fuite aux quatre lâches ; je cours à l'inconnu, je lui parle, je l'envisage : c'était Timbrio.

Je le serrai dans mes bras en versant des larmes de joie ; mais je payai bien cher le plaisir d'une si douce réunion : mon ami était blessé, et l'émotion que lui causa ma vue achevant d'épuiser ses forces, il tomba dans mes bras, évanoui et tout sanglant. J'envoie chercher du secours ; Timbrio revient à lui : un chirurgien visite sa blessure, et me répond qu'elle n'est pas mortelle. Cette assurance me console : nous faisons un brancard de nos bras, et nous portons chez lui mon malheureux ami.

Ce fut là que j'appris la cause de cet assassinat. Timbrio, en arrivant à Naples, avait remis des lettres d'Espagne à un des pre-

miers citoyens de la ville, dont la famille était espagnole. Reçu dans sa maison comme un compatriote aimable, mon ami n'avait pu résister aux charmes de sa fille aînée Nisida, la plus belle et la plus sage des Napolitaines. Son respect et sa timidité ne lui permirent jamais d'avouer son amour. Mais un prince italien, amoureux de Nisida, devina qu'il avait un rival; et, craignant la valeur autant que le mérite de Timbrio, il avait eu la lâcheté de le faire assassiner. Cette aventure se répandit dans la ville, et vint aux oreilles du père de Nisida. Il fut indigné que le nom de sa fille s'y trouvât mêlé, et défendit au prince italien et à mon ami de revenir jamais dans sa maison.

Cette défense fit plus de mal à Timbrio que sa blessure. Dévoré d'une passion que les obstacles ne faisaient qu'accroître, au désespoir de ne s'être pas déclaré quand il le pouvait, il voulait revoir Nisida à quelque prix que ce fût. Tous les moyens lui semblaient aisés et lui paraissaient impossibles : il écrivait cent lettres, qu'il déchirait; mille projets impraticables se succédaient dans son esprit. Tant d'inquiétudes, tant de chagrins enflammèrent sa blessure : mon ami fut bientôt en danger. Je résolus, pour le sauver, de m'introduire chez sa maîtresse.

Je m'habillai comme un captif nouvellement racheté; je pris une guitare; et, me promenant tous les soirs dans la rue de Nisida en chantant de vieilles romances, je passai pour un Espagnol échappé des mains des infidèles. Bientôt on ne parla dans le quartier que du captif musicien. Le père de Nisida voulut entendre mes romances : je fus admis dans sa maison. C'est là que je vis cette Nisida, c'est là que je perdis le repos et le bonheur de ma vie. J'osai regarder ce visage céleste, cette taille charmante, ces yeux si tendres, dont l'éclat était tempéré par une légère empreinte de mélancolie; je sentis sur-le-champ le poison couler dans mes veines. Il fallait fuir, je n'en eus pas la force; et ce seul moment me rendit aussi malade que Timbrio.

On me pria de chanter, je pouvais à peine parler. J'obéis cependant, et je choisis une romance orientale qu'un esclave persan m'avait apprise.

Ici tous les bergers supplièrent l'ermite de leur dire cette romance. Il reprit sa harpe, et chanta d'une voix douce ces paroles :

Le beau Nelzir aimait Sémir;
Sémire aimait le beau Nelzir :
Se voir, s'aimer et se le dire,
Était leur vie et leur plaisir.
Le bonheur tient à peu de chose,
Un rien le fait évanouir :
Hélas! d'une feuille de rose
Dépendait le sort de Nelzir.

Tant que sur sa tige fleurie
La feuille fatale tiendra,
Nelzir doit conserver la vie;
Si la feuille tombe, il mourra.
Sémire, toujours attentive,
Ses beaux yeux fixés sur la fleur,
D'une main timide cultive
Le rosier qui fait son bonheur.

Un jour sur sa bouche mi-close
Nelzir imprime un doux baiser :
Sémire veut le rendre, et n'ose;
En vain l'Amour lui dit d'oser.
C'est à la fleur à peine éclose
Qu'elle rend ce baiser charmant;
Mais sa bouche effeuille la rose,
Sémire a tué son amant.

Nezir tombe aux pieds de Sémire,
Sans sentiment et sans couleur :
Il presse sa main, il expire;
L'amour quitte à regret son cœur.
Sémire, interdite et tremblante,
Sur ses lèvres cherche la mort;
Et, pressant sa bouche expirante,
Par un baiser finit son sort.

Nisida avait une sœur cadette nommée Blanche, presque aussi belle que son aînée. La jeune Blanche parut écouter ma romance avec plus de plaisir que personne : elle loua beaucoup ma voix. Je la remerciai en regardant sa sœur. Leur père me pria de revenir; j'hésitai longtemps avant de profiter de cette permission; j'étais sûr d'enfoncer davantage le trait qui déchirait mon cœur : mais, pressé par mon ami, entraîné par mon amour, je retournai

chez Nisida, je la revis, et tout espoir de guérison me fut ôté.

Jugez des combats qui se passaient dans mon âme! J'aimais Timbrio plus que ma vie; j'aimais Nisida peut-être plus que Timbrio; je la voyais tous les jours; je ne pouvais pas la fuir pour l'intérêt même de mon ami : cet ami, faible et convalescent, ne se soutenait que par l'espérance que lui donnaient mes soins. Le temps, loin de me soulager, ne pouvait qu'ajouter à mes maux : chaque instant redoublait ma passion, mes remords et mes tourments. Ma santé n'y résista pas; mon visage perdit bientôt les couleurs de la jeunesse; mes yeux, éteints et enfoncés, pouvaient se tourner à peine vers celle qui me faisait mourir. Le père de Nisida me témoigna son inquiétude; elle-même, et surtout sa sœur Blanche, me prièrent un jour, avec le plus tendre intérêt, de ne leur rien cacher de mes chagrins. Je raffermis mon cœur; je me rappelai tout ce que je devais à mon ami; et, résolu d'expirer plutôt que de le trahir, j'eus la force de leur dire ces paroles :

Vous plaindrez davantage mes maux quand vous saurez que l'amitié les cause. Un jeune cavalier, mon compatriote et mon intime ami, est amoureux de l'objet le plus beau qui soit au monde : il le respecte trop pour oser lui parler de sa passion; ce respect lui coûte la vie. C'est lui que je pleure; c'est le plus honnête et le plus aimable des hommes, qu'un amour malheureux va faire descendre au tombeau.

A cet endroit, Nisida m'interrompit. Fabian, je n'ai jamais connu l'amour; mais il me semble qu'il y aurait de la simplicité à mourir, plutôt que d'oser dire à une femme qu'on l'aime. D'abord cet aveu ne peut l'offenser; et, en supposant qu'il soit mal reçu, on est toujours à temps de mourir. — Belle Nisida, quand on considère l'amour avec des yeux indifférents, on ne voit que des jeux d'enfants dont on se moque, ou dont on a pitié; mais quand le cœur est blessé, l'esprit et la raison, loin de nous être utiles, sont les premiers à nous égarer. Tel est l'état de mon ami. A force de prières, j'ai obtenu de lui qu'il écrirait à celle qu'il aime; je me suis chargé de la lettre, et je la porte toujours avec moi, dans l'espérance de pouvoir la rendre. — Ne pourrais-je pas voir cette lettre? Je suis curieuse de connaître le style d'un amant véritablement épris.

Je ne laissai pas échapper une si belle occasion; je tirai de mon

sein le billet que Timbrio m'avait remis quelques jours auparavant; il était conçu en ces termes :

« J'étais décidé, madame, à ne jamais rompre le silence : j'ai-
« mais mieux mourir avec votre pitié que de vivre avec votre
« colère. Mais il serait trop affreux de ne pas vous apprendre que
« je vous adore. Si cet aveu ne vous offense pas, je sens que je
« chérirai encore la vie pour vous la consacrer : si ma témérité
« vous paraît punissable, ma mort l'expiera bientôt. »

Nisida lut cette lettre avec beaucoup d'attention. Je ne crois pas, me dit-elle, qu'une déclaration d'amour aussi respectueuse puisse déplaire; je t'exhorte à rendre ce billet, sans crainte qu'il soit mal reçu. Il n'est pas encore temps, lui répondis-je; mais mon ami se meurt, et vous pourriez sauver ses jours. — Eh! comment? Faites réponse à ce billet, comme s'il s'adressait à vous : cet innocent artifice lui rendra la vie, et me donnera le temps de trouver l'occasion que je désire. — Non, je n'ai jamais répondu à des lettres d'amour, et je ne voudrais pas commencer par un mensonge. Mais qui t'empêche de rapporter à ton ami tout ce qui vient de se passer, en mettant le nom de celle qu'il aime à la place du mien? Tu lui diras qu'elle a lu sa lettre, qu'elle t'a exhorté à la rendre; qu'à la vérité tu n'as pas osé lui dire que le billet était pour elle-même, mais que tu as lieu d'espérer qu'elle l'apprendra sans colère. Cette ruse doit être utile à la santé de ton compatriote, et ne peut être démentie par rien, lorsque tu auras parlé à sa véritable maîtresse.

Surpris de cette invention, je balbutiai quelques paroles de remerciement, et je courus tout rapporter à Timbrio. L'espoir qu'il en conçut, ses transports, sa reconnaissance, furent autant de liens qui m'enchaînèrent davantage à mon devoir. Je redoublai de soins auprès de Nisida; et, en proie à une passion que sa vue ne faisait qu'accroître, je ne lui parlai que de mon ami; j'employai pour lui les expressions que mon cœur me fournissait pour moi-même, et je fis servir à l'amitié jusqu'au sentiment qui aurait dû la détruire.

Enfin j'osai tout déclarer. J'appris à Nisida que mon ami était ce Timbrio qui avait pensé mourir pour elle. J'exaltai sa naissance, ses qualités, ses vertus; en un mot, je le peignis comme je le voyais. Nisida ne l'avait pas oublié; elle me marqua une sur-

prise vraie ou feinte, me reprocha ma hardiesse, me menaça de tout dire à son père; mais, à travers la colère qu'elle s'efforçait de montrer, je vis clairement que Timbrio était aimé.

Ce fut le dernier coup pour moi. Je l'attendais depuis longtemps; il ne m'en fut pas moins sensible. Je résolus d'apprendre à Timbrio son bonheur, et de m'enfuir ensuite pour aller mourir dans un désert. Mais je comptais trop sur mon courage : au moment où j'entrepris de dire à mon rival qu'il était aimé, je perdis la parole; mes yeux se remplirent de larmes : vainement je voulus cacher mon trouble : mes sanglots me trahirent, mes forces m'abandonnèrent, et je tombai dans les bras de mon ami, en le baignant de mes pleurs.

Timbrio, surpris et effrayé, me soutient, m'embrasse, me questionne; il veut savoir la cause d'une si vive affliction : je me tais; il me presse : je baisse les yeux... Ah! je t'entends, s'écrie-t-il, tu l'aimes, tu l'aimes : eh! comment ne l'aurais-tu pas aimée? Ton cœur gémit du sacrifice qu'il veut faire à l'amitié; j'en serais indigne si je l'acceptais. Aime Nisida, je ne la reverrai jamais : je vivrai peut-être sans elle; je serais sûr de mourir si je faisais ton malheur. En disant ces mots, il détournait son visage pour me dérober ses larmes, et il me pressait contre sa poitrine.

L'amitié m'inspira dans ce moment; je me sentis élever au-dessus de moi-même. Tu t'es mépris, lui répondis-je; ce n'est point Nisida que j'aime, c'est sa sœur : je n'ai pu toucher son âme; et la violence d'un amour rebuté cause seule mon désespoir. Ne me trompes-tu pas? me dit-il en me regardant. — Non, mon cher Timbrio. J'adore Blanche; elle méprise mes vœux : pardonne si la comparaison de ton heureux sort au mien vient de m'arracher quelques larmes; je te promets de n'en plus verser. Va, je sens près de toi que mon bonheur ne dépend pas de l'amour.

Timbrio me crut, ou feignit de me croire. Il était résolu de s'assurer avec le temps de la vérité de mes paroles; j'étais décidé moi-même à tous les sacrifices nécessaires à son repos. Ce n'était pas assez d'immoler ma véritable passion, il fallait feindre d'en sentir une autre : dès le lendemain, je découvris à Blanche qui j'étais, et je lui parlai d'amour.

Blanche m'aimait depuis longtemps, sans oser se l'avouer à elle-même. Dès qu'elle se crut aimée, elle le dit à sa sœur. Cette cou-

fidence devint utile à Timbrio. Nisida résistait encore à un sentiment qu'elle redoutait; elle en fut moins effrayée en trouvant une compagne : elle osa parler de son amour, et s'en pénétra davantage. Les deux sœurs, en se témoignant leurs craintes, se rassurèrent mutuellement; et le plaisir d'épancher leurs âmes leur fit mieux connaître le plaisir d'aimer.

A la faveur de mon déguisement, je conservais toujours un libre accès dans la maison. Je portais les lettres de mon ami : je lui procurais quelquefois le plaisir de voir sa maîtresse. Alors je redoublais d'empressement auprès de Blanche. Timbrio, qui remarquait avec joie combien j'étais aimé, me félicitait en m'embrassant, et me jurait de n'épouser Nisida que le jour où je deviendrais l'époux de sa sœur. Je baissais la tête, résigné à tout ce que l'amitié ordonnerait de moi.

Nous n'attendions plus que des nouvelles d'Espagne pour demander la main de Blanche et de Nisida, lorsque Pransile, ce cavalier qui avait eu à Xérès une querelle avec Timbrio, arriva dans Naples pour se battre avec lui. Comme la réparation devait être publique, il fallut du temps pour obtenir la permission du vice-roi, et faire nommer des juges. Enfin ce terrible combat fut indiqué à huit jours de là, dans une grande plaine peu distante de la ville.

Cette nouvelle fit du bruit, et, malgré nos soins, Nisida en fut instruite. Son inquiétude et sa douleur furent aussi vives que son amour. Languissante et désolée, elle passa dans les larmes, et sans prendre de nourriture, les huit jours de délai qui lui semblaient si longs et si courts. L'affreuse incertitude, plus cruelle que le malheur même, eut bientôt épuisé ses forces : elle tomba malade; et son père, ignorant toujours la véritable cause de son mal, résolut, pour la rétablir, de la mener à sa maison de campagne.

Le jour de leur départ, qui était la veille du combat, Nisida me fit appeler. En arrivant près de son lit, j'eus peine à la reconnaître; elle était pâle, défaite; ses longues paupières étaient humides : Fabian, me dit-elle d'une voix faible, tu feras mes adieux à Timbrio; tu lui diras que mes jours tiennent aux siens, et que demain il défendra ma vie. Pour toi, son meilleur ami après moi, je suis bien sûre que tu ne le quitteras pas : s'il lui arrivait un

malheur, tu seras là pour le secourir. Ah! je voudrais pouvoir te suivre. Tiens, ajouta-t-elle en détachant de son cou une relique précieuse qu'elle mouillait de ses larmes, porte-la-lui; tu lui diras qu'elle m'a toujours préservée de tout danger, et que c'est demain qu'elle doit m'être le plus utile. J'ai encore un service à te demander : je pars avec mon père pour aller à sa maison de campagne, qui n'est qu'à une demi-lieue du champ de bataille; promets-moi d'y venir sur-le-champ m'apprendre l'événement du combat. Si Timbrio est vainqueur, mets à ton bras cette écharpe blanche; je la verrai de loin, tu m'épargneras des tourments : s'il succombe, je n'aurai plus besoin de toi.

Je promis tout, et je courus porter la relique à Timbrio. Sa fierté, sa valeur en furent doublées : il la baisa, la mit sur son cœur, et, sur d'être invincible, il eût défié l'univers.

Enfin le moment arriva : toute la ville de Naples s'était rendue sur le champ de bataille. Pransile et Timbrio se présentent : ils choisissent pour armes l'épée et le poignard. La barrière s'ouvre, les trompettes sonnent, les deux ennemis s'élancent.

Le combat fut longtemps égal. Pransile était adroit et vaillant; il blesse Timbrio, et la victoire balance toujours. Enfin l'amour eut l'avantage : Timbrio atteint Pransile, et le renverse à ses pieds. Mon généreux ami jette son épée et court à son secours : Pransile s'avoue vaincu; tous les spectateurs applaudissent.

L'affreuse incertitude où j'avais été si longtemps, la douleur que m'avait causée la blessure de Timbrio, la joie de sa victoire, tout m'avait tellement troublé, que j'oubliai l'écharpe blanche, et je volai sans elle annoncer notre bonheur à Nisida. Hélas! à mesure que l'instant fatal approchait, la fièvre brûlante avait redoublé dans ses veines. Malgré sa faiblesse, elle s'était traînée aux fenêtres les plus élevées de sa maison : là, soutenue par ses femmes, les yeux fixés sur le chemin, elle attendait la vie ou la mort. Elle m'aperçoit, ne voit pas l'écharpe, et tombe sans mouvement dans les bras de sa sœur.

J'arrive; toute la maison était en larmes; je pénètre jusqu'à Nisida; on lui prodiguait des secours inutiles; rien ne pouvait la ranimer. Je vois ses yeux fermés, sa bouche ouverte, ses lèvres pâles : c'est alors que je me rappelle mon funeste oubli. Égaré par mon désespoir, je sors de cette maison; je n'ose plus aller retrou-

ver un ami à qui je suis sûr de donner la mort. Incertain, furieux, désolé, je prends le premier chemin que je trouve. A peine avais-je fait quelques pas, que je m'entends appeler à grands cris : je me retourne, c'était Félix, le page de Timbrio. Mon maître vous attend, me dit-il; venez promptement le trouver. Je ne peux plus revoir ton maître, lui répondis-je; Nisida est morte, et c'est moi qui l'ai tuée. En prononçant ces mots, je m'éloigne précipitamment. J'arrive à Gaëte : un vaisseau allait mettre à la voile pour l'Espagne; je m'embarque, et je reviens dans ma patrie, où j'ai pris cet habit, que je ne veux plus quitter.

Voilà, bergers, le récit de mes malheurs. J'avais espéré de trouver la paix dans cet ermitage; je n'y trouve que la solitude. En vain je m'efforce de tourner mon âme vers le grand objet qui devrait l'occuper tout entière; le souvenir de ce que j'ai perdu me poursuit à chaque instant. Je me dis tous les jours qu'il faut oublier Nisida et Timbrio, et tous les jours je les pleure.

Les bergers ne tentèrent pas de consoler l'ermite, mais ils s'affligèrent avec lui. La nuit était avancée, et la lune au plus haut de son cours; ils quittèrent l'ermitage, et furent bientôt rendus à la cabane d'Élicio. Là, ils se couchèrent sur des peaux de chèvres; et dès qu'Élicio vit ses trois compagnons endormis, il se leva, et sortit pour exécuter un projet qu'il avait médité tout le jour.

Devant la porte de la cabane d'Élicio était un beau cerisier dont le berger avait toujours pris soin, et qui alors était couvert des plus belles cerises du pays. Pendant un certain temps de l'année, ce bel arbre, encore tout jeune, et dont la tige était mince, suffisait cependant pour nourrir son possesseur. Deux tourterelles blanches l'avaient choisi pour y faire leur nid; elles l'avaient placé tout au haut, dans une fourche formée par quatre branches. Élicio regardait comme un heureux présage que des tourterelles vinssent nicher près de sa cabane; bien loin de les troubler, il portait sous le cerisier des épis de blé, de la graine de chanvre, et même de la laine, pour que les tourterelles en garnissent le dedans du nid, et que leurs petits fussent couchés plus mollement.

Tandis qu'Élicio était à la noce de Silvérie, un pâtre de Mœris vint tendre ses filets auprès du cerisier, prit les deux tourterelles, et les porta sur-le-champ à la fille de son maître. C'étaient les mêmes que Galatée avait laissées échapper. Élicio, qui les reconnut,

avait promis à sa bergère qu'elles reviendraient la trouver; il voulut tenir sa parole. Il sort de sa cabane pour saisir pendant leur sommeil le père et la mère, et les mettre dans une cage avec leurs petits. A l'aide d'une échelle qu'il appuie contre le chaume de sa maison, il monte à la hauteur de la branche, avance le corps, écarte doucement les feuilles, et voit à la clarté de la lune les deux tourterelles dans le nid, la tête sous une aile, et l'autre aile un peu déployée, pour mieux couvrir leurs petits : elles ne se réveillaient pas. Il ne tenait qu'à Élicio de les prendre; jamais il n'en eut le courage : Non, dit-il, charmants oiseaux, vous ne serez point privés de la liberté; vous appartiendrez à ma bergère, mais sans être esclaves; et vous vivrez toujours près d'elle, quoique libres de vivre ailleurs. Il descend promptement de l'échelle; il court chercher une bêche, et revient au cerisier : il creuse un fossé tout autour; et lorsque l'arbre, sur sa motte, ne tient plus que par sa base au milieu de ce fossé, il appuie horizontalement le tranchant de sa bêche, l'enfonce avec précaution; et, sans effort, sans ébranler l'arbre, il le détache, avec sa motte, de la terre. Alors il le prend dans ses bras, se relève doucement, sort du fossé sans secousse, et, d'un pas lent, mais sûr, qui agite à peine les branches de l'arbre, il gagne la maison de Galatée.

La chambre où couchait la bergère avait une fenêtre qui donnait sur les champs; c'est devant cette fenêtre que s'arrête Élicio. Il dépose doucement à terre le cerisier; l'arbre se tient debout, tant le berger a mis d'adresse à l'enlever. Élicio, qui avait pris soin d'attacher sa bêche sur ses épaules, fait une fosse, y place le beau cerisier, et le tourne de manière que, le nid se trouvant devant la fenêtre, Galatée, en étendant la main, puisse caresser les petits tourtereaux. Content de son ouvrage, il regarde s'il n'a pas trop effrayé les tourterelles; elles n'avaient été que réveillées. Élicio distingua leurs têtes, qu'elles allongeaient par-dessus la mousse du nid. Pardonnez, leur dit-il, pardonnez-moi, tendres colombes, si j'ai troublé votre sommeil; c'est pour votre bonheur autant que pour le mien : vous êtes à Galatée. Dès qu'elle ouvrira sa fenêtre, volez sur son épaule, becquetez ses beaux cheveux blonds : apprenez à vos petits à aimer, à caresser votre maîtresse : quand je vous saurai près d'elle, je ne vous regretterai pas. Mais si jamais un rival se présentait à cette fenêtre, ah! fuyez, oiseaux cons-

tants ; venez me retrouver, venez gémir sur ma cabane ; vous n'aurez pas longtemps à vous plaindre avec moi.

L'aurore commençait à paraître, et l'hirondelle gazouillait déjà sur la cheminée de Galatée, quand Élicio reprit sa bêche et regagna sa chaumière. Il n'était pas encore bien loin, qu'il entendit marcher derrière lui ; il regarde ; c'était Mœris, le père de Galatée. Élicio eut peur, comme s'il eût été coupable. Mœris le rassura bientôt ; et, sans lui demander pourquoi il était au village de si bon matin : J'allais chez toi, lui dit-il, pour te confier un secret, et te demander un service qui intéresse ma fille. Le berger, plein de joie, lui baise les mains avec transport : ils entrèrent ensemble dans un petit bois de myrtes qui n'était pas éloigné du chemin.

LIVRE TROISIÈME.

Nous nous plaignons toujours des maux sans nombre de cette courte vie ; et c'est de nous-mêmes que viennent presque tous ces maux. La soif de l'or, voilà le principe des crimes et des malheurs. Le Créateur du monde l'avait prévu : il cacha ce funeste métal dans les entrailles de la terre ; et, non content de combler le précipice, il le couvrit de fleurs, de fruits, de tout ce qui devait suffire à l'homme pour ses besoins et ses plaisirs. L'insatiable avarice n'eut pas assez de tant de bienfaits ; elle pénétra dans ces abimes à force de travaux et de périls ; elle arracha l'or aux enfers, et découvrit aux humains la source de tous les vices. Hélas ! qui a le plus souffert de cette fatale découverte ? l'amour. Un cœur sensible ne suffit plus pour avoir le droit d'aimer : si l'on veut obtenir celle que l'on rendrait heureuse, il faut des preuves de richesse, et non des preuves de constance. L'amant sans fortune peut être aimable, mais ne peut être heureux : plus il est fidèle, plus il est à plaindre : les tourments et le désespoir sont le partage de sa vie. Que faut-il donc faire quand on est pauvre et sensible ? Ne pas aimer ? Ah! c'est encore pis.

Élicio n'avait pas fait toutes ces réflexions quand il s'était attaché à Galatée, ou peut-être les avait-il faites : car de quoi servent les réflexions en amour? On prévoit les chagrins, on s'y expose; ils arrivent, et sont aussi douloureux que s'ils étaient inattendus.

Érastre, Tyrcis et Damon furent surpris à leur réveil de ne pas trouver Élicio. Le soleil avait déjà fait près de la moitié de son cours : inquiets de ne pas le voir de retour, ils allèrent le chercher au village. Comme ils traversaient le petit bois de myrtes, ils entendirent la voix de leur ami. Attentifs et curieux, ils s'arrêtent pour écouter. Élicio chantait ces paroles :

J'aimais une jeune bergère,
Mon amour faisait mon bonheur :
Je croyais posséder le cœur
De celle qui m'était si chère.
Hélas! pour un autre amant
Elle trahit mon espérance;
Et j'aime mieux pleurer son inconstance
Que d'être heureux en l'oubliant.

J'étais encore enfant comme elle
Quand l'amour fit naître mes feux;
Mon cœur, pour en être amoureux,
N'attendit pas qu'elle fût belle
Hélas! pour un autre amant
Elle trahit mon espérance;
Et j'aime mieux pleurer son inconstance
Que d'être heureux en l'oubliant.

Les bergers, alarmés par ces tendres plaintes, coururent vers Élicio : ils le trouvèrent assis au pied d'un hêtre, le visage baigné de larmes. A peine il les aperçut, que, se levant précipitamment, il vint se jeter au cou d'Érastre. Mon ami, lui dit-il, nous allons perdre Galatée; elle nous quitte pour jamais. Écoutez, ajouta-t-il en regardant Tyrcis et Damon, le funeste secret que Mœris m'a confié ce matin; je vais vous rapporter ses propres paroles.

Élicio, m'a-t-il dit, je dois reconnaître l'attachement que tu m'as toujours marqué, en t'instruisant le premier du mariage de ma fille. Je l'ai conclu hier : elle épouse un riche Portugais dont

les immenses troupeaux couvrent les bords du Lima. Quatre bergers envoyés par ce futur époux viennent d'arriver chez moi, et partiront demain avec Galatée. Je sais que tu t'intéresses à ma fille comme si tu étais son frère, et je t'ai choisi, mon cher Élicio, pour te prier de l'accompagner en Portugal, d'être présent à ses noces, et de venir me rapporter des nouvelles certaines de son bonheur.

Malgré le trouble où m'a mis ce discours, j'ai recouvré ma voix pour y répondre. Comment, lui ai-je dit, vous avez pu consentir à vous séparer de votre fille! vous avez pu la condamner à vivre loin de son père et de sa patrie! Êtes-vous certain de ne pas faire son malheur en l'exilant dans un pays étranger? Pensez-vous qu'elle ne regrette pas...? J'ai sondé le cœur de ma fille, interrompit Mœris; je l'ai instruite de mes résolutions : elle m'a répondu, avec sa douceur ordinaire, qu'elle serait toujours prête à m'obéir. J'ai même démêlé sur son visage une légère émotion, marque certaine de cette joie qu'éprouve la fille la plus sage en apprenant qu'elle va se marier. Ne sois donc pas inquiet de son bonheur, et va te préparer au voyage que j'attends de ton amitié. Voilà, mes amis, ce que m'a dit Mœris; voilà l'événement que je craignais plus que la mort.

Tyrcis, Damon, et surtout Érastre, s'affligèrent avec Élicio. Mais, lui dit Damon, puisque Mœris vous estime et vous aime, pourquoi n'avez-vous pas tenté de lui faire l'aveu de votre amour? Vous ne le connaissez pas comme moi, lui répondit Élicio; il a déclaré qu'il voulait que son gendre eût autant de bien que sa fille. Si j'avais osé parler, il aurait cru que j'aimais sa fortune, et son amitié pour moi se serait changée en mépris. Mœris est trop riche pour n'être pas défiant; je suis trop pauvre pour être hardi.

Mon ami, lui dit Tyrcis, ne perdez pas toute espérance : allons trouver Galatée, allons savoir d'elle-même s'il est vrai qu'elle consent à épouser ce Portugais; et si, comme je le crois, il lui en coûte pour obéir à son père, nous tâcherons de rompre ce funeste mariage. L'amour et l'amitié nous inspireront : seuls ils ont fait des miracles, que ne feront-ils point réunis?

Élicio suivit le conseil de Tyrcis. Les quatre bergers prirent le chemin de la fontaine des Ardoises, où Galatée se reposait souvent. Ils espéraient l'y trouver; leur attente ne fut pas trompée.

La bergère était assise au bord de l'eau, et plongée dans une si profonde rêverie, qu'elle n'aperçut point les bergers. Ses yeux humides regardaient la fontaine : son front était appuyé sur une de ses mains, et de l'autre elle caressait le chien d'Élicio, ce chien qui, depuis si longtemps, était plus souvent avec elle qu'avec son maître. Le fidèle animal, couché aux pieds de Galatée, avait la tête appuyée sur les genoux de la bergère, les yeux fixés sur les siens; et son air inquiet et reconnaissant semblait lui demander pourquoi ce jour-là il était caressé plus qu'à l'ordinaire. Élicio fit arrêter ses compagnons pour jouir de ce spectacle : une douce satisfaction remplaçait déjà la douleur peinte sur son visage. Galatée, qui se croyait seule avec le chien, se mit à chanter ces paroles :

O toi qui suis toujours mes pas,
Toi le compagnon de ma vie,
Tu vas perdre ta bonne amie;
Elle quitte ces beaux climats.

Une obéissance cruelle
M'arrache à ces prés, à ces bois,
Où j'entendis souvent la voix
D'un amant comme toi fidèle.

Aimable chien, viens avec moi;
Toujours seule avec ma pensée,
De ma félicité passée
Il ne me restera que toi.

Quitte ton maître pour me suivre,
Tu reviendras au premier jour :
Il apprendra par ton retour
Que loin de lui je n'ai pu vivre.

Les larmes que versait Galatée ne lui permirent pas de poursuivre. Élicio pleurait aussi, mais c'était de joie. Il n'est plus maître de son transport; il court vers la bergère, tombe à genoux devant elle, et saisit une de ses mains, qu'il presse contre ses lèvres. Galatée, surprise, fait de vains efforts pour la retirer : elle s'aperçoit que d'autres bergers la regardent, elle veut se fâcher, elle ne le peut pas; elle veut fuir, le chien l'en empêche; il tourne autour d'elle en sautant; il les caresse tous deux à la fois; on di-

rait qu'il jouît du bonheur qu'il vient de procurer à son maître.

Tyrcis, Damon, Érastre même, étaient attendris, et n'osaient approcher des deux amants. Galatée les appelle, fait relever Élicio; et s'efforçant de dérober ses larmes, Je ne prétends plus, leur dit-elle, cacher un secret que mon imprudence a trahi. Oui, je regrette ma patrie; j'y laisse peut-être mon cœur; mais je n'en suis que plus résolue à obéir à mon père : ce devoir sacré l'emportera sur tout. Je vous conjure de ne pas redoubler par vos plaintes une douleur qui serait inutile, et surtout de ne pas troubler une solitude devenue nécessaire après un tel aveu. A ces mots, elle s'éloigne, laissant les quatre bergers interdits. Le chien d'Élicio fut le seul qui osa la suivre : elle s'en aperçut, et voulut l'en empêcher en le menaçant de sa houlette; mais le chien s'offrit à ses coups, et la pauvre Galatée ne put jamais venir à bout ni de le battre ni de le chasser.

Les quatre amis, restés ensemble, tinrent conseil sur les moyens de rompre ce fatal mariage. Tyrcis était d'avis de rassembler les bergers de la contrée, et de venir tous ensemble supplier Mœris de ne pas leur enlever le trésor dont ils étaient si fiers. Damon voulait aller en Portugal menacer le futur époux, et l'effrayer de manière qu'il renonçât lui-même à Galatée. Élicio inclinait vers ce parti. Érastre, la main sur ses yeux, ne disait rien, et pleurait : Non, mes amis, s'écria-t-il en essuyant ses larmes, tous ces moyens ne serviront qu'à irriter Mœris. J'ai un projet qui rendra tout le monde heureux, excepté moi; c'est à celui-là que je m'arrête, et de ce pas je vais l'exécuter. En disant ces paroles, il embrasse Élicio, et s'éloigne.

Les bergers, qui comptaient peu sur l'invention d'un homme aussi simple qu'Érastre, se proposèrent d'aller consulter l'ermite Fabian. Déjà ils étaient en chemin, lorsqu'ils rencontrèrent un cavalier superbement habillé, monté sur un magnifique cheval, et suivi de deux dames sur des haquenées. Une troupe nombreuse de valets prouvait que c'étaient des personnes de distinction. Les bergers les saluèrent en passant; et l'inconnu, leur rendant le salut, arrêta Élicio : Voudriez-vous bien, lui dit-il, nous indiquer dans ces forêts un lieu commode pour y passer quelques heures? Les dames que vous voyez sont fatiguées de la chaleur et de la route, et voudraient se reposer ici. Élicio, qui s'oubliait toujours

pour penser aux autres, les conduisit à la fontaine des Ardoises, qui n'était qu'à deux pas. Dès qu'ils y furent arrivés, leurs valets dressèrent une table qui fut bientôt couverte de rafraichissements. Les deux dames, assises sur l'herbe, levèrent leurs voiles, et surprirent Tyrcis et Damon par l'éclat de leur beauté. L'aînée de ces deux inconnues l'emportait encore sur la plus jeune; mais peut-être ne devait-elle cet avantage qu'à la profonde tristesse qui semblait obscurcir les attraits de sa cadette.

Élicio pressait ses compagnons de reprendre le chemin de l'ermitage; le cavalier les retint. Laissez-moi jouir, leur dit-il, du bonheur de vous avoir rencontrés; je voudrais ne vivre qu'avec des bergers. Quelle différence de votre heureux sort à celui des habitants des villes! La nature vous donne pour rien tous les plaisirs dont nous achetons l'image; l'oisiveté avance nos jours; le travail prolonge les vôtres; l'ennui, le mensonge, la gêne; voilà notre vie : la joie, la franchise, la liberté, voilà la vôtre. Ah! dès demain je me fais berger, si Nisida veut devenir bergere.

Au nom de Nisida, Élicio regarde les deux dames avec un air de surprise et d'intérêt qui fut remarqué du cavalier. Pardonnez, lui dit Élicio, si le nom de Nisida me fait une impression si vive; il n'y a pas longtemps qu'un de nos amis versait bien des larmes en nous parlant de Nisida. Avez-vous, reprit l'inconnue, quelque bergère qui s'appelle ainsi? — Non. Celle dont il était question n'est pas bergère : elle n'est pas même de ces contrées; Naples est sa patrie. — Naples!... Eh! comment savez-vous?... — Je vous l'expliquerai : dites-moi d'abord si vous ne vous appelez pas Timbrio, et si cette jeune personne n'est pas Blanche, sœur cadette de Nisida. — Vous avez dit leurs noms. — Ah! Fabian, quel heureux jour pour toi! — Vous connaissez Fabian? — Est-il ici? s'écria Blanche : et sa pâleur fut à l'instant effacée par le plus vif incarnat.

Oui, lui dit Élicio, il est ici; et le chagrin de vous avoir perdue allait terminer une vie qu'il a consacrée à la pénitence; Fabian est ermite, son ermitage n'est pas loin. Courons l'embrasser, s'écria Timbrio. Blanche était debout, et marchait déjà sans savoir le chemin qu'il fallait prendre. Nisida s'appuie sur le bras de son amant; et Tyrcis, Damon et Élicio les guident vers l'ermitage.

Il était presque nuit quand ils arrivèrent au pied de la colline. Timbrio, Nisida, et surtout la jeune Blanche, montèrent le sentier sans reprendre haleine. Parvenus à la porte de l'ermitage, ils la trouvent ouverte; ils regardent, ne voient personne dans la cellule. Inquiets de ne pas trouver l'ermite, ils allaient l'appeler, et parcourir la montagne. Le prudent Tyrcis les arrête : Fabian, leur dit-il, est sûrement près d'ici; mais ce malheureux ami, qui n'espère plus vous voir, qui vous pleure sans cesse, va mourir de sa joie, si vous vous offrez tout d'un coup à lui. Ménagez-le, contenez vos transports, et trouvons un moyen de préparer son âme à un plaisir qu'elle ne soutiendrait pas. Tout le monde approuve l'avis de Tyrcis : on décide qu'il faut envoyer les bergers au-devant de Fabian, pour lui annoncer avec précaution les tendres amis qu'il va revoir.

Pendant que l'on se consultait, Blanche considérait, à la clarté de la lune, l'intérieur de la cellule. Une natte de jonc, une escabelle, un crucifix de buis, c'étaient tous les meubles de Fabian : Blanche les examine longtemps, puis elle va se mettre à genoux devant le crucifix, et remercie tout bas le ciel de l'avoir conduite dans cet ermitage.

Timbrio et les bergers la regardaient avec attendrissement, lorsque des soupirs et des plaintes leur apprennent que Fabian n'est pas loin. Tout le monde s'approche : on aperçoit l'ermite sous un olivier sauvage, à genoux sur un quartier de roc, les bras tendus vers le ciel. A cette vue, les deux sœurs et Timbrio veulent se précipiter dans ses bras; Tyrcis ne peut les retenir : mais Fabian commence sa prière, et tous s'arrêtent pour l'entendre. Nisida et Timbrio restent les bras tendus : Blanche, respirant à peine, avance sa tête par-dessus leurs épaules, et essuie à chaque instant les pleurs qui l'empêchaient de voir son ami.

O mon Dieu! disait Fabian, Être suprême que je veux aimer uniquement, vous qui remplissez le monde, et qui devez remplir mon cœur, ne vous offensez pas de mes larmes : j'ai tout perdu, je n'ai pas murmuré. O mon Dieu, calmez les maux que je souffre; mais ne m'arrachez pas entièrement le souvenir de mes malheurs !

Aux premiers mots de Fabian, Blanche pleurait; elle sanglotait aux derniers. Tyrcis, craignant qu'elle ne fût entendue, dit

à Damon d'aller avec Élicio interrompre l'ermite, tandis qu'il resterait avec les deux sœurs et Timbrio, pour les empêcher de se montrer.

Les deux bergers obéirent. Fabian les reçut avec amitié. Vous vous plaignez toujours, lui dit Élicio, et vos malheurs touchent peut-être à leur terme. Vous les connaissez, répondit l'ermite: jugez s'ils peuvent finir. — Oui, sans doute; Nisida vit encore: elle est, avec sa sœur et Timbrio, occupée de vous chercher par toute l'Espagne. Quelqu'un les a rencontrés. — Que dites-vous? Est-il bien sûr que ce soit mon ami, que ce soient les deux sœurs?... Ah! ne vous jouez pas d'un malheureux: vous aviez paru prendre pitié de mes maux, ne venez pas les aigrir en m'abusant d'un faux espoir.

Comme il disait ces paroles, Tyrcis, pour préparer une si tendre reconnaissance, dit à Nisida de chanter de l'endroit où elle était, sans s'offrir encore aux yeux de l'ermite. Nisida suivit son conseil, et commença ce premier couplet d'une chanson que Fabian avait faite autrefois:

Amitié, reprends ton empire
Sur l'aveugle dieu des amants:
Dans la jeunesse il peut suffire;
Tu rends heureux dans tous les temps.
Il fait naître une vive flamme;
Tu formes un tendre lien:
Il n'est que le plaisir de l'âme,
Et toi seule en es le soutien.

Fabian parlait encore, lorsque la voix de Nisida vint frapper son oreille. Il s'arrête, il écoute, il reste immobile, les yeux fixés et la bouche ouverte: ensuite, regardant d'un air égaré, sa raison l'abandonne, la terreur se peint sur son visage; il prend les deux bergers pour des fantômes, et les considère avec effroi. Cependant la voix continue, et vient retentir au fond de son âme: peu à peu sa crainte se dissipe; ses traits, ses yeux reprennent leur douceur: il revient à lui, s'élance comme un trait vers l'endroit d'où partait la voix: il arrive, regarde, et tombe sans mouvement dans les bras de son ami.

Nisida et Timbrio appellent: les bergers accourent; on s'empresse, on s'efforce à le ranimer Blanche avait déjà couru chercher

de l'eau dans la cellule; elle en jette sur son visage, elle serre ses mains dans les siennes. L'ermite reprend ses sens; il ouvre les yeux, il doute encore de son bonheur : Est-ce bien toi? dit-il à Timbrio; est-ce toi que j'ai tant pleuré? — Oui, c'est moi; c'est ton ami, celui qui te doit la vie. Ils s'embrassent, ils confondent leurs larmes, ils restent longtemps serrés l'un contre l'autre. Plus de chagrin, lui dit Timbrio, nous sommes tous réunis : voici Nisida, ta bonne amie; voilà Blanche qui allait mourir, si nous ne t'avions pas trouvé : que te faut-il encore? Ah! rien, répond l'ermite en souriant et pleurant à la fois. Blanche et Nisida lui tendent les bras. Fabian veut parler, mais il fait de vains efforts : il prend les mains des deux sœurs, les joint toutes deux sur sa poitrine, et tombe à genoux en sanglotant.

Cette scène attendrissante dura quelques moments encore. Fabian conduisit ses amis dans sa cellule, et leur fit le détail de tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Ce récit fut court. Le prudent Fabian, toujours victime de l'amitié, parla de son amour pour Blanche comme du sentiment qui l'avait le plus occupé pendant sa solitude. Blanche, transportée, n'osait rien dire; mais elle embrassait sa sœur.

L'ermite supplia son ami de lui raconter à son tour ses aventures depuis le moment où, pour aller porter la nouvelle de sa victoire à Nisida, il l'avait laissé sur le champ de bataille. Les bergers se joignirent à Fabian pour demander ce récit : Timbrio ne se fit pas presser.

Après mon combat avec Pransile, impatient de revoir Fabian, j'envoyai mon page à la maison de campagne de Nisida : il en revint tout effrayé, et m'annonça la mort de ma maîtresse et la fuite de mon ami. Frappé comme d'un coup de foudre, je partis sur-le-champ pour aller m'informer moi-même de tous mes malheurs. Arrivé à cette maison de campagne, ni mes instances ni mes présents ne purent m'en ouvrir l'entrée; et les discours et les pleurs des domestiques me confirmèrent la mort de Nisida. Je ne vous dirai point ce que je devins dans ce moment; on ne meurt point de douleur, puisque je n'expirai pas sur l'heure. Malgré mon désespoir, je me souvins qu'il me restait un ami; et, tout blessé que j'étais, je suivis sa trace jusqu'à Gaëte.

Quand j'arrivai dans cette ville, Fabian venait de s'embarquer. Je fus forcé d'attendre le départ d'un navire catalan qui devait retourner dans quelques jours à Barcelone. Le capitaine me reçut sur son bord, et mes larmes redoublèrent en quittant cette Italie, où j'avais perdu le plus cher objet de mon cœur.

Le vent, qui d'abord nous était favorable, diminua tout d'un coup, et notre vaisseau, peu éloigné du port, fut presque arrêté par le calme : j'aurais vu la tempête avec plus de joie. Sans cesse occupé de mes maux, toujours pleurant ma Nisida, je demandais au ciel la mort ou mon ami : les seuls moments que je trouvais moins amers étaient ceux où je chantais sur un luth qui appartenait à un passager.

Le second jour de notre départ, au moment où l'aurore commençait à teindre l'horizon, j'étais assis sur la poupe, et je considérais cette vaste mer dont les flots tranquilles réfléchissaient les étoiles prêtes à disparaître. Tout reposait autour de moi : les officiers, les matelots étaient livrés au sommeil : le pilote même dormait sur son gouvernail; les voiles étaient pliées, on n'entendait que le bruit de la proue du vaisseau, qui fendait doucement les ondes. Ce profond silence, ce grand spectacle de la mer et du ciel, cette aurore qui venait lentement réveiller les malheureux, tout me retraçait plus vivement mes peines : je pris mon luth, et je chantai ces paroles :

Tout se tait, tout est calme et dans l'air et sur l'onde,
L'on n'entend que le bruit des ailes du zéphyr :
Tout dort autour de moi dans une paix profonde;
Moi seul je veille pour souffrir[1].

Déjà vers l'orient, sur un char de lumière,
L'Aurore à l'univers annonce un jour nouveau :
Ce jour est un bienfait pour la nature entière;
Pour moi seul il est un fardeau.

Sous le poids des chagrins je sens que je succombe.
Nisida, cher objet d'amour et de douleur,
Nisida, tu n'es plus : la pierre d'une tombe
Enferme ton corps et mon cœur.

J'en étais à ce dernier vers, lorsque j'entends un bruit de rames

[1] Agora que calla el viento,
Y el sesgo mar esta en calma,
No se calme mi tormento.

qui semblait s'approcher du vaisseau. J'écoute, je regarde; les premiers rayons du jour me font distinguer une barque; elle venait droit à nous, et les efforts de quatre rameurs la faisaient voler sur la mer. La barque approche; une femme s'avance sur le bord : Au nom du ciel, me cria-t-elle, daignez me dire si votre vaisseau n'est pas le navire catalan parti depuis deux jours de Gaëte. Jugez de ma surprise ! c'était la voix de Blanche, de la sœur de ma Nisida..... Ah! ma sœur, m'écriai-je..... et je me précipite à la corde du vaisseau. Je descends, j'arrive dans la barque; je cours pour me jeter dans les bras de Blanche, je me trouve dans ceux de Nisida.

Je pensai mourir de ma joie : immobile et muet, je ne pouvais proférer une seule parole. Nisida me parlait, me rassurait; je la regardais, en tremblant que ce ne fût un songe, et que le réveil ne m'enlevât mon bonheur.

Revenu de ce premier ravissement, je m'occupai de faire monter dans le vaisseau la tendre Nisida et son aimable sœur. Elles étaient toutes deux en habits de pèlerines; mais le capitaine, instruit par moi, les reçut avec le respect qu'il devait à leur naissance. Ce fut alors que j'appris de Blanche comment l'oubli de l'écharpe avait causé à sa sœur, presque mourante, un évanouissement si profond, que tout le monde la crut morte. Elle ne reprit ses sens qu'au bout de huit heures; et, apprenant à la fois ma victoire sur Pransile, mon erreur, mon désespoir et notre fuite, elle résolut, avec sa sœur, de tout quitter pour nous suivre. Malgré ses maux, malgré sa faiblesse, elle voulut partir, et Blanche disposa tout pour leur fuite. Elles avaient de l'or et des pierreries; tout fut prodigué pour s'échapper de la maison paternelle. Un domestique gagné leur amena une litière au milieu de la nuit; et les deux sœurs, munies de leurs diamants et déguisées en pèlerines, prirent la route de Gaëte, où elles savaient que je m'étais rendu. Elles y arrivèrent deux heures après le départ du navire. A force d'argent, elles trouvèrent des rameurs qui essayèrent de nous rejoindre : le calme survenu seconda leurs efforts; et l'amour, qui protégeait sans doute ces aimables sœurs, les fit arriver sans accident jusqu'à notre vaisseau.

Je retrouvais Nisida; mais tu nous manquais, mon cher Fabian, et c'était payer bien cher la faveur que nous faisait la fortune.

Blanche le sentait aussi bien que moi. Ton absence fut du moins le seul malheur dont nous eûmes à gémir. Après une heureuse navigation, nous arrivâmes à Barcelone : nous espérions y trouver de tes nouvelles ; mais nos recherches furent vaines. Blanche fut la première à dire qu'il fallait parcourir toute l'Espagne, et ne s'arrêter que lorsque nous t'aurions trouvé : elle était bien sûre que cet avis serait suivi. Nous résolûmes d'aller d'abord à Tolède, où sont établis des parents de Nisida. Mais, avant tout, nous écrivîmes à son père, pour l'instruire de nos aventures et lui demander la permission de nous marier à Tolède : il a répondu selon nos désirs ; et nous étions en route pour cette ville, nous informant partout de Fabian, quand notre bonheur nous a conduits ici.

Telle fut l'histoire de Timbrio. Dès qu'il eut cessé de parler, l'ermite le prit en particulier, et, le menant dans un coin de sa cellule, il lui dit d'une voix timide : Est-ce que je n'irai pas à Tolède? Timbrio, surpris de sa question, le regarde : Fabian baisse les yeux, et laisse échapper quelques larmes. Son ami le serre dans ses bras : Il faut bien, lui répondit-il, que tu viennes à Tolède pour épouser ta chère Blanche ; elle t'adore, elle n'a pas été un seul instant sans penser à toi. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai? Plus que ma vie, reprit Fabian ; mais je t'aime encore davantage. Allons, ajouta-t-il en souriant, je quitterai cet habit d'ermite ; et tu m'en feras trouver un plus convenable à un nouveau marié : mais, si tu m'en crois, quand nous serons les époux de ces deux charmantes sœurs, nous reviendrons ici vivre avec ces bons bergers qui nous aiment, et qui méritent que nous les aimions. J'en avais déjà formé le projet, reprit Timbrio ; je suis fatigué du monde, et je veux finir ma vie dans ces bois, entre ma femme et mon ami. Après cette conversation, ils vinrent en rendre compte aux deux sœurs et aux bergers : tout le monde applaudit à leur dessein.

Cependant la nuit était avancée. Élicio conseillait de gagner promptement le village. Je n'ai point de maison à vous offrir, dit-il aux quatre amants ; mais je vais vous conduire à celle de Galatée : Mœris, son père, se fera un honneur de vous recevoir.

Son avis est suivi ; on se met en marche, on double le pas, on arrive. Mœris allait se mettre à table avec sa fille, Florise et

Téolinde, et les quatre bergers arrivés de Portugal pour emmener le lendemain Galatée. On frappe à la porte, les chiens aboient; Mœris vient ouvrir lui-même. Élicio lui demande l'hospitalité pour Nisida, Blanche et les deux amis. Le vieux berger, honoré de pareils hôtes, les accueille avec respect. Il appelle sa fille : il fait ajouter au souper tout ce qu'il a de meilleur; et, les invitant à se mettre à table, il s'excuse sur ce qu'ils n'étaient pas attendus.

Pendant le repas, Galatée s'efforçait de n'être pas triste. Élicio s'était placé le plus loin qu'il avait pu des Portugais; il les regardait avec colère, et ses yeux rencontraient quelquefois les yeux de Galatée. On sortit de table : tous les convives allèrent prendre le frais sur des bancs de pierre qui étaient à la porte de la maison. Le vieux Mœris voulut conter à ses hôtes le brillant mariage qu'il avait arrangé pour sa fille : il s'étendit avec complaisance sur les richesses de son gendre, richesses que les Portugais ne manquèrent pas d'exagérer. Les deux amis et les deux sœurs se croyaient obligés de féliciter Galatée : elle ne répondait rien, et le malheureux Élicio dévorait ses larmes. Tout à coup le son funèbre d'une trompette se fait entendre dans le village.

Mœris, ses hôtes, tous les habitants alarmés, courent vers la grande place, d'où semblait venir le triste son. Ils aperçoivent quatre bergers vêtus de deuil et couronnés de cyprès : deux portaient à la main des flambeaux allumés; les deux autres sonnaient de la trompette. Au milieu des quatre bergers était un ministre de l'Éternel, vêtu de ses habits sacerdotaux.

C'était le vénérable Salvador, le pasteur des bergers, celui qui les consolait dans leurs peines, et qui remerciait le ciel de leur bonheur. Tout le village était sa famille, tous les orphelins ses enfants; depuis quarante années il remplissait le sublime emploi de louer Dieu et de servir les hommes.

Bergers, s'écria-t-il, c'est demain le jour choisi dans l'année pour honorer les cendres de nos frères dans la vallée des tombeaux. Songez à ce devoir sacré; et dès l'aurore rendez-vous sur cette place, dans le triste appareil qui convient à cette touchante cérémonie.

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte, Salvador reprit le chemin de sa maison. Tout le monde convint de se rassembler au point du jour pour remplir une obligation si sainte. Mœris

ne voulut pas que sa fille y manquât ; il pria les Portugais de différer leur départ. Élicio en tressaillit de joie ; Galatée en conçut une heureuse espérance.

Nisida, Blanche, Téolinde, les deux amis, demandèrent aux habitants du village la permission de les suivre à la vallée des tombeaux : on fut flatté de leur demande. Les quatre Portugais sollicitèrent la même faveur : on les refusa d'une voix unanime ; ils étaient odieux depuis que l'on savait qu'ils venaient chercher Galatée ; ils se retirèrent pleins de dépit, et tout le monde alla se livrer au sommeil.

LIVRE QUATRIÈME.

Je me livre à toi, douce mélancolie ; viens répandre sur mes derniers tableaux cette demi-teinte sombre qui plait à tous les cœurs sensibles. Ne crains pas de les émouvoir : les larmes que tu fais couler sont aux âmes tendres ce que la rosée est aux fleurs. Que les souvenirs que tu donnes sont attachants ! Quel est l'amant éloigné de sa maîtresse, l'ami privé de son ami, la mère loin de son fils, qui ne te regarde pas comme son bien le plus cher ? Comme ils sont doux ces moments où, séparé du monde entier, seul avec son cœur et sa mémoire, on se recueille dans soi-même, ou plutôt dans l'objet aimé ! Qu'on a de plaisir à se rappeler toutes les époques de sa tendresse ! Le premier jour où l'on aima, le premier aveu qu'on en fit, l'air dont il fut écouté, les craintes, les soupçons, les querelles, tout est présent, tout se retrace avec délices. On jouit de nouveau des plaisirs que l'on a goûtés : on jouit même des chagrins que l'on a soufferts. Si toute espérance est ravie, si l'impitoyable mort a moissonné l'objet de notre amour, les pleurs qu'on lui donne ont des charmes ; son souvenir laisse encore une impression de bonheur : on serait peut-être plus à plaindre si l'on pouvait se consoler.

Ainsi pensait le sage Salvador : il consacrait un jour de l'année

aux larmes de la reconnaissance, de l'amour et de l'amitié. Ce jour était arrivé : Salvador, revêtu de ses plus tristes ornements, se rendit sur la grande place : il vit bientôt paraître tous les habitants du village, couverts de crêpes, couronnés de cyprès, et portant des houlettes garnies de rubans noirs. Salvador les rangea lui-même ; et, séparant les bergers des bergères, il fit marcher toute la troupe sur deux files.

Du côté droit, Nisida, Blanche, Téolinde, Florise et toutes les jeunes filles s'avançaient, sous la conduite de Galatée. Du côté gauche, vis-à-vis d'elles, marchaient Timbrio, Fabian, Damon, Tyrcis, tous les jeunes garçons, ayant à leur tête Élicio. Le seul Érastre manquait. Après eux venaient les épouses, conduites par Silvérie, et les époux, menés par Daranio. Cette troupe d'heureux était presque aussi belle que la première. Elle était suivie d'une troisième moins brillante et plus respectable, c'étaient les veuves et les vieillards : ils étaient guidés par Mœris et par la mère d'Érastre. Leurs cheveux blancs n'avaient point de couronnes ; leurs mains tremblantes s'appuyaient sur des bâtons noueux. Hélas ! c'était pour eux surtout que la cérémonie était intéressante : ils allaient pleurer sur la tombe d'un fils, d'une sœur ou d'un époux.

Salvador fermait la marche : il avait choisi cette place pour être plus près des plus malheureux. A ses côtés, huit beaux enfants, vêtus de robes de lin et couronnés de fleurs, portaient avec respect l'eau lustrale, l'encens et le feu. Fiers de cet emploi, qui était la récompense d'une année entière de sagesse, ils s'avançaient plus gravement que les vieillards.

Pour arriver à la vallée des tombeaux, il fallait faire à peu près une lieue, toujours sur la rive du Tage, et sous une voûte de verdure que formait un double rang de peupliers. Les bergers en silence marchaient sur un gazon semé de fleurs encore humides de la rosée. Le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, et annonçait un des plus beaux jours de l'été. Le ciel était partout d'azur ; un doux zéphyr agitait les arbres, et berçait mollement les petits oiseaux dans leurs nids : l'alouette, déjà perdue dans les airs, se faisait entendre sans être aperçue ; le rossignol, fatigué d'avoir chanté toute la nuit, se ranimait pour saluer le jour ; la tourterelle et le ramier répondaient par des plaintes au

chant joyeux du pivert : les fleurs exhalaient tous leurs parfums ; les poissons se jouaient sur les eaux du fleuve : toute la nature, au moment de son réveil, semblait remercier le Créateur du nouveau bienfait qu'il lui accordait.

Timbrio, Blanche, Nisida, peu accoutumés à ce spectacle ravissant, le contemplaient avec surprise. L'entrée de la vallée des tombeaux leur causa bientôt une nouvelle admiration.

Sur la rive de ce beau fleuve qui roule de l'or dans son sein, est un espace d'un mille carré, ceint de toutes parts d'une chaîne de collines ; on y pénètre par une seule entrée. Ce long défilé est garni des deux côtés d'une haie de cyprès plantés en amphithéâtre, et si serrés que leurs branches entrelacées forment un mur épais aussi haut que les montagnes. Quelques rosiers, quelques jasmins sauvages, parsèment de fleurs rouges et jaunes le vert sombre de ces murailles. Jamais aucun troupeau ne pénétra dans cet asile ; jamais le bûcheron ne porta la hache dans ce bois sacré. Un silence profond y règne : l'on n'entend que le bruit de quelques sources qui descendent sous le feuillage, se réunissent dans un lit de mousse, et vont porter à quelques pas, dans le Tage, leurs petits flots argentés.

A l'extrémité de cette avenue est un antique sapin qui semble fermer la vallée. Sur son écorce sont gravées ces paroles :

> Passant, respecte cet asile :
> Si ton cœur est pervers, tremble d'y pénétrer ;
> Mais s'il est vertueux, marche d'un pas tranquille :
> A ces tombeaux tu peux pleurer.

Dans l'intérieur de la vallée, les mêmes cyprès règnent alentour. Au milieu est une fontaine, dont l'eau, toujours abondante, arrose et nourrit le gazon. Quelques tombeaux sont épars çà et là, les uns déjà couverts par le lierre, les autres encore ornés de guirlandes ; tous renferment la dépouille mortelle d'un être qui aima la vertu.

L'honneur d'être enterré dans cette belle vallée ne s'accordait pas à tous les morts ; c'était la récompense d'une vie irréprochable : le village assemblé l'adjugeait.

Les bergers, parvenus à la fontaine, s'arrêtèrent, et Salvador éleva la voix : Séparez-vous, s'écria-t-il ; vous vous rassemblerez

près de moi quand la trompette sonnera. A ces mots, tout le monde se disperse; chaque veuve, chaque orphelin court à la pierre qui couvre l'objet de ses larmes. Timbrio, Fabian et les deux sœurs ont perdu de vue Élicio; ils parcourent la vallée en le cherchant.

Ils le découvrent bientôt à genoux devant le tombeau de sa mère : ses mains étaient jointes; ses yeux, baignés de pleurs, étaient tournés vers le ciel. O ma mère, disait-il, vous êtes sûrement heureuse, puisque vous fûtes toujours bonne! Veillez sur moi, de votre céleste demeure; faites que j'aime la vertu autant que j'aimai ma mère! En prononçant ces mots il pressait son visage sur la tombe, et ses larmes coulaient le long de la pierre.

Les quatre amants l'écoutaient en silence. Ils approchent, et Timbrio prenant la main du berger : Digne fils, lui dit-il, vous pénétrez mon cœur de tendresse et de respect. Promettez-moi d'être mon ami, et dès ce moment je renonce au monde pour être berger avec vous, pour habiter, avec Nisida, Blanche et Fabian, une cabane voisine de la vôtre. Vous seriez trop près d'un malheureux, lui dit Élicio : depuis que j'ai perdu ma mère, un seul sentiment pouvait me faire aimer la vie; et demain je ne verrai plus celle qui en est l'objet. Les deux sœurs, les deux amis le pressèrent de s'expliquer davantage. Ce n'est pas ici le lieu de vous parler de mes amours, reprit le berger; quand nous serons sortis de la vallée, je vous raconterai mes malheurs.

Il parlait encore : la trompette sonna. Expliquez-nous, demanda Timbrio, pourquoi Salvador nous rappelle. Pour honorer, lui répondit Élicio, la cendre du dernier berger que nous avons perdu. Ensuite nous entendrons l'histoire de sa vie, qui nous sera chantée par la plus sage de nos bergères.

Ils se rendent à la fontaine : tout le monde y était rassemblé. Leur vénérable conducteur les guide vers un tombeau dont la pierre, encore toute blanche, portait cette simple épitaphe :

ICI REPOSE

UN BON FILS.

Salvador en fait trois fois le tour; il prononce les prières accoutumées, brûle de l'encens, répand de l'eau lustrale : ensuite il prend

par la main Galatée, et lui donne le papier où était écrite l'histoire de celui que l'on pleurait. Une rougeur modeste couvre le front de Galatée; elle se tient debout près de la tombe, et tous les bergers l'écoutent en silence.

Des bergers de notre village
Lysis fut le plus amoureux :
Louise reçut son hommage,
Et partagea bientôt ses feux.
Il la demande à sa famille;
Mais le père dit à Lysis :
Soyez riche autant que ma fille;
Je ne la donne qu'à ce prix.

Hors son amour et sa chaumière,
Le pauvre Lysis n'avait rien :
La cabane était pour sa mère,
Et pour Louise l'autre bien.
Il part, il quitte sa patrie ;
Il arrive au pays de l'or :
Là, par une honnête industrie,
Il amasse un petit trésor.

Lysis revient plein d'espérance;
Louise est fidèle, et l'attend;
Sa main sera la récompense
Des travaux d'un si tendre amant;
Il va posséder son amie :
Mais la veille d'un jour si beau,
Par une affreuse maladie
Sa mère est au bord du tombeau.

Lysis tremblant court à la ville;
Il ne songe plus aux amours :
Du médecin le plus habile
Lysis implore le secours :
Ma mère va m'être ravie,
Dit-il, embrassant ses genoux :
Si votre art lui sauve la vie,
Ce que je possède est à vous.

Le médecin, par sa science,
Rend la mère aux vœux de son fils :
Le trésor est sa récompense;
Plus de Louise pour Lysis.

Un autre épouse la bergère :
Lysis le voit sans murmurer ;
Et, l'air content, près de sa mère
Il mourut, et n'osa pleurer.

Galatée vint reprendre sa place. Mes amis, s'écria Salvador, votre cœur vous parle bien mieux que je ne pourrais vous parler. Vous pleurez tous d'attendrissement au récit d'une bonne action ; jugez quel doit être le plaisir de la faire.

Après ce peu de mots, le vénérable pasteur fit sortir les bergers de la vallée ; il rompit l'ordre de la marche, et tout le monde se dispersa dans les belles campagnes qu'arrose le Tage.

Les deux amis et les deux sœurs, qui n'avaient pas oublié la promesse d'Élicio, prirent avec lui le chemin de la fontaine des Ardoises. Le malheureux berger leur raconta son amour, et le désespoir mortel que lui causait le mariage de Galatée. Fabian, Blanche et Nisida le consolaient : Timbrio songeait au moyen de lui faire épouser sa maîtresse.

Derrière eux, et à peu de distance, Galatée, Florise, Téolinde, Tyrcis et Damon, marchaient ensemble sans se parler. La fille de Mœris pensait que le lendemain était le jour de son départ : Florise formait le projet de la suivre en Portugal : la triste Téolinde enviait le sort de celles qui reposaient dans la vallée des tombeaux.

Pour aller à la fontaine des Ardoises, il fallait quitter les bords du Tage, et traverser quelques collines couvertes de bois. Le chien d'Élicio, à qui l'on n'avait pas permis ce jour-là de suivre Galatée, était resté dans le village. Il vit revenir quelques bergers ; et, n'apercevant ni son maître ni sa maîtresse, il partit pour aller au-devant d'eux, et les joignit comme ils entraient dans les bois.

Après avoir été plus d'une fois d'une troupe à l'autre caresser Élicio et Galatée, le chien se met à courir dans la montagne, et fait partir un petit chevreau sauvage, qu'il poursuit avec ardeur. Le chevreau fuit, et passe près des bergères; la peur lui donne des forces ; il gagne, sans être atteint, une caverne où il entre en bêlant. Le chien le suit : Galatée pousse des cris, pour que l'on sauve le petit chevreau. Tout le monde accourt : on arrive à l'entrée de la caverne. Élicio s'était déjà précipité après le chien.

Tyrcis, Damon, les deux amis, rassuraient en riant les ber-

gères, et s'attendaient à voir paraître l'amant de Galatée portant le chevreau dans ses bras, lorsqu'un bruit affreux se fait entendre dans la caverne; et l'on en voit sortir Élicio, se débattant avec un homme dont l'aspect était effrayant. Il était couvert de haillons déchirés; une barbe noire et épaisse lui cachait la moitié du visage; ses longs cheveux en désordre flottaient sur ses épaules; ses bras nus et nerveux pressaient Élicio pour l'étouffer. Le berger, non moins vigoureux, repoussait de la main gauche la poitrine velue de l'homme sauvage; et de la droite, entortillée dans les cheveux de son ennemi, il faisait courber sa tête en arrière. Tous deux en silence, les yeux étincelants et fixés l'un sur l'autre, les jambes entrelacées, cherchaient mutuellement à se terrasser.

Le chien d'Élicio n'avait pas quitté son maître, et faisait des efforts pour le secourir : mais une chèvre sauvage l'occupait assez lui-même. Attentive à ne jamais prêter le flanc, elle le poussait devant elle en le menaçant de ses cornes, tandis que le chevreau rassuré bondissait derrière sa mère, et semblait braver celui qu'il avait craint.

Tyrcis, Damon et les deux amis se précipitent pour séparer les combattants. Timbrio se saisit du sauvage; il a besoin de toute sa force pour le contenir; mais Téolinde est évanouie, et tout le monde vole à son secours. L'homme sauvage jette les yeux sur elle; il demeure immobile en fixant ce visage pâle : bientôt, se dégageant des bras de Timbrio, il saisit le chevreau, cause innocente de tant d'accidents, tombe à genoux devant Téolinde, et le lui présente d'un air soumis. A peine la bergère a-t-elle repris ses sens, qu'elle s'élance au cou du sauvage : Ah! c'est toi, s'écria-t-elle, Artidore, mon cher Artidore! tu n'as donc pas oublié Téolinde?... Au nom de Téolinde, Artidore change de couleur : il se relève, et regardant la bergère d'un air égaré : Téolinde!... dit-il, elle m'a trompé : je m'en souviens bien. Est-elle ici? la connaissez-vous? Oui, lui répond la bergère d'une voix tremblante, elle est ici; elle ne vit que pour toi. Écoutez, interrompt Artidore en lui parlant à voix basse, il faut que vous me conduisiez vers elle; je veux lui reprocher sa perfidie, lui dire que je ne l'aime plus : ensuite nous reviendrons ensemble habiter ma caverne; vous serez ma bonne amie, et je vous donnerai mon chevreau.

Téolinde, à ce discours, vit bien que la douleur avait égaré la

raison du malheureux Artidore : elle le regarde, pleure; et, lui serrant la main avec tendresse : Je le veux bien, dit-elle : je ne te quitterai plus : je suis avec toi jusqu'au dernier jour de ma vie; j'espère te prouver que Téolinde ne fut pas coupable. En disant ces mots, elle prend le bras d'Artidore, et l'entraîne avec elle dans la route qui conduisait à la fontaine. La chèvre et le chevreau les suivent; le reste des bergers marche à quelque distance, impatient de voir la fin de cette aventure.

Pendant le chemin, Téolinde fait ses efforts pour ménager une reconnaissance qu'elle craignait et souhaitait. Attentive à ne rien dire qui puisse déplaire à son amant, elle parle avec précaution d'elle-même, rappelle doucement leurs amours, raconte l'histoire de sa sœur jumelle, et tous les chagrins qu'elle lui causa : elle observe l'effet de chaque parole sur le visage d'Artidore, suit pas à pas les progrès qu'elle fait faire à sa raison, et emploie toute l'adresse de son esprit pour ramener le cœur de son amant. Artidore l'écoute comme un homme qui sort d'un long sommeil; il répond juste à quelques questions, il fait répéter les autres : peu à peu sa mémoire, ses idées reviennent. L'amour lui avait ôté la raison, l'amour devait la lui rendre. Il s'arrête; il considère Téolinde, la reconnait, tombe à ses pieds, la serre dans ses bras; et ses larmes prouvent à la bergère que son amant n'est plus insensé.

Ils étaient arrivés à la fontaine, où tout le monde les joignit. Florise et Galatée avaient raconté pendant le chemin ce qu'elles savaient des amours d'Artidore et de Téolinde. Après avoir félicité cette bergère, on la pria d'engager son amant à reprendre le récit de ses aventures au moment où la sœur jumelle l'avait si cruellement trompé. Artidore y consentit; et, quoiqu'un peu honteux de l'état où il se trouvait, il continua ainsi son histoire :

Le discours de la fausse Téolinde m'avait jeté dans un désespoir mortel. Je résolus de fuir à jamais celle que je croyais perfide. Je voulus cependant lui dire encore que je l'aimais, et je gravai mes adieux sur un peuplier. Je ne me souviens plus de ce que j'écrivis. Depuis ce moment, ma faible raison s'aliéna; j'errai sans but dans la campagne, et je fus quatre jours sans prendre de nourriture. Cette abstinence acheva de troubler ma tête : je ne me rappelle que confusément ce que je devins; deux seules choses sont restées dans ma mémoire.

Je descendais une petite colline qui ne doit pas être loin d'ici : tout à coup j'entends du bruit dans les broussailles, et j'aperçois ce petit chevreau que voilà couché près de moi, fuyant pour éviter un loup furieux qui le poursuivait la gueule béante. Mon premier mouvement fut de me jeter sur le loup : je n'avais point d'armes. Obligé de lutter avec le féroce animal, nous roulons ensemble sur la poussière. L'égarement de ma raison ajoutait sans doute à mes forces, en m'empêchant de voir le danger : j'étouffai le loup dans mes bras, et, sans regarder si le chevreau me suivait, je poursuivis ma route jusqu'à la caverne où vous m'avez trouvé.

Son obscurité, son éloignement de toute habitation, me la firent choisir pour mon tombeau. Je pénètre dans l'intérieur, je vais m'asseoir sur une pierre; et là, me rappelant la perfidie de Téolinde, ma raison revint un moment pour me faire sentir tous mes maux. Résolu de ne plus sortir de cette caverne, je roule une grosse pierre pour en fermer l'entrée. Emprisonné dans ma tombe, j'en ressens une affreuse joie : je m'étends sur la terre, avec l'espérance de ne plus me relever.

J'étais dans le calme du désespoir, ne craignant ni ne désirant que mon supplice fût long, lorsqu'un bêlement plaintif vint frapper mon oreille : j'écoute, je l'entends encore; il semblait venir de l'entrée de la caverne. Malgré moi je suis ému : je me lève, j'y cours, et j'aperçois le petit chevreau que j'avais sauvé, qui passait son nez blanc entre la pierre et le rocher, et me demandait de lui ouvrir.

Mes yeux se mouillèrent : je repoussai la pierre avec précaution. Dès que l'ouverture fut assez large, le chevreau entra, suivi d'une chèvre; elle était blessée, et son sang coulait. A peine arrivée, elle se couche à mes pieds, soulève sa tête, et la laisse retomber en haletant de fatigue et de douleur. Ce petit chevreau tourne autour de moi, bêle douloureusement, va lécher la plaie de sa mère, et revient me caresser, comme pour me prier d'en prendre soin.

J'examinai la blessure; je reconnus la dent du loup. Sur-le-champ je vais chercher de l'eau, je lave la plaie, j'étanche le sang, et j'y fais tenir un appareil avec des morceaux de mes vêtements. Après cette opération, la chèvre me regarde avec ten-

dresse, se renverse doucement, me tend ses mamelles pleines de lait, et semble m'inviter à partager la nourriture de l'enfant que je lui avais rendu.

Toutes les consolations humaines n'auraient pu m'empêcher de mourir ; cette chèvre et ce chevreau m'attachèrent à la vie. Résolu de passer mes jours avec eux, j'allais chercher une provision d'herbes et de fruits, et j'arrangeai la caverne de manière qu'elle fût commode pour nous trois. Le lendemain, je pansai de nouveau la plaie : au bout de quatre jours elle était guérie, et la chèvre sortait, quelquefois seule, quelquefois avec son chevreau, qui nous suivait également tous deux. J'errais, de mon côté, dans les montagnes voisines de ma caverne : tous les soirs nous nous retrouvions. Quand j'avais rencontré dans mes courses du serpolet ou du cytise, j'en apportais à ma compagne ; elle le mangeait dans ma main ; je mangeais mes fruits, et le petit chevreau tetait. Après notre repas, j'allais fermer avec la pierre l'entrée de notre demeure ; et, couchés sur la mousse et les feuilles sèches, nous nous livrions au sommeil.

Aujourd'hui la chaleur du jour avait empêché la chèvre et moi-même de sortir de notre caverne ; le petit chevreau avait longtemps sautillé près de l'entrée : je l'y croyais encore, quand je l'ai vu revenir tout tremblant, et poursuivi par un chien. Bientôt après un homme a paru. J'avoue qu'à cet aspect je n'ai pas été maître de ma fureur : je me suis élancé sur lui avec le projet de l'étouffer, tant j'étais indigné qu'un homme vînt me ravir les seuls amis qui me restaient. Vous avez été les témoins de mon combat et de son heureuse fin. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie : j'ai retrouvé ma Téolinde, je sens revenir ma raison. Je vais passer ma vie avec celle que j'ai toujours adorée, et ma chèvre et mon chevreau ne me quitteront pas. En disant ces mots, il les caressait d'une main, et tendait l'autre à Téolinde.

Le récit d'Artidore avait attendri tout le monde ; on le remercia les larmes aux yeux. Il pria tout bas Élicio de lui donner les moyens de couper sa longue barbe et de prendre un autre habit. Venez avec moi, lui dit le berger ; j'ai dans ma cabane tout ce qui vous est nécessaire. Allez, ajouta Timbrio, nous vous attendons ici ; et, pendant votre absence, je préparerai ce que je dois dire au père de... Il s'arrêta ; Galatée rougit. Artidore partit avec Éli-

cio : Téolinde lui recommanda de n'être pas longtemps ; et la chèvre et le chevreau le suivirent.

Galatée avait entendu que Timbrio voulait se consulter pour aller parler à son père : elle comprit que sa présence le gênerait ; et, feignant d'être obligée de retourner à la maison, elle prit congé de Blanche, de Nisida et de Téolinde, et gagna le village, seule avec sa chère Florise.

Elles en étaient peu éloignées, lorsque quatre hommes, sortis de derrière une haie, saisissent les deux bergères, les empêchent avec des mouchoirs de jeter des cris, et les forcent de monter sur deux mules qu'ils tenaient là toutes prêtes. Galatée et Florise obéissent en tremblant, les quatre ravisseurs montent à cheval, placent au milieu d'eux les mules, et fuient au grand galop vers la frontière de Castille.

Ces ravisseurs étaient les quatre Portugais arrivés dans la maison de Mœris depuis deux jours. Ils s'étaient aperçus du froid accueil de tout le village : la manière dont Élicio les avait regardés pendant le souper, et les coups d'œil qu'il jetait sur Galatée, leur avaient fait soupçonner la vérité. Le retard demandé par Mœris pour aller à la vallée des tombeaux, le refus des habitants de les laisser venir à cette vallée, leur avaient semblé un prétexte et une insulte. Ils craignirent de retourner sans Galatée, et se décidèrent à un enlèvement qui devait leur être pardonné quand la fille de Mœris aurait épousé leur maître. Tout leur avait réussi, ils fuyaient avec leur proie ; mais l'amour veillait sur Galatée.

Artidore, après avoir pris des habits dans la cabane d'Élicio, revenait avec lui à la fontaine : ils voient de loin les quatre cavaliers, et reconnaissent les bergères. Élicio jette un cri, et vole à sa maîtresse. De ses deux mains il arrête les mules : un Portugais lève le bras pour le percer d'un pieu ferré ; Artidore était accouru, et, d'un coup de bâton, il casse le bras du barbare. Les deux bergères profitent du moment ; elles glissent à terre ; et, reconnaissant les lieux, elles courent chercher du secours à la fontaine. Pendant ce temps, Élicio avait ramassé le pieu du blessé ; et se rangeant près d'Artidore, ces deux braves bergers, à pied, armés seulement d'un bâton et d'un pieu, font tête aux trois lâches cavaliers qui veulent venger leur compagnon.

Ce combat inégal se soutient ; mais le courage allait céder à la

force. Élicio, blessé au bras, ne peut plus se défendre, quand Timbrio, l'épée à la main, tombe comme la foudre sur les Portugais. Du premier coup il fait voler la tête de celui qui pressait le plus Élicio. Tyrcis, Damon, Fabian, arrivent, et les deux ennemis qui restaient prennent la fuite à toute bride.

La blessure d'Élicio n'était pas dangereuse; mais il perdait beaucoup de sang. Galatée en est alarmée : elle l'étanche avec son mouchoir; elle panse elle-même la plaie : cet appareil seul devait guérir Élicio. On le ramène au village le bras en écharpe; Galatée le soutient dans sa marche; et cette faveur le paye trop du danger qu'il vient de courir.

On arrive chez Mœris. Le vieillard, indigné de l'attentat des Portugais, déclare qu'il se croit dégagé de sa parole. Voilà, lui dit Timbrio en lui présentant le blessé, voilà le libérateur de votre fille : Élicio mérite de posséder celle qu'il a sauvée. Sa pauvreté seule a pu vous faire balancer; mais je suis riche, et je veux... Comme il disait ces mots, on entend un grand bruit à la porte de la maison : on regarde, on voit entrer dans la cour un bélier superbe, orné de rubans, et peint de différentes couleurs : son énorme sonnette se distinguait parmi celles de cent brebis qui le suivaient, chacune avec son agneau. Érastre venait après elles : deux chiens l'accompagnaient. Il entre, laisse à ses chiens la garde du beau troupeau; et, la houlette à la main, il vient parler au père de Galatée.

Mœris, lui dit-il, j'étais amoureux de ta fille, et je pouvais la disputer au Portugais à qui tu la donnes. Mais je me rends justice; ni ce Portugais, ni moi, ne méritons Galatée : le seul Élicio est digne d'elle. Tu peux en croire cet aveu de la bouche de son rival. Tu exiges que ton gendre soit riche : regarde ce beau troupeau, qui vaut seul un héritage; il est à Élicio. Ce n'est pas moi qui le lui donne; je n'ai fait que parcourir les hameaux voisins; Élicio a tant d'amis, que, chacun d'eux ne lui donnant qu'un agneau avec sa mère, en deux jours j'ai formé ce troupeau.

Il n'avait pas fini de parler, qu'Élicio le baignait de ses pleurs. Ah! mon ami, lui dit-il, quel que soit mon sort, ton amitié le rend digne d'envie; je n'ose espérer Galatée; mais... Elle est à toi, s'écria Mœris les larmes aux yeux. Viens, ma fille, je te donne à ton libérateur; viens embrasse ton époux. Galatée, vermeille comme la rose, approche, et craint d'avancer trop vite. Élicio était

à genoux, et lui tendait avec respect le seul bras qu'il avait de libre. Galatée le regarde, s'arrête, baisse les yeux, et devient plus vermeille encore. Son père, qui jouit de ce tendre embarras, la prend par la main, la conduit à son heureux époux : là il fallut encore qu'il la forçât d'approcher son visage du sien ; et ce baiser fut le premier que Galatée eût reçu dans toute sa vie.

Alors on raconte à Érastre l'enlèvement de Galatée et de Florise. Timbrio vint à lui : Berger, dit-il, vous m'avez ravi le plus beau moment de ma vie : je voulais partager mon bien avec Élicio, pour lui faire épouser Galatée ; vous m'avez prévenu. Vous ne l'aimez pourtant pas plus que moi ; mais vous l'aimez depuis plus longtemps : il est juste que vous soyez préféré. J'espère du moins, ajouta-t-il en élevant la voix, que l'on me permettra d'accomplir un autre dessein. Je veux faire quatre parts de ma fortune : la première doit appartenir à mon ami Fabian ; j'offrirai la seconde à Téolinde et Artidore, pour les engager à se fixer ici : la troisième sera partagée par les mains de Salvador aux pauvres de ce village, et de la quatrième on achètera une maison, des champs et un troupeau, pour Nisida et pour moi. Oui, mes bons amis, je serai berger ; je finirai mes jours avec vous, avec Fabian : nos cabanes seront voisines, nos ménages seront unis, nous deviendrons l'exemple du village ; et nous vieillirons tous ensemble dans la paix, la joie et l'amour.

Tout le monde remercia Timbrio : Artidore et Téolinde l'embrassèrent. Mœris voulut que ce soir même tous les contrats fussent rédigés. Il court répandre dans le village la nouvelle de tant d'heureux événements, et ramène avec lui l'alcade et le vénérable Salvador.

Les contrats furent bientôt faits. L'on convint que dès le lendemain Timbrio renverrait toute sa suite à Tolède, avec un homme de confiance qui donnerait de ses nouvelles aux parents de Nisida, et rapporterait en argent comptant la fortune de son maître. Pendant ce voyage, Mœris devait acheter les troupeaux et les fermes des nouveaux bergers ; et, en attendant que tout fût prêt, Timbrio et Fabian, avec leurs épouses, devaient demeurer chez Mœris, et Téolinde et Artidore chez Érastre.

Il ne restait plus qu'à fixer le jour des quatre mariages. Élicio, malgré sa blessure, décida que ce serait le lendemain. Le sage

Salvador ne put obtenir de lui qu'il différât ; et les autres époux, sans le dire, étaient de l'avis d'Élicio.

On se mit à table ; chaque amant fut placé près de sa maîtresse. Après le repas, on alla s'asseoir au jardin : là, sous une belle treille, au clair de la lune et sur des siéges de gazon, l'on voulut finir par des chants cette heureuse journée. L'un prend sa flûte, l'autre sa musette : on fait un cercle, au milieu duquel sont placés Mœris et Salvador ; et les amants chantent ces paroles :

TIMBRIO.

Je méprisais cette foule importune
De mortels dignes de pitié,
Qui laissent le repos, l'amour et l'amitié,
Pour courir après la fortune.
Aujourd'hui mon cœur leur pardonne,
Et n'a plus de mépris pour eux :
Je sens que l'argent rend heureux ;
Mais c'est au moment qu'on le donne.

BLANCHE.

Longtemps j'ai douté de ta foi,
Sans rien perdre de ma tendresse ;
Un jour de plus passé sans toi,
J'allais mourir de ma tristesse.
J'ai retrouvé l'objet cher à mon cœur ;
L'amour et l'amitié me fixent au village :
Pour rendre grâce au ciel de mon bonheur,
J'irai souvent à l'ermitage.

ARTIDORE.

J'ai cru ma bergère capable
De la plus noire trahison,
Et la perte de ma raison
Punit un soupçon trop coupable.
Je revois celle que j'adore,
Je sens ma raison revenir ;
Ah ! ce n'est pas pour en jouir :
L'amour va me l'ôter encore.

GALATÉE.

Te souviens-tu de ce beau jour
Où, d'un air si doux et si tendre,
Tu vins me supplier d'entendre
L'aveu de ton fidèle amour ?

Je t'écoutais toute honteuse;
Mais le plaisir faisait battre mon cœur :
Tu me demandais ton bonheur,
Et c'était moi que tu rendais heureuse.

ÉLICIO.

L'amitié suffisait pour embellir ma vie,
Et l'amour seul aurait fait mon bonheur.
J'obtiens tout; je possède une amante chérie,
Et mon ami devient mon bienfaiteur.
Hélas! comment pourrais-je dire
Les sentiments que j'éprouve en ce jour?
Heureux par l'amitié, couronné par l'amour,
Mon pauvre cœur n'y peut suffire.

Il était temps de se retirer. Blanche, Nisida et Téolinde restèrent chez Galatée. Timbrio, Fabian et Élicio allèrent coucher dans la maison de Salvador. Le lendemain, avant l'aurore, les quatre amants frappaient à la porte de Mœris. Timbrio et Fabian portaient déjà la panetière et la houlette. Tous les habitants, instruits dès la veille, avaient préparé pendant la nuit des fêtes plus belles que celles de Daranio. On attendit quelque temps, parce que le bon Mœris dormait encore; mais il parut bientôt, suivi de sa fille, de Téolinde et des deux sœurs, habillées en bergères. Le bon Érastre donna la main à Galatée, et la conduisit au temple au milieu des acclamations. Salvador unit les quatre amants, et le ciel bénit leurs mariages. Tous leurs projets s'exécutèrent; ils furent heureux, vécurent longtemps, et s'aimèrent toujours. Leur mémoire est encore honorée dans le beau pays qu'ils habitaient.

FIN DE GALATÉE.

LETTRE A M. GESSNER,

EN LUI ENVOYANT GALATÉE.

MONSIEUR,

Vos ouvrages font le bonheur de ma vie ; et comme il est impossible que celui qui les a faits ne soit pas le meilleur des hommes, j'espère qu'il me pardonnera de l'importuner d'une lettre. Depuis mon enfance, la *Mort d'Abel*, *Daphnis*, les *Idylles*, le *Premier Navigateur*, sont toujours dans mes mains. Je dois à mes lectures tout ce que j'estime de mon cœur.

Mon admiration pour vos écrits m'a inspiré le désir de faire une pastorale. Je me suis aidé d'un fameux auteur espagnol qui avait votre génie, sans avoir votre douceur. J'ai tâché d'habiller la *Galatée* de Michel Cervantes comme vous habillez vos Chloés ; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, et j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères.

Cette passion de vous ressembler m'a valu l'indulgence du public français. J'ose vous envoyer *Galatée*. Allez, ma fille, lui ai-je dit, allez trouver le maître de tous les bergers : vous poserez doucement votre guirlande sur sa tête, vous vous mettrez à genoux devant lui ; et quand il vous regardera en souriant, comme le bon Amyntas regardait la belle Phyllis [1], vous lui direz : Je viens mettre à vos pieds le tribut de respect et d'admiration que vous doivent tous les cœurs sensibles, et que mon père a plus de plaisir à vous payer que personne.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec ces sentiments, qui dureront autant que ma vie,

Votre très-humble, etc.

RÉPONSE DE M. GESSNER.

MONSIEUR,

Oui, j'ai reçu votre lettre si obligeante, et la *Galatée*. Tout ce que je pourrais dire pour excuser le retard de ma réponse et de mes remercîments ne m'excuserait pas : mais il est pourtant vrai qu'une in-

[1] Dans le charmant poëme de *Daphnis*.

disposition, qui m'a tourmenté presque tout l'hiver, m'avait mis dans une inaction entière. Le printemps vient me guérir : mon premier soin est de vous écrire.

Galatée est arrivée ; elle m'a remis la guirlande que son père m'avait destinée. Ah ! qu'elle m'a fait passer des heures délicieuses pendant l'hiver ! Depuis le commencement des beaux jours, elle m'accompagne dans mes promenades solitaires ; et les beautés de la nature me donnent la disposition de sentir doublement son prix. Quelle naïveté ! quelle grâce ! quelle sensibilité dans tout ce qu'elle dit ! Espagnole d'origine, cela lui donne un air romanesque qui la rend encore plus intéressante. Si vous lui donnez des sœurs aussi aimables qu'elle, elle me sera toujours la plus chère, puisqu'elle a été la première par laquelle vous m'avez assuré de votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'attachement le plus tendre,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

La douceur, la grâce de cette lettre, et le nom du chantre d'Abel, doivent faire pardonner d'avoir imprimé ces éloges, qui ne sont que des encouragements dictés par la politesse et par l'indulgence naturelle à tous les grands hommes. (*Note de l'auteur.*)

ESTELLE,

PASTORALE.

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes :
Flumina amem silvasque inglorius.

Georg., lib. II.

ESSAI SUR LA PASTORALE.

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la pastorale, jugé les poëtes bucoliques, donné des préceptes sur ce genre, et peu se sont accordés dans la manière de l'envisager. Les uns veulent que les bergers *aient de l'esprit fin et galant;* les autres recommandent, au contraire, de ne jamais s'éloigner de cette *simplicité d'or* qui fait le principal charme des ouvrages des anciens; d'autres enfin regardent l'*allégorie comme le principal mérite de l'églogue* [1].

Je ne discuterai point ces différents avis; je veux seulement rendre compte de ma manière de voir la pastorale, et des moyens que je crois les plus propres à lui donner un degré d'intérêt, peut-être même d'utilité.

On reproche au genre pastoral d'être froid et ennuyeux; défauts qui n'obtiennent jamais grâce, surtout en France. Cependant on n'ose point ne pas admirer les églogues de Théocrite et de Virgile: on sait quelques jolis vers de celles de Fontenelle, mais on ne les relit guère; et dès que l'on annonce un ouvrage dont les héros sont des bergers, il semble que ce nom seul donne envie de dormir.

J'ai cru d'abord que ce dégoût venait uniquement de l'énorme distance où nous sommes de la vie pastorale, de la prodigieuse différence de nos mœurs avec les mœurs des bergers, ce qui sûrement y influe. Il est pourtant possible aussi que la faute en soit à la manière dont on a traité ce genre; car il faut bien qu'il y ait plusieurs raisons d'ennui, quand tout le monde est d'accord pour bâiller.

A Dieu ne plaise que je veuille nier ou diminuer le mérite des églogues de Théocrite, de Bion, de Moschus, surtout de Virgile! Ces chefs-d'œuvre, que vingt siècles ont admirés, vi-

[1] Fontenelle, *Discours sur l'églogue;* Chabanon, *Essai sur Théocrite;* Desfontaines, *Discours sur les Pastorales.*

24

vront tant que la belle poésie, le naturel aimable, la touchante simplicité, auront des attraits pour les hommes de goût. Les idylles de Pétrarque, de Sannazar, de Garcilasso, de Pope [1], offrent des beautés dignes des anciens. Les bergeries de Racan [2] justifient quelquefois les éloges de Despréaux. Segrais et madame Deshoulières ont mis dans leurs églogues de la grâce, et quelquefois du naturel. Fontenelle et Lamotte ont semé les leurs de pensées fines, de traits délicats, de vers charmants. Plusieurs autres poëtes plus modernes ont su tirer de la flûte champêtre des sons touchants et harmonieux. Gessner surtout l'emporte, à mon avis, sur les anciens mêmes. Gessner n'a peut-être pas cette poésie enchanteresse qui ennoblit dans Virgile les détails les plus communs : il ne charme pas toujours l'oreille comme le poëte romain ; mais il parle aussi bien au cœur, et lui inspire des sentiments plus purs. On forme son goût en lisant Virgile ; on nourrit son âme en lisant Gessner. L'un fait aimer et plaindre Mélibée ; l'autre fait respecter et chérir la vertu.

Après cet hommage sincère rendu à mes maîtres, qu'il me soit permis de revenir à mes idées sur la cause du froid accueil que l'on fait aux pastorales.

Je pense que, sans intérêt, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable. Or est-il bien facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent

[1] Pétrarque et Sannazar, poëtes italiens, ont fait des églogues latines. Celles de Garcilasso sont en castillan. Le célèbre Pope a commencé par des pastorales.

[2] Voici des vers de Racan, qui plairont toujours, sans qu'on ait besoin de se rappeler que Racan écrivait du temps de Malherbe, avant que la langue fût formée :

> Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
> De leur simple toison voit filer ses habits ;
> Qui soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
> Aux lieux où pour l'amour soupira sa jeunesse ;
> Qui demeure chez lui comme en son élément,
> Sans connaître Paris que de nom seulement ;
> Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
> Ne croit point d'autres mers que la Marne ou la Seine, etc.

sur le même fonds, qui viennent et s'en vont sans motif? L'églogue n'est que cela.

Dans les meilleures comédies, la première scène est presque toujours froide, parce que les personnages nous sont encore inconnus, parce qu'ils ne sont là que pour nous exposer ce dont il s'agira, et nous préparer à l'intérêt. On les écoute, dans l'espérance que cette attention vaudra du plaisir; mais si le plaisir ne vient point, on se fâche; car la chose dont les hommes sont peut-être le plus avares, c'est leur attention. Ils ne pardonnent pas qu'on l'ait surprise pour rien; et ce sentiment naturel peut seul excuser la cruauté avec laquelle de très-bonnes gens sifflent la pièce ou déchirent le livre d'un homme qu'ils obligeraient volontiers.

L'églogue a des bornes circonscrites qui lui donnent à peine le moyen de préparer l'intérêt : lorsque cet intérêt arrive, la pièce finit; il faut en commencer une autre. Un recueil d'églogues ressemble donc un peu à un recueil de premières scènes de comédie. Le lecteur n'a pas si grand tort de laisser le livre, et de rester prévenu contre le genre.

Guarini et le Tasse l'avaient senti, puisqu'ils sont les premiers qui, au lieu d'églogues, aient fait une espèce de drame pastoral dont toutes les scènes se suivent, qui marche comme la comédie, et nous offre une longue action conduite par degrés à sa fin.

Entraînés par le goût de leur siècle, ils ont semé dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte* des traits spirituels et délicats, quelquefois même trop fins, dont l'abondante profusion fatigue à la longue un lecteur ami du naturel, et dépare deux ouvrages qui, plus simples, seraient deux chefs-d'œuvre.

Cette manière de traiter la pastorale vaut mieux, je crois, que les églogues détachées; mais elle conserve encore de la froideur, parce que le théâtre ne s'accorde guère avec la bergerie. Dans celle-ci, tout est doux et calme : la douleur pleure et conte ses maux, sans pousser les cris du désespoir; le bonheur jouit sans le dire : ou, s'il parle de ses plaisirs, c'est pour les confier doucement à l'oreille de l'amitié. Au théâ-

tre, au contraire, les passions extrêmes font seules de l'effet; on n'émeut que par des explosions violentes, on ne touche qu'en frappant fort. Les fureurs de la tragédie n'ont rien de commun avec les chagrins de l'idylle. Le rire de la comédie ne ressemble point à la gaieté des bergers. Ceux-ci ont leur langue à part : on ne l'entend point hors de leur vallon ; et, transportés sur le théâtre, ils y ont l'air aussi déplacés, aussi mal à l'aise qu'un pâtre dans un palais.

Le meilleur moyen sans doute de rendre la pastorale intéressante serait de la fondre dans un poëme où elle pût conserver son ton, sans cesser d'être d'accord avec le reste de l'ouvrage. C'est ainsi que, dans *les Saisons*, les belles descriptions du réveil de la nature au printemps, des riches paysages de l'été, des plaisirs, des présents de l'automne, et les épisodes de Lise, des deux amants auprès d'un tombeau, s'élèvent jusqu'aux accents les plus sublimes de la poésie, et rentrent, sans que le lecteur s'en aperçoive, sans que le poëte change de lyre, dans le ton, simple et doux de l'églogue. Mais il est peu de génies qui puissent tenter de pareils ouvrages; et le roman, après le poëme, peut se lire avec intérêt.

En employant ainsi la pastorale, on lui conserve les avantages de la forme dramatique, et on en sauve les inconvénients; car le roman admet, exige même des scènes. Dans le drame, la nécessité de les lier entre elles par d'autres scènes produit souvent des longueurs : dans le roman, deux mots suffisent à la liaison; la marche est vive, rapide; on court d'événements en événements, on ne s'arrête qu'à ceux qui intéressent; les dialogues, les descriptions, les récits, sont entremêlés, et délassent les uns des autres : c'est une campagne riante, coupée de ruisseaux, de bois, de collines; le lecteur y marche longtemps sans se fatiguer. Faites-lui faire le même chemin dans une plaine superbe, mais moins variée, il admire, et demande à se reposer.

Le charmant roman de *Daphnis et Chloé* a prouvé ce que j'avance. Ce modèle inimitable de grâce, de naïveté, a toujours fait plus de plaisir que Théocrite et Guarini. Il en ferait encore

davantage, sans quelques images trop libres qui doivent être bannies de tout ouvrage de ce genre. Il faut que l'amour des pasteurs soit aussi pur que le cristal de leurs fontaines; et comme le premier attrait de la plus belle des bergères consiste dans sa pudeur, de même le principal charme d'une pastorale doit être d'inspirer la vertu.

Sannazar est, je crois, le premier des modernes qui ait mis l'églogue en roman. Les beaux jours de l'Italie commençaient alors. Cent ans après, les lettres eurent un moment brillant en Espagne; et Montemayor, Gil Polo, Lope de Vega, Figueroa, Michel de Cervantes, imitèrent Sannazar. Après eux, Sidney en Angleterre, et le marquis d'Urfé en France, travaillèrent dans le même genre. Tous ces différents ouvrages ont été fort célèbres de leur temps : ils sont presque oubliés du nôtre. Cet oubli est trop sévère pour quelques-uns, surtout pour l'*Astrée*, qui fit si longtemps les délices de la France. *Astrée* a un très-grand mérite d'invention : beaucoup d'épisodes remplis d'intérêt, des traits de naïveté, de douceur, de sentiment, et surtout les beaux caractères de Diane et de Silvandre, empêcheront ce livre de périr. Mais ce livre a dix volumes; et la longueur, défaut terrible dans presque tous les ouvrages, est encore plus insupportable dans la pastorale [1].

Cette longueur, qui vient presque toujours du trop grand

[1] Sannazar a fait en italien un roman pastoral, nommé *l'Arcadie*, dans lequel le défaut d'intérêt et d'action est quelquefois racheté par une teinte de mélancolie qui a du charme pour les âmes tendres. La *Diane* de George de Montemayor, poëte portugais, qui a écrit en espagnol dans le seizième siècle, est un roman mêlé de prose et de vers. Cet ouvrage pèche par la conduite, l'invraisemblance et la multiplicité des épisodes : il a de plus le défaut capital de commencer par l'infidélité non motivée de l'héroïne, et d'employer la magie pour guérir le héros de sa passion : mais une infinité de détails, et beaucoup de morceaux de poésie, portent un caractère de sensibilité qui attache le lecteur et lui fait verser des larmes. Trop souvent le goût est blessé, presque toujours le cœur jouit. Il ne faut point traduire la *Diane*, parce que la grâce ne se traduit pas. Gil Polo l'a continuée. Lope de Vega a fait une *Arcadie*; Figueroa, une *Amaryllis*; Michel de Cervantes, une *Galatée*. L'*Arcadie*, commencée par la comtesse de Pembroke, et achevée par Sidney, est un grand roman dans le goût de *Cléopâtre*, où les bergers sont mêlés avec les héros. Tout le monde sait que le marquis d'Urfé, dans *Astrée*, raconte ses propres aventures avec Diane de Château-Morand, qu'il épousa depuis.

nombre d'épisodes, a le double inconvénient de fatiguer et de détourner de l'intérêt principal. Tous ces héros, tous ces bergers, qui racontent chacun leur histoire, font oublier ceux qu'on aimait déjà, embarrassent l'esprit du lecteur, et bientôt le rendent indifférent. D'ailleurs ils viennent de trop loin. Tout doit se toucher dans la pastorale. Les bergers ne communiquent qu'avec leurs proches voisins : ils ne quittent guère leur vallon, leur bois, les bords de leur fleuve : le monde finit pour eux à une lieue de leur village. Il faut donc, si j'ose le dire, accorder l'étendue d'un roman pastoral avec celle du lieu de la scène, proportionner la pièce au théâtre, et faire en sorte que les épisodes, comme l'a dit ingénieusement un Anglais [1], *ressemblent aux courtes excursions des abeilles, qui ne quittent leur ruche que pour aller chercher de quoi l'enrichir, et ne s'en éloignent jamais jusqu'à la perdre de vue*.

Il me reste à parler d'un grand avantage du roman pastoral : c'est le mélange de la poésie et de la prose ; mélange qui plaît, repose, et peut devenir une source féconde de beautés.

Vous avez à peindre un berger malheureux, assis à l'ombre d'un sycomore, la tête appuyée sur sa main, sa flûte tombée à ses pieds, son chien couché près de lui, le regardant d'un air triste et tendre. Vous choisissez les mots les plus simples, les plus clairs, les plus expressifs, pour bien rendre votre tableau. S'il était en vers, la mesure, la rime, une certaine abondance qu'a toujours la poésie, vous forceraient, quel que fût votre talent, à vous servir d'autres expressions, à employer un adjectif, une épithète souvent superflue. La prose vous permet de la rejeter, vous donne la facilité de serrer, de presser votre style, ce qui peut-être est le seul secret de ne pas ennuyer. Quand vous avez montré à votre lecteur l'objet sur lequel vous voulez le fixer ; quand, à force de clarté, de précision, de vérité, vous avez créé une image vivante, fai-

[1] M. Robinson, qui m'a fait l'honneur de traduire en anglais mes ouvrages.

tes des vers alors, et surtout faites-les bons : ils se présentent d'eux-mêmes. Il est reçu que tout berger, dans le chagrin, chante ses peines. Que le vôtre se plaigne en vers doux et harmonieux : soyez poëtes alors ; oubliez la précision, la brièveté que vous avez observée dans vos récits ; développez vos sentiments ; arrêtez-vous sur une idée tendre, sur un souvenir douloureux, sur une espérance d'un bonheur futur : on vous lira, on vous relira peut-être. Ces mêmes vers, dans une églogue et dans un drame pastoral, précédés ou suivis d'autres vers, n'auraient pas fait autant de plaisir qu'ils en feront au milieu de la prose.

Je ne crois pas pourtant qu'il faille que ces vers soient longs, ni qu'ils deviennent trop fréquents dans l'ouvrage. D'abord, en les allongeant, on en diminue l'effet ; de plus, les refrains, qui ont de la grâce dans le chant pastoral, et que l'on doit employer le plus qu'on peut, font plaisir à la seconde, à la troisième fois, plaisent peut-être à la quatrième, mais fatiguent au delà. Il faut donc qu'un berger cesse de chanter avant qu'on ait désiré qu'il se taise. Le lecteur qui, à la fin de sa chanson, lui dirait volontiers, *Encore,* en aura plus de plaisir à retrouver, quelques pages plus loin, une nouvelle chanson.

Mais qu'il soit quelque temps sans en retrouver ; car la manière d'amener ces petits morceaux de poésie est malheureusement toujours la même : c'est toujours un berger ou une bergère qui les chante ou qui les écrit : raison de plus pour en être avare. Encore est-il nécessaire de compenser, par la variété des sujets, l'uniformité du cadre. Aussi l'auteur se gardera bien de chanter toujours des plaintes : il tâchera de mêler quelquefois un peu de gaieté dans ses chants ; d'y mettre même, s'il le peut, une légère teinte de philosophie ; il aura recours à la romance, quand la romance pourra s'accorder avec son sujet ; enfin, sous le nom modeste de *chansons,* il tâchera de faire de petites odes, à l'imitation de celles d'Horace et d'Anacréon.

Quant au style de la prose, il doit tenir du roman, de l'églogue

et du poëme. Il faut qu'il soit simple, car l'auteur raconte; il faut qu'il soit naïf, puisque les personnages dont il parle et qu'il fait parler n'ont d'autre éloquence que celle du cœur; il faut aussi qu'il soit noble, car partout il doit être question de la vertu, et la vertu s'exprime toujours avec noblesse.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire qu'il n'y ait que des bergers dans le roman pastoral. Je pense, au contraire, qu'il est bien fait de mêler avec eux des personnages d'un autre état, d'une condition même très-élevée, pourvu qu'ils n'y tombent pas des nues, et qu'ils aient un rapport direct au sujet. Indépendamment de la variété que cela jette dans l'ouvrage, il est consolant de voir des héros, des princes se rapprocher de simples pasteurs, devenir leurs amis, se croire leurs frères, parce qu'ils ont les mêmes goûts, parce que les cœurs bien nés aiment tous les mêmes choses, la nature et la vertu.

C'est par ce moyen principalement, c'est en peignant des êtres vertueux et sensibles, qui savent immoler au devoir la passion la plus ardente, et trouvent ensuite la récompense de leur sacrifice dans leur devoir même; c'est en présentant la vertu sous son aspect le plus aimable, et prouvant qu'elle est également nécessaire au berger, au prince, pour être heureux, que je crois possible de donner à la pastorale un degré d'utilité. Les bergers d'à présent ne lisent guère, mais les maîtres de leurs troupeaux lisent; et si des auteurs plus habiles que moi, d'après les principes que je viens d'indiquer, faisaient des ouvrages où se réuniraient à l'intérêt d'un sujet bien choisi le tableau touchant des mœurs de la campagne, les descriptions toujours agréables des beautés de la nature, l'heureux mélange de la prose et des vers, surtout des leçons d'une morale pure et douce; de tels livres ne seraient, je crois, ni ennuyeux, ni futiles; et les pauvres des villages s'apercevraient que leur seigneur les lit souvent.

J'ose essayer ce que d'autres feront mieux sans doute. Il est peut-être maladroit d'avoir commencé par exposer les règles et les principes qui doivent perfectionner ce genre d'ouvrage. Je crains d'y avoir manqué le premier. Mais si une seule de

mes réflexions est utile, mon temps n'a pas été perdu.
Je n'ai pourtant jamais tant désiré de bien faire. Indépendamment du genre pastoral, que j'ai toujours aimé de prédilection, mon ouvrage avait un intérêt puissant pour mon cœur : la scène est dans la province, dans l'endroit même où je suis né : il est si doux de parler de sa patrie, de se rappeler les lieux où l'on a passé ses premiers ans, où l'on a senti ses premières émotions ! Le nom seul de ces lieux a un charme secret pour notre âme : elle semble se rajeunir en pensant à ce temps heureux de l'enfance, où les plaisirs sont si vifs, les chagrins si courts, les jouissances si pures. Ce souvenir est toujours accompagné de souvenirs encore plus chers ; ceux qui nous donnèrent le jour, ceux qui prirent de nous de tendres soins, nos premiers, nos meilleurs amis viennent embellir les scènes qui se retracent à notre mémoire. On se croit encore avec eux ; on se trouve tel que l'on était alors ; on oublie les peines, les injustices que l'on éprouva depuis, les maux que l'on s'attira, les fautes que l'on a commises ; on ne se souvient que de ses sentiments, qui valent presque toujours mieux que les actions ; de douces larmes coulent malgré soi, et l'on s'écrie, avec le premier des poëtes latins :

> En unquam patrios longo post tempore fines,
> Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
> Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

ESTELLE.

LIVRE PREMIER.

J'ai célébré les bergers du Tage; j'ai décrit leurs innocentes mœurs, leurs fidèles amours, et la félicité dont on jouit avec une âme pure et tendre. C'était la première fois que mes doigts mal assurés se posaient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayait des airs nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète demandait à l'écho des forêts si les nymphes pouvaient m'entendre. Aujourd'hui, moins ignorant, mais non moins timide, je médite des chants plus doux à mon cœur : je veux celébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux; où enfin un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail, et aux vices par la gaîté.

Je te salue, ô belle Occitanie, terre de tous les temps aimée des peuples qui t'ont connue; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts; toi dont l'agréable climat força les fiers enfants du Nord de se fixer dans tes plaines; pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel! La nature a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde. Sous ton ciel, aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna; tes raisins ont fait oublier ceux de Falerne et de Massique; l'olivier se plaît sur tes coteaux aussi bien que sur les bords de la Durance; tes arbres nourrissent le ver qui file la pourpre des rois : le marbre, la turquoise et l'or sont produits par ton sol fertile; des eaux qui rendent la santé découlent de

tes montagnes ; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères ! Le trône des Césars t'a dû les Antonins ; et ce seul bienfait t'a valu la reconnaissance du monde. L'Orient se souvient encore de ce sage et brave Raimond qui, le premier des chrétiens, arbora la croix de Toulouse sur les remparts de la ville sainte ; l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance ; Rome chérit la mémoire des pontifes qu'elle reçut de toi ; la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats ; la poésie enchanteresse te dut son premier asile. O terre féconde en héros, en talents, en fruits, en trésors, je te salue !

Et vous, bergères de mon pays, qui cachez sous un chapeau de paille des attraits dont tant d'autres seraient vaines ; vous dont le cœur a conservé cet amour sacré des devoirs qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne, cette pudeur aimable et sévère, seule parure de la jeunesse, cette simplicité touchante, unique reste de l'âge d'or, prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressemblait ; Estelle avait vos yeux noirs et brillants, et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux, où la candeur s'unit à la grâce, à cette grâce naïve qui fuit la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait vos vertus : elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous ne l'être jamais ! puissent vos beaux yeux ne répandre de larmes que pour plaindre mon héroïne !

Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massane, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la terre ; le grenadier, l'aubépine, exhalent dans l'air des parfums : un cercle de collines parsemées d'arbres touffus ferme de tous côtés la vallée ; et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon.

Près de cette retraite charmante, nommée à juste titre *Beau-Rivage*, vivaient, sous le règne de Louis XII, des bergers et des bergères dignes d'habiter ces lieux enchantés. Des villages de

Massane, de Maruèje, d'Arnassan, ils venaient se rassembler dans la vallée de *Beau-Rivage;* leurs troupeaux, tantôt réunis, tantôt dispersés, allaient chercher le serpolet sur les collines; des chiens terribles faisaient la garde du côté des montagnes; et les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissaient des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité.

De toutes ces bergères, l'honneur, l'ornement de leur pays, Estelle fut la plus belle, la plus tendre, la plus vertueuse. Fille de Raimond et de Marguerite, elle aimait, respectait ses parents presque à l'égal de l'Être suprême. Instruite de bonne heure de ses devoirs, sans cesse occupée de les suivre, elle n'avait jamais imaginé qu'il pouvait s'en trouver de pénibles. Toutes ses pensées étaient pures comme la source du Gardon; tous ses désirs avaient pour objet la félicité des autres. Simple, douce, franche, sensible, elle ne distinguait point le bonheur de la vertu.

Estelle habitait à Massane. Némorin, berger du même village, l'avait aimée dès l'enfance. De même âge tous deux, également beaux tous deux, dès leurs plus tendres années ils allaient ensemble à la prairie. Némorin portait toujours la panetière ou la houlette d'Estelle; Némorin, à chaque aurore, allait cueillir les bluets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. Jamais ces beaux enfants n'étaient l'un sans l'autre. Tantôt ils réunissaient leurs troupeaux, allaient s'asseoir sur le même gazon; et, dans les douceurs de leur entretien, chacun n'était attentif qu'aux brebis qui ne lui appartenaient pas: tantôt ils allaient ensemble cueillir des figues ou des mûres; et lorsque leurs mains ne pouvaient atteindre aux rameaux trop élevés, Némorin montait sur l'arbre, d'où il jetait dans le tablier d'Estelle les meilleurs et les plus beaux fruits : d'autres fois, près des genévriers, ils tendaient des piéges aux grives; et quand l'un d'eux apercevait le premier un oiseau pris dans ses lacets, il courait vite chercher l'autre, pour que ce fût lui qui s'en emparât. Leurs plaisirs, leurs peines, tout était commun, tout se partageait entre eux. Cette innocente amitié était connue de tout le village, était respectée de tous les bons cœurs; et les parents d'Estelle n'en prirent aucune alarme, jusqu'à un événement qui commença de les éclairer.

C'était aux premiers jours de mai ; on allait tondre les brebis. Ce travail est mêlé de fêtes ; dès le matin les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu'ils vont dépouiller. Chaque pasteur prend un lien d'osier, renverse le doux animal, inquiet du sort qu'on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant ; il tremble à l'aspect des ciseaux terribles dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle ; la tonte commence, et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyants de la joie commune, n'interrompent point les musettes, qui font danser près de là ceux qui n'ont point de troupeau. Plus loin, de jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lutte ; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course ; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis que les plus jeunes filles s'emparent de leurs ciseaux pesants, et d'une main faible et peu exercée coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis.

L'heure du repas arrive ; tout le monde court se placer autour d'une table immense, couverte des mets du pays. La sobriété, la joie président à ce festin. Les riches en ont fait les frais, les pauvres en font les honneurs. Les époux, les amants sont près de leurs femmes et de leurs maîtresses ; les mères parlent des prix que leurs fils viennent de gagner ; les vieillards racontent d'anciennes histoires, les bergères chantent des chansons nouvelles. Le muscat petille dans les verres : son bouquet parfumé redouble la joie, sans faire naître la licence. Tous sont contents, tous sont heureux ; et la journée est remplie par le travail, l'amour, le plaisir.

Lorsque le soir est venu, et la laine portée au village, on se rend sous un vieux peuplier consacré depuis plus d'un siècle à cet usage. Son tronc vénérable est environné d'un double siége de gazon. Là se placent les vieillards, tenant un jeune bélier orné de rubans et de guirlandes : c'est le prix du combat du chant.

Le premier jour qu'on le proposa, tous les pasteurs de Massane furent vaincus par un berger nommé Hélion, parent d'Estelle, et venu, pour voir sa famille, des bords fleuris de la Durance.

Les vieillards lui donnent le prix ; et, soit amitié pour Estelle qui n'avait encore que douze ans, soit désir de plaire à Raimond, le vainqueur provençal vient offrir le bélier à son aimable cousine, en lui demandant un baiser.

Némorin, qui, à son âge, n'avait pu entrer en lice, Némorin, qui comptait à peine sa treizième année, sort de la troupe d'enfants dans laquelle il était mêlé, et, s'élançant vers Hélion avec des yeux pleins de colère : Le prix n'est pas encore à vous, dit-il; vous ne m'avez pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant. Némorin demande qu'on l'écoute. Il fait rendre le bélier aux juges, appelle le jeune Isidore, son ami, son compagnon ; et, regardant les bergers avec douceur et modestie :

J'ai applaudi comme vous, leur dit-il, à la brillante voix du fameux Hélion; mais l'heureuse Provence est-elle donc le seul pays où l'on sache vaincre aux combats du chant? Le désir de venger ma patrie doit me tenir lieu de génie. Hélion vient de célébrer la beauté des rives de la Durance : ses seuls compatriotes les connaissent. Je vais célébrer l'amour : tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit, et tire une flûte sur laquelle il joue un air tendre ; ensuite il remet l'instrument entre les mains d'Isidore, qui, répétant les mêmes sons, accompagne ces paroles :

Ne méprisez point mon enfance :
Celui que vous adorez tous,
Celui dont l'empire est si doux
Qu'un sourire fait sa puissance,
Des bergers, des princes le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Au timide il donne l'audace,
Il rend doux le plus emporté ;
Au sage il prend sa liberté,
Et par le bonheur la remplace :
Des héros, des sages le roi,
N'est-il pas enfant comme moi?

Il créa tout ce qui respire :
Son souffle anime l'univers.

Sur la terre, aux cieux, dans les mers,
Partout il étend son empire :
De la nature il est le roi;
Et c'est un enfant comme moi.

On m'a dit qu'un peu de souffrance
Faisait acheter ses faveurs;
Mais, pour adoucir ses rigueurs,
Il nous a donné l'espérance.
De nos cœurs lui seul est le roi;
Et c'est un enfant comme moi.

Dans l'art qu'à mon âge on ignore
Estelle m'a rendu savant;
Quand l'astre du jour est brûlant,
On ressent ses feux dès l'aurore :
Des dieux et des hommes le roi
N'est-il pas enfant comme moi?

Ainsi chanta Némorin. D'une voix unanime on lui donne le prix. Hélion, s'efforçant de sourire, applaudit lui-même à son jeune vainqueur. Tous les enfants poussent des cris de joie, et viennent porter des couronnes à Némorin. Celui-ci court au bélier, le prend dans ses bras, le soulève à peine; mais, aidé par Isidore et ses jeunes compagnons, il va le porter aux pieds d'Estelle : J'ai chanté l'amour, lui dit-il; et si l'amour m'a fait vaincre, c'est pour que le prix soit à vous.

Estelle rougit en regardant sa mère. Marguerite permet qu'elle accepte ce don, et la bergère hésite encore. Enfin, d'une main tremblante, elle saisit le ruban vert qui était passé au cou du bélier. Les applaudissements redoublent; la troupe des enfants surtout, qui, depuis la victoire de Némorin, se regardait comme la première, fait éclater ses bruyants transports. Tous veulent qu'Estelle embrasse Némorin, tous le demandent à haute voix. Estelle, effrayée, se retire entre les bras de Marguerite; elle refuse d'obéir : mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d'usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l'églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère. Némorin s'approche en tremblant, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres effleurent à peine le vif incarnat de la joue d'Estelle. O que ce baiser les

rendit à plaindre! combien il redoubla le feu qui commençait à les consumer! La liqueur exprimée de l'olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on la répand.

Depuis cet instant, Némorin sentit accroître chaque jour le sentiment qui l'entraînait vers Estelle; chaque jour la tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L'âge vint ajouter des forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble qui l'agitait; bientôt Némorin, effrayé, connut toute la violence du feu qui le dévorait; mais il n'était plus temps de l'éteindre : tous deux étaient frappés d'un trait dont la blessure ne devait pas guérir; tous deux avaient à combattre leur cœur, l'amour, et seize ans.

Le vieux Raimond, le père d'Estelle, s'aperçut avec chagrin de la passion du jeune pasteur. Raimond avait promis sa fille à un laboureur de Lézan. Rigide observateur de sa parole, il eût préféré de mourir plutôt que de manquer à sa foi. Jaloux, jusqu'à l'excès, de son autorité, Raimond devenait inflexible aussitôt qu'on voulait s'y soustraire. Sévère pour les autres comme pour lui-même, il exigeait de tous les cœurs les austères vertus du sien. Bon père, bon époux, mais peu tendre, il regardait comme faiblesse tout sentiment qui n'était pas devoir.

Son premier soin avait été d'interdire sa maison à Némorin, et de défendre à sa fille de parler à ce berger. Estelle avait obéi : mais chaque jour, à la vallée, les deux amants se rencontraient; ils se jetaient un seul coup d'œil; et, sans violer les ordres de Raimond, sans s'approcher, sans se parler, en se quittant ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire.

Ce calme ne dura pas longtemps. Un matin que le jeune berger faisait sortir ses brebis, il voit paraître le père d'Estelle, qui, d'un ton triste et sévère, lui demande un moment d'entretien. Némorin, tremblant, abandonne ses moutons, fait asseoir le vieillard sur la pierre où s'abreuvaient ses agneaux, et, debout, dans le respect, il écoute ces paroles :

Je viens ici, Némorin, pour vous ouvrir mon âme tout entière, pour vous faire juge de ma conduite. J'avais un ami qui s'appelait Maurice; nous nous sommes aimés quarante ans. Lorsque jadis un hiver désastreux fit périr mes brebis, mourir mes vignes, geler mes oliviers, ma famille, mes parents m'abandon-

nèrent. Maurice, que ses richesses mettaient à l'abri de l'indigence, partagea ses biens avec moi. Je l'ai perdu, cet ami ! A sa dernière heure il m'a fait jurer que j'unirais Estelle avec son fils Méril. Méril a les vertus de son père; il est amoureux de ma fille, il compte sur la parole que j'ai donnée à mon bienfaiteur mourant : pensez-vous que je puisse y manquer?

Raimond se tut; Némorin n'osait répondre. Mon estime pour vous, reprit le vieillard, interprète votre silence. Cependant vous aimez ma fille; votre amour pour elle est public. Me promettez-vous de l'éteindre? Me jurez-vous de fuir les lieux où vous pouvez rencontrer Estelle? Tranquille sur votre foi, je n'aurai plus la moindre alarme. Si cet effort est trop grand pour vous, j'arrache Estelle à sa patrie, à ses parents, à tout ce qu'elle aime : je cours l'unir avec Méril; ensuite nous passerons la mer pour habiter où vous ne serez pas.

Ainsi parla le vieillard. Némorin lui répondit :

Raimond, si je vous promettais d'éviter partout votre fille, de chercher même à oublier un sentiment plus cher que la vie, je me tromperais moi-même. Mais il n'est pas juste que, pour me fuir, vous enleviez Estelle à sa patrie; il n'est pas juste que, pour ma faute, vous punissiez tout ce pays : c'est à moi seul de le quitter. J'en mourrai, c'est mon espérance; mais je mourrais plus douloureusement en voyant Estelle unie à Méril. Recevez donc mon serment...

Ici le berger s'arrêta, s'appuya contre l'abreuvoir, et sa tête tomba sur sa poitrine. Oui, je vous jure, ajouta-t-il, que je vais partir de Massane. Orphelin et maître de moi, je peux disposer de ma vie. Je partirai dès ce jour; j'irai aussi loin que vous le voudrez : nommez vous-même le lieu de mon exil, ou plutôt de ma sépulture.

Je te plains, reprit le vieillard; mais ce sacrifice est nécessaire. Je ne te demande que de passer le Gardon. Promets-moi de ne jamais le repasser, je suis satisfait et tranquille.

Soyez-le, reprit Némorin; et qu'Estelle puisse être heureuse ! Je vais passer pour toujours le Gardon.

En disant ces mots il s'éloigne, et tombe sans sentiment. Raimond accourt, le prend dans ses bras, veut le rappeler à la vie. Le berger rouvre des yeux éteints; il repousse doucement Rai-

mond, et le prie de s'éloigner. Le vieillard le quitte, mais il est ému ; il s'occupe déjà des moyens de récompenser le jeune pasteur, et prend aussitôt la route du beau vallon de Rémistan.

Dès que Némorin put marcher, il courut chez Isidore. Isidore était allé ce matin même à la ville. En revenant de chez son ami, le triste Némorin passa devant la maison d'Estelle ; mais sa porte était fermée, sa fenêtre l'était aussi. Son troupeau ne devait pas sortir ; Raimond l'avait défendu, dans la crainte qu'Estelle ne vît Némorin. Le berger devina l'intention du vieillard. Immobile, les mains jointes, il regarda longtemps cette maison : O combien de fois, disait-il, ne l'ai-je pas vue à cette fenêtre ! combien de fois, avant l'aurore, ne suis-je pas venu attendre ici l'instant où elle paraîtrait ! Et je n'y reviendrai plus ! et je ne la verrai plus !

En disant ces mots, il se laisse tomber sur une pierre polie qu'autrefois il avait portée dans cet endroit pour qu'Estelle pût s'y asseoir, quand, ramenant les brebis du pâturage, elle ouvrait la porte aux agneaux, et se plaisait à les voir courir à la mamelle de leur mère. Le malheureux berger, avec la pointe de son couteau, grave ses adieux sur cette pierre, la baise mille fois, la mouille de ses pleurs : ensuite il regagne sa demeure, prend sa flûte, sa houlette, rassemble son troupeau peu nombreux ; et, suivi de son chien fidèle, le bon Médor, la terreur des loups, il part, en retournant la tête vers la maison de sa bien-aimée, en prenant le plus long chemin pour arriver au pont de Ners, où il devait passer le fleuve.

Quand il fut près de cet endroit, distant de plus d'une lieue de Massane, il s'arrêta, fit reposer ses moutons ; et, voulant reculer l'instant où il passerait à l'autre rivage, il se coucha sous un olivier, près de son fidèle Médor, dont les yeux tendres et inquiets semblaient chercher dans ceux de son maître la cause de son chagrin. Là, l'infortuné pasteur, jetant un dernier regard sur cette belle vallée qu'il allait abandonner, se mit à chanter ces paroles :

Je vais donc quitter pour jamais
Mon bon pays, ma douce amie !
Loin d'eux, je vais traîner ma vie
Dans les pleurs et dans les regrets.

Vallon charmant, où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et frais
Que donne la simple innocence,
Je vais vous quitter pour jamais !

Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Pour orner les cheveux d'Estelle;
Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais !

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amants;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
Le seul qu'alors je susse écrire,
Je vais vous quitter pour jamais !

Ainsi chantait Némorin. Estelle, que son père, sous divers prétextes, retenait à la maison, songeait à son berger, et désirait d'être au lendemain pour le rejoindre. L'aurore paraissait à peine, qu'elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose; Rose sa fidèle amie, la confidente de tous ses secrets; Rose qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n'avait jamais voulu songer ni à l'hymen ni à l'amour, parce que l'amitié d'Estelle suffisait pour remplir son cœur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n'y était encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque pasteur, chaque bergère le demandait. Estelle seule n'osait se plaindre de son absence; mais elle regardait sans cesse le chemin par où il avait coutume d'arriver. La journée entière s'écoula sans avoir de nouvelles de Némorin. Estelle, inquiète et affligée, regagna de meilleure heure le village, reconduisit Rose chez elle, et, toute pensive, vint compter ses brebis sur sa pierre accoutumée. En ap-

prochant, elle aperçoit des caractères, reconnait la main de son amant, accourt, et lit ces tristes mots :

Adieu, bergère chérie,
Adieu, mes seules amours ;
Je vais quitter la prairie
Où tu venais tous les jours.

Exilé sur l'autre rive,
J'y parlerai de ma foi ;
Mais, hélas ! ma voix plaintive
Ne viendra plus jusqu'à toi.

Ne pleure pas, mon amie,
J'ai peu de temps à souffrir :
Tout mal cesse avec la vie,
Et qui te fuit va mourir.

Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs fois ces adieux. Elle ne pouvait en détacher sa vue ; elle se plaisait à les répéter ; elle approchait ses lèvres des caractères. Forcée enfin de s'arracher de cette pierre, elle rentre dans sa maison, profondément occupée de ce départ, de cet exil, dont elle ne peut pénétrer le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite, s'aperçoit du chagrin de sa fille ; elle lui en demande la cause, en la serrant dans ses bras. Estelle, sans lui répondre, la prend par la main, la conduit à la pierre, et fond en larmes en lui montrant les mots tracés. Marguerite partage ses peines ; elle presse Estelle sur son cœur maternel ; elle veut aller à l'instant s'informer dans tout le village de ce qu'est devenu Némorin ; mais Raimond, qui rentre chez lui, appelle sa femme et sa fille.

Vous n'ignorez pas, dit-il à Marguerite, la parole que j'ai donnée à Maurice. Le temps est venu de l'acquitter. Méril arrive ce soir de Lézan. Vous le connaissez, ma fille ; vous savez combien ses vertus le font respecter de tout ce canton : préparez-vous à devenir sa femme. Forcé d'aller à Maguelonne pour des affaires d'intérêt, je ne veux partir qu'après ce mariage. Il se fera dans trois jours. Votre mère pourra vous dire que je ne serais pas le maître de vous donner un autre époux, quand même je n'aurais pas si bien choisi.

Raimond, après ces paroles, sortit pour aller au-devant de Méril. Estelle et sa mère, interdites, attendirent que le vieillard fût loin, pour se jeter dans les bras l'une de l'autre. Marguerite raconte à sa fille le serment fait à Maurice. Estelle pleure, et se tait. Hélas! s'écrie Marguerite, je sens tout ce que tu souffres, et je ne puis te secourir. Tu m'es plus chère que la vie; mais je mourrais mille fois plutôt que de résister au moindre désir de mon époux. Il est pour moi l'image de Dieu même, ses volontés sont mes lois; et les qualités que j'adore en lui ajoutent encore au respect que sa présence me commande. Pardonne, ma chère Estelle, pardonne-moi ce sentiment que rien ne pourrait altérer. Je saurai pleurer avec toi, sache obéir avec ta mère.

A ces mots elle embrasse Estelle, et toutes deux restent longtemps serrées l'une contre l'autre. Mais elles aperçoivent Raimond, et se hâtent d'essuyer leurs yeux. Le vieillard paraît, suivi de Méril : Estelle pâlit à cette vue; Marguerite s'avance pour la soutenir.

Le jeune laboureur se présente avec plus de franchise que de grâce : sa figure, moins agréable que noble, annonçait ce calme sérieux que donne l'austère vertu. Ses yeux, peu animés, cherchaient Estelle sans l'air de l'empressement.

Voilà votre femme, lui dit Raimond : elle aimera son époux comme elle a toujours aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, vous les connaissez, et vous les remplirez, j'en suis sûr, car vous êtes fils de Maurice.

Méril, à ces mots, prend la main d'Estelle, et la regardant avec gravité : Fille de Raimond, lui dit-il, mon cœur est à vous depuis le premier jour où je vins à la fête de vôtre village. Je m'efforcerai de gagner le vôtre : si l'estime et la confiance ont des droits sur une belle âme, j'espère y parvenir un jour.

Estelle rougit sans répondre. Marguerite se hâte de parler, tandis que Raimond fait dresser la table, place Méril auprès d'Estelle, et l'entretient, pendant le souper, de son amitié pour Maurice, du plaisir qu'il trouve à donner sa fille au fils de son ancien ami, et des nombreux troupeaux qu'elle aura pour dot.

A la fin du repas, le vieillard, voulant faire entendre à Méril la charmante voix d'Estelle, lui ordonne de chanter. C'est vainement que Marguerite veut lui épargner ce pénible effort : Rai-

mond répète son ordre; Marguerite se taît, et la triste Estelle commence alors cette chanson que Némorin lui avait apprise :

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter les nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

Estelle ne put finir sa chanson. Raimond, qui s'en aperçut, ne voulut pas la presser davantage. Il quitte la table; et Méril, plus épris que jamais d'Estelle, embrasse le vieillard, le supplie de hâter son bonheur, et se retire chez son oncle Prosper, qui demeurait à Massane.

Marguerite, dont les yeux maternels n'ont pas quitté les yeux de sa fille; Marguerite, qui connaît et partage tous ses tourments, invite tendrement Estelle à s'aller livrer au sommeil.

Estelle obéit, vient saluer son père, se jette dans les bras de sa mère, qu'elle presse fortement contre son cœur; et, détournant son visage pour cacher ses larmes, elle se hâte de gagner l'asile où du moins elle pourra pleurer.

LIVRE SECOND.

Ils sont cruels les chagrins d'amour; mais le calme d'un cœur insensible l'est davantage. Les plaisirs mêmes que donnent la grandeur, les richesses, la vanité, ne valent pas les peines des amants. L'homme au faîte des honneurs, entouré de trésors, environné d'esclaves, tourne ses regards avec complaisance sur ses premières années : il était pauvre alors, mais il aimait; ce seul souvenir est plus doux pour lui que toutes les jouissances de la fortune. Amour, toi seul remplis notre âme, toi seul es la source de tous les biens, tant que la vertu s'accorde avec toi. Ah! qu'elle soit toujours ton guide, et que tu sois son consolateur! Ne vous quittez jamais, enfants du ciel; marchez ensemble en vous tenant la main. Si vous rencontrez dans votre route les chagrins ou les malheurs, soutenez-vous mutuellement.

Ils passeront, ces malheurs, et la félicité dont vous jouirez en aura cent fois plus de charmes; le souvenir des peines passées rendra plus touchants vos plaisirs. C'est ainsi qu'après un orage on trouve plus vert le gazon, plus riante la campagne couverte de perles liquides, plus belles les fleurs des champs relevant leurs têtes penchées; et l'on écoute avec plus de délices l'alouette ou le rossignol, qui chantent en secouant leurs ailes.

Estelle, seule dans sa chambre, songeait au fatal mariage qui devait se terminer dans trois jours. Elle ne pouvait comprendre pourquoi Némorin l'avait abandonnée; elle inventait des motifs de son départ, formait le projet de l'aller chercher, et, réfléchissant au mot de l'autre rive qui était dans ses adieux, elle résolut de visiter les bords du Gardon, pour en apprendre des nouvelles.

Dès que le jour a paru, Estelle court à la vallée. Elle y laisse son troupeau sous la conduite de Rose, et, suivie seulement de son mouton favori, le même que Némorin lui avait donné le jour où il vainquit Hélion, elle descend le long du fleuve, du côté du pont de Ners.

Pendant le chemin, la triste Estelle regardait la rive opposée. Dès qu'elle voyait un troupeau, son cœur palpitait d'espérance : elle doublait le pas, s'avançait plus près du fleuve, et, le cou tendu, le corps penché sur les eaux, elle cherchait des yeux le berger. Quelquefois une colline, des arbrisseaux, des rochers l'empêchaient de voir l'autre bord : alors elle chantait pour que Némorin pût l'entendre ; mais la modeste bergère, ne voulant être entendue que de lui seul, avait choisi cette chanson :

L'autre jour, la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleurait, et disait à l'écho
Ses chagrins, que l'écho répète :
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette
Je te voyais vite accourir ;
Aujourd'hui tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette.
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Estelle était parvenue à l'angle que fait le Gardon vis-à-vis de Maruèje ; elle n'avait plus qu'un court trajet pour arriver au pont de Ners, quand elle aperçut des brebis qui paissaient dans la presqu'île formée par le fleuve dans cet endroit. Estelle s'arrête, regarde, et ne découvre ni berger ni chien. Elle continuait sa marche, lorsqu'une de ces brebis se mit à bêler ; aussitôt le mouton d'Estelle se jette à la nage, traverse le fleuve, arrive en bondis-

sant au milieu d'elles, et leur exprime sa joie de les retrouver.

Au mouvement qu'il cause dans le troupeau, le fidèle Médor se presse d'accourir. Bientôt, d'un massif d'azeroliers qui ombrageait une vieille masure, Estelle voit sortir un berger; c'était lui, c'était Némorin : mais il n'était reconnaissable que pour Estelle. Ses vêtements étaient en désordre, ses cheveux tombaient sur son front, une pâleur mortelle couvrait son visage; ses joues flétries étaient sillonnées de larmes, ses yeux éteints regardaient la terre.

Il s'avançait à pas lents, quand le mouton d'Estelle vint à lui. Le berger, surpris, l'examine, et lève les yeux sur l'autre rive : il voit Estelle immobile, appuyée sur sa houlette, fixant sur lui des yeux attendris.

A cette vue, Némorin jette un cri, et se précipite vers Estelle. Estelle, par un mouvement involontaire, s'avance vers Némorin. Tous deux ne s'arrêtent que lorsque leur chaussure est baignée par les premiers flots; alors ils baissent tristement la vue sur ce fleuve qui les sépare, se regardent sans se parler, et la bergère rompt le silence :

Vous nous avez quittés, Némorin; vous fuyez de notre village, où tout le monde vous aime, où l'on croyait que vous vous plaisiez. Quel motif a pu vous rendre votre patrie odieuse? Vous est-il arrivé quelque malheur? ou voulez-vous changer d'amis?

Estelle, lui répond Némorin, si vous connaissez mon cœur, si vous avez la moindre idée du sentiment si profond et si tendre qui l'occupe tout entier, vous devez être bien certaine que ma mort suivra ce départ : mais il fallait vous voir malheureuse, ou le devenir moi-même : je ne pouvais hésiter. Hélas! nous le sommes tous deux : je le crains, et je l'espère... Pardonnez-moi ce mot, Estelle; il échappe à ma seule tendresse : le malheur n'a point d'orgueil.

Le berger raconte alors tout ce que lui avait dit Raimond, et le dessein formé par ce vieillard de conduire Estelle dans une autre patrie, si Némorin n'eût fait le serment de ne jamais repasser le fleuve. Je le tiendrai ce serment, ajouta-t-il avec force; je connais votre inflexible père; si j'osais le braver, c'est vous qu'il punirait. Ah! qu'il ne doute point de mon obéissance. J'exposerais mille fois ma vie pour mon amour; mais, même pour mon amour, je ne puis exposer Estelle.

La bergère, à ces mots, lui jette un coup d'œil de douleur et de tendresse. Bientôt elle lui rend compte de ce qui s'est passé depuis son départ, de l'arrivée de Méril, de son hymen arrêté, du peu d'espoir qu'elle avait en sa mère : mais elle n'osa lui dire que cet hymen devait se faire dans deux jours; elle craignait de mettre au désespoir le berger.

Némorin, en l'écoutant, s'efforçait de paraître calme. Il dévorait les pleurs qui remplissaient ses yeux : il déguisait ses tourments, de peur d'augmenter ceux d'Estelle, et affectait du courage pour en donner à son amante.

Obéissez, lui dit-il d'une voix entrecoupée, obéissez à votre père, c'est le premier des devoirs : malheur, malheur à l'amour qui rend un cœur moins vertueux! Méril est digne de votre estime; le sentiment qu'il a pour vous lui donnera des qualités nouvelles. En vivant auprès d'Estelle, il deviendra sûrement aimable. Vous l'aimerez... Oui, aimez-le... aimez-le, et soyez heureuse... S'il faut, pour que vous le soyez, oublier entièrement Némorin; si mon souvenir peut troubler votre vie, Estelle... Estelle... je consens, je souhaite que vous m'oubliiez. Cet effort, vous pouvez m'en croire, ne vous coûtera jamais autant que ce mot vient de me coûter.

En disant ces paroles, Némorin se retourne brusquement, cache son visage entre ses deux mains, et gagne à pas précipités l'asile d'où il était sorti. Estelle n'ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule, les yeux fixés sur le berger, elle demeure immobile. Némorin, parvenu près des azeroliers, ne peut s'empêcher encore de tourner ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras, il lui crie adieu, répète deux fois cet adieu si triste, et se précipite dans la masure. La bergère demeura longtemps au même endroit; mais il ne parut plus. Décidée au seul parti qui lui restait, elle rappelle son mouton chéri, qui repasse aussitôt le fleuve; et elle reprend le chemin de Massane, en s'arrêtant à chaque pas.

Elle n'avait pas perdu de vue les arbustes qui ombrageaient la masure, quand tout à coup, au détour d'une haie, elle aperçoit un jeune homme qui vient lui présenter la main : c'était Méril. Estelle rougit; mais, voulant profiter de cet instant, elle le conduit aussitôt dans un petit bois de lentisque peu éloigné des bords du fleuve, et lui dit en tremblant ces paroles :

Pardonnez, Méril, à une jeune et timide fille qui jusqu'à ce jour a vécu libre et heureuse, d'éprouver un peu d'effroi au moment de se donner un maître. Je ne puis calmer le trouble qui remplit mon cœur; je m'adresse à vous pour le soulager. Mais, avant de vous ouvrir mon âme, comme je le dois, comme je le veux, j'ose vous supplier de me répondre avec toute votre franchise. Avez-vous pour moi de l'amour?

Estelle, lui répond Méril, je vous aime depuis deux ans. La violence que je me suis faite pour ne le dire qu'à votre père a rendu plus forte cette passion. La certitude d'être votre époux vient de la porter à son comble : ce sentiment m'est plus cher, plus nécessaire que la vie : il ne s'éteindra qu'avec elle.

A ces mots, Estelle pâlit, et renferme au fond de son âme l'aveu qu'elle était prête à faire. Elle garda un moment le silence; et s'efforçant de rassurer sa voix : J'estime vos vertus, dit-elle à Méril : mais, avant d'être votre épouse, je voudrais avoir eu le temps de chérir vos qualités. J'ose vous demander, j'ose attendre de vous une grâce que je n'obtiendrais pas de mon père. Différez vous-même notre hymen jusques à son retour de Maguelonne. Mon cœur sera vivement touché de cette marque d'égard; et si vous connaissiez ce cœur, vous ne dédaigneriez peut-être pas de lui commander la reconnaissance.

Vous demandez, lui dit Méril, un douloureux sacrifice; mais, puisque vous le souhaitez, il devient, il est nécessaire. Je vais parler à Raimond, je vais m'efforcer d'obtenir de lui ce qui ne doit coûter qu'à moi. J'ignore le motif de votre demande. Puisque c'est le secret d'Estelle, il est sûrement respectable. Adieu, comptez sur ma parole. Quand on ignore l'art de plaire, il faut du moins savoir obéir.

Méril la quitte aussitôt. Estelle demeure touchée de ses dernières paroles. Le fils de Maurice lui inspire un sentiment de pitié; mais Némorin, le seul Némorin pouvait lui inspirer de l'amour.

Tandis qu'elle employait les derniers efforts pour se conserver à lui, ce malheureux berger, en proie aux souvenirs cruels, aux réflexions accablantes, sans ami, sans consolateur, s'étonnait que sa vertu ne pût calmer ses chagrins cuisants. Sûr d'avoir rempli son devoir, il s'indignait contre lui-même de ne point éprouver de soulagement. Revenu sur le bord du fleuve, il ne pouvait dé-

tâcher ses yeux de la place qu'Estelle avait quittée. Assis sur un quartier de roc, regrettant son bonheur passé, calculant les longues années de son douloureux avenir, il se mit à chanter ces paroles :

C'en est fait, je succombe, ô fortune inhumaine !
J'ai perdu tout espoir de jamais te fléchir.
Hâte au moins mon trépas : quel barbare plaisir
Trouves-tu dans l'horrible peine
Qui, sans donner la mort, fait si longtemps souffrir ?

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure
Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir ?
Et toi que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,
Amour, âme de la nature,
J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir !

Contre tant de tourments je n'ai plus qu'un asile.
Comme moi, sans soutien, j'ai vu le faible ormeau,
Agité par les vents, déraciné par l'eau,
Tomber : alors il est tranquille.
J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie profonde s'empara de lui. Fixe, immobile, il regardait l'eau s'écouler avec des yeux mornes et farouches. Il se sentait le plus violent désir de se précipiter dans les flots ; et trois fois il saisit avec force la pierre sur laquelle il était assis, pour ne pas succomber à cette horrible tentation. Enfin, jugeant que ce lieu n'était propre qu'à augmenter son désespoir, il court rassembler son troupeau, se met aussitôt en marche, et, laissant Ners à sa droite, il dirige ses pas vers les montagnes de Vezenobre.

Arrivé près des bois de Meigron, il voit paraître un enfant de treize ans, qui vient, avec des yeux baignés de larmes, lui demander, d'une voix lamentable, de le sauver d'un grand malheur. Je gardais, lui dit-il, le troupeau de mon père ; mon chien dormait (eh ! le chien d'un berger de mon âge ne devrait jamais dormir) : un loup terrible, sorti du bois, m'a pris mon plus bel agneau, qui s'était un peu éloigné de sa mère. Le loup s'est enfui en l'emportant. La pauvre brebis s'est mise à courir après

son agneau : elle va périr avec lui, si vous ne venez pas à son secours; car je ne suis pas assez grand pour tuer un loup, mais je le suis assez pour aimer ceux qui me rendent service.

Némorin, touché de ces paroles, de la grâce, des pleurs de l'enfant; Némorin, dont le malheur augmente encore la sensibilité naturelle, saisit un fer de lance qu'il portait dans sa panetière, et qui s'adaptait à sa houlette : il appelle Médor, et, guidé par l'enfant, vole, s'enfonce dans le bois.

Némorin, l'enfant, Médor, courent sans reprendre haleine; ils n'aperçoivent ni loup ni brebis. L'enfant, qui excitait toujours le berger, le conduit par des détours jusqu'à une petite colline d'où l'on découvrait la plaine du Gardon et le village de Massane.

A cet aspect, Némorin s'arrête; il éprouve un transport de joie, comme s'il revoyait sa patrie après une longue absence; les regards fixés sur Massane, le cœur palpitant d'amour, il cherche la maison d'Estelle, il la distingue, et ses yeux se remplissent de douces larmes. Il éprouve ce qu'il n'espérait plus, une émotion presque agréable. Heureux sur cette colline, il forme le projet de s'y établir, d'y bâtir une cabane. O combien les amants sont insensés! combien les malheureux s'abusent! Ce même Némorin, qui fuyait la presqu'île de Ners parce qu'Estelle y était venue, veut demeurer sur la montagne, d'où il pourra voir tous les jours sa maison.

Après s'être rassasié de cette vue si chère, le berger se rappelle l'enfant, et se reproche de l'avoir oublié. Décidé à lui donner une de ses brebis pour remplacer celle qu'il a perdue, il le cherche, il l'appelle en vain. Égaré lui-même, il ne savait plus comment rejoindre son propre troupeau, lorsqu'il entend un bruit de sonnette, et reconnait bientôt ses moutons, conduits par l'enfant dont il était en peine.

Rassurez-vous, lui dit cet enfant : tandis que vous étiez ici, votre chien sauvait ma brebis; alors je me suis occupé de vous ramener les vôtres. Les voici : adieu, beau berger; la nuit est proche, il est temps que vous cherchiez une retraite. Notre ferme est trop loin pour vous l'offrir; mais au bas de cette colline vous trouverez le bon Rémistan, qui vous donnera l'hospitalité, et vous rendra tout le bien que vous avez voulu me faire.

En disant ces mots, l'enfant le prend par la main, le fait avancer quelques pas vers l'autre côté de la colline, lui montre le vallon de Rémistan, et disparaît comme un éclair.

Némorin jette les yeux sur ce vallon, et demeure enchanté de cette vue. Dans un espace d'un mille carré environné par des montagnes, il découvre une prairie coupée par plusieurs bouquets d'ormes et de sycomores. Une cascade bruyante s'y précipitait du haut d'un rocher, et devenait un ruisseau limpide. Sur ces bords, un petit verger planté des arbres les plus fertiles était fermé par une haie vive d'épine-vinette et de cognassiers. Plus loin, le ruisseau formait un étang au milieu duquel s'élevait une cabane ombragée de saules. De grosses pierres posées dans l'eau, à peu de distance les unes des autres, étaient le seul chemin pour y arriver. Un troupeau de moutons paissait au bord de l'étang, et un vieux berger couché sur l'herbe accompagnait avec sa flûte les linottes et les fauvettes.

Némorin descend dans le vallon, traverse la prairie, passe le ruisseau, et s'avance vers le vieux berger. Il était déjà près de lui, lorsqu'il le voit quitter sa flûte et se préparer à chanter. Alors Némorin s'arrête pour écouter ces paroles :

Dans cette aimable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempts de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.
Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême
C'est la paix, et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie :
Mes fruits sont doux, mon lait est pur ;
Sous mes pieds la terre est fleurie ;
Le ciel, sur ma tête, est d'azur.
Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage ;
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde, où tout l'inquiète,
L'homme est en proie à la douleur ;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.

De même cette onde en furie
Court dans ces rocs en bouillonnant;
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Némorin, après avoir entendu le chant du vieux berger, s'approche de lui, le salue, et lui demande l'hospitalité. Rémistan lui fait accueil, lui offre tout ce qu'il possède, et l'invite à le suivre dans sa cabane, pour lui présenter du lait et des fruits.

L'amant d'Estelle, conduit par son hôte, passe avec lui sur les pierres de l'étang. Il arrive dans la petite île, où tout ce qu'il voit charme ses yeux. La cabane était bâtie sur un tertre couvert d'arbustes. Des ruches posées à l'entrée étaient environnées de jasmins, de rosiers, d'acacias, qui nourrissaient les abeilles et embellissaient leur demeure. L'intérieur était une grotte tapissée d'une vigne sauvage. Du milieu des pampres jaillissait une source qui tombait près d'un lit de feuilles, s'échappait en murmurant dans un petit canal de mousse, et s'allait jeter dans l'étang. Plusieurs ouvertures pratiquées dans le roc renfermaient de grands vases remplis de lait; d'autres, moins hautes, étaient pleines de fruits rangés dans des corbeilles. Plus loin étaient rassemblés les outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les diverses graines du jardinage, tout ce qui est nécessaire à l'homme pour obtenir de la nature les biens qu'elle peut donner.

Que votre sort est digne d'envie! dit Némorin au vieux berger; vous coulez dans cette solitude des jours innocents et paisibles. Vous n'avez point à souffrir les injustices, les cruautés de vos semblables. Vous possédez les vrais biens; et l'amour, le redoutable amour ne trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr qu'aucun mortel sur la terre ne jouit de ce bonheur parfait. Celui dont le destin semble le plus doux a toujours des peines secrètes. Moi-même, qui remercie chaque matin l'Être suprême des dons qu'il m'a faits, je mêle quelquefois des larmes à cette source d'eau vive; je gémis... Ah! s'écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse?... A ces mots qui lui échappent, le vieillard, en souriant, découvre sa tête chauve : Regarde, mon fils, lui dit-il, regarde ces cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d'autres maux, préserve au moins de ceux de l'amour. Je ne pleure

plus ma maîtresse, mais je regrette ma patrie : ce sentiment ne s'éteint jamais.

Je suis né sur les bords de l'Isère. Soldat au sortir de l'enfance, j'ai passé mes belles années dans les camps du roi Charles VIII. J'ai fait les campagnes de Naples avec ce brave chevalier, l'honneur du Dauphiné, la gloire de la France, ce Bayard, dont les vertus ont plus illustré nos armes que toutes nos victoires en Italie. Libre à la paix, je fus retenu par l'amour dans cette belle contrée. J'aimai longtemps une bergère de Massane... De Massane? dit Némorin. — Oui, mon fils, et j'en fus aimé; mais ses parents la forcèrent de donner sa main à un autre époux. Résolu de la fuir, pour ne pas ajouter à ses maux, je vins cacher mon désespoir dans cette retraite écartée. Ici, accablé de douleur, mais du moins exempt de reproches, j'employai pour me guérir les secours que le ciel nous donne : la raison, le travail, le temps. Je défrichai ce vallon, je détournai ce ruisseau qui vivifie ma prairie; mes mains embellirent cette grotte, je plantai ces arbres que tu vois chargés de fruits; et ce troupeau, qui rumine là-bas à l'ombre de ces peupliers, vient tout entier de deux agneaux que m'avait donnés ma bergère.

Plus je m'occupai, moins je souffris. Je sus bientôt que ma maîtresse était heureuse avec son époux; j'en bénis Dieu, et je regardai ce bonheur comme la récompense d'avoir fait mon devoir. Peu à peu le calme revint dans mon âme, il ne me resta plus de mon ancienne passion qu'un souvenir doux, qui avait du charme, me rendait plus chère ma solitude, et m'attachait à la vie, en me faisant jouir du premier des biens, de l'estime de moi-même. Tranquille dans ce vallon, où j'ai tout créé, où j'ai tout vu naître, rien ne manquerait à ma félicité, sans un désir qui la trouble sans cesse.

Je suis vieux, j'approche du terme; je voudrais, avant d'y parvenir, revoir encore mon village, les champs où je fus élevé, la maison qu'habitait ma mère. Je ne l'y trouverais plus; mais j'irais pleurer sur sa tombe, mais je reconnaîtrais la place où, enfant, je la voyais filer. Ce besoin pressant de mon cœur se fait sentir tous les jours davantage, sans que je puisse espérer de le voir jamais satisfait. Seul, sans parent, sans ami, comment abandonner mon troupeau, ma cabane, tous mes biens? Comment m'exposer

à perdre dans un moment ce qui m'a tant coûté d'années? Qui prendrait soin de mon verger, de mes brebis, pendant mon absence? Quel serait l'aimable pasteur qui s'en chargerait jusqu'à mon retour?

Mon père, répond Némorin, je croyais mon âme fermée au plaisir; mais celui de vous écouter, et l'espoir de vous être utile, viennent de la ranimer. Je garderai vos brebis, vos ruches, votre cabane, pendant le temps que vous irez revoir encore votre patrie. J'ai aussi un troupeau; dans ce moment il est dispersé sur cette haute montagne. Permettez-moi de le faire entrer dans ce vallon, de le mêler avec le vôtre. Mes soins et ma tendresse les confondront. A votre retour, vous me rendrez le mien, et le bonheur dont vous aurez joui ne m'aura que trop payé d'un aussi faible service.

Ah! j'y consens, reprend le vieux pasteur; mais j'exige un serment de toi. Jure-moi, par ce que tu chéris le plus, que tu ne quitteras pas ce vallon avant que je sois revenu; et si je reste plus de deux ans, si la mort me surprend dans ma longue route, honore-moi en acceptant cette grotte, ce troupeau, ce vallon que j'ai cultivé, dans l'espoir de le laisser à un berger vertueux. Je t'ai trouvé: sois mon héritier.

Némorin voulut s'opposer à la volonté du vieillard; sa résistance fut vaine. Rémistan, avec la pointe de son couteau, grava sur un morceau d'écorce la donation faite à Némorin. Ce berger, à son tour, lui jura, par la bergère qu'il adorait et qu'il ne voulut pas nommer, de ne point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant, ajouta-t-il, je demande qu'il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne. Rémistan eut de la peine à l'accorder, mais à la fin il céda, et courut chercher à l'instant le troupeau de son jeune ami.

Tous deux le firent entrer dans le vallon; ensuite le bon vieillard établit Némorin dans la grotte. Il l'instruisit des principaux secrets qu'une longue expérience lui avait appris sur le soin des brebis, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie; et sans lui faire aucune question indiscrète, sans avoir l'air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans tous ses discours les consolations les plus propres aux maux qu'il lui voyait souffrir.

Après avoir ainsi passé une partie de la nuit, le solitaire et le berger se couchèrent sur le même lit de feuilles. La fatigue du jour précédent endormit Némorin. Alors Rémistan se leva, sortit de la grotte avec précaution ; et, sans attendre l'aube du matin, il se mit en marche à l'heure même.

LIVRE TROISIÈME.

Le véritable amour ne peut exister sans l'estime ; mais l'estime la plus parfaite ne suffit pas pour l'amour. Cette passion si douce et si violente, source de plaisirs et de peines, de tourments et de délices, cette flamme qui consume et fait vivre, ne s'allume jamais qu'une fois. Les âmes pures savent l'immoler à la vertu, et donner ensuite au devoir tout ce qui dépend encore d'elles. Mais cet attrait, ce charme irrésistible, cet élan rapide de toutes les pensées, de tous les sentiments vers un seul objet ; ces craintes terribles, ces vives espérances, et ces profondes douleurs pour un regard de colère, et ces ravissements inexprimables pour un serrement de main, on ne les éprouve plus ; ils sont passés avec le premier amour. Le cœur n'en est plus susceptible ; c'est le lis coupé sur sa tige : la plante vit encore, mais ne produit plus de fleurs.

Il n'était pas au pouvoir d'Estelle d'avoir de l'amour pour Méril. Elle n'en rendait pas moins justice à ses qualités. Certaine que l'estimable jeune homme tiendrait la promesse qu'il lui avait faite, elle craignait que son père ne voulût pas consentir à différer son hymen. Pour donner le temps au fils de Maurice de persuader Raimond, elle passa tout le jour dans la vallée avec Rose, et ne ramena que tard son troupeau. Un tremblement la saisit en entrant dans sa maison. Méril l'attendait à la porte : Rassurez-vous, lui dit-il, j'ai travaillé contre moi. Il n'eut que le temps de prononcer ces paroles : Marguerite et Raimond parurent.

Estelle, dit le vieillard, j'avais résolu de vous unir à Méril

avant d'aller à Maguelonne, où j'ai à m'acquitter d'une dette avec un berger des rives du Lez. Votre époux, qui ne veut pas être aimé par devoir, demande le temps de vous plaire. Je partirai donc avant ce mariage : pendant les deux semaines que durera mon absence, Méril demeurera chez Prosper, vous verra tous les jours, et se fera sans doute aimer. Dès le lendemain de mon retour, votre hymen s'achèvera, sans qu'aucun prétexte, ma fille, puisse reculer un moment qui sera le plus beau de ma vie.

Tandis que Raimond parlait, Estelle regardait sa mère, et lisait dans ses yeux attendris qu'elle partageait tous ses sentiments. Méril prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement, lui dit d'une voix tremblante : Quinze jours suffiront-ils pour obtenir dans votre cœur la place que je voudrais y occuper? Hélas! lui répondit Estelle, dès aujourd'hui la reconnaissance vous la donne dans mon estime. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille, et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'était point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit les pleurs d'Estelle baigner sa chevelure blanche, l'embrasse une seconde fois; et, détournant la tête pour cacher son émotion, il lui dit : Ma fille, je suis content.

Pendant le reste de la soirée, Méril, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son amour. Raimond lui marqua plus de tendresse, plus de confiance, et lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnait pour sa dot. Il conseillait à Méril de vendre ses biens de Lézan, et de venir s'établir à Massane, afin, disait-il, de ne pas vivre un jour seul loin de sa fille chérie. Marguerite l'écoutait avec transport; Méril consentait à tout : la pauvre Estelle, le cœur gonflé de soupirs, s'efforçait de remercier son père et de sourire à son époux.

Le lendemain, avant l'aurore, Estelle et sa mère préparaient tout pour le voyage de Raimond. Marguerite avait cousu dès la veille, dans une ceinture de peau, les pièces d'or que Raimond devait porter à Maguelonne. Estelle avait rempli de provisions un sac de cuir, que deux bergers attachèrent sur la mule du maître. Méril les aidait, en regrettant de ne pas suivre le vieillard. Mon fils, lui dit Raimond, je te laisse avec ta femme et ta mère. C'est en restant auprès d'elles que tu m'es le plus utile; c'est en vous

aimant réciproquement que vous me prouverez si vous m'aimez.

En prononçant ces mots il monte sur sa mule; et, sans vouloir qu'aucun de ses valets l'accompagne, il prend la route de Maguelonne.

Méril le suivit des yeux aussi longtemps qu'il put le voir. Ensuite, se retournant vers Marguerite et vers Estelle : J'ai perdu mon protecteur, leur dit-il; à présent qu'il est parti, personne ne m'aimera. Estelle et sa mère furent touchées de l'air sensible dont il dit ces paroles. Marguerite le rassura. Méril osa demander à Estelle la permission de la suivre quelquefois à la vallée; elle ne put la lui refuser.

Depuis ce moment l'amoureux Méril, sans fatiguer Estelle de ses assiduités, employa près d'elle ces soins délicats qui gagnent toujours un cœur tendre, lorsque ce cœur ne s'est pas donné. Trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'un chagrin profond dévorait Estelle, il cherchait à l'en distraire, sans chercher à le pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avait Estelle pour objet; chaque jour une douce surprise la forçait à la reconnaissance. Si la bergère parlait d'un site qui lui semblait agréable, le lendemain elle y trouvait une cabane qui portait son nom. Si de beaux agneaux attiraient d'elle un éloge, le soir les agneaux étaient dans sa bergerie. Méril prodiguait son or pour augmenter, pour embellir les champs, les possessions d'Estelle. Il s'efforça même d'acquérir les talents qu'elle aimait, et parvint à composer cette chanson, qu'il alla graver sur un hêtre :

J'aime, et je ne puis exprimer
Mes vœux, mon respect, ma tendresse;
Je ne puis chanter la maîtresse
Qu'il m'est si facile d'aimer.

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai dit rien de nouveau;
Ce n'est un secret que pour elle.

Si je parle de ses vertus,
Amis, parents, tout le village,
En ont parlé bien davantage,
Et les malheureux encor plus.

Si, plus hardi, j'ose entreprendre
De lui dépeindre mes tourments,
Mon cœur abonde en sentiments;
Mais mon esprit ne peut les rendre.

Taisons-nous, craignons d'offenser
La beauté pour qui je soupire,
Et cessons de si mal lui dire
Ce que je sais si bien penser.

C'étaient les premiers vers qu'avait faits Méril. Estelle les lut, et sourit; Méril se crut le plus heureux des hommes.

Il se trompait : la constante bergère n'était occupée que de Némorin. Tous les jours, avec son amie, elle conduisait son troupeau du côté de Ners. Dès qu'elle arrivait au pont, elle s'arrêtait, s'asseyait au bord du fleuve, et Rose allait sur l'autre rive s'informer du pasteur exilé. Rose revenait quelques heures après; son air triste annonçait de loin l'inutilité de sa course. Alors la bergère pleurait, alors elle s'imaginait que Némorin s'était précipité dans le fleuve. Tous les efforts, toutes les consolations de Rose ne pouvaient éloigner cette idée. L'approche du funeste hymen mettait le comble aux tourments d'Estelle. Toute espérance était perdue; Raimond devait revenir le lendemain.

Ce jour, qu'Estelle croyait être le dernier de sa liberté, elle se leva dès l'aurore, alla chercher son amie; et, gagnant toutes deux la vallée : Ma chère Rose, lui dit-elle, demain il ne me sera plus permis de m'occuper de Némorin; demain je ne pourrai plus prononcer ce nom chéri : profitons du moins, mon aimable amie, des derniers moments qui me restent. J'ai commencé plus tôt la journée, pour te parler de lui plus longtemps. Viens avec moi là-bas, vers ces deux aliziers qui ombragent cette fontaine couverte d'iris et d'adiante. C'est là que, pour la première fois après la défense de mon père, il osa venir m'aborder; c'est là... Je ne veux te le dire que lorsque je serai à la même place.

Alors elles marchèrent vers la fontaine en gardant toutes deux le silence. Dès qu'elles y furent arrivées, Estelle reprit avec un soupir :

Nous étions bien jeunes encore : c'était peu de temps après sa victoire sur Hélion. Tiens, ma Rose, j'étais assise là, appuyée contre cet arbre. Je filais ma quenouille, et je pensais à lui. Mon

fil s'était cassé, mon fuseau était par terre, je ne songeais pas à le ramasser. Tout à coup je le vois paraître... Il venait par là... il portait à deux mains son chapeau, dans lequel était un nid de fauvettes. En m'abordant, il se mit à genoux, me présenta le nid, et chanta une chanson que je n'ai jamais oubliée. Écoute-la, je veux te la dire. Je pleurerai peut-être en la chantant; mais ces larmes ne font pas de mal: d'ailleurs n'ai-je pas besoin de m'accoutumer aux larmes?

A ces mots, la bergère embrassa Rose, la tint un moment serrée contre son sein; puis, s'efforçant de retrouver sa voix : Mets-toi là, dit-elle; c'est là qu'il était, et voici ce qu'il me chanta :

Ce matin, dans une bruyère,
J'allais dénicher ces oiseaux,
Quand un vieux berger en colère
Est venu me dire ces mots :
Méchant, ton adresse cruelle
Mériterait qu'on la punît.
J'ai répondu : C'est pour Estelle;
Le vieux berger plus rien n'a dit.

Des petits la mère tremblante
Me suit dans le bois, dans les champs;
Elle crie, elle se lamente,
Et me demande ses enfants :
Rends-les-moi, rends-les-moi, dit-elle;
De mes amours c'est le doux fruit.
J'ai répondu : C'est pour Estelle;
La fauvette plus rien n'a dit.

Heureux oiseaux, à ma bergère,
Dans vos chants, peignez mon ardeur;
Hélas! une loi trop sévère
M'interdit un si doux bonheur.
Némorin, timide et fidèle,
Craint Raimond, se cache et gémit;
Son cœur parle toujours d'Estelle,
Mais sa bouche plus rien ne dit.

En s'entretenant ainsi, les deux bergères passèrent la journée à la fontaine des aliziers. Le discret Méril, respectant leur solitude, n'osa venir les troubler. Le soir, elles regagnèrent de bonne heure la maison, comptant que Raimond était de retour.

Il n'était point arrivé. Marguerite veilla toute la nuit en attendant son époux. Le soleil se leva sans que Raimond parût, il se coucha sans qu'on le revit. Marguerite versait déjà des larmes; Méril parlait d'aller à sa rencontre; Estelle, inquiète pour l'auteur de ses jours, oubliait son funeste hymen pour souhaiter le retour de son père.

Après trois jours d'une inutile attente, Méril, impatient, veut aller à Maguelonne. Il s'arme d'un bâton ferré, se fait suivre d'un de ses valets, dit adieu à Marguerite, à sa fille, et promet de ne revenir qu'avec Raimond.

Il part. La triste Marguerite reste avec Estelle et l'aimable Rose. Tous les soirs, la mère et ses deux filles (c'est ainsi qu'elle les appelait) vont attendre Raimond sur la route. Chaque jour elles avancent plus loin; et quand la nuit couvre la terre, elles reviennent fatiguées, mais ne se livrent au sommeil qu'après avoir adressé une fervente prière à Dieu pour qu'il veille sur les voyageurs.

Au moment de cette pieuse occupation, elles entendent aboyer les chiens; Estelle se précipite à la porte : c'était le valet de Méril. Il était seul, et portait une lettre. Il la présente d'un air qui glace d'effroi la mère et la fille. Marguerite tremble en rompant le cachet. Estelle et Rose l'écoutent; elle lit ce fatal billet :

Méril à Marguerite.

« Préparez toutes les forces de votre âme : je viens la frapper « du plus rude coup.

« La guerre s'est rallumée entre le roi d'Aragon et notre bon roi. « Des pirates catalans sont venus surprendre Maguelonne. Ils ont « égorgé les habitants, pillé, embrasé les maisons; et, remontant « sur leurs vaisseaux à l'approche de nos communes, ils n'ont « laissé que des cendres. Mon malheureux ami était dans la ville « la nuit de cet affreux carnage. Le peu de citoyens échappés « aux ennemis est revenu depuis leur départ. Raimond n'a « point reparu. J'ai cherché, j'ai demandé partout Raimond. Je « n'ai plus d'espoir de le retrouver. Tous les morts étaient inhu-« més quand je suis arrivé à Maguelonne.... Que ne le suis-je moi « même auprès du corps de mon ami!

« Adieu, sage Marguerite; songez qu'il vous reste une fille

« pour laquelle il faut que vous viviez. Il ne me reste rien à moi :
« aussi je vais dans un désert ; je vais attendre, loin de vous,
« que la mort me rejoigne à Raimond. C'est le seul moyen qu'ait
« mon cœur de ne plus fatiguer de sa constance celle à qui je n'ose
« dire adieu. »

Marguerite s'évanouit à la lecture de cette lettre. Estelle, fondant en larmes, s'empressait de la rendre à la vie ; Rose les secourait toutes deux. Enfin Marguerite reprit ses sens ; mais les pleurs ne la soulageaient point encore. Sa douleur profonde et muette ne pouvait pas sitôt s'exhaler. Après un long et morne silence, elle fit demander l'envoyé de Méril pour l'interroger elle-même sur les détails de son malheur. Cet envoyé n'était plus à Massane : son maître lui avait ordonné d'aller sur-le-champ à Lézan vendre ce qui lui restait de bien. Méril, décidé à ne plus revoir sa patrie, voulait aller finir ses jours dans une terre étrangère.

L'inconsolable Marguerite pensa mourir de sa douleur. Estelle lui prodigua ces soins si doux pour les âmes sensibles, et qu'elles seules savent rendre. Sans lui parler de consolations, elle avait l'art de lui en offrir. Au désespoir elle-même d'avoir perdu l'auteur de ses jours, en mêlant ses larmes à celles de sa mère, elle finissait par les essuyer. Tout ce que la tendresse la plus délicate peut imaginer, peut mettre en usage, fut employé par Estelle. Le ciel la récompensa en lui conservant sa mère ; mais, jusqu'au jour où elle fut certaine d'avoir ramené un peu de calme dans cette âme déchirée, la vertueuse bergère s'interdit de songer à Némorin.

Après deux mois donnés à ces soins pieux, Estelle permit à son cœur de s'occuper de son amour. Rien ne pouvait plus le contraindre. Méril, en s'expatriant, avait renoncé lui-même à ses droits. Marguerite était loin d'apporter des obstacles à une félicité qui seule pouvait soulager ses maux. L'aurore d'un heureux avenir commençait à luire aux yeux de la bergère ; il ne fallait plus que retrouver celui qu'elle aimait.

Marguerite fut la première à lui en parler ; Estelle rougit et l'embrassa. La bonne mère aussitôt envoya ses serviteurs sur les traces de Némorin. Estelle et Rose le cherchèrent dans les montagnes de Lédignan, dans les bois de Saint-Nazaire ; elles vinrent même jusqu'au vallon de Florian, s'approchèrent des bords du

Vidourle, et firent retentir du nom de Némorin les roches désertes de Couta. Toutes leurs courses furent vaines, nulle part on n'avait vu le berger. Les deux amies revenaient chaque soir plus affligées près de la bonne Marguerite, qui les consolait à son tour.

Un jour qu'Estelle et sa fidèle Rose s'étaient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d'une longue marche, elles s'étaient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage ;
C'est mon ami : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère plaintive ;
C'est encor lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire ;
C'est encor lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère ;
Oh ! c'est bien lui : rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi[1].

[1] Voici la chanson d'Estelle, dans la langue que parlait cette bergère.

Aï, s'avé din vostre villagé
Un jouïn' é téndre pastourel,
Qué vous gagn' au premié cop d'iel,
É pieï qu'à toujour vous éngagé ;
Es moun ami : rendé-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Estelle n'avait pas fini sa chanson, lorsqu'un enfant de treize ans, qui l'écoutait sans être vu d'elle, sort d'un bosquet peu éloigné, et lui dit d'une voix émue : Je le connais celui que vous cherchez ; suivez-moi, je vais vous rendre Némorin.

La bergère, à ce nom, ne peut retenir un cri de joie : elle serre la main de Rose, remercie l'enfant le plus doucement qu'il lui est possible, et toutes deux suivent le jeune guide.

Hilaric (c'était le nom de l'enfant) les conduit vers les bords du fleuve, détache une barque qu'un lien d'osier retenait, y fait entrer les deux bergères, saisit l'aviron, et les passe de l'autre côté.

Rose avait peur, Estelle la rassurait. L'enfant marche avec elles vers les bois de Maigron : elles font plusieurs détours, montent, descendent quelques collines, et trouvent enfin un sentier étroit qui les conduit au vallon de Rémistan; lieu charmant, mais lieu d'exil, où le fidèle Némorin passait les nuits à pleurer sa maîtresse, et les jours sur la montagne à regarder de loin sa maison.

Les derniers rayons du soleil n'éclairaient plus que le sommet des coteaux, lorsque Hilaric et les deux bergères arrivèrent dans cette vallée. Estelle promène des regards inquiets sur la cabane, sur le verger, sur les bords du tranquille étang : elle ne voit

Sé sa voix pléntiv' é doucéto
Faï soupira l'éco d'aôu boï,
É sé lou soun de soun aoûboï
Faï soungea la pastouréléto ;
Es moun ami : rendé-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé, quan n'aouso pas ren vous diré,
Sa guignado vous atténdris ;
Pieï, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un dous sourire,
Es moun ami : rendé-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Quan lou paouret s'én vén pécaïre,
En roudan proucho soun troupel,
Li diré : Baïla m'un agnel,
Sé li lou baïl' embé la maïre ;
Aï qu'es ben el ! rendé-lou-mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

point Némorin ; mais elle aperçoit de loin son troupeau, et reconnait le fidèle Médor. A cette vue, des larmes de joie coulent de ses yeux, son cœur palpite avec tant de vitesse, qu'elle est obligée de s'arrêter, et de s'appuyer contre un peuplier. Des caractères étaient tracés sur l'écorce ; Estelle lit ces paroles :

Arbre charmant qui me rappelle
Ceux où ma main grava son nom ;
Ruisseau limpide, beau vallon,
En vous voyant, je cherche Estelle.
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi ! que me voulez-vous ?

Si quelquefois, sous cet ombrage
Mes yeux succombent au sommeil,
Je la vois ; mais l'affreux réveil
M'enlève une si chère image.
O souvenir cruel et doux,
Laissez-moi ! que me voulez vous ?

Insensé, quel est mon délire !
Je ne vis que par mes regrets.
Ah ! si je les perdais jamais,
Que mon cœur serait prompt à dire :
O souvenir cruel et doux,
Revenez ! pourquoi fuyez-vous ?

Estelle essuyait ses yeux pour recommencer à lire ces vers, lorsque Hilaric découvrè Némorin qui descendait la montagne par le même chemin où ils étaient arrêtés. Estelle s'enfonce aussitôt dans un massif de coudriers ; Rose et l'enfant se cachent avec elle ; et la bergère tremblante observe d'un œil humide tous les mouvements du berger.

Il descendait en silence, la tête baissée, tenant dans ses mains un ruban vert qu'Estelle lui avait autrefois donné. Il s'arrêtait d'espace en espace, regardait ce ruban, le baisait, et continuait son chemin. Quand il fut arrivé près du lieu où les bergères étaient cachées, il fixa longtemps ce ruban, et tout à coup, détournant la tête : Pourquoi chercher, s'écria-t-il, à augmenter mes maux par le souvenir d'un bonheur passé ? Pourquoi conserver encore les gages cruels d'un amour qui jamais ne doit être heureux ? Je

ne veux plus te voir, fatal ruban, dont la couleur m'a trompé : va loin de moi, va pour toujours avec mes fausses espérances.

A ces mots il jette le ruban, et il paraît plus tranquille; mais le souffle du zéphyr emportant le ruban vers les coudriers, Némorin s'élance pour le reprendre; Estelle, plus prompte, le saisit, et, le présentant au berger : Il ne vous a pas trompé, dit-elle, puisque Estelle vous aime toujours.

Némorin, interdit, n'en peut croire ses yeux : il demeure sans mouvement. Tout à coup il jette un grand cri, tombe à genoux, et tend les bras vers Estelle.

La bergère, serrant sa main, le relève avec un doux sourire. Oui, lui dit-elle, c'est moi; nous n'avons plus de maux à craindre. Levez-vous, Némorin, levez-vous; notre bonheur va commencer.

Rose accourt avec Hilaric. Rose confirme au pasteur l'assurance d'une félicité qu'il regarde encore comme un songe; et lorsque l'heureux Némorin est enfin en état de les entendre, toutes deux le mènent au pied du peuplier, où il s'assied au milieu d'elles.

C'est là qu'Estelle lui raconte les événements qui se sont passés. Elle donne de nouveaux pleurs à la mémoire de son père, et Némorin n'a pas besoin de réflexion pour repousser loin de son cœur le moindre sentiment d'une joie qui aurait offensé sa bergère.

Dès qu'elle a fini son récit, Rose veut qu'à l'instant même le pasteur revienne à Massane. Némorin baisse les yeux, et, les relevant tristement vers Estelle : Mon bienfaiteur, lui dit-il, le vénérable Rémistan m'a fait jurer de l'attendre ici. Ce bon Rémistan m'a comblé de biens, lorsque, forcé de renoncer à vous, il ne me restait rien sur la terre. Dois-je manquer à mon ami ? dois-je violer un serment consacré par le nom d'Estelle ?

Estelle, affligée et surprise, n'ose prescrire à Némorin de manquer à sa promesse. Rose cherchait des raisons, quand Hilaric souriant : C'est de moi, dit-il, de moi seul que dépend votre bonheur. Écoutez, et rendez-moi grâce.

Il y a trois mois à peu près que j'étais sur cette colline, prenant des oiseaux au filet, quand le vieux Raimond, votre père, vint me prier de le conduire au vallon de Rémistan. Je quittai mes appeaux; je guidai le vieillard, non sans remarquer pendant le chemin qu'il était triste et rêveur. Nous trouvâmes le bon Ré-

mistan tressant des corbeilles d'osier à cette place où nous sommes. Raimond, après l'avoir salué, me demanda de les laisser seuls. Ce mot éveilla ma curiosité; et, faisant semblant de m'éloigner d'eux, je revins, pour les entendre, me cacher dans ces mêmes coudriers. C'était mal fait, j'en conviens; mais ma faute vous est utile.

Raimond commença par raconter au solitaire votre passion pour Estelle, ses projets de la marier avec Méril, et la promesse faite par vous de passer pour toujours le Gardon. J'admire et je plains Némorin, ajouta-t-il d'un ton touché. Je lui ravis sa maitresse, je l'exile de son pays; je veux du moins rendre doux cet exil: mais Némorin refuserait mes dons, il faut qu'ils passent par vos mains. J'y trouverai le double plaisir de faire du bien et d'être ignoré.

Je sais, poursuivit-il, que depuis longtemps vous êtes tourmenté du désir de retourner dans votre patrie. Vous m'avez fait offrir plusieurs fois de me vendre ce beau vallon : mettez-y vous-même le prix; je vais le payer à l'instant, pourvu que vous trouviez un moyen de faire accepter à Némorin ce faible dédommagement de tous les maux que je lui cause, et que vous ayez assez d'adresse pour obtenir de lui le serment qu'il ne sortira de longtemps d'ici.

Tel fut le discours de Raimond. Les deux vieillards méditèrent ensemble la manière de vous attirer dans ce vallon; ils convinrent de se servir de moi. Raimond me rappela bientôt; et, sans m'instruire de ses desseins que je savais, il m'envoya sur vos traces, avec promesse de me donner quatre agneaux, si je parvenais à vous amener dans ces lieux.

Je vous cherchai, je vous découvris dans la presqu'île de Ners, et vous observai, sans être vu, le jour où Estelle vint vous parler. Le lendemain, je vous suivis; je feignis d'avoir besoin de votre secours, et je vous conduisis ainsi jusqu'aux lieux où l'on voulait que vous vinssiez; Rémistan a fait le reste. Raimond me donna les quatre agneaux promis, en me recommandant le silence, que j'ai fidèlement gardé. Aujourd'hui j'ai entendu gémir Estelle; j'ai voulu finir ses chagrins, et j'ai pensé que la mort de Raimond me dégageait d'un secret qui vous rendait si malheureux.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin l'embrasse mille fois.

Ami, lui dit-il, puisqu'ils sont à moi, ce vallon, ce verger, ce troupeau, je te les donne dès ce moment. Qù'ai-jé besoin de rien posséder, puisque je vais vivre auprès d'elle?

Estelle, en approuvant le don de Némorin, parle longtemps avec complaisance de la bonté de son père; son amant ajoute à ces éloges; et ces deux cœurs vertueux, oubliant leurs maux passés, donnent ensemble des larmes à la mémoire de leur ancien persécuteur.

Cependant la nuit étendait ses voiles, il était temps de regagner Massane. Némorin part avec Estelle et Rose. Arrivés sur le bord du Gardon, ils trouvent des pêcheurs qui les passent à l'autre rive; de là ils n'ont qu'un court trajet jusqu'au village.

LIVRE QUATRIÈME.

Il faut l'avoir connu l'affreux malheur de vivre loin de ce qu'on aime, pour pouvoir se faire une idée des ravissements qu'éprouve notre âme lorsqu'on lui rend le bien qu'elle avait perdu. Il faut avoir répandu les larmes amères de l'absence pour sentir toute la volupté des douces larmes du retour. Je te plains, malheureux amant qu'un sort cruel a forcé de quitter l'objet de tes vœux. Chaque pas que tu fais ajoute à tes maux, chaque heure te rappelle un plaisir perdu; tu calcules avec désespoir tous les instants qui s'écouleront avant la fin de ton exil; tu crois les abréger en les recomptant. Tu portes sans cesse les yeux sur le chemin qui conduit aux lieux où tu laissas ton cœur; tu le mesures avec effroi; et le voyageur que tu découvres sur cette route te semble jouir d'un destin plus heureux que celui des rois. Je te plains; mais que tu seras digne d'envie le jour où tu revoleras vers elle, le jour où, reconnaissant de loin sa maison, tu la verras à sa fenêtre attendre l'heureux instant qui doit payer tant de chagrins! Ah! cet instant..., s'il se prolongeait, tu ne pourrais le supporter; ton âme, qui trouva de la force contre les maux, serait accablée de tant de bonheur.

Némorin l'éprouvait en traversant le fleuve, en se retrouvant dans cette vallée qu'il n'avait plus espéré de revoir ; en songeant qu'il allait vivre auprès d'Estelle, l'aimer, le dire hautement, et la posséder avant peu de mois. Cette idée, cette espérance, l'émotion qu'il ressentait, lui ôtaient presque la raison. Il marchait en silence, tenant le bras de sa bergère, le serrant sans cesse contre son cœur, et ne pouvant exprimer son ravissement qu'en pressant contre ses lèvres la main de Rose et de sa maîtresse.

La nuit était tout à fait fermée lorsqu'ils arrivèrent à Massane. Marguerite, inquiète de sa fille, avait envoyé des bergers, avec des pins allumés, pour chercher Estelle, qu'elle croyait égarée. Le plaisir qu'elle ressentit en la voyant paraître avec Némorin fut le premier qu'elle eût éprouvé depuis le trépas de Raimond. Elle embrasse le jeune berger, joint sa main à celle de sa fille : Son cœur t'a choisi, lui dit-elle ; ce cœur et le mien ont toujours été d'accord. Sois son époux, Némorin, et puisses-tu la rendre heureuse autant qu'elle est aimée de sa mère !

Estelle et Némorin tombent aux pieds de Marguerite. Cette bonne mère les bénit ; puis les relevant avec tendresse : Mes enfants, leur dit-elle, j'attends de vous une grâce. Trois mois sont à peine écoulés depuis la mort de mon digne époux. Permettez-moi de différer votre mariage jusqu'à la fin des six premiers mois. Je sais bien qu'à cette époque ma douleur sera la même, mais mon deuil paraîtra moins grand. D'ailleurs, malgré mon amitié pour Némorin, la seule idée qu'il n'était pas le choix de mon époux semble me prescrire ce retard. Pardonnez-le-moi, mes enfants ; la décence l'exige, et mon cœur le demande.

En disant ces mots, Marguerite s'attendrit, les deux amants la consolent, et promettent de ne point parler d'hyménée avant les six mois expirés. Némorin, après avoir cent fois remercié Marguerite, Estelle, Rose ; Némorin, transporté de joie, retourne dans son ancienne cabane, et se livre à la douce espérance que rien ne peut désormais s'opposer à son bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, il était à la vallée. Estelle et Rose ne tardèrent pas à l'y suivre. Toutes deux s'arrêtèrent de loin pour considérer le berger allant d'arbre en arbre reconnaître les anciens chiffres qu'il avait gravés. Il imprimait ses lèvres sur ceux qu'il retrouvait ; il écrivait de nouveau ceux que le temps avait



détruits. Némorin, ivre d'amour, ne pouvait se lasser de revoir ces lieux. Il promenait des yeux attendris sur tous les objets qui l'environnaient : il y revenait sans cesse, et leur adressait ces paroles :

Je vous salue, ô lieux charmants,
Quittés avec tant de tristesse !
Lieux chéris, où de ma tendresse
Je vois partout les monuments !

Lorsqu'une sévère défense
M'exila de ce beau séjour,
J'en partis avec mon amour,
Et j'y laissai mon espérance.

J'ai retrouvé, dans d'autres lieux,
Des eaux, des fleurs et de l'ombrage;
Mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,
N'avaient point de charme à mes yeux.

On n'est bien que dans sa patrie ;
C'est là que plaisent les ruisseaux ;
C'est là que les arbres, plus beaux,
Donnent une ombre plus chérie.

Qu'il est doux de finir ses jours
Aux lieux où commença la vie !
D'y vieillir près de son amie,
Sans changer de toit ni d'amour !

L'on était alors au commencement de l'été ; tous les troupeaux de la plaine devaient, selon l'antique usage, quitter bientôt les bords du fleuve, pour aller chercher dans les montagnes un ciel moins brûlant et des pâturages plus frais. Les seules brebis d'Estelle formaient un immense troupeau. Un maître était nécessaire pour veiller, dans un pays étranger, sur les pasteurs qui le conduiraient. Tant que Raimond avait vécu, il avait toujours fait ce voyage. Marguerite exigea que Némorin le fît à sa place.

C'est à toi, mon fils, lui dit-elle, de conserver le bien de ton épouse. D'ailleurs ton retour ici, ta passion pour Estelle, l'assiduité que tu ne pourrais t'empêcher de lui marquer, donneraient prétexte à la calomnie. Il faut t'éloigner, Némorin. Conduis nos

troupeaux à la montagne ; tu reviendras à l'automne ; le deuil d'Estelle sera fini : sa main te récompensera du sacrifice que je t'impose.

Cette résolution de Marguerite perça le cœur des deux amants ; mais ils en sentirent la nécessité. La bergère elle-même, malgré la douleur que lui causait la seule idée de se séparer encore de Némorin, la bergère l'exigea de lui ; et le malheureux pasteur, toujours soumis aux volontés d'Estelle, n'osa plus se plaindre dès qu'elle eut parlé.

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le pays qu'Estelle habitait. On s'y prépare dès longtemps. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre ; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes et des provisions. Le jour, le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit les chemins les plus difficiles, s'élance au sommet des rochers, s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles viennent les béliers, dont on a découpé la toison pour les peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'augmentent encore par ces ornements. Ils marchent suivis des chiens, armés de colliers brillants dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillants, soumis et fidèles, cèdent le pas aux béliers quand il n'y a point de danger à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeunes moutons et leurs mères ; troupe innombrable, dont les sonnettes accompagnent les bêlements des brebis, les aboiements des chiens, les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitants des hameaux, ils s'avancent en jouant des airs

auxquels on répond par des applaudissements. Les bergères sont sur leur passage : plusieurs d'entre elles versent des larmes; toutes font des vœux pour leur prompt retour; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

LES BERGERS.

Adieu, charmantes bergères,
Nous quittons ces beaux climats;
Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères :
Là, jusqu'à notre retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Adieu, nos amis, nos frères;
Adieu, fidèles amants;
Rapportez des cœurs constants
A celles qui vous sont chères;
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERS.

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront :
Mais vos bergers souffriront;
Et, pour soulager leurs peines,
Ils n'auront dans ce séjour
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Le voyageur solitaire
Qui verra notre pays
S'arrêtera tout surpris,
En disant à la bergère :
Hé quoi! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, point d'amour?

LES BERGERS.

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux,
Nous dirons : Vous êtes belles;
Mais pour nous, jusqu'au retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur,
Pour surprendre notre cœur,
Nous dirons : C'est inutile ;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour.

Tel est l'ordre de cette fête, que Némorin vit arriver avec tant de douleur. Il ne se trouva point au départ : de si nombreux témoins auraient gêné ses adieux. Tandis que tous les troupeaux se rassemblaient à la vallée, Estelle et Némorin s'étaient promis de se rendre à la fontaine des Aliziers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagnait son amie. Dès que Némorin aperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle ; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole ; un poids terrible les oppresse ; ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main, et, toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

Il faut donc vous quitter encore ! s'écria tout à coup le berger; il faut aller souffrir de nouveau les tourments qui m'ont pensé donner la mort ! et c'est vous qui l'avez voulu ! c'est vous qui l'avez commandé ! Ah ! je vous obéis , Estelle ; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté.

En disant ces mots, Némorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instants sans répondre. Enfin, d'une voix entrecoupée :

Voilà , dit-elle , comme tu me consoles ! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager ! Ingrat, c'est moi qui demeure, et c'est toi qui oses te plaindre ! c'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans frémir ! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Estelle t'attend, que rien ne viendra plus troubler...

Ah ! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le pasteur en reprenant sa main, pardonne au délire de la douleur. Je te quitte, je te quitte; ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentiments viennent accabler mon âme ; les idées les plus funestes

me poursuivent; une voix secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs.... O mon amie! ma douce amie! jure-moi de m'aimer toujours : tu me l'as dit mille fois; j'ai besoin de l'entendre encore; j'ai besoin que tu me répètes le serment de ne pas m'oublier...

T'oublier! interrompt Estelle : eh! regarde où tu me laisses; ici tout est plein de toi, ici je te verrai partout. Cette prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappellera Némorin. Je viendrai tous les jours à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison; je rentrerai dans la mienne, et toutes deux seront un désert. Ah! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie; craignons plutôt.... Tes terreurs viennent de passer dans mon âme; j'éprouve, comme toi, d'affreux pressentiments. Hier au soir l'oiseau de la nuit est venu sur ma fenêtre; j'ai entendu ses cris funèbres jusqu'à la naissance du jour. Mon ami, mon doux ami... Ah! ne pars pas; reviens près de ma mère : nos larmes l'apaiseront; ne pars pas, mon cher Némorin; reste avec la moitié de toi-même. Dis, mon ami, réponds-moi, réponds-moi : veux-tu ne pas partir?

Rose entendit ces paroles, et se pressa d'arriver. Némorin allait consentir à ce que désirait Estelle. La sage Rose s'y oppose; elle leur rappelle à tous deux la volonté de Marguerite, les bruits injurieux pour Estelle qu'occasionnerait le retour de Némorin, le respect, l'obéissance qu'ils devaient à leur tendre mère, surtout la peine qu'ils lui causeraient.

Rose parlait, les amants pleuraient; ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir; mais Estelle le retient : elle lui donne un bracelet de ses cheveux, que le berger mit sur son cœur; puis, pressant ses lèvres sur la main d'Estelle, il prononce adieu, le répète encore, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle aussi répétait adieu, lui disait de partir, et ne retirait pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne la triste Estelle, qui retournait encore la tête, et s'arrêtait pour lui tendre les bras.

Le berger, immobile, la suivait des yeux. Il ne la vit bientôt plus; alors, faisant un effort, il s'éloigne de la fontaine, et prend le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némorin rejoignit son troupeau. Il poursuivit sa route vers Anduze, gagna les bois de Valory, et, dirigeant ses pas vers la Mélouze, il arrive, après dix jours, sur les bords du Galaison.

C'était là qu'il devait passer l'été. Son premier soin fut de chercher les pâturages les plus solitaires. Éloigné de tous les autres bergers, occupé de la seule Estelle, il s'enfonçait dans la montagne, il gravissait les rocs escarpés. Impatient de voir finir le jour, il parquait ses moutons bien avant la nuit, et se hâtait de se retirer dans sa cabane, espérant arriver plus vite au lendemain.

Il avait déjà vu le soleil se coucher dix-sept fois, lorsqu'un matin, absorbé dans sa triste mélancolie, il se lève avant l'aurore, et va s'asseoir sur une roche écartée.

L'aurore ne teignait point encore l'horizon; les étoiles parsemaient de feux brillants la vaste étendue des cieux; la lune, sur son déclin, réfléchissait dans les ruisseaux sa lumière faible et tremblante; l'écho lointain des rochers répondait aux cris monotones des habitantes des marais; toute la contrée était couverte d'un voile sombre; quelques vers luisants, errant çà et là, se distinguaient seuls dans l'obscurité.

Némorin, après avoir longtemps considéré ce calme profond qui augmentait sa tristesse, tourne ses yeux vers l'orient, et chante ces paroles :

Du soleil qui te suit trop lente avant-courrière,
Étoile du matin, fais briller ta lumière !
Hélas ! pendant la nuit je désire le jour :
Mais, dès que ses rayons éclairent la contrée,
    Je ne puis souffrir sa durée
    Loin de l'objet de mon amour.

Tout est calme, tout dort dans ces tristes montagnes :
Les fidèles béliers sont près de leurs compagnes,
D'elles, de leurs agneaux, caressés tour à tour;
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille :
    Moi seul je gémis et je veille,
    Loin de l'objet de mon amour.

Hé quoi! sûr d'être aimé, certain d'unir ma vie
Au digne et tendre objet dont mon âme est ravie,

Le plus parfait bonheur m'attend à mon retour!
Je me le dis en vain; une terreur secrète
Me suit, m'agite, m'inquiète,
Loin de l'objet de mon amour.

Ainsi chantait le malheureux berger, et la diligente aurore commençait à couvrir les montagnes de couleur de rose et d'or. Némorin, jadis si sensible aux beautés de la nature, Némorin contemple sans plaisir le majestueux lever du soleil. Il retournait tristement à son troupeau, lorsqu'il aperçoit de loin une bergère qui venait vers lui. Son premier mouvement fut de fuir, pour ne pas se trouver sur son passage; mais il croit reconnaître cette bergère; il s'arrête en la regardant.

Elle approche à pas lents, les mains jointes, l'air accablé de fatigue et de douleur. Némorin la considère: quelle est sa surprise en reconnaissant Rose!

Rempli de trouble et d'effroi, il se précipite vers elle, il voit des larmes dans ses yeux. Couvert d'une pâleur mortelle, la bouche ouverte, il n'ose pas lui demander le sujet de son voyage; il attend en silence que Rose ait parlé.

Malheureux Némorin, dit-elle, je n'ai voulu confier à personne le triste devoir dont je viens m'acquitter. Estelle me l'a demandé; Estelle a exigé de moi que je vinsse vous porter les dernières expressions de son amour, les derniers adieux de son cœur... Que dites-vous? s'écria Némorin: Estelle ne vit plus... — Estelle vit encore; mais elle est morte pour vous.

A cette parole Némorin tombe sur la terre, privé de tout sentiment. Rose va chercher de l'eau dans une source voisine, la jette sur son visage, l'appelle, lui serre la main. L'infortuné ouvre les yeux, et les tournant douloureusement vers Rose: Achevez-moi, lui dit-il, par pitié, achevez-moi. Estelle a changé! Estelle ne m'aime plus!... Ma vie est un affreux supplice. Estelle a changé! Estelle ne m'aime plus! En répétant ces paroles, il retombe le visage contre la terre; il l'embrasse avec étreinte, comme son dernier asile; il mord les pierres et le gazon, qu'il trempe de larmes amères.

Estelle vous adore, lui répondit Rose; et cet amour qui ne peut s'éteindre, cet amour plus cher que sa vie, doit la rendre à jamais malheureuse.

A ces mots Némorin relève la tête : Elle m'aime! s'écria t-il; elle m'aime! Vous me l'assurez? Ah! vous ne me trompez pas? Si son cœur est encore à moi, parlez, je puis tout supporter.

Rose lui répète qu'il n'est que trop aimé. Le berger, plus calme, essuie ses pleurs, et prête une oreille attentive à ce récit de la fidèle Rose.

Huit jours ne sont pas écoulés depuis qu'Estelle me disait encore qu'avant trois mois vous seriez son époux. Nous venions ensemble tous les matins à la fontaine des Aliziers; nous y passions les journées à parler de vous; et quand le retour des glaneuses nous avertissait de regagner la maison, nous retournions près de Marguerite, à qui nous en parlions encore.

Un soir que nous étions occupées de cette douce conversation, nous entendons frapper à la porte; nous tressaillîmes malgré nous. Après nous être remises, Estelle et moi nous allons ouvrir. Jugez de notre surprise en reconnaissant Raimond et Méril! Le premier mouvement d'Estelle fut de se jeter au cou de son père. Elle le tient embrassé longtemps; et, sans prendre garde à Méril, elle court annoncer à Marguerite l'arrivée de son époux.

O mon ami! mes larmes coulent en me rappelant les transports, le délire de Marguerite. Elle ne pouvait croire à son bonheur; elle contemplait Raimond; elle le baignait de ses larmes, et les essuyait sans cesse pour le regarder encore, pour s'assurer que c'était lui qu'elle pressait contre son sein. Raimond, que ses pleurs étouffaient, faisait de vains efforts pour parler. Pressé tour à tour et à la fois par son épouse et par sa fille, ce vieillard, si peu caressant, ne pouvait suffire aux transports qui l'agitaient dans ce moment.

Enfin, quand leur joie commune fut un peu calmée, Raimond, prenant Méril par la main, le présente à Marguerite et à sa fille. Voilà mon libérateur, leur dit-il; voilà celui qui vous rend votre époux et votre père. Écoutez le touchant récit de ce qu'il a fait pour moi.

Alors, malgré les instances de Méril, Raimond raconte que, la nuit de son arrivée à Maguelonne, des pirates catalans vinrent surprendre et piller la ville. Éveillé des premiers, armé seulement d'un bâton, Raimond se défendit longtemps: mais, accablé par le nombre, il fut blessé, chargé de chaines, et traîné dans les

vaisseaux des vainqueurs, qui repartirent au point du jour. On le conduisit à Barcelone, où, après sa guérison, les pirates mirent un si haut prix à sa liberté, que le généreux Raimond résolut de rester dans l'esclavage plutôt que de causer la ruine de sa femme et de sa fille, en leur faisant savoir son infortune. Résigné à tous les malheurs de sa destinée, il était matelot sur les vaisseaux ennemis, et se reposait un jour sur le rivage de la mer, quand il vit paraître Méril.

Méril, après avoir cru Raimond tué, après nous l'avoir écrit, avait fait vendre ses biens de Lézan pour aller s'établir en Roussillon. Là, instruit par des prisonniers que Raimond était captif à Barcelone, il y courut avec sa fortune. Cette fortune devint le prix de la liberté de Raimond. Le vertueux Méril regarda ce jour comme le plus beau de sa vie. Plus heureux de sa pauvreté qu'il ne le fut jamais de ses richesses, il avait repris avec son ami la route de Massane, où ils venaient d'arriver.

Raimond pleurait en faisant ce récit. Il le termine en prenant la main de sa fille, et disant au bon Méril : Voilà le seul bien qui me reste; car tout ce que je possède ne payerait pas ce que t'a coûté ma rançon. Accepte-le, mon ami; non pour m'acquitter, j'aime à te devoir, mais pour ajouter encore à ce que tu fis pour moi.

En cet endroit, Némorin interrompit la jeune Rose : C'en est fait, dit-il, mon malheur est au comble : j'admire et j'aime mon rival. Méril a mérité la main d'Estelle. Qu'ils soient heureux ! qu'ils soient heureux ! et que je sois le seul à plaindre !

Après ce qu'avait fait Méril, poursuivit Rose, Estelle et Marguerite sentirent bien que rien ne pouvait suspendre un hymen auquel Raimond attachait son bonheur. Ce vieillard, sans s'informer de ce qui s'était passé pendant son absence, sans témoigner ni curiosité ni mécontentement, prit Estelle en particulier, et, lui montrant sur ses bras meurtris les marques récentes encore de ses chaînes : Quel jour, lui dit-il en la regardant, épouses-tu mon libérateur ? Estelle répondit : Demain.

A ce mot Raimond l'embrassa; mais, voyant qu'elle pâlissait, il la laisse avec Marguerite, et va préparer cet hymen.

Estelle vous écrivit. J'ai brûlé sa lettre, qui n'aurait fait qu'augmenter vos douleurs. Craignant votre désespoir, mon amie m'a demandé de partir avec Hilaric pour venir vous préparer à cette

affreuse nouvelle, pour venir pleurer avec vous, et vous offrir les consolations que l'amitié peut donner. Voilà le motif qui m'a guidée : mon ami, pardonnez-moi tout le mal que je vous fais.

Ils sont donc unis? demanda le berger d'un air sombre. Ils le sont, répondit Rose; et jamais hymen ne fut accompli sous de si tristes auspices. La malheureuse Estelle, pâle, les yeux rouges de larmes, s'est traînée jusqu'à l'autel. En se mettant à genoux, elle est tombée sur la pierre. Lorsqu'il a fallu prononcer le serment, ses sanglots, ses pleurs, ont étouffé sa voix; ses yeux se sont fermés à la lumière. Marguerite et moi, qui examinions tous ses mouvements, nous nous sommes précipitées vers elle; nous l'avons soutenue sur notre sein. Méril a voulu tout suspendre : mais Estelle, rassemblant ses forces, s'est relevée, a saisi la main de Méril, et, d'une voix ferme, a prononcé le terrible mot qui l'engage à jamais.

En sortant du temple, une fièvre ardente l'a saisie; nous avons tous craint pour ses jours. Méril, à chaque instant occupé d'elle, Méril, sans cesse attentif, jamais importun, lui a prodigué les soins les plus tendres. Il y a trois jours que les deux époux ont eu ensemble une longue conversation; en la terminant ils pleuraient, mais Estelle était plus tranquille. Depuis ce moment sa fièvre est calmée, et sa vie est en sûreté, du moins tant qu'elle ne vous reverra pas; mais si jamais vous cherchez sa vue, si vous osez vous présenter devant elle, c'en est fait de mon amie, votre présence la tuera. Je vous demande donc, Némorin, je vous supplie, par mon amitié constante, par les vertus de votre cœur, par votre amour pour Estelle, de ne point revenir dans votre patrie. Vous n'avez plus d'espoir, tout est fini pour vous. N'ajoutez pas à vos maux en augmentant ceux de votre maîtresse, en allumant la jalousie de Méril, en la rendant à la fois la victime de son père, de son époux et de son amant.

Rose se tut. Némorin gardait un farouche silence. Ses yeux secs étaient fixés sur Rose, sans la voir; sa respiration était entrecoupée; il ne pouvait ni parler ni pleurer. Rose attendit quelques instants : ensuite, lui tendant la main : Me haïssez-vous? lui dit-elle. Ce mot fit fondre en larmes le berger.

Moi, vous haïr, s'écria-t-il, vous qui seule sur la terre daignez plaindre mes malheurs! Moi, vous haïr, ma bonne amie! Ah! ce

cœur est à vous tant qu'il palpitera. Il n'a pas longtemps à vous aimer..... Au moins son dernier sentiment sera d'obéir à vos conseils. Je vais partir, ma chère Rose : je vais m'éloigner chaque jour davantage d'elle, de vous, de tout ce qui m'est cher ; je vais mettre, s'il est possible, toute la terre entre elle et moi. Adieu, mon amie, ma seule amie ; adieu pour toujours ! Rose, pour toujours ! Ce mot m'était si doux autrefois ! Qu'il m'est amer aujourd'hui ! Surtout ne lui parlez jamais de moi, ne prononcez jamais mon nom : dites-lui seulement que je suis parti, que je vais vivre loin d'elle, me guérir peut-être de mon funeste amour, m'efforcer d'imiter son exemple, oublier..... Non, Rose, non, jamais, jamais ! Dites-lui... dites-lui plutôt que mon dernier soupir sera pour elle ; qu'en expirant je prononcerai son nom ; que toujours..... Ah ! Rose, Rose, mon cœur ne me trompait pas le jour où je lui dis adieu ; le sien l'avertissait aussi..... Adieu, Rose, ma chère Rose ; adieu, vous ne me verrez plus.

A ces mots, il se jette au cou de Rose, et la presse dans ses bras. Cette bergère, qui de sa vie n'avait souffert qu'un berger lui baisât la main, embrassait elle-même son ami, mêlait ses larmes aux siennes, et le serrait contre son sein. Sa pudeur n'en était point alarmée : tant il est vrai que l'amitié purifie tout ce qui l'approche.

Enfin le malheureux pasteur s'arrache d'auprès de Rose, et s'éloigne d'un air égaré. Rose, effrayée de son désespoir, se lève et court après lui. Elle l'appelle, le rejoint, et, résolue à ne point le quitter dans ces premiers moments de douleur, elle s'attache à ses pas.

LIVRE CINQUIÈME.

Tendre amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance ; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des humains. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des maux de la nature, t'opposa seule à toutes les peines. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans

les pleurs les longs instants de cette courte vie; sans toi, frêles vaisseaux, privés de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Bienfaitrice de tous les mortels, dans la douleur, dans la joie, tu donnes seule des jouissances que les remords et la crainte ne viennent point empoisonner.

Rose fut trois jours avec Némorin, et lui prodigua pendant ce temps toutes les consolations que le malheureux amant pouvait goûter. Sans s'informer si la route qu'ils suivaient tous deux l'éloignait ou la rapprochait de Massane, Rose n'était occupée que de porter un peu de calme dans l'âme déchirée du berger. C'était l'ami de son amie : ce titre seul lui faisait chérir Némorin comme le plus aimé des frères. Rose lui donnait ce nom dans les villages où ils arrivaient le soir, et ou l'on s'empressait à l'envi de leur offrir l'hospitalité.

Hilaric suivait de loin l'aimable Rose, et ne venait point troubler les entretiens de l'amitié. Après trois jours cependant, il avertit la bergère qu'elle s'éloignait de plus en plus de son village; que les chemins pour l'y reconduire allaient lui devenir inconnus. Némorin se joignit au jeune guide pour engager Rose à retourner à Massane. L'amie d'Estelle n'y consentit qu'après avoir fait jurer au berger qu'il prendrait soin de ses jours.

Demeuré seul, le triste pasteur alla s'enfoncer dans les bois, où il demeura plusieurs semaines, se nourrissant de fruits sauvages, s'occupant sans cesse de sa douleur. Résolu de quitter l'Occitanie, il suivit le premier chemin; et, marchant sans tenir de route, après plusieurs jours qu'il ne comptait plus, il arriva dans la plaine de Sainte-Eulalie. Là il s'arrête épuisé de fatigue, se couche au pied d'un mûrier, et ses yeux se ferment quelques instants.

Il fut bientôt réveillé par une voix douce et tendre. Cette voix, qui n'était pas inconnue à Némorin, s'exprimait ainsi :

Vous qui loin d'une amante
Comptez chaque moment;

Vous qui d'une inconstante
Pleurez le changement,
Votre destin funeste
Pour moi serait un bien;
L'espoir au moins vous reste :
Il ne me reste rien.

J'aimais une bergère,
Je possédais son cœur;
Mais, hélas ! sur la terre
Il n'est point de bonheur :
Il ressemble à la rose
Qui s'ouvre au doux zéphyr :
Le jour qu'elle est éclose,
On la voit se flétrir.

L'objet de ma tendresse
A subi le trépas :
Beauté, grâce, jeunesse,
Ne la sauvèrent pas.
Je vais bientôt la suivre
Dans la nuit du tombeau :
Le lierre ne peut vivre
Quand on coupe l'ormeau.

Némorin, touché de ces accents, s'avança vers le lieu d'où ils partaient. Il aperçut un berger couché sur le gazon, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes. A peine l'a-t-il envisagé, qu'il reconnait Isidore, Isidore son ancien compagnon, le premier ami de son enfance, à qui Némorin n'avait pu dire adieu lors de son premier départ de Massane, et qu'il n'avait plus retrouvé dans ce village quand Estelle l'y avait ramené.

Les deux bergers, en se voyant, se précipitent dans les bras l'un de l'autre : ils restent longtemps embrassés : ils se regardent ensuite, devinent mutuellement leurs maux, et, sans se parler, ils se plaignent.

Némorin rompit le silence. Ami, dit-il, je le vois, nous souffrons pour la même cause, l'amour... Ah ! s'écrie Isidore, ne parle que de l'amitié.

A ce mot, il se jette de nouveau dans le sein de son ami. Cependant, pressés de s'apprendre leurs peines, ils vont s'asseoir contre

une haie de troëne qui s'élevait au-dessus de leurs têtes, et Némorin commence le récit de tout ce qu'il a souffert.

Il versa des larmes, il en fit répandre. Isidore les interrompt pour raconter ses infortunes.

Tu connais mes premiers malheurs; tu sais que, privé de mes parents dès le berceau, j'étais élevé chez le pasteur de Massane, ce bon et sage Casimir, que les pauvres pleurent toujours, et que les riches n'ont point remplacé. Il mourut le même jour où, pour la première fois, tu quittas notre village. Avant d'expirer il me dit ces paroles:

Mon fils, vous êtes d'un sang noble, mais vous ne possédez rien. Votre père, mon meilleur ami, me confia votre enfance. J'ai tâché de vous inspirer des vertus: c'est le seul héritage qu'un pasteur puisse laisser. J'y joindrai pourtant ce peu d'or que j'épargnai, non sur les pauvres, mais sur moi-même. Achetez-en un troupeau, si vous voulez continuer la douce vie des bergers. Si le sang dont vous sortez vous inspire d'autres désirs, allez combattre pour notre bon roi, et que votre valeur vous rende tout ce que vous ôta la fortune. Dans ces deux partis, mon cher fils, n'oubliez jamais la vertu, et songez quelquefois à ma tendresse.

En disant ces mots il expira. Je ne te peindrai point ma douleur; tu vois mes larmes couler au seul nom de Casimir.

Dès le lendemain je quittai Massane, qui me semblait un désert. Après t'avoir inutilement cherché, je résolus d'aller à Montpellier demander une épée à ce jeune héros, à ce fameux Gaston de Foix, qui tenait alors nos États. Je descendis vers l'antique ville de Sauve, je suivis les bords du Vidourle, et j'arrivai dans le vallon charmant où Saint-Hippolyte est bâti. Enchanté du paysage qui m'environnait, j'allai m'asseoir au bord de l'eau; je m'appuyai contre un vieux saule, pour rassasier mes yeux du spectacle qui les ravissait.

Nous étions alors aux premiers jours du printemps; toute la prairie était émaillée de fleurs; les tilleuls, les lauriers, les aubépins, embaumaient l'air; mille oiseaux se caressaient sur leurs branches; les taureaux, les béliers poursuivaient les génisses et les brebis sur l'herbe humide de rosée; le zéphyr agitait à la fois les arbres et les flots argentés. Ce doux murmure des ondes, mêlé

au doux bruit du feuillage, aux accents du rossignol, aux bêlements des troupeaux, portait dans mon âme un trouble involontaire ; et j'écoutais, hors de moi, cette chanson des bergères que j'entendais dans le lointain :

Voici venir le doux printemps,
Allons danser sous la coudrette ;
La nature a marqué ce temps
Pour que le plaisir eût sa fête.
Ah ! craignons de perdre un seul jour
De la belle saison d'amour.

De l'eau qui court sur les cailloux
L'agréable et tendre murmure,
Le bruit si léger et si doux
Du zéphyr et de la verdure,
Tout dit : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Le pinson dans ces bosquets verts,
Sur cet ormeau la tourterelle,
L'alouette au milieu des airs,
Le grillon sous l'herbe nouvelle,
Chantent : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Hélas ! hélas ! ce beau printemps,
Qui quelques jours à peine dure,
Ne revient point pour les amants,
Comme il revient pour la nature.
Craignez, craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Au milieu de la rêverie qui occupait tous mes sens, un doux sommeil vint me surprendre. A peine mes yeux s'étaient fermés, que tu m'apparus en songe. Oui, Némorin, je te vis avec ce même habit que tu portes, avec ce mouchoir de soie bleue négligemment noué sous ton menton. Tu t'appuyais sur ta houlette, tu fixais sur moi des yeux pleins de larmes.

Fuis, malheureux, me dis-tu ; fuis, il en est temps encore. Dans un instant tu ne le pourras plus. C'est ici que l'amour t'attend. Isidore, que je te plains ! tu ne le connais pas, ce redoutable amour ; ah ! puisses-tu ne le pas connaître ! puisses-tu ne ja-

mais sentir les maux que cause l'absence, les pleurs que fait verser la crainte, et les tourments de la jalousie, et les chagrins sans motif, et l'injustice des soupçons ! Isidore, mon cher Isidore, je suis moi-même un triste exemple des malheureux que fait l'amour. Tremble de devenir plus à plaindre que moi : tremble...

A ces mots tu disparais. Je me réveille aussitôt, baigné d'une sueur froide ; j'entends non loin de moi des cris ; j'aperçois deux jeunes bergères, pâles, tremblantes, éperdues, près de tomber dans le fleuve pour éviter un taureau furieux. Je me lève ; je vois e terrible animal bondir le long du rivage, la tête basse, l'œil à demi fermé, présentant deux cornes menaçantes, et jetant des flots d'écume de ses naseaux tout fumants.

Accoutumé dès l'enfance à terrasser les taureaux, je cours à lui, je l'excite, et l'animal vient à moi. Affermi sur mes pieds, j'attends le moment où il baisse le front pour m'atteindre ; je m'élance à ses deux cornes ; et, pesant sur l'une en élevant l'autre, je le renverse sans effort. Le taureau tombe, et roule dans le fleuve. Au bruit de sa chute, les deux bergères se retournent. Rassurées en voyant le taureau gagner à la nage l'autre rive, elles reviennent me remercier du service que je leur ai rendu.

O mon ami ! ce seul instant décida du sort de ma vie. Adélaïde (ainsi s'appelait la plus jeune de ces bergères) avait à peine seize ans. La douceur et la grâce se peignaient dans ses traits. Sa beauté, dont l'éclat frappait d'abord, semblait ensuite emprunter ses charmes de sa bonté, de sa candeur : en la regardant on l'admirait ; dès qu'elle vous jetait un coup d'œil, on l'aimait, sans songer qu'elle était belle.

Delphine, sa sœur aînée, me fit, je crois, quelques questions. A peine je l'entendis ; Adélaïde m'occupait tout entier. Lorsque je voulus répondre, ma langue resta glacée ; un tremblement me saisit ; je balbutiai quelques mots sans suite. Delphine s'aperçut de mon trouble ; elle parla bas à sa sœur : Adélaïde rougit ; je sentis moi-même que je rougissais, et mon embarras redoubla.

Les deux sœurs me quittèrent ; je n'osai les suivre. Elles s'arrêtèrent à peu de distance, et se mirent à cueillir des narcisses. Delphine choisissait les plus beaux : Adélaïde les prenait au hasard ; quelquefois même, toute pensive, elle laissait échapper ceux qu'elle avait déjà cueillis, et coupait l'herbe au lieu de la fleur.

Delphine, moins distraite que sa sœur, l'avertit bientôt que l'heure de la retraite était venue. Adélaïde se le fit répéter. Toutes deux prirent le chemin d'un château environné de tourelles, bâti sur le haut d'un mont. Un chevrier m'apprit que ce fort château était celui d'Aguzan; qu'il appartenait à un vieux chevalier, le plus riche, le plus puissant de la contrée, veuf depuis longtemps, et père de ces deux jeunes beautés.

Accablé de cette nouvelle, je vis sur-le-champ l'abîme de maux où m'allait précipiter un amour sans espérance. Tout ce que tu m'avais dit en songe revint s'offrir à mon esprit. Effrayé des malheurs qui m'attendaient, je voulus fuir; je repris ma route, et je ne pus jamais passer au delà du saule où je m'étais endormi. Assis à cette même place, les yeux fixés sur l'endroit où je l'avais vue, m'efforçant de songer à moi, et ne pouvant songer qu'à elle, j'attendis le lendemain.

Tant que la nuit dura, je me promis de partir au point du jour. Dès que l'aurore eut brillé, je résolus d'attendre le soir. Je parcourus la prairie en cherchant les fleurs qu'elle avait laissées tomber; je palpitais de joie en les retrouvant; je les couvrais de baisers. Plus riche de ce trésor que de tous les biens de la terre, j'allai me rasseoir au pied du saule, où je chantai ces paroles :

Beaux narcisses, qu'une bergère
Qui vous égalait en blancheur
Laissa dans ce pré solitaire,
Devenez à jamais ma fleur.

Depuis que cette main chérie
Vous a touchés, vous a cueillis,
Vous effacez roses et lis;
Vous êtes rois dans la prairie.

Belles fleurs, ma seule richesse,
Je veux jusqu'à mon dernier jour
Vous voir, vous respirer sans cesse,
Et m'enivrer ainsi d'amour.

Parer le sein de cette belle
Serait un destin plus flatteur;
Mais, en reposant sur mon cœur,
Vous serez toujours auprès d'elle.

En finissant ces derniers mots, j'entendis du bruit : je retournai la tête, et j'aperçus Adélaïde avec Delphine. Je me levai pour les saluer; je cachai mes fleurs dans mon sein, et feignis de vouloir m'éloigner; mais Delphine m'arrêta :

Berger, dit-elle, c'est à nous de fuir, si nous interrompons vos chansons. Mes chansons, répondis-je en tremblant, n'intéressent ici personne. Pardonnez à un étranger de s'être oublié dans ces lieux charmants.

Vous pouvez y demeurer sans crainte, me dit alors Adélaïde; ces prés appartiennent à mon père, et nous vous devons assez pour ne pas vous regarder comme étranger.

En disant ces mots, son front se colore; elle jette à Delphine un regard timide, comme pour demander l'approbation de ce qu'elle m'avait dit. Je voulus répondre, je ne le pus jamais. Delphine eut pitié de mon embarras; elle me demanda mon nom, ma patrie, quel motif me conduisait à Saint-Hippolyte. Je n'hésitai pas à lui raconter qu'ayant perdu le bon Casimir, j'étais sans ami, sans asile, et que j'allais me faire soldat dans les troupes de Gaston de Foix. Delphine me détourna de ce dessein; Adélaïde ajouta que Casimir n'était pas le seul qui sût aimer la vertu malheureuse.

Dans ce moment un bruit de cors fit retentir la prairie. Bientôt arrive une meute, conduite par plusieurs valets; au milieu d'eux, un vieillard d'une physionomie grave et noble, armé d'une longue arbalète, donnait l'ordre à tous les chasseurs.

Il parut d'abord étonné de trouver ses filles dans la prairie; mais Delphine s'élance à son cou, lui souhaite une heureuse chasse, et l'assure qu'elles ne se sont levées si matin que pour s'occuper de ses intérêts.

Depuis quelque temps, dit-elle, vous cherchez un premier berger; en voici un des Cévennes, où les pasteurs sont si renommés. C'est moi qui réponds de lui; vous ne le refuserez pas quand vous saurez ce qu'il fit pour nous.

Delphine raconte alors le péril dont je l'avais sauvée. Le vieux Aguzan m'interroge; je répète en rougissant ce que j'avais dit à sa fille. Le vieillard me prend à son service, me tend la main en signe d'amitié, et charge un de ses veneurs de me conduire aux bergeries.

En m'éloignant, je rencontrai les yeux d'Adélaïde. Ce seul coup d'œil acheva de m'ôter ma faible raison. Je courus m'emparer du troupeau. Dès le lendemain je le conduisis dans cette belle prairie devenue si chère à mon cœur. Adélaïde y vint encore : j'osai l'aborder, j'osai lui parler ; elle me répondit avec cette douceur, cette grâce, cette modestie, qui épurent l'amour en même temps qu'elles l'augmentent, et font de la plus ardente des passions la plus aimable des vertus.

Adélaïde me parla de mon sort, forma des vœux pour mon bonheur, m'instruisit des moyens de plaire à son père. Je sus les mettre en usage. Au bout de quelques semaines, j'étais le favori du vieillard. Je présidais à la ferme, aux troupeaux, à la maison ; Adélaïde me félicitait, et je ne pouvais lui répondre ; je ne pouvais lui parler à mon gré de mon bonheur, de ma reconnaissance. Dans la crainte d'en trop dire, je n'en disais pas assez. Le respect que m'inspirait sa présence était plus grand que mon amour.

Nos douces conversations devinrent de plus en plus fréquentes. Adélaïde et Delphine se rendaient tous les matins à la prairie ; j'étais au château le reste de la journée. Jamais je ne prononçais le nom d'amour, et cependant Adélaïde était bien sûre que je l'adorais ; jamais elle ne me dit un mot que son père n'aurait pu entendre, et j'étais certain d'être aimé d'elle.

Enfin j'osai lui déclarer ma naissance ; cet aveu fit plaisir à son cœur. Un rayon d'espoir entra dans nos âmes. Insensés que nous étions !

Un jour, plus tard qu'à l'ordinaire, Adélaïde vint à la prairie. Elle était triste ; son visage n'avait plus ces couleurs brillantes qui la faisaient ressembler à la pomme vermeille. Ses yeux avaient perdu leur éclat ; ses mains tremblaient en pressant les miennes. Mon ami, me dit-elle d'une voix faible, hier au soir mon père nous annonça que, pour procurer à ma sœur le parti le plus brillant de la province, il avait décidé que je prendrais le voile. Delphine a fait un cri d'horreur. Elle s'est jetée aux pieds de mon père, elle l'a supplié de rompre un hymen qui nous rendrait toutes deux malheureuses. Mon père l'a repoussée ; irrité de ses prières et de mon silence, il m'a déclaré d'un ton terrible que dès demain il me conduirait au couvent d'Anduze, d'où je ne sortirais plus. Les larmes, les cris de ma sœur n'ont fait qu'allumer

sa colère. Son ambition est flattée d'avoir pour gendre le comte d'Assier; et la tendresse qu'il avait pour moi est immolée à cette ambition.

Mais je n'irai point au couvent. Le trouble, l'effroi que j'ai ressentis, la fureur où j'ai vu mon père, m'ont causé un saisissement qui doit avoir des suites funestes. Une fièvre ardente m'a consumée toute la nuit; ma tête et mes entrailles brûlent; je peux à peine me soutenir. La certitude où je suis de succomber à mes maux me les a fait surmonter pour venir te voir encore, pour venir dire le dernier adieu à cette belle prairie, asile de nos amours. Mon cœur s'attendrit en la regardant; mes larmes coulent en fixant là-bas ce vieux saule où pour la première fois... Ah! mon cher Isidore, emmène-moi d'ici; j'y regretterais trop la vie.

En disant ces mots, je la sens défaillir. Je la soutiens, je l'appelle; elle ne me répond plus. Je la porte évanouie jusques au château, où ses femmes la mettent au lit.

En peu de temps le mal fut à son comble. Le vieux Aguzan voulut que je soulageasse Delphine dans les soins qu'elle rendait à sa sœur. Grâces à cet ordre si cher, je ne quittai plus Adélaïde, toujours occupé de la servir, sans cesse à genoux au pied de son lit, tandis que Delphine était au chevet; nous passâmes ainsi neuf jours et neuf nuits, versant des pleurs dès qu'Adélaïde reposait un seul moment, et composant notre visage aussitôt qu'elle nous regardait. Ah! mon ami, que ces joies feintes sont douloureuses! Que nous avons souffert, Delphine et moi, en cachant nos larmes sous un air riant, en affectant une espérance qui n'était pas dans nos cœurs! La mort, la mort, que nous redoutions tant pour Adélaïde, eût été cent fois plus douce pour nous que ce supplice continuel.

Cependant le vieux Aguzan, touché du danger de sa fille, avait envoyé chercher des secours à Montpellier. Le médecin attendait le onzième jour pour nous prononcer notre arrêt. Il vint ce onzième jour: le médecin nous abandonna; je tombai sans mouvement en le voyant partir.

Revenu à moi, j'allai prendre ma place auprès du lit d'Adélaïde. Elle ne connaissait personne; le délire l'égarait depuis trois jours. Elle me fixa cependant; et, me regardant avec ce rire affreux qui fait couler les larmes des indifférents:

Je suis guérie, me dit-elle; j'épouse demain Isidore; demain je

deviendrai la femme du plus aimable des époux. Après cela je mourrai, je l'ai promis. Je veux que vous soyez à mes noces, et que vous mouriez avec moi.

En prononçant ces paroles insensées, elle me tendit la main; mais, son père ayant paru, elle me repoussa loin d'elle, prononça le nom de couvent, et son délire fut de désespoir.

Le mal sembla diminuer aux approches de la nuit. C'était la douzième que Delphine et moi nous passions sans que nos yeux se fussent fermés. Delphine fit retirer son père : accablée de fatigue, elle se jeta sur un lit de repos, où le sommeil, malgré sa douleur, s'empara bientôt de ses sens. Toutes les femmes, tous les valets d'Adélaïde, étaient endormis. Je veillais seul dans sa chambre. Elle état calme : accablée par la force du mal, elle reposait ou semblait reposer. Je la considérai longtemps : je contemplai ce visage, le plus beau de la nature peu de jours auparavant, maintenant rouge, allumé, couvert d'une peau tendue; cette bouche, l'asile des amours, d'où ne sortaient jamais que des paroles de bonté ou de tendresse, exhalant une haleine brûlante et précipitée. Je voulus la respirer, j'eus l'espoir de prendre son mal et de mourir avec elle. J'approchai doucement ma tête de la sienne, je me plaçai sur son chevet, et je recueillis avec un affreux plaisir le souffle qui sortait de son sein.

L'espèce de bonheur dont je jouissais en me trouvant appuyé sur le même chevet qu'Adélaïde, la fatigue extrême et les veilles des jours précédents, me firent succomber malgré moi, non au sommeil, mais à un accablement profond qui m'ôta l'usage de mes facultés. Toutes mes forces étaient épuisées, tous mes sens étaient émoussés; à force d'avoir souffert, je ne sentais plus mes maux, et j'éprouvais ce repos horrible que donne l'anéantissement. Mes yeux cependant ne se fermèrent pas : mes yeux ne se détachèrent point d'elle, puisque je crus la voir; je la vis en effet tourner la tête, me regarder, se soulever doucement, s'appuyer avec peine sur son coude; et, fixant ses regards sur moi, elle me dit ces paroles, qu'il me semble encore entendre :

Mon bien-aimé, je vais vous quitter, je vais vous quitter pour toujours. Je vous remercie de m'avoir aimée; vous avez rendu heureux tout le temps de ma vie où je vous ai connu. Je meurs, mon ami; mais je suis bien sûre que je ne mourrai point dans

votre cœur, et qu'une autre n'y prendra jamais ma place. Pour moi, si, comme je l'espère, on peut aimer encore après la mort, mon âme, en attendant la vôtre, s'occupera toujours de vous, suivra vos pas, vous environnera sans cesse, sera le témoin assidu de vos actions, de vos sentiments. Pensez-y toutes les fois que vous pleurerez votre amie; vos larmes en seront moins amères. Adieu, adieu, mon ami; ma mort n'est point douloureuse, puisque je meurs presque entre vos bras. Elle serait plus douce encore, si je pouvais vous dire : Adieu, mon époux. Recevez ce titre, mon bien-aimé : je vous le donne en ce moment; j'en prends à témoin Dieu qui nous voit toujours, et la mort qui est sur ma tête. La voilà, je la sens. Recevez vite, mon époux, cet anneau que je porte depuis mon enfance, et que je vous donne en gage de ma foi. Recevez encore ce baiser de votre épouse; c'est le premier et le dernier qu'elle ait donné.

A ces mots je sentis ses lèvres se poser doucement sur mon front, et une larme brûlante tomber de ses yeux sur ma joue. Je revins aussitôt à moi; je la regarde... elle n'était plus. Elle n'était plus, Némorin; et je me trouvai l'anneau qu'elle avait porté dès l'enfance, et je sentis sur mon visage la larme brûlante tombée de ses yeux...

Je me lève, je m'écrie, je la nomme mon épouse, je la presse contre mon cœur. Delphine, éveillée, veut en vain me calmer; je repousse loin de moi Delphine. Elle redouble ses efforts; elle craint l'arrivée de son père; elle commande aux valets qui accourent de m'arracher du corps de sa sœur. On me saisit, on veut m'emporter; je me jette, je m'attache à la terre; je me traîne jusqu'à ce lit, contre lequel je frappe ma tête; mon sang se mêle à mes pleurs, et ruisselle sur mon visage. Delphine me demande à genoux de la suivre hors de cette chambre. Elle me fait sortir du château; et, craignant la fureur de son père, instruit par tant de témoins, elle exige de moi le serment de m'éloigner de ce lieu de douleur. Je lui devais ce serment. J'allai me cacher dans les bois voisins, accablé d'une douleur stupide, incapable d'avoir une idée, errant la nuit dans les cavernes en poussant des cris affreux, en appelant Adélaïde, et me couchant tout le jour le visage contre la terre pour ne plus voir le soleil.

Enfin je sortis de ces bois. J'allai de village en village, me

plaignant partout de mes maux, demandant du pain, qu'on me donne comme à un malheureux insensé. J'appris hier que les Espagnols nous avaient déclaré la guerre, qu'ils parcouraient notre patrie le fer et la flamme à la main. Je les cherche pour qu'ils me tuent.

Voilà quel est mon sort, ami : crois-moi, pleure Adélaïde, mais ne cherche pas à me consoler.

Tel fut le récit d'Isidore. Némorin, sans lui répondre, le presse longtemps dans ses bras. Résolus de ne plus se quitter, les deux infortunés se lèvent, et vont se remettre en marche, lorsqu'un bruit qu'ils entendent derrière la haie contre laquelle ils étaient assis leur fait tourner les yeux de ce côté. Ils aperçoivent un guerrier debout, qui fixait sur eux des yeux attendris.

Ce guerrier, à peine âgé de dix-neuf ans, était d'une taille haute et svelte; son visage, doux et beau, avait toutes les grâces de la jeunesse; ses longs cheveux noirs tombaient en tresse sur son armure; son casque était à ses pieds; une écharpe blanche, semée de fleurs de lis d'or, soutenait sa riche épée. Tout annonçait qu'il était prince; et ses yeux, ses traits, son air de grandeur, de courage et de bonté, disaient que c'était un héros.

Les deux pasteurs, saisis de respect, se retiraient en silence, quand le prince s'avançant vers eux :

Demeurez, bergers, leur dit-il; je n'aime à voir fuir devant moi que les ennemis de la France. Caché parmi ces arbustes, je viens d'entendre vos discours; j'ai donné des larmes à vos malheurs. Je vous demande d'accepter de moi toutes les consolations que mon amitié peut offrir. Je suis né prince, mais je suis homme; et mon cœur rapproche de moi tous ceux que ma fortune en éloigne. Rassurez-vous donc, pasteurs, et daignez avoir confiance aux paroles de Gaston de Foix.

A ce grand nom de Gaston, les deux bergers mirent un genou en terre. Gaston, neveu de Louis XII, était gouverneur de l'Occitanie; sa justice et sa bonté le rendaient cher à toute la province. Il n'était pas un berger qui n'eût entendu parler de Gaston; tous savaient que c'était à lui qu'ils devaient le bonheur dont ils jouissaient. La mère qui, chaque matin, enseignait à son enfant à remercier l'Être suprême, lui apprenait en même temps à bénir le nom de Gaston.

Le prince se hâta de relever les bergers. Que je me sais gré, leur dit-il, de m'être éloigné de mon camp pour respirer ici la fraîcheur du matin! Hier j'ai secouru deux infortunés; Dieu m'en donne la récompense en m'en adressant deux autres.

A ces mots il tend la main aux bergers, qui la baignent de leurs larmes. Ne me quittez plus, ajouta Gaston, venez avec moi défendre vos frères. Le vertueux Louis, jugeant du cœur des rois par le sien, a pensé que les traités étaient plus sûrs que les conquêtes; il est puni de sa confiance. Le perfide roi d'Aragon vient d'envoyer une armée, sous la conduite du vaillant Mendoze. La moitié du Languedoc est ravagée; Mendoze est déjà sous les murs de Nîmes. Je vais mourir, ou les défendre. Suivez-moi, braves pasteurs; changez vos houlettes contre des lances; et que la gloire de servir utilement la patrie vous console d'avoir en vain servi l'amour.

Il dit : les deux bergers, décidés à ne plus quitter le héros, prennent avec lui la route de son camp.

LIVRE SIXIÈME.

O grandeur, que tu es belle quand la vertu te rend utile! Que le spectacle de l'homme puissant, occupé de secourir ses frères, est doux pour une âme sensible! Combien de fois j'en ai joui! combien j'ai vu d'infortunés environner en pleurant celui qui finissait leurs peines; celui qui, né dans la pourpre royale, abandonne son palais pour voler à leur chaumière, pour la rétablir si elle est détruite, pour y ramener l'abondance! Je le vois tous les jours, ce mortel bienfaisant, parcourir ses immenses domaines, et choisissant, pour s'y rendre, l'instant où le pauvre a besoin de lui. Là où l'hiver est plus rigoureux, où le feu vient d'exercer son ravage, où des fleuves débordés ont emporté l'espoir du laboureur, c'est là qu'il faut sûrement l'attendre. Occupé de suivre le malheur, il arrive presque aussitôt que lui pour en effacer les

traces. Il parait, et le pauvre est riche, l'infortuné sèche ses larmes, l'opprimé rentre dans ses droits. C'est pour eux qu'il aime son rang, c'est pour eux qu'il a des richesses. Sa récompense est son bienfait même, surtout quand il reste ignoré ! Ah ! que sa modestie se rassure ! mon respect et mon amour m'empêcheront de le nommer.

Isidore et Némorin, guidés par l'aimable prince qui s'intéressait à leur sort, suivaient en silence la route de son camp, lorsque le jeune Gaston, pour les distraire de leurs maux, les entretient de leur patrie, des avantages qui la distinguent des autres États de Louis, et de cette ville célèbre où tous les ans les troubadours vont disputer l'églantine d'or, la violette, le souci, qui sont le prix du génie. Le prince ignorait l'origine de cet usage fameux ; Némorin, pour la lui apprendre, chante la romance de Clémence Isaure.

CLÉMENCE ISAURE,

ROMANCE.

A Toulouse il fut une belle ;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parents, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux :
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
Ah ! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur !
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour :

Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
Mon ami, cédons à l'orage;
Va trouver le roi des Français :
Emporte mon bouquet pour gage
Des serments que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant;
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part : la guerre commence,
Et s'allume de toutes parts;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore;
Lautrec court lui servir d'appui :
C'était le vieux père d'Isaure :
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas! sa blessure est mortelle!
Il sauve Alphonse, et va périr.
Le vieillard fuit; Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir :

Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils ;
Je me venge en sauvant ta vie :
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière ;
Rends les jours de Clémence heureux ;
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux.
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fût laissé par elle
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Némorin achevait sa romance, lorsqu'ils arrivèrent au camp du héros. Les deux pasteurs s'arrêtent à cette vue. Ces faisceaux de lances brillantes, ces pavillons dont les banderoles flottaient dans les airs, ces drapeaux, ces étendards, tout cet appareil guerrier les remplissait d'admiration. Le prince s'en aperçut :

Bergers, leur dit-il, voilà nos cabanes : elles sont moins paisibles que les vôtres; mais l'amour les habite aussi. Au milieu du tumulte des armes, nous soupirons ici comme vous, et comme vous nous sommes fidèles.

Comme il parlait, il voit venir au-devant de lui les principaux chefs de l'armée, le brave Narbonne, le jeune Bernis, le prudent

Crussol, l'aimable du Roure. Ces vaillants guerriers, dont les nobles aïeux furent l'honneur de l'Occitanie, amènent à leur général un soldat de la garnison de Nîmes, blessé et haletant de fatigue. Ce soldat remet à Gaston une lettre de Talleyrand, le gouverneur de la ville, et raconte que, poursuivi par les Espagnols, dont il a traversé le camp, il a reçu deux coups d'arbalète, qui n'ont pas arrêté sa course. Le prince comble de ses dons le soldat, et commande à Némorin d'avoir soin de ses blessures.

Le berger n'avait pas besoin de cet ordre; il a reconnu ce jeune envoyé; c'est Hilaric, c'est l'aimable enfant qui conduisit Estelle au beau vallon. Némorin l'embrasse mille fois. Dès que ses blessures sont pansées, il lui demande quels événements l'ont fait sortir de sa patrie, depuis quel temps il a quitté Massane : il n'ose prononcer le nom d'Estelle, mais il multiplie ses questions sur tout ce qui a rapport à cette bergère.

Tu ignores donc nos malheurs? lui répondit Hilaric. Un détachement de l'armée espagnole a pénétré dans nos retraites, ravagé nos biens, brûlé nos maisons...

Que dis-tu? s'écria Némorin : et tu ne me parles pas d'Estelle!

Elle a fui, répond Hilaric, avec la plupart de nos habitants. Estelle, Méril, Marguerite, le vieux Raimond, Rose et moi, nous sommes venus chercher un asile dans les murs de Nîmes. Mais le terrible Mendoze est arrivé dès le lendemain; Mendoze a bloqué la ville. Notre gouverneur va manquer de vivres; il a fait demander un soldat qui voulût tenter de passer à travers le camp espagnol, pour porter une lettre à Gaston; je me suis offert. J'ai réussi, et votre prince est instruit que, s'il tarde encore deux jours, Nîmes est forcé de se rendre. Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin lui fait répéter qu'Estelle est échappée à tous les dangers. Il apprend, avec un plaisir mêlé d'amertume, que Méril n'est occupé que du bonheur de son épouse; qu'il a plusieurs fois exposé sa vie pour la défendre dans sa fuite, et que, depuis son arrivée à Nîmes, aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus de valeur que Méril.

Pendant que Némorin applaudissait aux qualités de son rival, Gaston assemblait son conseil de guerre, et décidait la bataille contre Mendoze. Tous les obstacles sont prévus, toutes les heu-

res sont calculées; mais il était important d'envoyer cette nuit même au gouverneur de la ville, afin qu'il préparât une sortie qui devait assurer la victoire. Hilaric, blessé, ne pouvait plus retourner à Nimes. Il fallait qu'un autre envoyé fît, avant le jour, douze lieues, et pût échapper aux gardes ennemies. L'entreprise était périlleuse, Némorin se présente.

Gaston l'embrasse, et lui remet une lettre pour Talleyrand. Isidore ne veut point quitter son ami; tous deux s'arment d'une lance, et se mettent en marche aussitôt.

Animés par tous les motifs qui ont du pouvoir sur les âmes ardentes, les deux amis franchissent en six heures le long espace qu'ils ont à parcourir. Le premier crépuscule ne paraissait point encore, qu'ils étaient près du camp espagnol. Pour l'éviter ils prennent un circuit, et vont gagner le côté de la ville qu'ils croient le moins gardé.

Mais le prudent Mendoze, qui craignait d'être surpris par Gaston, avait couvert tout le pays de grand'gardes. Les malheureux bergers s'avançaient derrière une longue haie qui leur dérobait la vue d'un poste des ennemis. Tout à coup ils sont vis-à-vis le poste, et se voient enveloppés par huit soldats, qui leur crient de se rendre. Isidore perce de sa lance le premier qui s'offre à ses coups; Isidore tombe noyé dans son sang. Némorin veut le défendre, il reçoit une large blessure; et tandis qu'il s'efforçait de relever son compagnon, on se jette sur lui, on le désarme.

Ami, lui dit Isidore, félicite-moi : je meurs; je vais rejoindre Adélaïde. Mon seul regret est de te laisser dans le péril qui te menace; ma seule peine... Il ne peut achever, il expire. Les Espagnols entraînent Némorin, qui demande à être conduit au général.

Arrivé devant Mendoze, environné de toutes parts, il tire la lettre de Gaston; et regardant l'Espagnol avec respect et courage : Seigneur, dit-il, j'ai juré de souffrir la mort plutôt que de vous livrer ce billet. Ouvrez donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots il déchire la lettre, et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se fait entendre, et mille glaives sont levés sur Némorin. Mendoze les écarte tous.

Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, braves Castillans! respectez une belle action que vous auriez faite sans doute. Le courage sans défense fut toujours sacré pour les Espagnols. Et toi, jeune et vaillant soldat, retourne vers celui qui t'envoie; dis-lui que ma vigilance a dû te fermer le chemin de Nîmes, mais que, sans daigner être inquiet de ses desseins mystérieux, Mendoze lui propose un moyen de délivrer la ville assiégée. Qu'en présence de nos deux armées il entre dans la lice avec moi seul. S'il est vainqueur, le siége sera levé; je lui en donne ma foi : s'il est vaincu, je lui demande sa parole que la ville me sera rendue.

Après ces mots, il fait panser la blessure de Némorin, et commande une escorte pour le reconduire.

Némorin, pénétré d'admiration pour Mendoze, mais désolé d'avoir manqué son entreprise, et surtout de la perte de son ami, demande au général espagnol qu'on rende au moins à Isidore les honneurs de la sépulture. Après avoir obtenu ce triste bienfait, il se hâte de quitter le camp, et rejoint bientôt Gaston, qui s'avançait d'un pas rapide.

Il arrive, étend son armée dans la belle plaine de Vistre, envoie déclarer à Mendoze qu'il accepte ses conditions, et demande le jour du combat, l'heure, les armes, le lieu. L'Espagnol lui répond : Demain, aux premiers rayons du soleil, avec l'épée et le poignard, en présence des deux armées. La barrière aussitôt se dresse; les deux guerriers se préparent, les deux camps adressent des vœux au ciel.

Dès que l'aurore ouvre l'orient, on voit les remparts de Nîmes bordés de soldats. Le sommet des arènes, le faîte des temples et des maisons, se couvrent d'une multitude de peuple. Les lances espagnoles brillent sur le sommet de la tour Magne. Différents postes français ou castillans occupent le haut des collines; et les montagnes lointaines sont garnies des habitants de la contrée, qui lèvent les mains au ciel, en l'implorant pour leur défenseur.

A l'heure marquée, les Espagnols sortent de leur camp. Couverts de brillantes cuirasses qui réfléchissent les feux du soleil, ils marchent en ordre dans la plaine, et déploient avec lenteur leurs bataillons hérissés de dards. Un profond silence règne parmi eux. Immobiles à leur place, occupés seulement d'obéir, ils ne regar-

dent que leurs chefs. La valeur et l'orgueil se peignent sur leurs visages basanés; une gravité noble et farouche tempère leur ardeur guerrière.

Les Français quittent leurs tentes. Leurs légers bataillons courent se ranger vis-à-vis des ennemis. Chefs, soldats sont confondus; l'égalité de courage, la franchise, la gaieté nationale, les rendent tous compagnons. Appuyés négligemment sur leurs lances, ils semblent assister à des jeux. Sans haine comme sans crainte, ils sourient à leurs ennemis, les avertissent que Gaston est redoutable, et semblent plaindre Mendoze d'avoir provoqué ce jeune héros. Les Castillans frémissent; les Français rient, et chantent cette chanson :

Gaston, le sort de la patrie
Est remis à votre valeur;
Songez à votre douce amie
En entrant au champ de l'honneur.
Il est une triple alliance
Qui vous garantit le succès :
On vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

Qu'un ennemi, qu'une coquette,
Tous deux dès longtemps aguerris,
Veuillent retarder la conquête
De leur cœur ou de leur pays;
Inutile est leur résistance :
Tous deux conviennent, à la paix,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

La belle qui n'est plus sévère
Dès ce moment règne sur nous;
L'ennemi qui cesse la guerre
Nous trouve généreux et doux.
Ceux qu'a vaincus notre puissance
Éprouvent tous, par nos bienfaits,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

Mais bientôt Mendoze parait sur un coursier d'Andalousie, qui, retenu par la main de son maitre, fait voler au loin l'écume

dont il blanchit son frein doré. Les pierreries brillent sur ses armes, un panache rouge ombrage son casque, une écharpe de même couleur soutient son glaive étincelant. Il s'avance au pas, d'un air fier, se fait ouvrir la barrière, laisse son coursier à l'entrée, se promène en attendant Gaston.

Ce prince accourait au galop. Des plumes blanches flottent sur sa tête; son armure d'acier poli a plus d'éclat que le diamant. Sur son bouclier l'on voit un chiffre amoureux : ce même chiffre est brodé sur son écharpe éblouissante. Prompt comme l'éclair, il vole, arrive, s'élance à terre, salue Mendoze, et demande le signal.

Les trompettes sonnent : les deux ennemis, l'épée d'une main, le poignard de l'autre, s'attaquent avec fureur.

Gaston, plus impétueux que son vaillant adversaire, lui porte dans le même instant quatre coups de pointe, qui sont tous parés. Mendoze, à son tour, presse Gaston, lui présente l'épée au visage; et la rabaissant vivement par-dessus le fer de son ennemi, il atteint son flanc : le sang coule.

A cette vue, les Français pâlissent, les Espagnols jettent un cri de joie. Mais l'adroit Gaston, au moment où il est frappé, détourne son corps, rend par ce mouvement sa blessure peu profonde; et, déployant son bras gauche, il pòrte un coup de poignard à la gorge de son ennemi. Le poignard se brise dans la cotte de mailles; le sang de Mendoze n'en rougit pas moins ses armes, et les Français, à leur tour, répondent aux cris des Castillans.

Gaston n'a plus que son épée. Mendoze s'en aperçoit, et jette aussitôt son poignard : Prince, dit-il, point d'avantage: que nos armes soient égales, aussi bien que notre valeur.

En disant ces mots, il attaque Gaston, et lui porte un coup sur la tête, qui fait chanceler le héros. Gaston recule, s'élance de côté, et, réunissant toutes ses forces, il fait tomber sa tranchante épée sur le casque de l'Espagnol. Le casque brisé roule sur la poussière : Mendoze lui-même va toucher la terre de sa main gauche; mais il se relève plus terrible. Arrêtez, lui crie Gaston, le péril ne serait plus égal!

Il dit, détache son casque, le jette, et continue le combat.

Les deux armées, saisies d'admiration, tremblaient toutes deux

pour leurs vaillants chefs. Leurs têtes n'étaient plus couvertes que par leur épée, et leurs coups multipliés glaçaient de terreur les plus braves, quand tout à coup on voit arriver un courrier qui s'avance vers la barrière de toute la vitesse de son cheval, et crie aux deux héros de s'arrêter.

A ces cris, à ceux des armées, Mendoze et Gaston, surpris, interrompent leur combat. Le courrier, au nom du roi de France, se fait ouvrir la barrière, et va remettre à Gaston une lettre de Louis. Le prince, après l'avoir lue, jette son épée :

Plus de guerre! s'écrie-t-il; nos deux monarques cessent d'être ennemis. Germaine, ma sœur, épouse votre maître, et devient le garant d'une paix durable entre Louis et Ferdinand. C'est à moi surtout que cette paix est chère, puisque je préfère l'amitié de Mendoze à la gloire même de lui résister.

Il dit. Le héros espagnol, touché de tant de courtoisie, veut baiser avec respect la main du frère de sa reine. Gaston l'embrasse; et ces deux guerriers sortent de la lice pour aller déclarer la paix.

Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue. Mille cris de joie s'élèvent jusqu'aux cieux. Les portes de la ville s'ouvrent; les habitants viennent offrir leurs maisons aux Français, aux Espagnols. Les deux généraux, se tenant par la main, à la tête des deux armées confondues, entrent ensemble dans Nîmes, au milieu des acclamations. Tous deux sont conduits chez Talleyrand, où leurs blessures sont pansées. Leurs soldats sont distribués chez les citoyens, et la discipline la plus austère empêche qu'aucun désordre ne trouble ce jour d'allégresse.

Némorin, seul infortuné au milieu de tant d'heureux, n'avait pas quitté Gaston. Dès que ce prince fut retiré dans son palais, le triste Némorin va parcourir la ville, désirant et craignant de rencontrer Estelle. Il n'ose s'informer d'elle, il tremble de prononcer son nom; mais il demande à tous ceux qu'il voit s'ils ne connaissent point Marguerite. On l'écoute à peine, on ne lui répond point : soldats, citoyens, étrangers, ne sont occupés que de la joie publique.

Le berger employa tout le jour à son inutile recherche. Le soir il errait encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l'antique temple de Diane, il se trouve tout à coup au milieu d'un cimetière,

où plusieurs fosses récentes rappelaient les malheurs du siége. Némorin s'arrête dans ce lieu funeste : il s'assied sur une vieille tombe; et là, les yeux fixés sur cette terre, seul asile où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d'images funèbres, Némorin écoute en silence les cris d'un hibou solitaire, posé près de lui sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse; mais il entend à quelques pas des soupirs et des gémissements. Le berger écoute, lève les yeux, et distingue à travers les ténèbres une femme en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête couverte d'un crêpe. Némorin s'avance vers elle; il l'entend prononcer ces paroles :

O toi qui possédas de mon cœur tout ce qu'il pouvait t'accorder, toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n'ai pas fait le bonheur, pardonne, mon digne époux, pardonne-moi de m'être toujours dérobée à ton chaste amour, d'avoir accepté le sacrifice de tes pudiques désirs. Je l'ai dû; je n'étais pas digne de toi. Tu méritais une épouse dont le cœur t'appartînt tout entier; et le mien ne put jamais éteindre la première flamme dont il a brûlé. Ah! du moins si de ta céleste demeure tu lis dans le fond de mon âme, tu ne peux pas douter, mon époux, de la sincérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta tombe doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étaient aussi chers que mon premier amour.

A ces paroles, à ce son de voix, Némorin croit faire un songe : immobile, hors de lui, il écoute longtemps avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élance vers la bergère, tombe à ses pieds, et s'écrie avec des sanglots : Est-ce vous qui m'êtes rendue? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux?

Estelle, d'abord effrayée, reconnaît bientôt le pasteur; mais, sans lui laisser le temps de poursuivre : Vous êtes, dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Méril, et vous parlez à sa veuve! Elle ne doit ni ne veut vous entendre.

Elle fuit en disant ces mots. Némorin, pénétré de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus.

Cependant le désir de connaître la demeure d'Estelle le fait re-

venir à lui; il se lève, court sur ses pas, et la voit entrer dans une maison de peu d'apparence, que le berger examine longtemps. Enfin, le cœur plein de trouble, n'osant encore se livrer à l'espoir, il revient au palais de Gaston tout raconter à son protecteur.

Le prince consola le berger. Il fit plus; il prit des mesures pour assurer le bonheur d'Estelle et de Némorin.

Déjà ses ordres sont donnés pour que les habitants de Nimes se rassemblent dans les arènes. Gaston prend soin secrètement que le vieux Raimond s'y trouve avec eux. Le prince, suivi de ses officiers et de Némorin, se présente au milieu de ce peuple sensible, qui fait éclater ses transports en voyant son libérateur.

Citoyens, leur dit-il, j'ai combattu pour vous; mais c'est le meilleur des rois qui vous délivre : c'est lui qui vous donne la paix. Vous devez tout à Louis, rien à Gaston. Prions ensemble le ciel de nous conserver longtemps le père du peuple.

J'implore cependant votre reconnaissance pour un de vos compatriotes qui, chargé par moi de vous instruire du jour de mon arrivée, fut pris par les Espagnols, et voulut souffrir la mort plutôt que de livrer la lettre que je vous adressais. Le voici ce vertueux soldat, ajouta-t-il en montrant Némorin : il n'est qu'un seul prix digne de son cœur; c'est à toi, Raimond, que je le demande. Némorin adore ta fille; la mort glorieuse de Méril la laisse maîtresse de sa foi : acquitte donc ta patrie, en donnant Estelle à son digne amant. Gaston de Foix t'en supplie : Gaston ne veut rien commander; mais il vous sollicite tous de vous unir à lui pour fléchir Raimond.

Il dit : le peuple s'écrie. Raimond va se jeter aux pieds du prince; Némorin y était déjà. Le héros les relève, et les fait embrasser.

Me pardonnez-vous ma félicité? dit le pasteur au vieillard avec une voix tremblante. Ma fille est à toi, répond celui-ci : mais tu consentiras sans doute que cet hymen soit retardé... Jusqu'au moment, interrompit Némorin, que l'ancien ami de Méril daignera fixer lui-même.

Alors il lui demanda sa bénédiction. Raimond la lui donne. Toute l'assemblée applaudit, et Gaston la congédie en ces termes :

Je vous quitte, citoyens, pour aller réparer les maux de la guerre,



pour aller porter des secours dans les villages détruits. Némorin, vous me seconderez ; je vous charge de distribuer mes trésors aux habitants de Massane. Allez rebâtir leurs maisons, rendez-leur de nouveaux troupeaux ; soulagez, secourez tous les malheureux, et ne craignez pas d'épuiser mes biens : je ne suis riche que lorsque je donne.

A ces mots le héros se retire pour se dérober aux transports de la reconnaissance et de l'amour. Il va rejoindre Mendoze, et part avec ce guerrier, qui doit remettre dans ses mains les places prises pendant la guerre.

O quelle fut la joie de Rose et de Marguerite quand elles virent arriver Némorin, conduit par Raimond ! Estelle fut près de s'évanouir au récit de tout ce qui s'était passé. Sa rougeur et son silence furent sa seule réponse. Némorin, respectant ses habits de deuil, ne prononça pas un seul mot qui pût déplaire à sa bergère. Intimidé par son bonheur même, à peine osait-il regarder Estelle ; à peine semblait-il se souvenir qu'il eût été jamais aimé. C'était à Rose qu'il en parlait ; c'était de la seule Rose qu'il avait l'air d'être l'amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nîmes, et emmenèrent avec eux Hilaric. Bientôt ils arrivèrent à Massane. Depuis ce moment Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemencer les terres, rappela les cultivateurs ; et, pour que les jours s'écoulassent plus vite, il les employa tous à faire du bien.

Enfin la longue année du deuil finit, et l'heureux Némorin devint l'époux d'Estelle. Rose les conduisit à l'autel ; Rose pouvait à peine contenir ses transports. Elle arrêtait, elle appelait tous ceux qu'elle trouvait sur son passage, pour leur faire admirer Estelle, pour leur parler de ses vertus, de ses chagrins passés, de son bonheur présent. De douces larmes coulaient sur ses joues ; et lorsque la tendre Estelle prononça le serment si doux d'aimer toujours Némorin, malgré la sainteté du lieu, Rose ne put contenir un cri de joie, et s'élança au cou de son amie.

Dès ce même jour, Rose s'établit dans la maison d'Estelle. Marguerite et Raimond, toujours chéris, toujours respectés de cette aimable famille, coulèrent au milieu d'eux une vieillesse longue et paisible. La paix, l'amitié, l'amour, furent l'héritage qu'ils laissè-

rent à leurs enfants, dont la postérité subsiste encore dans le beau pays où j'ai pris naissance.

Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé, et qui n'en es pas moins chère à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée! je t'aurai consacré les derniers accents de ma flûte champêtre! Oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourrait me plaire, à présent que j'ai dépeint ces campagnes si riantes, où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allais cueillir des fleurs; beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisait admirer; ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissais dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus. Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; et si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siége; que les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrais enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami :
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

FIN D'ESTELLE.

NOTES.

(1) Le Languedoc, ou l'Occitanie, l'une des plus belles et des plus vastes provinces de France, était anciennement habité par des peuples nommés Volces. Ils furent conquis par les Romains, sous le consulat de Quintus Fabius Maximus, l'an de Rome 634. Ce pays fut alors appelé la province romaine; et depuis, quand toutes les Gaules eurent été soumises par César, le Languedoc prit le nom de Gaule narbonnaise ou transalpine. Les Romains, toujours attentifs à s'attacher par leurs arts les peuples vaincus par leurs armes, envoyèrent des colonies en Languedoc. Ils y portèrent leur religion, leur langue, leurs mœurs : ils y bâtirent des villes nouvelles, rétablirent les anciennes, et prirent soin de les embellir de cirques, de temples, de chefs-d'œuvre d'architecture, tels que les arènes, la maison carrée de Nimes, le pont du Gard, et plusieurs autres monuments que l'on admire encore. Attirées par la beauté du climat, les familles des vainqueurs vinrent en foule s'établir dans la Narbonnaise; et les vaincus, à leur tour, allèrent chercher les honneurs à Rome, où, dès le temps de Cicéron, ils étaient admis en grand nombre dans le sénat.

Tantôt heureuse, tantôt opprimée, suivant que le trône du monde était occupé par un bon prince ou par un monstre, la Narbonnaise souffrit ou profita des révolutions de l'empire. Elle devint chrétienne sous Commode, vers l'an 180 de notre ère, et presque aussitôt hérétique. Lorsque les successeurs de Théodose, plus occupés de confondre les ariens que de repousser les barbares, eurent laissé démembrer l'empire, la province, après avoir été ravagée par les Vandales, les Alains, les Suisses, les Allemands, tomba au pouvoir des Visigoths, qui choisirent Toulouse pour leur ville capitale, vers l'an 418.

Plus florissante sous leur gouvernement que sous celui des empereurs, la Narbonnaise prit bientôt après le nom de Septimanie, ou d'Espagne citérieure. Malgré les victoires de Clovis, malgré des guerres continuelles avec les Français, elle obéit environ trois cents ans aux rois visigoths établis dans l'Espagne ultérieure. Les Arabes maures, vainqueurs de ces rois et conquérants de l'Espagne, s'emparèrent de la Septimanie vers l'an 720, et ne la gardèrent pas long-

temps : vaincus à leur tour a la fameuse bataille de Poitiers, ils repassèrent les Pyrénées ; et le fils de Charles Martel, Pepin le Bref, qui occupa le trône de France, se rendit maître de la Septimanie l'an 759, non par droit de conquête, mais par un traité.

Sous les faibles successeurs de Charlemagne, la malheureuse Septimanie, ravagée tour à tour par les Sarrasins, par les Normands, par les Hongrois, eut des ducs et des marquis, moins occupés de soulager ses maux que de se rendre indépendants des rois de France. Alors, vers l'an 850, commencèrent les Raimond, comtes de Toulouse, qui, de simples gouverneurs sous les premiers rois de la seconde race, parvinrent à posséder toute la province à titre de souveraineté. Plusieurs de ces Raimond furent dignes de leur fortune : mais le plus illustre fut Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, qui, après avoir rendu de grands services à Alphonse IV, roi de Castille, dans ses guerres contre les Maures, en obtint pour récompense sa fille Elvire, et partit pour la terre sainte en 1096, à la tête de cent mille hommes. Tous les historiens orientaux parlent plus de ce Raimond de Saint-Gilles que de Godefroi et d'aucun autre. Après la prise de Jérusalem, des chrétiens offrirent la couronne à Raimond, qui la refusa. Godefroi fut élu, et se brouilla bientôt avec Raimond. Celui-ci ne l'en aida pas moins à gagner la fameuse bataille d'Ascalon, et, seul avec quatre cents de ses chevaliers, alla soumettre plusieurs villes, dont il se fit une principauté. Il bâtit une forteresse nommée le Mont-Pélerin, où il établit sa demeure. C'est là qu'il mourut en 1105, après dix ans environ de combats et de victoires dans la Palestine.

Ses deux fils Alphonse et Bertrand, qui lui succédèrent l'un après l'autre, suivirent les traces de leur père, et abandonnèrent leurs États d'Europe pour aller combattre et mourir en Asie. Ces braves croisés étaient loin de prévoir sans doute que, trente ans après, le pape Innocent III publierait une croisade contre leur petit-fils Raimond VI ; que le barbare Simon de Montfort, chef de cette croisade, égorgerait, pillerait, brûlerait les malheureux Languedociens sous ce même étendard de la croix planté jadis par Raimond IV sur la tour de David ; que l'infortuné Raimond VI, pour n'avoir pas voulu exterminer ses sujets, serait excommunié, poursuivi, battu publiquement de verges par un légat, forcé de se croiser avec ses ennemis pour les aider à dévaster ses domaines, chassé de sa capitale avec son fils, et dépouillé de ses possessions, pour les voir passer au bourreau de ses sujets. Mais, au milieu de tant d'adversités, Raimond VI fit voir un courage, une patience, une sagesse à toute épreuve. Cédant à l'orage

quand il était sans ressource, reprenant les armes dès qu'il trouvait des soldats, soumis à l'Église, fier avec les brigands qui abusaient d'un nom sacré, il reprit Toulouse, recouvra presque tous ses domaines, et mourut chargé d'ans, de malheurs et de gloire.

Son fils Raimond VII avait aidé son père à recouvrer ses États. Il sut les défendre contre Amaury de Montfort, et contre Louis VIII, roi de France, à qui Montfort avait vendu ce qu'il ne pouvait plus conserver. L'inquisition, établie dans la province dès l'an 1204, y fut fixée par le concile de Toulouse en 1229. Elle devint une source de nouvelles calamités. Les inquisiteurs abusèrent tellement de leur pouvoir, que Grégoire IX fut obligé de les suspendre de leurs fonctions. Bientôt après, ayant été rétablis, les bûchers se rallumèrent, et les inquisiteurs furent massacrés. Leur mort valut à Raimond de nouveaux ennemis. Il sut conjurer l'orage, et, réconcilié avec le pape, avec le roi saint Louis, il mourut pleuré de ses peuples, qu'il aurait rendus plus heureux sans ses guerres continuelles, et surtout sans l'inquisition.

Raimond VII ne laissa qu'une fille, nommée Jeanne, qui avait épousé Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis. A la mort de son père, Jeanne, son unique héritière, porta sa souveraineté dans la maison de France. Alphonse et Jeanne étant morts sans enfants à trois jours l'un de l'autre, le roi Philippe le Hardi, neveu d'Alphonse, vint à Toulouse en 1271, prendre possession de cette belle province, qui depuis a toujours été inviolablement attachée à la couronne de France.

Tel est le précis très-abrégé de l'histoire politique du Languedoc. Quant à ses productions, elles sont partout abondantes et variées. Le haut Languedoc est couvert des plus belles moissons de blé : le bas, moins fertile en grains, produit les excellents vins de Frontignan, de Lunel, de Saint-Perny, de Saint-Gilles, de Cornas, etc. On y cultive les oliviers avec autant de succès qu'en Provence. Les troupeaux qui paissent sur les Cévennes, et la quantité prodigieuse de mûriers, sont les principales richesses du pays. L'Ariége, le Cèze, le Gardon, le Tarn, roulent des paillettes d'or ; ce qui prouve que les montagnes renferment des mines de ce métal. Dans plusieurs cantons on trouve des mines de fer, de plomb, d'étain, de cuivre, de jais, de vitriol, de bitume, d'antimoine, de soufre, de charbon de terre. Les carrières de marbre y sont communes ; celles de Cosnes, au diocèse de Narbonne, fournissent en abondance ce beau marbre veiné qui porte le nom de la province. Près de Castres, et dans d'autres en-

droits, on trouve des turquoises qui ne le cèdent point à celles d'Orient. Les eaux minérales y sont très-communes. Les plus célèbres sont celles de Vals, de Lodève, d'Alais, de Servan, de Balaruc, de Vendres, et une infinité d'autres. Les plantes médicinales y abondent : dans les seuls environs de Montpellier on en compte plus de trois mille espèces, et les montagnes des Cévennes en offrent bien davantage.

Cette province fut la patrie de plusieurs grands hommes, parmi lesquels, sans compter les Antonin, originaires de Nîmes, les Raimond, dont on a parlé, on peut citer Jacques I, roi d'Aragon, qui naquit à Montpellier le 1er février 1208. Il était fils de Marie de Montpellier, héritière de cette seigneurie, et de ce brave Pierre II, roi d'Aragon, tué à la bataille de Muret en défendant son allié, son beau-frère, Raimond VI, contre l'usurpateur Simon de Montfort. Jacques fut digne de son père. Soixante ans de victoires contre les Maures lui valurent le surnom de *Conquérant,* titre véritablement glorieux pour lui, puisqu'il ne l'acquit qu'en délivrant sa patrie des usurpateurs qui l'avaient opprimée. En triomphant de ses ennemis, il sut rendre ses sujets heureux. Il cultiva les arts, les lettres, et nous a laissé des mémoires précieux de sa vie.

Gui Fulcodi, pape sous le nom de Clément IV, était de Saint-Gilles, fils d'un jurisconsulte estimé. Gui suivit d'abord le parti des armes, épousa une jeune demoiselle qu'il aimait, et en eut plusieurs enfants. Il étudia le droit, et s'acquit en peu de temps une grande célébrité. Raimond VII, son souverain; Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse; saint Louis, roi de France, et le roi d'Aragon, l'employèrent dans les affaires les plus délicates. Il perdit sa femme, et se fit ecclésiastique. Il fut bientôt évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal, et pape :

Sa nouvelle dignité ne lui donna point d'orgueil. Voici une lettre qu'il écrivait à Pierre de Saint-Gilles, son neveu, après son exaltation :

« L'honneur passager dont je suis revêtu, bien loin d'enorgueillir
« mes parents ou moi, doit nous rendre plus modestes. Ne cherchez
« pas, à cause de moi, une alliance plus considérable pour votre sœur.
« Qu'elle épouse le fils d'un simple chevalier : dans ce cas, je vous
« promets pour elle trois cents livres tournois de dot. Si elle aspire à
« quelque parti plus élevé, je ne donnerai rien du tout. Dites à mes
« chères filles Mabilie et Cécilie que mon intention est qu'elles aient
« les mêmes époux qu'elles auraient eus si j'étais resté simple clerc.

« Elles sont filles de Gui Fulcodi, non du pape : tout mon cœur est « à elles, mais ma dignité ne leur est rien, etc. »

Clément conserva une tendre affection pour le Languedoc sa patrie, et pour ses anciens amis. Il aima les lettres; il a laissé quelques écrits et la mémoire d'un pontife irréprochable.

Le fameux Gaston de Foix, qui gagna la bataille de Ravenne, et mourut à vingt-trois ans avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle, était né à Mazères, dans le diocèse de Mirepoix, le 10 décembre 1489, de Jean V, comte de Foix, et de Madeleine de France, sœur de Louis XII. Gaston était vicomte de Narbonne, et prenait le titre de roi de Navarre. Ses victoires, sa jeunesse, ses talents extraordinaires, et surtout ses qualités aimables, le rendirent l'idole des peuples et des soldats. Louis XII disait de lui : « Gaston est mon ouvrage; c'est moi qui l'ai élevé, et qui l'ai formé aux vertus que nous admirons tous en lui. » Ce héros mourut sur ses lauriers à Ravenne, et cette mort entraîna la perte de l'Italie.

On croit pouvoir placer, avec les héros qu'a produits la province, Constance Cézelli, femme de Barri, gouverneur de Leucate, petite ville du bas Languedoc. Pendant la guerre de la Ligue, Barri fut pris par les ligueurs. Constance était alors à Montpellier, sa patrie. Instruite du malheur arrivé à son époux, elle court s'embarquer à Maguelonne, se rend à Leucate, ranime le courage de la garnison, et prépare la plus vigoureuse défense. Les ligueurs et les Espagnols l'attaquent; Constance rend tous leurs efforts inutiles. Les lâches assiégeants, irrités d'une résistance qu'ils devaient admirer, font dresser un gibet, et menacent l'héroïne d'y attacher son époux, si elle ne rend pas sa ville. Constance, dans cette horrible alternative, offrit tous ses biens, et sa personne même, pour la rançon de son mari. « Ma fortune, ma vie, sont à moi, dit-elle; je les donne volontiers « pour mon époux; mais ma ville est au roi, et mon honneur à Dieu : « je dois les conserver jusqu'au dernier soupir. » Les assiégeants eurent l'atrocité de faire pendre son mari, et lui envoyèrent son corps. La garnison de Leucate pria sa généreuse commandante de lui livrer un prisonnier de distinction que le duc de Montmorency avait envoyé pour en faire de justes représailles. Constance leur refusa ce prisonnier, et se vengea plus noblement des ennemis en les forçant de lever le siége. Henri IV, par reconnaissance, fit Constance *gouverneur* de Leucate jusqu'à la majorité de son fils Hercule. Cette action horrible et sublime se passa en 1590.

Jean du Caylar, de Saint-Bonnet de Toiras, né en Languedoc en

1585, maréchal de France sous Louis XIII, fut regardé comme un des meilleurs capitaines de son temps. Après avoir rendu de grands services, il mourut dans la disgrâce, parce qu'il avait déplu au cardinal de Richelieu.

Le chevalier d'Assas, le Décius français, était des environs du Vigan, petite ville des Cévennes. Tout le monde connaît son dévouement héroïque, lorsqu'à Clostercamp, en 1760, posté près d'un bois, pendant la nuit, avec un détachement du brave régiment d'Auvergne, il entra seul dans ce bois pour le fouiller, et se vit tout à coup environné d'une troupe d'ennemis. Ceux-ci, lui appuyant leurs baïonnettes sur la poitrine, le menacent de la mort s'il dit un seul mot. De ce mot dépendait la surprise de son poste, et vraisemblablement de l'armée. D'Assas n'hésite pas, il crie : *A moi, Auvergne! ce sont les ennemis!* et il tombe percé de coups.

Le roi Louis XVI a consacré la mémoire de cette sublime action, en créant une pension héréditaire dans la maison d'Assas jusqu'à l'extinction des mâles.

On aurait à consigner ici une foule de noms de la province, si on voulait faire la liste de tous les bons officiers qu'elle a produits, et qui servent encore avec honneur dans ces vieux régiments, plus connus des ennemis que des citoyens de la capitale.

Indépendamment de ces guerriers, le Languedoc a produit beaucoup de magistrats célèbres qu'il serait trop long de nommer ici. Le fameux Nogaret, qui servit Philippe le Bel avec tant de zèle dans les démêlés de ce roi avec le pape Boniface VIII, était né à Saint-Félix de Caraman, dans le diocèse de Toulouse. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, et devint successivement professeur des lois à l'université de Montpellier, juge mage de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes, chevalier, chancelier, et garde des sceaux de France. Il ne dut son élévation qu'à ses talents.

Jean Bertrandi, garde des sceaux en 1530, était de Toulouse. Simple avocat, et député par les états de la province pour porter au roi le cahier des *doléances*, il fut nommé, l'année suivante, conseiller au parlement de Paris. Devenu ensuite premier président du parlement de Toulouse, il obtint l'office de garde des sceaux, qui fut créé pour lui en 1551 par le roi Henri II, parce que le chancelier Olivier s'était retiré de la cour. Bertrandi fut garde des sceaux jusqu'à la mort de Henri : alors il prit l'état ecclésiastique, devint évêque de Comminges, archevêque de Sens, et cardinal.

Le parlement de Toulouse, institué par Philippe le Hardi, et qui

tenait ses séances dès l'an 1280, réuni plusieurs fois à celui de Paris, ensuite séparé, et fixé entièrement en Languedoc par Charles VII en 1448, a presque toujours été présidé par des magistrats d'un grand mérite. Parmi eux, le célèbre Duranti tient un des premiers rangs : sa fin mérite d'être racontée.

Lorsque la mort tragique du duc de Guise et du cardinal son frère, à Blois, eut rempli l'État de troubles, la ville de Toulouse se signala par son attachement à la Ligue et par ses fureurs contre Henri III. Les Toulousains députèrent un capitoul aux Parisiens, pour jurer avec eux l'*union*. Ils remirent l'autorité à dix-huit des plus factieux d'entre eux, comme à Paris on en avait choisi seize, et envoyèrent par toute la province pour l'exciter à la rébellion.

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, et d'Affis, avocat général, restèrent fidèles à leur devoir et au roi. Ils devinrent tous deux l'objet de la haine des dix-huit. Ceux-ci, maîtres de la ville, forcèrent le premier président d'assembler extraordinairement les chambres, pour décider si Henri de Valois étant excommunié le peuple de Toulouse n'était pas délié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l'avait prévu ; et ce magistrat rompit l'assemblée, sans vouloir rien arrêter. Mais le palais était environné de gens armés. Le premier président, remonté dans son carrosse, fut assailli de coups d'épée et de lance, dont aucun ne l'atteignit, par le soin qu'il eut de se baisser au milieu de sa voiture. Son cocher poussait les chevaux à toute bride, pour regagner la maison de son maître; malheureusement il accrocha contre un puits, et la voiture fut renversée. Duranti, obligé de descendre, se réfugie à l'hôtel de ville. Le peu qu'il avait d'amis prend aussitôt la fuite : les boutiques se ferment, on tend les chaînes, et l'on fait des barricades.

Le parlement, assemblé de nouveau, ordonna que Duranti fût transféré au couvent des jacobins. Il s'y rendit, escorté de deux évêques ligueurs, et de satellites. On mit un corps de garde à sa porte, avec ordre de ne permettre à personne de le voir, pas même à sa fille unique. Rose Caulet sa femme, et deux domestiques, eurent permission d'entrer avec lui, à condition de ne plus sortir. On fouilla sa maison, ses papiers; on ne trouva rien qui pût servir de prétexte au moindre reproche.

Cependant on voulait sa mort. Les factieux, armés, se rendent aux jacobins, et tentent d'enfoncer la porte. Ils ne peuvent y réussir; ils la brûlent, entrent dans le couvent, sans que les gardes, qui étaient de concert avec eux, fassent la moindre résistance. Cha-

pelier, l'un des chefs de ces assassins, aborde le premier président, et lui ordonne de venir répondre au peuple. Duranti se met à genoux, fait sa prière, embrasse sa femme, lui dit adieu, et marche à la mort.

Quand il est arrivé sur la porte brûlée, Chapelier, l'entraînant avec violence, crie à haute voix : *Voici l'homme.* « Oui, » ajoute Duranti qui était en robe, et dont le visage serein portait l'empreinte de l'innocence, « oui, me voici. Quel crime ai-je commis pour vous inspirer cette haine implacable? » Ce peu de mots prononcés avec noblesse, un reste d'autorité répandu sur le front de ce vénérable vieillard, le respect involontaire que la vertu inspire au crime, en imposèrent aux factieux. Ils gardèrent tous le silence : ils allaient peut-être tomber aux pieds du magistrat, quand un coup de mousquet parti de loin vint l'atteindre au milieu de la poitrine. Duranti tombe, et ses derniers mots sont une prière au ciel pour ses meurtriers.

Le peuple reprend aussitôt sa fureur, traîne dans les rues le corps de Duranti, et court ensuite à la Conciergerie massacrer l'avocat général d'Affis.

Ainsi périrent, victimes de leur zèle et de leur fidélité, deux magistrats vertueux, éclairés, dont la province doit se glorifier, et qui ont les mêmes droits à l'admiration et au respect de tout bon Français que les Brisson, les Larcher, les Tardif.

Le Languedoc doit être regardé comme le berceau de la poésie dite *provençale*, qui fut cultivée à Toulouse dès le règne des premiers comtes. Raimond V, son fils, son petit-fils, plusieurs chevaliers de la province, étaient troubadours, et savaient chanter leurs dames presque aussi bien qu'ils se battaient pour elles. En 1323, sous le règne de Charles le Bel, sept principaux citoyens de Toulouse, sous le titre de la *gaie société des sept troubadours de Tolose*, écrivirent une lettre circulaire à tous les poëtes de *la Languedoc*, pour les inviter à venir lire leurs ouvrages à Toulouse le 1er de mai suivant, avec promesse de donner une *violette d'or* à celui qui aurait composé en *roman* la pièce jugée la meilleure.

Le jour marqué, plusieurs troubadours arrivèrent, et se rendirent au jardin des sept juges. On fit la lecture des ouvrages devant les capitouls, les notables de la ville, et une grande foule de monde. Le prix fut accordé à un *cirventès* composé en l'honneur de la Vierge par Arnaud Vidal de Castelnaudari, qui fut créé sur-le-champ *docteur en la gaie science*.

Les sept associés continuèrent leurs assemblées, choisirent un d'entre eux pour *chancelier*, et donnèrent à un autre le titre de *bedeau*

ou *secrétaire*. Ils publièrent des statuts, auxquels ils donnerent le nom de *lois d'amour*. Ils ajoutèrent deux autres fleurs à la violette : une églantine et un souci. Enfin leur société devint si célèbre, qu'en 1388 Jean, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI, *pour lui demander des poëtes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses États un établissement de la gaie société.*

Telle fut la première origine de l'Académie des Jeux Floraux, qui reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle ou le commencement du quinzième, par la libéralité d'une dame toulousaine nommée Clémence Isaure. Cette dame, dont on ne sait presque rien, fonda, par son testament, de quoi fournir aux frais des fleurs que l'Académie de Toulouse donne encore tous les ans. Les capitouls et les habitants de cette ville, par reconnaissance pour Clémence, lui ont érigé, vers le milieu du seizième siècle, une statue de marbre blanc, qu'ils ont placée dans une des salles de l'hôtel de ville, où elle se voit encore, et où elle est couronnée de fleurs tous les ans, le 3 mai, jour de la distribution des prix. Louis XIV, en 1694, a autorisé par des lettres patentes cette Académie, que je crois la plus ancienne de toutes.

On ne sait rien de plus positif sur Clémence Isaure. Je me suis cru permis, dans un roman, de la faire seule institutrice des Jeux Floraux, et de donner un motif au choix des trois fleurs que l'on adjuge pour prix.

([2]) Cette description n'est que la peinture très fidèle et très-ressemblante d'un vallon charmant situé entre Cardet et Massane, qui s'appelle *Beau-Rivage*, et que la nature a rendu un séjour enchanteur.

FIN DES NOTES.

MES IDÉES

SUR NOS AUTEURS COMIQUES.

MOLIÈRE.

L'Étourdi.

Modèle de ruses, de contre-ruses, d'intrigue, de comique. Imitez Mascarille, si vous voulez faire un de ces valets rusés qui mènent tout.

Le Dépit amoureux.

Métaphraste et Albert ont une scène, la septième du second acte, de bavardage de la part de l'un, d'impatience de la part de l'autre, qui est très-comique. Polidore et Albert, craignant de s'annoncer tous deux une mauvaise nouvelle, et se demandant réciproquement pardon, dans la scène quatre du troisième acte; Éraste et Lucile se brouillant et se raccommodant, scène sublime, la troisième du quatrième acte; parodie charmante par le valet et la soubrette.

Les Précieuses.

La scène de Mascarille et celle de Jodelet sont les modèles de toutes les scènes où les valets sont déguisés en maîtres et font les ridicules.

Le Cocu imaginaire.

Pièce peu digne de Molière. La scène dixième du deuxième acte, où Cécile se plaint de son propre malheur, tandis que Sganarelle croit que c'est au sien qu'elle s'intéresse, est plaisante.

Don Garcie de Navarre.

Le caractère de don Garcie, ou du jaloux, est le seul digne d'être étudié. La scène de la lettre, la cinquième du premier acte; celle du billet déchiré, la cinquième du deuxième acte; la huitième du quatrième acte, superbe depuis le commencement jusqu'à la fin, et modèle des scènes de jalousie : voilà les seules beautés de la pièce.

L'École des Maris.

Chef-d'œuvre de conduite comique, de morale et de diction; tout en est à étudier.

La première scène du premier acte, où les deux caractères principaux s'exposent : la cinquième du premier acte, où Valère veut faire parler Sganarelle, et se lier avec lui malgré lui. L'acte deux est tout entier sublime. Sganarelle, qui va porter à Valère la déclaration d'amour, ensuite le billet, ensuite le conseil d'enlever Isabelle; la scène quatorzième de ce deuxième acte, dans laquelle Sganarelle mène Valère devant Isabelle, qui s'explique en sa présence sur ses véritables sentiments, et le trompe sous ses propres yeux; l'acte qui finit par le dessein d'épouser le lendemain Isabelle, ce qui rompt tout ce qu'elle a fait, et oblige de recommencer la pièce au troisième acte, où le jaloux va lui-même chercher le notaire pour les unir; la scène sixième, où il sermonne Ariste; enfin le dénoûment, qui est superbe, qui se fait par les soins du jaloux, qui satisfait tout le monde..... Il faut lire cent fois cette pièce, et l'admirer chaque fois davantage.

Les Fâcheux.

Pièce à tiroir. Son valet est le premier fâcheux. La scène cinquième du premier acte du seigneur, qui a fait une courante; la deuxième du deuxième acte du joueur, la septième du deuxième acte du chasseur, la deuxième du troisième acte du savant grec, la troisième du troisième acte de l'homme qui veut mettre la France en ports de mer : voilà les beautés de cet ouvrage.

L'École des Femmes.

Chef-d'œuvre de comique. Les trois premiers actes me semblent infiniment supérieurs aux deux autres. La première scène du premier acte, modèle d'exposition morale; la sixième entre Horace et Arnolphe, modèle de récit et de comique. La scène sixième du deuxième acte, entre Arnolphe et Agnès, admirable pour la vérité, le plaisant et le contraste d'un vieillard jaloux et fin, et d'une jeune sotte qui lui dit tout; la deuxième scène du troisième acte, entre Arnolphe et Agnès, où il lui explique les devoirs du mariage; la quatrième du deuxième acte, où Horace lui confie la manière dont Agnès lui a fait parvenir sa lettre, sont

des modèles de comique. La scène huit du quatrième acte, d'Arnolphe et de Chrysalde, sur le cocuage, est d'une philosophie admirable; la scène quatrième du cinquième acte, où Arnolphe cherche ridiculement à plaire à cette Agnès, contre laquelle il est furieux; enfin toute la pièce, hors le dénoûment et quelques expressions basses, est sublime.

La Critique de l'École des Femmes.

Petite pièce qui n'est intéressante que pour les adorateurs de Molière. La scène septième, où le poëte, le marquis et la prude font leurs remarques sur l'École des femmes, est pleine de vérité et de comique.

L'Impromptu de Versailles.

Ce n'est point une comédie, mais une satire peu piquante, à présent que personne ne sait les noms des détracteurs de Molière.

La Princesse d'Élide.

Le prologue de Lysiscas endormi, que l'on réveille, et qui se rendort toujours en parlant, me paraît la scène la plus plaisante de la pièce; la première scène du quatrième acte, dans laquelle Euriale et la princesse se trompent tous les deux par amour, et veulent se persuader qu'ils sont insensibles, est la seule jolie de la pièce.

Le Mariage forcé.

Farce charmante et morale; la première scène de Sganarelle et de Géronimo, où le premier demande conseil pour se marier, est pleine de comique et de raison. La scène sixième du bavard Pancrace et de Sganarelle est charmante; la huitième avec le pyrrhonien Marphurius est aussi jolie; la seizième, où Alcidas veut que Sganarelle se batte ou se marie, est un modèle de bon comique. Voilà tout ce qu'il y a à remarquer dans cette pièce.

Le Festin de Pierre.

Cette pièce, dont le titre n'a pas de sens, étincelle de bon comique. Quoique Thomas Corneille l'ait mise en vers, et ait ajouté plusieurs bonnes plaisanteries dans la première scène de Char-

lotte et de Pierrot au deuxième acte ; malgré la scène de Léonor et de sa tante avec don Juan au troisième, et celle de la même Léonor et de sa nourrice au cinquième, qui prépare le dénoûment, ajoutées par Corneille, je préfère encore la pièce en prose, telle que Molière l'a faite ; l'exposition en est charmante. La deuxième scène, où don Juan développe son caractère, est un modèle ; la première scène du deuxième acte entre Pierrot et Charlotte ; la cinquième du même acte, où don Juan trompe à la fois les deux paysannes, sont des chefs-d'œuvre de comique. Le troisième acte est tout espagnol. La scène troisième du quatrième acte, entre M. Dimanche et don Juan, est un modèle de vérité et d'excellent comique. La scène deuxième du cinquième acte, où don Juan parle de l'hypocrisie, et la troisième, où il refuse à don Carlos d'épouser sa sœur, par scrupule (scène que Corneille n'aurait pas dû mettre de côté), achèvent de rendre don Juan odieux, et rendent le dénoûment moins inconcevable, en le faisant souhaiter davantage.

L'Amour médecin.

Jolie farce. La première scène du premier acte, dans laquelle Sganarelle demande des conseils à trois personnes, qui chacune lui en donne un intéressé, est un modèle de vérité ; la troisième du même acte, où Lucinde, sollicitée par son père de lui dire son chagrin, le lui apprend, Sganarelle ne l'écoutant plus, est un modèle de comique. La scène troisième du deuxième acte, dans laquelle les médecins, assemblés pour consulter, parlent de leur mule et de leurs chevaux ; la sixième du troisième acte, dans laquelle Clitandre joue le rôle de médecin et épouse Lucinde, sont des scènes charmantes, et à consulter.

Le Misanthrope.

Ce chef-d'œuvre du monde mérite d'être appris par cœur avant que d'être examiné. La première scène du premier acte, où Alceste développe son caractère avec son ami, qui en a un totalement opposé ; la deuxième, où Oronte lui vient lire un sonnet, sont d'un excellent comique et d'une vérité sublime. La première scène du deuxième acte, où Alceste est en opposition avec la coquette Célimène ; la cinquième, où tous ces marquis, et Céli-

mène surtout, médisent de toute la terre devant le misanthrope, sont superbes. La scène cinquième du troisième acte, dans laquelle la prude Arsinoé vient donner des avis à la coquette Célimène, qui les lui rend avec tout l'esprit imaginable; la septième, dans laquelle Arsinoé allume la jalousie d'Alceste, après l'avoir loué malgré lui; la scène troisième du quatrième acte, de fureur et de rage de la part d'Alceste, de finesse et de coquetterie de la part de Célimène, qui s'apaise tant qu'Alceste est en colère, qui se fâche dès qu'Alceste s'apaise; la première scène du cinquième acte, où Alceste, après avoir perdu son procès, veut renoncer à la nature entière, et s'enfuir dans les bois; le dénoûment enfin : voilà les beautés principales d'un ouvrage dans lequel il n'y a pas un vers qui n'ait rapport au caractère principal.

Le Médecin malgré lui.

Jolie farce pleine de vérité. La première et la deuxième scène du premier acte, dans lesquelles Sganarelle bat sa femme, le voisin Robert voulant l'en empêcher, et celui-ci étant battu par la femme et par le mari; la scène sixième, où l'on fait dire à Sganarelle, à force de coups de bâton, qu'il est médecin; la scène troisième du deuxième acte, dans laquelle Sganarelle fait le médecin; la sixième, où il interroge le malade : voilà les plus jolies scènes de ce petit ouvrage, qui soutint le Misanthrope.

Mélicerte (pastorale).

Molière ne l'a pas achevée. La scène troisième du deuxième acte est jolie, et Mélicerte et Myrtil y parlent comme des bergers bien amoureux et bien naïfs.

L'Amour peintre.

Petite pièce pleine de grâce et de galanterie : la scène onzième du portrait est charmante, et la suivante est d'un comique admirable : don Pèdre est un jaloux parfait; Adraste, un amant très-aimable, et Hali, un fourbe très-comique.

Le Tartufe.

Tout est sublime dans ce chef-d'œuvre; et le dénoûment, que plusieurs personnes n'approuvent pas, ne peut choquer, après cinq actes de beautés continues.

La première scène du premier acte, où la vieille mère Pernelle, en grondant toute sa famille, expose si plaisamment et la pièce et le caractère de chacun; la cinquième, où Orgon s'informe de la santé de Tartufe, et oublie sa femme et ses enfants, malgré les railleries de Dorine; la sixième sur les faux dévots entre Orgon et Cléante, scène admirablement écrite; la quatrième du deuxième acte, où les amants se brouillent par un malentendu, et se raccommodent par les soins de Dorine; la deuxième du troisième acte, où Tartufe s'annonce; la troisième, où il fait sa déclaration à Elmire; la sixième, où Orgon lui demande pardon à genoux pour son fils qui l'a accusé; la cinquième du quatrième acte, où Orgon est sous la table, scène si singulière, si belle et si hardie : voilà les principales beautés d'un ouvrage que l'Europe admire avec raison.

Amphitryon.

Une des plus comiques pièces de Molière. Le premier monologue de Sosie, quoique très-long; la scène avec Mercure, qui lui persuade qu'il est Sosie; la scène première du deuxième acte entre Amphitryon et Sosie; la deuxième entre Alcmène et Amphitryon; la troisième entre Cléanthis et Sosie, où il s'informe à son tour de ce qui s'est passé; la deuxième du troisième acte, où Mercure se moque d'Amphitryon : voilà les scènes à étudier dans ce chef-d'œuvre de comique.

L'Avare.

Encore un chef-d'œuvre. Le dénoûment, que l'on blâme, était impossible autrement. Cette pièce vaut peut-être le Tartufe et le Misanthrope. La scène troisième du premier acte entre l'avare et le valet qu'il fouille; la cinquième entre l'avare, son fils et sa fille, quand ils veulent lui parler de leur mariage; la septième, où l'avare prend l'amant de sa fille pour juge de son refus de se marier; la scène sixième du deuxième acte, dans laquelle Frosine flatte l'avare; la scène troisième du quatrième acte, où l'avare trompe son fils par une fausse confidence; la quatrième, où maitre Jacques les raccommode si comiquement; la deuxième du cinquième acte, dans laquelle maitre Jacques accuse l'intendant du vol de la cassette, la troisième, où Valère croit qu'on l'accuse d'avoir enlevé

Élise, et le quiproquo de la cassette : voilà les beautés à étudier dans cette pièce.

George Dandin.

Pièce très-morale et très-comique. La scène deuxième du premier acte, où Lubin fait confidence à George Dandin de son message pour sa femme; la quatrième, où M. et madame de Sotenville font enrager leur gendre, qui se plaint de leur fille; la huitième, où George Dandin est obligé de demander pardon au galant de sa femme; la scène septième du deuxième acte, où Lubin raconte de nouveau à George Dandin le rendez-vous de sa femme, et la dernière scène de la pièce, dans laquelle le malheureux mari est encore obligé de demander pardon à sa coquine de femme : voilà les scènes à étudier.

Pourceaugnac.

Dans cette farce, comme dans toutes celles de Molière, il y a des scènes excellentes. La cinquième du premier acte, où Sbrigani prend le parti de Pourceaugnac; la suivante, où Éraste lui persuade qu'il connaît Limoges et toute sa famille; la onzième, où Pourceaugnac est entre les deux médecins, et ne sait ce qu'ils lui veulent : voilà, ce me semble, les seules beautés de cette pièce.

Les Amants magnifiques.

Pièce de commande. La scène septième de la pastorale du troisième intermède est charmante : c'est une traduction d'Horace.

Le Bourgeois gentilhomme.

Chef-d'œuvre encore. La scène de M. Jourdain avec ses maîtres; celle avec son maître de philosophie; la troisième du troisième acte, où madame Jourdain et Nicole font la leçon à M. Jourdain; la suivante, où Dorante vient lui emprunter de l'argent; la dixième, où Lucile et Nicole courent après leurs amants, et s'en font suivre à leur tour; la douzième, où Cléonte demande Lucile, et est refusé parce qu'il n'est pas gentilhomme; la dix-neuvième, où M. Jourdain reçoit Dorimène, et fait de l'esprit avec elle : voilà les beautés de cet ouvrage, dont le cinquième acte ne vaut pas les autres.

Les Fourberies de Scapin.

Sans le troisième acte, cette farce charmante serait une excellente comédie. La première scène du premier acte est un modèle d'exposition; la scène quatrième, où Scapin donne des conseils à Octave; la sixième, où Scapin raconte à Argante l'histoire du mariage de son fils; dans le deuxième acte, la scène cinquième, où Scapin fait cette confession si plaisante; la scène septième, où son maître a besoin de lui, et le supplie de lui pardonner; la huitième, où Scapin tire de l'argent d'Argante pour rompre le mariage de son fils, et où il lui détaille tout ce qu'il lui en coûtera pour plaider; la onzième, où Scapin tire de l'argent de Géronte par le comite de la galère, sont à remarquer. Dans le troisième, la scène du sac me semble peu digne des autres; mais la suivante, la troisième, où Zerbinette raconte à Géronte sa propre histoire, et celles que j'ai indiquées : voilà les scènes que je trouve admirables dans cette pièce, dont le dénoûment est à l'antique.

Psyché.

Cette pièce est du grand Corneille, de Molière, de Quinault et de Lulli. Jamais si faible enfant n'a eu des pères si forts. La scène troisième du troisième acte est charmante; le style en est doux et pur : c'est le grand Corneille qui l'a faite. Psyché fait sa déclaration d'amour à l'Amour : c'est un modèle. Voilà tout ce qu'il y a dans la pièce.

Les Femmes savantes.

Chef-d'œuvre encore. La première scène du premier acte, où Armande et Henriette exposent leurs différents caractères; la deuxième, où Clitandre avoue à Armande qu'il ne l'aime plus; la quatrième, où Bélise veut toujours voir une déclaration d'amour dans tout ce que lui dit Clitandre; au deuxième acte, les scènes cinquième et sixième, où Martine est chassée, parce qu'elle a manqué à la grammaire; la septième, où Chrysale se plaint aux femmes savantes, et leur parle raison; au troisième acte, les scènes 1, 2, 3, 4, 5, où Trissotin lit ses vers, où il se prend de querelle avec Vadius; au cinquième acte, la scène première, où Henriette témoigne à Trissotin sa répugnance, et où celui-ci persiste; la scène troisième où le notaire ne sait auquel entendre, le père

disant que le gendre est Clitandre, la mère disant que c'est Trissotin, Martine philosophant mieux que personne : voilà les scènes de cet ouvrage admirable qui doivent servir de modèles.

La Comtesse d'Escarbagnas.

Jolie farce. Les ridicules de la province y sont bien peints. Les scènes quatrième et sixième, où la comtesse gronde et instruit ses gens; la scène quinzième, où on lit la jolie lettre de M. Thibaudier; la seizième, où il vient lire lui-même les vers qu'il a faits; les deux suivantes, où M. Bobinet amène son jeune élève : voilà ce qu'il y a de plus comique dans cette pièce.

Le Malade imaginaire.

Excellente comédie. La première scène du premier acte, où Argan compte ses mémoires; la cinquième, où il propose à sa fille de se marier, Angélique croyant qu'il parle de son amant; sa colère avec Toinette; la scène neuvième avec sa femme et le notaire : au deuxième acte, la scène sixième, dans laquelle Diafoirus fait ses compliments, et l'amant déguisé en maître à chanter chantant un duo avec sa maîtresse; la scène onzième d'Argan et de sa petite-fille, à qui il fait raconter tout ce qu'elle a vu : au troisième acte, la scène troisième, où Béralde parle raison à Argan sur la médecine; la sixième, où M. Purgon vient le menacer de mille espèces de maux; la quatorzième, où Toinette joue le médecin, et devine toutes ses maladies : voilà les traits les plus comiques de cette pièce, qui fut la dernière de l'inimitable Molière.

REGNARD.

La Sérénade.

Farce très-plaisante. La scène troisième, où Marine parle pour prouver à Scapin qu'elle n'est pas bavarde; la vingt-deuxième, où Champagne, ivre, veut parler raison à M. Griffon : voilà les deux plus jolies scènes de la pièce. La scène huitième, où Léonor

prend Valère pour le mari qui lui est destiné, tandis que sa mère entend parler de Géronte, est pillée de la cinquième scène du premier acte du Malade imagiuaire.

Le Bal.

La plus mauvaise des comédies de Regnard : rien à imiter, que le rôle de Matthieu Crochet pour un rôle de basse charge.

Le Joueur.

La meilleure des comédies de Regnard. Au premier acte, la deuxième scène expose à merveille et très-comiquement la pièce; la dixième de M. Tout-à-bas : au deuxième acte, la scène neuvième, où Angélique, malgré Nérine, pardonne à Valère : au troisième acte, la troisième, où Hector présente son mémoire à Géronte; la sixième des créanciers (imitée du Festin de Pierre, bien au-dessous de cette dernière); la neuvième, où le marquis insulte Valère, qu'il croit un poltron : au quatrième acte, la scène douzième, où Hector lit Sénèque à son maître, qui a perdu tout son argent : au cinquième acte, la scène quatrième, où madame la Ressource dit que le marquis est son cousin, ressemble beaucoup à celle de Mᵉ Jacob dans Turcaret; j'ignore quelle est l'aînée : voilà les meilleures scènes de cette pièce, qui a mérité sa réputation, et où je ne voudrais ni marquis ni comtesse.

Le Distrait.

Le rôle du Distrait est bien fait d'un bout à l'autre. La scène troisième du troisième acte, où le chevalier donne sa leçon d'italien, est jolie; la scène huitième du quatrième acte, où le Distrait donne à son valet des raisons de sa distraction, est pleine d'esprit et de philosophie. Dans cette pièce, comme dans toutes celles de Regnard, il y a un comique de mots que personne n'a atteint comme lui; la scène sixième du quatrième acte, où le Distrait et le chevalier se disent poliment leurs vérités, ressemble à la scène de Célimène et Arsinoé, dans le Misanthrope.

Attendez-moi sous l'orme.

Cette jolie petite pièce est sûrement de Dufresny; du moins je crois l'y reconnaître. La première scène, où Pasquin demande

son congé à son maître ; la quatrième, où Pasquin et Lisette ont peine à retenir l'amoureux Colin ; la dixième, où Lisette, déguisée en veuve, attrape l'officier, et le dénoûment : voilà ce qu'il y a de plus joli.

Démocrite.

Le rôle de Démocrite a de temps en temps de la philosophie. La scène septième du deuxième acte, où Strabon et Cléanthis se plaisent, sans se reconnaître pour mari et femme, est très-comique, mais nullement vraisemblable ; la scène septième du quatrième acte, où Strabon et Cléanthis se reconnaissent et s'abhorrent, est très-plaisante et d'un vrai comique.

Le Retour imprévu.

Plein de comique. La scène quatrième, où Merlin prêche son maître, et finit par être de son avis ; la treizième, où Merlin reçoit Géronte, et lui conte mille histoires pour l'empêcher d'entrer ; la seizième, où Géronte et Me Bertrand se parlent, en se croyant tous les deux fous, sont des scènes d'un comique admirable.

Les Folies amoureuses.

La scène où Agathe, contrefaisant la folle, donne une lettre à son amant dans un papier de musique, et celle où elle escamote de l'argent à Albert pour gagner son procès, sont les plus jolies de la pièce.

Les Ménechmes.

La scène cinquième du deuxième acte, où Ménechme envoie au diable Araminte et Finette, qui le prennent pour son frère ; la scène de M. Coquelet, qui est la même que dans le Retour imprévu, sont les plus comiques de la pièce.

Le Légataire.

La scène deuxième du troisième acte, où Crispin contrefait le gentilhomme campagnard, et la sixième, où il se déguise en veuve du Maine ; la sixième du quatrième acte, où il dicte le testament ; et la sixième du cinquième acte, où l'on fait accroire à Géronte que c'est lui qui a fait le testament, sont d'un comique admirable, mais par trop contre les mœurs.

La Critique du Légataire.

Rien à dire ni à profiter.

Les Souhaits.

Rien à profiter.

Les Vendanges.

La scène neuvième, où Léandre raconte à Trigaudin le tour qu'il veut lui jouer, et lui demande son avis par écrit, est très-comique.

DUFRESNY.

Le Négligent.

La scène troisième du deuxième acte, entre le marquis et le poëte sur Homère et Virgile; la sixième du troisième acte, entre le marquis et Dorante, est la même que celle du Joueur de Regnard, où le Joueur se laisse malmener, et veut ensuite le faire dégainer. La pièce est mauvaise. Le rôle du marquis est un rôle de fat bien soutenu.

Le Chevalier joueur.

A peu près la même que celle de Regnard, excepté que je la trouve meilleure [1].

La Noce interrompue.

Au-dessous de Dufresny.

Le Malade sans maladie.

Le rôle de la malade, celui de la fausse et *caresseuse* Lucinde, celui du traître Faussinville, sont très-bien faits; tous les détails sont charmants.

[1] Il y a de l'ambiguïté dans cette phrase, ou plutôt on pourrait croire que c'est la pièce de Dufresny que Florian préfère à celle de Regnard, si l'on n'avait vu, à l'article de cette dernière, qu'il la regarde comme la meilleure de son auteur ; il faut donc pardonner cette négligence de style à un écrivain qui était assez modeste pour être persuadé que ses notes ne seraient jamais imprimées, et lire la dernière phrase comme s'il y avait : *Excepté que je trouve celle de Regnard meilleure.* (Note de l'éditeur.)

L'Esprit de contradiction.

Chef-d'œuvre. Le rôle de la femme qui contredit, du benêt de mari, du jardinier Lucas, sont faits à merveille.

Le double Veuvage.

Il faudrait, je crois, le réduire.

Le Faux honnête homme.

Mauvaise pièce.

Le Faux instinct.

Mauvaise pièce, mais pleine d'esprit et d'intrigue.

Le Jaloux honteux.

Comédie excellente. Le rôle du jaloux est admirable; l'intrigue n'est pas aussi bonne : il y a une naïve Hortense qui rapporte tout ce qu'elle a vu, qui est bien plaisante.

La Joueuse.

Répétition de son Joueur, moins bonne que le Chevalier joueur.

La Coquette de village.

Jolie pièce : le rôle de la coquette est charmant.

La Réconciliation normande.

Pièce singulière, et peu agréable.

Le Dédit.

Charmante petite pièce : le rôle de valet est excellent.

Le Mariage fait et rompu.

Chef-d'œuvre qu'il faut lire et connaître comme les pièces de Molière.

Le Faux sincère.

Mauvaise pièce.

DANCOURT.

Le Chevalier à la mode.

Pièce morale et comique : le caractère de madame Patin est le mieux soutenu et le mieux peint.

La Maison de campagne.

Très-comique et bien mauvaise pièce.

Les Bourgeoises à la mode.

Bonne comédie, très-comique, et morale.

Les Vendanges de Surène.

L'imbécile Vivien est ce qu'il y a de plus comique.

Les Vacances.

Le rôle de M. Grimaudin est vraiment comique.

Le Mari retrouvé.

La meilleure des farces de Dancourt. M. Julien et sa femme sont infiniment plaisants.

Les Trois Cousines.

La scène où la meunière demande conseil au bailli est comique.

Le Galant Jardinier.

Le rôle de Lucas est celui d'un paysan bien fripon et bien comique : les autres pièces de Dancourt me semblent à peine lisibles.

PIRON.

L'École des Pères.

Pièce morale et point comique. La scène où Pasquin imite ses maîtres en reniant son père est plaisante.

L'Amant mystérieux.

Pièce faible ; mais le rôle et le caractère de l'amant sont très-comiques.

La Métromanie.

Chef-d'œuvre; tout en est presque à remarquer. Au premier acte, la scène sixième entre Damis et son valet, dans laquelle ils partagent les prix; au deuxième acte, la scène huitième entre Damis et son valet, quand il lui confie sa passion pour l'inconnue du Mercure; au troisième acte, la scène sixième, où Baliveau et Damis se rencontrent en répétant leurs rôles, et se reconnaissent, tandis que Francaleu crie bravo; la scène suivante est superbe; enfin le monologue qui commence le cinquième acte : tout doit être étudié dans cet ouvrage.

La Rose.

Joli opéra comique.

Le Faux prodigue.

Opéra comique très-plaisant, et digne de la comédie.

BOISSY.

L'Amant de sa Femme.

Joli sujet, mal traité.

L'Impatient.

Mauvaise pièce, où le rôle de l'impatient est très-bien fait.

Le Babillard.

Charmante pièce. Le rôle du babillard est fait à merveille, et doit servir de modèle.

Le Français à Londres.

Jolie petite pièce; le rôle du marquis est bien soutenu et bien fait.

Les Deux pièces.

La scène première du quatrième acte, où Lucile demande au chevalier des vers pour répondre à son amant, tandis que le chevalier croit que c'est pour répondre à lui-même, est la seule jolie de la pièce.

Les Dehors trompeurs.

La meilleure de Boissy.

La Surprise de la haine.

Mauvaise pièce. La sixième scène du second acte, où Arlequin, pour avoir de l'argent, dit le diable de son maître et est payé de chaque défaut, est charmante.

Le Billet doux.

La première scène est très-jolie.

LETTRES DE FLORIAN

A

M. DE BOISSY D'ANGLAS.

Paris, ce 16 novembre 1787.

J'ai reçu, monsieur, presque en même temps, les deux aimables lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous dois des excuses d'avoir tardé à y répondre : mais d'abord il faut du temps pour vous lire; et de plus, quand on imprime, même des bagatelles, les épreuves, les visites à l'imprimeur, et les autres occupations qu'on a toujours à Paris, vous prennent tous vos moments. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après ceux passés avec vous, je n'en connais guère de plus doux que de cultiver votre amitié, et de me rappeler à votre souvenir.

Là-dessus, je n'ai point de querelle avec M[me] de V......., avec M. et M[me] du ......, et tous ceux qui vous ont connu, c'est-à-dire qui vous regrettent. Nous avons l'espoir de vous voir de retour avec le printemps; et quand bien même je ne serais pas faiseur de pastorales, ce seul espoir me rendrait le mois de mai le plus agréable de l'année.

Je vous prie de dire à M. de Montgolfier combien je suis reconnaissant de tout ce dont il a bien voulu vous charger pour moi. Je n'aurai pas encore recours à ses bontés cette fois-ci, parce que la hâte que j'avais de mettre sous presse mon livret ne m'a pas permis d'attendre. Je le prie de me conserver son obligeance pour un autre ouvrage. Mon intérêt le plus cher se trouve d'accord avec ses offres; car le nom seul de son papier doit faire espérer que le livre ira à la postérité.

Estelle est achevée, et sèche tristement auprès des poêles de M. Didot. Vers la fin de décembre elle prendra son essor, et tournera d'abord ses pas vers Annonay; elle ira vous saluer au bord de ce ruisseau charmant que je connais, que j'aime sans l'avoir vu, et où mon heureuse Estelle entendra des vers plus doux et plus harmonieux que ceux de son Némorin.

Laissons là les médiocres ouvrages, pour parler de bonnes œuvres. J'aurais désiré de tout mon cœur pouvoir servir en quelque chose monsieur votre receveur; mais malheureusement le M. du Petit-Val, mon ami, n'est point le M. du Petit-Val régisseur général : c'est bien le même nom, mais non pas la même personne; et je n'ai nulle relation avec celui dont vous avez besoin. Cependant l'obligeante Mme du Petit-Val, la femme du mien, s'est chargée de votre mémoire, et tâchera de le faire arriver à son adresse, en le recommandant de son mieux.

Je ne puis vous dire grand'chose de nos théâtres; je n'y vais presque point. J'ai consacré mes soirées à relire, avec quelques amis, mes poëtes et mes historiens latins. Cela fait que je vois encore moins de monde que je n'en voyais, et que je suis plus en état de vous donner des nouvelles des troubles de la loi agraire, ou des ridicules de Nomentanus et de Damasippe, que des réformes de M. de Toulouse, et des succès de M. de la Reynière. Je ne soupe plus qu'avec Cicéron, je mange un morceau avec Tite-Live; et, en attendant les poésies légères de M. Dussaulx, j'explique Horace et Catulle.

J'aimerais mieux causer avec vous, monsieur. Revenez dans notre capitale le plus tôt qu'il vous sera possible : vous y avez laissé de vrais amis, à qui il n'arrive plus de rire, de raisonner ou de disputer, sans regretter que ce ne soit pas avec vous.

Comme votre première lettre finit avec infiniment de cérémonie, vous sentez bien que, quoi qu'en dise mon amitié, je ne puis me dispenser de vous assurer que

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments qu'il est si doux d'éprouver pour vous,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

Anet, 7 mars 1788.

Vous êtes le premier, mon cher confrère, à qui j'écris pour annoncer que l'Académie française m'a élu hier jeudi 6 mars, pour remplir la place vacante par la mort du cardinal de Luynes. M. Vicq-d'Azir, mon concurrent, m'a disputé la place de si près, que j'ai eu la pluralité d'une seule voix : quinze contre quatorze m'ont fait gagner ma cause. Mais les soins, les peines, les courses, qui m'ont entièrement occupé depuis six semaines; la nécessité de partir dans la nuit, pour venir ici annoncer mon élection à M. le duc de Penthièvre; tout cela m'a réduit à un tel excès de fatigue, que je peux à peine tenir ma plume. Ceci est le combat d'Argant et de Tancrède; le vainqueur est peu différent du vaincu.

Cependant, mon cher confrère, je me reprocherais de laisser passer un jour de plus sans vous remercier de tout ce que je vous dois, des efforts que vous avez employés auprès de M. de la Harpe. Je ne doute pas plus à présent de son amitié que de la vôtre, et c'est mon plus fort serment; c'est vous dire aussi, j'espère, combien elle m'est chère, combien j'y attache de prix. J'en sens beaucoup plus que je ne puis vous en dire, mon cher confrère; je suis épuisé de fatigue, mais je suis bien reconnaissant, et surtout bien tendrement attaché. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime.

Au château de Sceaux, 6 avril 1788.

Il y a longtemps, mon cher confrère, que je vous aurais remercié de vos aimables lettres et de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mes petits succès; mais, en vérité, depuis un mois, les heures du jour ne m'ont jamais suffi pour remplir tout ce que j'avais à faire. Vous savez combien l'on est occupé à Paris : si vous y ajoutez les visites, les courses, les remercîments qu'ont exigés de moi une place à l'Académie et la croix de Saint-Louis, obtenues en même temps, vous me pardonnerez peut-être un retard que je ne me pardonne pas. Enfin je commence à respirer, car mon discours est fait; et le premier délassement que je prends est de vous écrire, de vous remercier des services que vous m'avez rendus auprès de M. de la Harpe, de l'intérêt que

vous m'avez marqué, et de la réparation que vous avez faite de vos sanglantes critiques sur la pauvre Adelaïde. Heureusement elle ne vous craint plus ; la voilà sauvée de sa terrible maladie et de vos pattes ; car, en vous faisant son médecin, vous avez, selon l'usage, pensé tuer cette pauvre fille. Dieu vous le pardonne ! pour moi, je l'ai encore sur le cœur.

Il me serait difficile, mon cher confrère, de vous rendre un compte détaillé de ma grande bataille avec M. Vicq-d'Azir. Elle a duré longtemps, et chaque semaine la victoire changeait de parti. La veille du jour, j'étais battu ; et sans le maréchal de Duras, que j'allai voir le matin, et que je décidai, tout était perdu. M. de la Harpe m'a marqué une amitié à laquelle je suis bien sensible, et dont j'aime à vous devoir une partie ; mais celui à qui je dois ma place, c'est M. de Marmontel, qui m'a servi avec beaucoup de succès et de zèle. Je ne l'oublierai jamais.

Je compte que ma réception se fera le 15 de mai, jour que M. le duc de Penthièvre a choisi. Il y sera avec son adorable fille, et les enfants d'Orléans. J'espère que ce sera un beau jour, et que sa présence donnera de l'éloquence à mon discours. Le lendemain, mon aimable prince priera à dîner toute l'Académie à Sceaux, où les eaux joueront, et où ils seront sûrement contents de la politesse du seigneur du lieu. Voilà nos projets : que ne puis-je y mêler l'espoir de vous embrasser cet été, de faire avec vous de ces agréables promenades qui ne le seront plus tant sans vous ! Tâchez de le réaliser bientôt, cet espoir, mon cher confrère ; et croyez qu'à Nîmes, et même à Annonay, vous n'avez pas de meilleurs amis que ceux qui vous regrettent ici, et surtout celui qui vous embrasse de tout son cœur.

Paris, 31 mai 1788.

Depuis longtemps, mon cher confrère, je forme tous les jours le projet de vous écrire et de vous envoyer mon discours ; mais, depuis le mois de janvier, je n'ai pas respiré un instant. J'ai été écrasé de bonheurs ; tout m'est arrivé à la fois, et les jours m'ont à peine suffi pour les visites et les devoirs indispensables que tant de félicité m'a imposés. J'ai obtenu en trois semaines le brevet



de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil académique, et une abbaye à six lieues de Paris pour une tante à moi, religieuse à Arles.

Je commence à respirer un peu, et mon premier soin est de vous faire hommage d'un discours qu'on a reçu avec beaucoup de bonté. La séance où je l'ai prononcé était très-nombreuse et très-brillante. M. le duc de Penthièvre et son adorable fille y ont été accueillis avec transport. Tout ce qui les regardait était saisi avec enthousiasme, et le plaisir que donnait leur présence a rejailli sur mon faible discours. Ce jour enfin a été le plus beau de ma vie. Il a été beau aussi pour notre ami commun, M. de la Harpe, dont les beaux vers sur la poésie descriptive ont été applaudis autant qu'ils le méritaient. Après ces beaux vers, j'ai risqué quelques fables, et on les a parfaitement reçues; vous voyez que quelquefois Pope a raison, *et tout va bien.*

Le lendemain, mon prince a donné à Sceaux une fête superbe à l'Académie. Ils ont tous été enchantés de la grâce, de la politesse noble et franche du petit-fils de Louis le Grand. Les Muses, si longtemps citoyennes de Sceaux, ont reconnu leur ancien asile; nos naïades sont toutes sorties de leurs grottes pour voir les successeurs des Fontenelle, des Saint-Aulaire et des Malezieu : il ne manquait à la fête que M. Dussaulx, et nos nymphes en perdaient la tête.

L'Académie est fort contente, mon cher confrère; elle a consigné dans ses registres les bontés de M. le duc de Penthièvre, et lui a fait une visite en corps pour lui exprimer sa reconnaissance. Tous ceux dont je n'ai pas eu la voix me comblent d'amitiés, et semblent m'offrir leur cœur. Combien de gens ne voudraient pas de ce marché!

Je joins à mon discours, mon cher confrère, un exemplaire du troisième volume de mes Comédies, qui vous manque, à ce que je crois. Acceptez tout cela comme un faible gage de la tendre amitié que je vous ai vouée pour ma vie, et avec laquelle je vous embrasse de tout mon cœur.

Voulez-vous bien me rappeler au souvenir de votre illustre ami M. de Montgolfier?

Mon cher et illustre compatriote,

J'ai un besoin pressant de votre justice et de votre amitié. Depuis deux ans je commande la garde nationale de Sceaux, et j'ose dire que je l'ai fait de manière à m'attirer l'estime et la reconnaissance de tous nos soldats-citoyens. Malheureusement je me trouvais à Paris le jour de la fuite du roi; les portes furent fermées, je ne pus me rendre ici. Le bon ordre qui a régné à Paris, le désir de savoir des nouvelles, et les peines qu'il fallait prendre pour avoir un passe-port, me firent retarder trois jours; je ne vins ici que vendredi, jour de la Saint-Jean. Cette absence, ma qualité de militaire et d'attaché à un ci-devant prince, les soupçons qu'inspire naturellement l'état où nous sommes, les circonstances du moment, tout enfin, réuni contre moi dans ces tristes circonstances, a fait naître de la fermentation et de la défiance dans une petite partie de ma troupe. Vous devez juger qu'avec ma sensibilité, cette position fait le malheur de ma vie, puisque je vois mon honneur et mon repos au moins compromis. Dans les temps où nous sommes, personne ne peut savoir où cela peut s'arrêter.

Vous connaissez dès longtemps mes principes, peut être y a-t-il quelque mérite à les avoir dits tout haut dès avant la révolution; et, depuis la révolution, ils n'ont jamais varié. Je vous réponds de la pureté de mon cœur, je vous en jure par mon honneur et par le vôtre. D'après cela, je demande à vous, mon cher compatriote, à vous qui me connaissez et m'estimez, j'ose le croire, depuis longtemps; à vous, représentant du département où je suis né, je vous demande de vouloir bien écrire et signer ce que vous savez, ce que vous pensez, ce que vous jugez de moi. Je ne veux pas partir d'ici, je ne veux prendre aucune résolution que ma justification ne soit établie. Je me charge de l'établir; mais comme votre nom, justement célèbre, doit être d'un poids immense, opposé à ceux des calomniateurs ou des soupçonneurs imbéciles, je vous demande ce nom que j'ai toujours aimé, sans croire qu'il pût m'être utile dans pareille circonstance. Si vous jugez à propos de faire signer par d'autres ce que je demande, M. du Séjour, M. Bailly, M. de Saint-Étienne[1], ne refuseraient pas. Mais là-des-

[1] L'infortuné Rabaut Saint-Étienne.

sus je m'en rapporte à ce que votre prudence, votre amitié, verront de mieux à faire.

Pardon, mille fois pardon de vous importuner dans de pareils instants. Mais je pense que votre cœur est de ceux qui croient que dans tous les temps un honnête homme, un compatriote, un ami, mérite l'attention d'un honnête homme et d'un ami. Je n'en dirai pas plus. J'ai l'âme brisée, en vérité : après tout ce que j'ai fait, après tous les intérêts sacrifiés, je m'attendais peu à ce prix! Faut-il donc, dans la nature entière, ne compter que sur vous seul? Je vous embrasse, et j'attends de vous les biens les plus chers, ma justification et mon repos. Si votre écrit ne suffisait pas, j'aurais encore recours à vous, que je révère autant que j'aime.

Sceaux, ce 26 juin 1791.

Il y aurait bien de l'amour-propre à moi, mon cher et illustre confrère, d'imaginer qu'au milieu des importantes occupations qui remplissent vos jours fortunés, mes pauvres héros maures et castillans [1] eussent trouvé le moment de venir vous faire leur cour. Ce n'est pas à un législateur, à un administrateur, à un procureur général syndic, qu'il faut aller chanter des romances ou raconter des contes bleus. Vous avez vraiment d'autres choses à faire dans le département de l'Ardèche, quand ce ne serait que de jouir de la douce paix, de l'heureux repos que vos grands travaux nous ont procurés. J'ai cru qu'il fallait laisser passer les bénédictions, les actions de grâces, les cantiques de reconnaissance qui retentissent en votre honneur dans la France et dans toute l'Europe. Quand les échos de vos montagnes les auront assez répétés, alors je pourrai hasarder de venir jouer de la flûte à la porte de votre maison, comme les bergers de Sicile allaient jouer du chalumeau sur le passage jonché de fleurs des Platon et des Timoléon.

Cependant, d'après votre bonté extrême, d'après la douce indulgence que vous avez puisée au comité des recherches, d'après

[1] Gonzalve de Cordoue.

surtout votre demande, je prends la liberté de faire remettre chez M. d'Azémar, qui m'a promis de s'en charger, un exemplaire du grand Gonzalve de Cordoue. Notre ami commun, M. de la Harpe, a traite ce capitaine avec autant de sévérité que Gonzalve traitait nos capitaines français dans la guerre qu'il leur fit à Naples. La différence qu'il y a, c'est que Gonzalve nous ôta pour toujours ce beau royaume, et que M. de la Harpe ne m'a presque point ôté de lecteurs. Ma seconde édition va paraître, et mon ouvrage s'est fort bien vendu, malgré les circonstances peu favorables aux lettres, qui font rechercher avec plus de soin le *Journal du soir* et le *Logographe*, que des récits de guerre et d'amour. Ce qui me fait pardonner à ces circonstances, c'est qu'elles me procurent le plaisir de lire vos beaux discours, vos beaux mémoires d'administration, que je trouve fort éloquents, et que j'ai le projet de mettre en vers un de ces jours, en y joignant de petits morceaux anacréontiques que je viens de faire, sur la force publique et la perception des impôts.

Je ne doute point, mon cher confrère (et cela sans aucune espèce de poésie ou de plaisanterie), que vous ne soyez infiniment utile au pays que vous habitez. Si tout le monde avait votre amour pour le bien et vos moyens de le faire, nous n'en serions pas où nous sommes; mais on a perdu de vue la belle fable que faisait Fontenelle avec ses doigts, lorsqu'il parlait des vérités. De là, je crois, vient tout le mal. C'est à vous de le réparer, ou du moins de l'empêcher de croître; j'applaudirai à vos succès comme citoyen, comme confrère et comme ami.

Je passe doucement ma vie au coin de mon feu, lisant Voltaire, regrettant Gauvain[1], faisant des fables, et fuyant des sociétés qui sont devenues des arènes affreuses, où tout le monde hait la raison, où les vertus ne sont même plus louées, où l'humanité, la première des vertus, et la modération, la première des qualités, sont méprisées par tous les partis. Je me trouve fort bien de ma solitude, et si j'y recevais souvent de vos nouvelles, je l'aimerais encore plus.

Adieu, mon cher confrère; lisez Gonzalve dans vos moments

[1] Poëme de chevalerie auquel travaillait M. Boissy d'Anglas avant la révolution, et qu'il n'a jamais fini : il en avait lu plusieurs chants à M. de Florian.

perdus; vous en serez peut-être content. Vous le serez sûrement de l'histoire des Maures, peuple qui nous était absolument inconnu, et qui méritait au moins d'être autant célébré que certaines gens que je vois célèbres. La Harpe fait grand cas de cette histoire, et m'a dit avec repentir qu'il se portait fort mal quand il a lu mon livre. Portez-vous bien, aimez-moi toujours, et ne m'appelez point aristocrate, comme certains de mes amis m'appellent démagogue.

Homo sum ; nihil humani a me alienum puto.

Je suis, de plus, votre bon confrère et ami.

Paris, ce 17 février 1792.

Sceaux-l'Unité, 16 messidor an II.

Diable! diable! mon cher confrère, voici un très-beau et très-utile ouvrage. Je l'ai lu de suite, sans m'arrêter, sans me douter qu'il avait plus de cent grandes pages. Je l'ai relu avec une attention plus sévère, j'ai retrouvé le même plaisir. C'est partout la réunion si douce de la vertu, de la raison, de l'amour de la patrie, de l'éloquence du cœur, de la tendre sensibilité. Cette dernière surtout me semble caractériser votre livre. Toutes les fois que vous parlez du mariage, des funérailles, des souvenirs, des consolations qui restent à la pauvre humanité, on voit que vous êtes sur votre terrain, on sent que tout ce que vous dites coule d'une source abondante. Vous êtes un digne homme; je le savais bien; et vous êtes, de plus, éloquent avec du goût, chose moins méritoire, mais aussi rare.

Recevez mes remerciments doux et sincères pour le plaisir que vous m'avez fait. J'en aimerais bien mieux ma fille aînée Galatée, si c'était elle qui vous eût inspiré quelques idées de votre ouvrage. Je vous la léguerais en mourant, comme ce Grec, Eudamidas, je crois, légua sa fille à établir à son ami plus riche que lui. Je vous remercie de nouveau, et vous prie tendrement de venir me voir le plus tôt qu'il vous sera possible; car, depuis que je vous ai lu, j'ai plus d'envie de vous embrasser.

Nous causerons ensemble, mon cher confrère, beaucoup de vos

ouvrages, et un peu de l'intérêt que vous prenez aux miens. Je ne puis ressembler à Ovide que par les regrets que son cœur donnait aux amis qu'il ne voyait plus. Votre présence les adoucira. Je vous embrasse de toute mon âme.

---

27 messidor an II.

Mon cher confrère en Apollon, vous êtes instruit peut-être que je vais dans une maison d'arrêt, par l'ordre du comité de salut public. J'ai beau fouiller et scruter jusques au fond de mon cœur, je ne crains pas de vous dire (car le malheur ne peut être soupçonné d'orgueil) que ce cœur est pur comme le vôtre. Peut-être ai-je mal pris mon moment pour faire la demande de réquisition que votre zèle a sollicitée. Cette idée est superflue avec une âme amicale comme la vôtre, pour vous engager à faire ce qui sera en votre pouvoir pour abréger ma captivité. Je vous le dis du profond de mon âme : si j'ai péché, c'est par ignorance. S'il est possible de faire abréger un châtiment plus grand pour les malheureux poëtes que pour les autres, le comité exercera un acte de justice et de bienfaisance. Ces deux mots sont les plus beaux de toutes les langues; et quand je songe à vous, je trouve que le plus doux est celui d'amitié.

Sceaux-l'Unité, 23 thermidor an II de l'ère républ.

Recevez, mon cher bienfaiteur, les tendres actions de grâces que je vous dois, pour l'intérêt que vous avez pris à mon sort, pour les démarches que vous avez faites, pour la liberté, qui m'est bien plus douce en la rapportant à vos soins. Elle est le premier des biens; mais le premier des plaisirs est la reconnaissance, et c'est vous qui me prouvez cette sentimentale vérité.

En sortant de prison j'ai couru chez vous. La loi me défendait de vous attendre, il fallait la loi pour m'empêcher de jouir de ce bonheur. Accordez-le-moi, mon ami, en venant promptement me voir. Venez dîner dans ma retraite, venez me voir reprendre mon luth, couvert déjà de poussière, et sur lequel je vais chanter d'une voix plus forte la liberté et l'amitié.

Adieu, mon bienfaiteur; venez aussitôt que le noble métier que vous avez pris d'être utile vous laissera un moment. Donnez-le-moi, ce moment. Je ne sentirai tout à fait ma liberté qu'en vous embrassant.

Sceaux-l'Unité, 15 fructidor.

Vous portez, mon cher et aimable législateur, la peine du plaisir que vous trouvez à obliger, et celle du plaisir que je trouve à me vanter de vous connaître. Le maire de cette commune, bon et digne citoyen, m'a demandé avec instance de vous importuner en faveur du cit. Osselet, qui vous remettra ce billet. Ce n'est pas une démarche, c'est un conseil que nous vous demandons pour le cit. Osselet. Il revient de combattre les ennemis de la république, il est sur le point d'y retourner; mais sa santé, dans un état déplorable, lui fait craindre qu'elle ne serve pas son zèle. De plus, le cit. est époux, père, fils, et fort malade. Il a les certificats et les preuves de sa mauvaise santé. Nous vous prions, mon cher confrère en Apollon, de vouloir bien lui dire à qui s'adresser, ce qu'il faut qu'il fasse, et les moyens de réussir. Votre cœur, heureux quand il fait du bien, ne vous rendra pas cette bonté pénible, et je vous en remercie d'avance.

Adieu, mon bon et cher confrère. Guillaume Tell avance fort, et avancerait mieux sans quelques accès de fièvre, suite de mon été, ou précurseur de mon automne. J'ai cette fièvre en vous écrivant, et je n'en sens pas moins tout le plaisir de vous dire que je vous aime.

Nota. Cette lettre est la dernière qu'écrivit M. de Florian; il était atteint de la maladie qui l'enleva aux lettres et à l'amitié, et il mourut peu de jours après.

THÉATRE DE FLORIAN.

AVANT-PROPOS.

En donnant au public le recueil de mes comédies, je me garderai bien de le faire précéder de réflexions sur la comédie. Ce serait d'abord risquer d'ennuyer, péril qu'on ne peut assez craindre ; ensuite je serais sûr de me nuire, car de deux choses l'une : ou je prouverais que je suis un ignorant, et personne ne gagnerait à cette découverte ; ou je me montrerais fort instruit, et l'on m'en trouverait plus coupable d'avoir fait des pièces si imparfaites, en sachant si bien comment on les fait bonnes. Je ne veux donc parler ici que du genre que j'ai adopté, dire les motifs de cette adoption, et relever les fautes que je n'ai pas évitées.

Pour pouvoir définir ce genre, il faut dire un mot des autres ; il faut répéter, ce que l'on sait déjà, que la comédie de caratère est sans contredit le plus beau, le plus utile, le plus difficile de tous les drames. Quel travail que celui d'étudier jusqu'aux plus petits traits de l'homme qu'on veut peindre, de fouiller dans les replis de son cœur, d'y surprendre ses sentiments les plus cachés, et d'imaginer ensuite des situations où, dans l'espace de deux heures, tous ces traits, tous ces sentiments soient développés, en amusant, en intéressant toujours deux mille personnes rassemblées au hasard, et très-indifférentes à l'affaire dont il s'agit ! Un tel ouvrage, quand il est parfait, me semble le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Mais ce chef-d'œuvre, en tous les temps si difficile, l'est peut-être aujourd'hui plus que jamais. Quand il naîtrait un second Molière, merveille que la nature ne produit plus vraisemblablement, pourrait-il se flatter d'égaler le premier ? trouverait-il des sujets tels que le *Misanthrope,* le *Tartufe*, l'*Avare?* Je ne le crois pas. Les caractères qui restent à traiter me semblent petits auprès de ces grands modèles. Je juge du moins qu'ils doivent être peu saillants, par la peine qu'on a de leur trouver même un nom.

On pourrait donc penser qu'il ne reste guère à peindre que des demi-caractères; encore les modèles en sont-ils rares. C'est dans le monde qu'il faut les chercher; et j'ai cru remarquer que dans le monde on se ressemble un peu. Le grand précepte, *Il faut être comme les autres*, qui fait la base de nos éducations, met une assez grande conformité dans les mœurs, dans les actions, dans le langage de ceux qui composent la société. Chaque âge, chaque état a ses idées, son ton, ses manières convenues : on les prend sans s'en apercevoir; on les garde par paresse, souvent par respect humain; et les formules, les devoirs d'usage, l'obligation de parler lorsqu'on ne voudrait rien dire, l'habitude de traiter comme des amis ceux dont on ne se soucie guère, enfin la monotonie de la politesse, si l'on peut s'exprimer ainsi, éteignent le naturel, et font disparaître les nuances des caractères. Tout n'en est peut-être que mieux; et il faut bien que cela soit, puisqu'on a l'air si heureux dans le monde. Je ne prétends point m'ériger en censeur; je veux dire seulement que j'ai trouvé un peu de ressemblance entre ce monde bruyant et le bal de l'Opéra. C'est assurément un lieu enchanteur : on y fait infiniment d'esprit, on y voit de très-jolis masques; mais un peintre serait peut-être embarrassé d'y trouver une physionomie.

D'après ces réflexions, bonnes ou mauvaises, et auxquelles je n'attache aucune prétention, j'aurais renoncé à la comédie de caractère, quand bien même j'en aurais eu le talent : car le talent ne suffit pas; c'est du sujet que dépend le sort d'une pièce. Si cela n'était pas vrai, nos grands hommes n'auraient fait que des chefs-d'œuvre.

Peut-être aussi, et je le croirais bien, mon impuissance m'a-t-elle rendu ces raisons meilleures. J'en conviendrai volontiers à chaque bonne comédie de caractère que l'on nous donnera; mais, en attendant, je croirai qu'à moins de se sentir un talent très-supérieur, on fera mieux de traiter la comédie de sentiment ou la comédie d'intrigue.

Ces deux genres me semblent inépuisables. Avec de l'esprit et de la sensibilité, on trouvera souvent des intérêts nouveaux,

des situations piquantes. Les vices, les travers sont bornés; mais les passions, et heureusement les vertus, nous offrent un champ immense.

J'entends par la comédie de sentiment celle que la Chaussée fera vivre à jamais, malgré les épigrammes de ses critiques; celle qui met sous les yeux du spectateur des personnages vertueux et persécutés, une situation attachante où la passion combat le devoir, où l'honneur triomphe de l'intérêt; celle enfin qui sait nous instruire sans nous ennuyer, nous attendrir sans nous attrister, et qui fait couler ces douces larmes, le premier besoin d'une âme sensible.

La comédie d'intrigue, qui porte sur la même base que la comédie de sentiment, l'intérêt, emploie des moyens tout différents. Un vieillard amoureux, un rival ridicule; des valets adroits, des dangers sans cesse renaissants, des ressources toujours imprévues, des méprises enfin, moyen le plus sûr de tous au théâtre : voilà par quels ressorts elle attache, égaye le spectateur, l'amuse assez pour l'intéresser, et le fait rire des malheurs qui peuvent lui arriver le lendemain.

La réunion des deux genres dont je viens de parler ferait sans doute un bon ouvrage : malheureusement cette réunion est extrêmement difficile. Presque toujours le comique nuit à l'intérêt, et l'intérêt exclut le comique. J'ai cru pourtant qu'il n'était pas impossible de les allier. J'ai pensé que le sentiment et la plaisanterie pouvaient tellement être unis, qu'ils fussent quelquefois confondus, que le spectateur s'égayât et s'attendrît en même temps, qu'il fût également ému par l'intérêt de l'action et réjoui par le comique de l'acteur, en un mot, que le même personnage fît pleurer et rire à la fois. Pour cela j'avais besoin d'Arlequin [1].

[1] Ce personnage, qui paraît avoir été connu des anciens, a été l'objet des recherches de plusieurs auteurs. L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'il fut, dans son origine, un esclave africain. Son visage noir et sa tête rasée semblent l'indiquer. Quant à son habit de trois couleurs, ce que j'ai pu découvrir, sinon de plus authentique, au moins de plus agréable, le voici :

Un pauvre petit nègre orphelin, abandonné près de Bergame, ne trouva

Ce caractère est le seul peut-être qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours simple et bon, toujours facile à tromper, croit ce qu'on lui dit, fait ce que l'on veut, et vient se mettre de moitié dans les piéges qu'on veut lui tendre : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse ; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité ; il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant rien moins qu'un bouffon ; ce n'est pas non plus un personnage sérieux : c'est un grand enfant ; il en a les grâces, la douceur, l'ingénuité ; et les enfants sont si aimables, si attrayants, que j'ai cru mon succès certain, si je pouvais donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme.

Delisle et Marivaux en avaient déjà tiré un grand parti. Le premier a fait de son Arlequin un philosophe de la nature, misanthrope gai, cynique décent, qui voit les objets comme ils sont, les montre comme il les voit, s'exprime avec énergie, et fait rire en raisonnant juste.

Marivaux, ce grand anatomiste du cœur humain, qui, pour avoir voulu tout dire, n'a pas toujours dit ce qu'il fallait, Marivaux a fait des Arlequins moins naturels, moins philosophes que ceux de Delisle, mais plus délicats, plus aimables, et qui, à force d'esprit, rencontrent quelquefois la naïveté.

Je n'ai voulu copier ni Marivaux ni Delisle. Cela ne m'au-

d'amis et de protecteurs que dans trois enfants de son âge qui jouaient hors de la ville. Ils eurent pitié du malheureux étranger, commencèrent par lui donner leur pain ; et, le voyant presque nu, ils résolurent de l'habiller ; mais ils n'avaient point d'argent. Heureusement chacun d'eux était fils d'un marchand de drap. Sans s'être donné le mot, les trois petits bienfaiteurs volèrent le même jour, dans la boutique de leur père, une demi-aune de drap pour vêtir leur jeune ami. Ces trois demi-aunes se trouvèrent de différentes couleurs. Malgré cet inconvénient, on se hâta de les coudre ensemble du mieux qu'on put. L'habit fut assez mal taillé ; mais il parut à tous fort joli. On voulut même donner une épée à celui qu'on trouvait si bien mis : un morceau de bois fit l'affaire. Alors on crut pouvoir présenter le petit étranger dans la ville. Arlequin s'y établit ; et la reconnaissance lui fit un devoir de porter toujours cet habit, qui lui rappelait un bienfait si aimable.

rait pas été facile : l'un avait plus de finesse, l'autre plus de profondeur que moi. J'ai voulu peindre un Arlequin bon, doux, ingénu, simple sans être bête, parlant purement, et exprimant avec naïveté les sentiments d'un cœur très-tendre. Une fois ce caractère établi, non d'après les auteurs qui s'en étaient servis avant moi, mais d'après mes idées particulières, j'ai cherché des intrigues qui pussent m'aider à le développer. J'étais presque sûr que mon héros était intéressant; son masque et son habit le rendaient comique; il ne fallait plus que trouver des situations attachantes, et je devais faire rire et pleurer. Il reste à savoir si j'y suis parvenu.

Lorsque j'osai risquer pour la première fois au théâtre l'Arlequin que je m'étais créé, il y avait plus de vingt ans que la comédie italienne avait abandonné les pièces de Marivaux et de Delisle, pour des canevas italiens que les acteurs remplissaient à leur gré. J'essayai de rappeler un genre oublié. Je fis représenter par des acteurs italiens une pièce toute française : *les Deux Billets*. Elle réussit, quoiqu'elle ne fût pas jouée par le célèbre Carlin, acteur à jamais recommandable par ses grâces, par son naturel, et à qui peut-être il n'a manqué que de la mémoire pour être le premier des acteurs comiques.

D'après ce succès qui m'encouragea, d'après une chute qui m'éclaira [1], je voulus donner à mes comédies un but de morale et d'utilité. Cette idée n'avait rien de neuf, car toutes les bonnes comédies sont ou doivent être morales. Mais, avec le personnage que j'avais choisi, je ne pouvais pas développer de grands sujets, ni prétendre à corriger les hommes en attaquant de grands vices : j'essayai du moins de les exciter à la vertu, en leur rappelant combien elle donne de vrais plaisirs. Je voulus surtout présenter le tableau de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur : car ce ne sont pas, ce me semble, les grands préceptes de la morale et de la phi-

[1] *Arlequin roi, dame et valet*, tombé le 3 novembre 1779, et jeté au feu le 6 du même mois.

losophie que l'on trouve à mettre en pratique le plus souvent. On est rarement dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, à son repos, sa fortune et sa vie; mais on est obligé à tous les instants d'être un bon fils, un bon époux, un bon père.

Voilà les modèles que je résolus de tracer. J'avais déjà peint le désintéressement du véritable amour; je tentai de peindre le bonheur de deux époux bien unis, et de prouver qu'il ne faut jamais soupçonner un cœur que l'on connaît vertueux. Je voulus ensuite esquisser le tableau d'un père qui adore sa fille, et qui voit sa tendresse récompensée par une confiance entière; celui d'une mère sage qui se sacrifie elle-même pour rendre sa fille au bonheur; enfin celui d'un fils vertueux et sensible qui immole sa passion à sa mère.

Tels sont les sujets des *Deux billets*, du *Bon ménage*, du *Bon père*, de la *Bonne mère*, et du *Bon fils*. Les trois premières pièces forment, pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressants : ceux d'amant, d'époux et de père. En lui conservant toujours son caractère original, je l'ai fait parler différemment dans ces trois comédies, parce que ses affections et son âge sont différents.

Dans les *Deux billets*, Arlequin est très-jeune et amoureux. Il a plus d'esprit que dans les deux autres pièces, par la raison qu'il est amoureux, et que l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent jamais qu'ils ont de l'esprit. Quant à sa façon d'aimer, elle est peinte dans la pièce. Le succès qu'elle a eu ne m'a point aveuglé sur le défaut du dénoûment. Le billet de loterie devrait rentrer dans les mains de son vrai maître par un moyen plus ingénieux que celui dont se sert Argentine : je le sais, et j'avoue en toute humilité que je n'ai pu en trouver un autre.

Dans le *Bon ménage*, Arlequin est marié depuis longtemps. Il adore sa femme; mais cet amour, le meilleur de tous, fondé sur l'estime et la confiance, doit être aussi tendre et

moins galant que celui des *Deux billets*. Aussi ai-je fait mes efforts pour exprimer cette nuance, pour rendre le dialogue plus simple et plus naturel. Arlequin joue avec ses enfants, et cause avec sa femme; l'esprit n'a rien à faire là. Deux époux bien unis, bien sûrs l'un de l'autre, ne font pas des madrigaux; ils sont mutuellement, et sans avoir besoin de s'en avertir, l'objet constant de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées : mais ils ne parlent point d'amour, cela va sans dire : ils s'aiment, puisqu'ils existent.

Quelques personnes ont trouvé mauvais qu'Arlequin pardonnât à sa femme avant qu'elle eût prouvé son innocence. Si c'est un défaut, on doit d'autant plus me le reprocher, que c'est pour ce défaut-là que j'ai fait la pièce.

Le *Bon père* est écrit d'un style plus élevé que celui des deux autres comédies; j'ai peut-être à m'en justifier. Arlequin est devenu riche; il vit à Paris dans la bonne compagnie : un homme de condition veut épouser sa fille; il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. Il n'a plus son habit, il n'a que son masque : j'ai tâché de ne lui conserver de son ancien langage qu'en proportion de ce qui lui restait d'Arlequin.

Le grand défaut de ce petit ouvrage, c'est qu'Arlequin ne fasse point d'action principale qui caractérise précisément le bon père. Il pourrait s'appeler tout aussi bien l'honnête homme, et le dénoûment justifierait mieux ce dernier titre. J'en conviens; et j'ai réparé, autant qu'il était en moi, cette faute en multipliant les détails de tendresse paternelle, en représentant un père toujours occupé de sa fille, ne parlant que de sa fille, ne pouvant être heureux que du bonheur de sa fille. Je n'ose pas ajouter qu'un grand sacrifice, un beau trait d'amour paternel est peut-être moins difficile, et caractérise moins un bon père que cette habitude continuelle de sollicitude et de tendresse.

Le rôle d'Arlequin dans la *Bonne mère* est bien moins considérable que ceux dont je viens de parler. J'ai craint qu'il n'attirât trop l'attention, qui doit se porter sur la bonne mère.

J'ai été un peu gêné dans les détails de tendresse que j'ai donnés à cette bonne mère, parce que j'avais déjà fait le bon père, et que la ressemblance des deux caractères en devait mettre nécessairement dans l'expression de leurs sentiments. Aussi ai-je bien senti que Mathurine n'a pas, dans ses scènes avec Licette, autant d'amour, de douceur, d'épanchements tendres, que le bon père avec Nisida. Cette imperfection est peut-être rachetée par la belle action de Mathurine, de sorte qu'elle ne fait qu'agir, et le bon père ne fait que parler. Chacun des deux ouvrages a son défaut, que l'on verra bien sans que je le dise; mais j'aime mieux le dire le premier.

Dans le *Bon fils*, il n'y a point d'Arlequin ; parce que la situation du bon fils, obligé de choisir entre sa mère et sa maîtresse, forcé de sacrifier l'une à l'autre, semble exclure de son rôle toute espèce de comique. Non-seulement il ne faut pas que le bon fils rie, mais il ne faut pas qu'il fasse rire un moment. L'intérêt est, ce me semble, trop vif, trop important, pour admettre le moindre comique. Dès lors il est nécessaire de bannir toute idée d'Arlequin, qui, dans quelque situation qu'on le place, doit toujours au moins faire sourire.

J'avoue que le grand défaut du *Bon fils* est ce manque de comique : j'ai tâché d'y suppléer par le rôle de Thibaut. J'avoue encore que je me suis consolé d'avoir fait, sans Arlequin, une comédie en trois actes, où j'ai présenté un modèle de la première vertu que l'on met en usage dans le monde. J'y ai trouvé le plaisir de rassurer quelques personnes, qui, me voyant toujours faire des pièces avec un Arlequin, craignaient (par amitié pour moi) que je ne pusse jamais faire autre chose. Un intérêt si tendre méritait bien que je prisse la peine de leur offrir une comédie sans Arlequin. J'aurais eu d'autant plus mauvaise grâce à me refuser à cette complaisance, que le *Bon fils* est de tous mes ouvrages celui qui m'a le moins coûté.

Afin de compléter ce petit cours de morale, j'ai voulu faire une pièce pour des enfants. J'ai pris mon sujet dans M. Gess-

ner; et le nom de cet aimable auteur m'a rendu ce sujet plus cher que si je l'avais inventé. J'ai eu grand soin de faire imprimer à la tête de ma pastorale la charmante idylle qui me l'a fournie. J'ai été fier de mêler dans mes ouvrages un ouvrage du chantre d'Abel. Il m'a semblé que cette idylle porterait bonheur à mon recueil, et qu'une simple fleur du jardin de M. Gessner suffirait pour parfumer tout mon bouquet.

J'ai encore un autre espoir. Je me suis flatté que dans ces familles bien unies, que j'ai toujours en vue lorsque je travaille, les enfants de la maison joueraient *Myrtil et Chloé* à la fête de leur mère, à la convalescence de leur père. Cette idée m'a réjoui, parce que j'aime les enfants et les fêtes de famille. Je suis sûr d'avance que le jeu de ces aimables acteurs, la circonstance, l'émotion d'un cœur paternel, effaceront tous les défauts de mon petit ouvrage; et la certitude qu'il fera couler des larmes a suffi pour m'attacher à cette bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'être examinée.

La ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avait toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne pièce des Deux Arlequins, de le Noble, m'encourageait à la faire; mais les Ménechmes m'effrayaient. Je pris le parti de réduire ma comédie à un acte, pour éviter toutes les situations qui se trouvent dans les Ménechmes. J'observai scrupuleusement de couper toutes les scènes qui pouvaient ressembler à celles de Regnard; et cela n'a pas empêché de dire que j'avais copié les Ménechmes.

Ce n'est pas là le défaut de cette petite comédie, qui pèche plutôt par le manque d'intrigue. Comme ce reproche est grave, je ne veux point en trop parler. D'ailleurs, de toutes mes pièces, celle des *Jumeaux de Bergame* a le plus réussi; et je n'ai garde d'appeler du jugement du public.

C'est à ce court recueil que je borne ma carrière dramatique : je la trouve trop difficile pour mon faible talent. J'ai fait de mon mieux : je n'ai pas trop bien fait; c'est une raison de plus pour me reposer. Je me suis hasardé sur une mer orageuse avec une petite nacelle; c'est une imprudence. Heu-

reusement ma nacelle, après deux ou trois coups de vent, est rentrée saine et sauve dans le port; j'en remercie le ciel, et je n'ai rien de mieux à faire que d'offrir mon petit bateau en actions de grâces au dieu qui m'a sauvé : ce dieu est le public; ce recueil est ma nacelle.

LES DEUX BILLETS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première, fois sur le théâtre Italien, le mardi 9 février 1779.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine.
ARGENTINE.
SCAPIN, rival d'Arlequin.

La scène est à Paris, dans une place publique, où l'on voit la maison où demeure Argentine.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *seul, un billet à la main.*

Voici la première fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur ! elle m'aime. J'en suis sûr à présent ; elle l'a dit, elle l'a écrit, et Argentine ne peut pas mentir : elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon « ami ; ton rival ne doit te donner aucune inquiétude. Je t'aime. » Je t'aime ! Je n'ose pas baiser ce mot-là, de peur de l'effacer. (*Il continue de lire.*) « Mon cœur est à toi pour toujours : tu auras ma main quand tu « voudras. » Quand je voudrai ! Je ne fais que le vouloir depuis que je la connais. Ma chère lettre ! ma bonne lettre ! (*Il la baise.*) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin m'offusquait. Il fait semblant d'aimer Argentine ; et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là. Allons la remercier, et prendre jour pour notre mariage. Ah ! comme il fera beau ce jour-là ! (*Il va et revient.*) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine : Argentine a du bien ; je n'ai rien, moi : je voudrais être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté, et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque tout est égal, et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche : tous les mois je mets mes gages à la loterie ; mes numéros restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci ; les voilà (*Il tire un billet de loterie*) : 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là : s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chère Argentine : s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéros, nous verrons s'il en sortira un. En

attendant, allons trouver Argentine... Mais voici Scapin ; cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (*Arlequin met ses deux billets dans la même poche.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAP. Bonjour, Arlequin.
ARLEQ. Serviteur, monsieur.
SCAP. Comment, monsieur ! Tu me parles toujours comme si tu étais fâché. Je ne te ressemble pas, moi ; et...
ARLEQ. Oh ! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guère.
SCAP. Mais tu n'y penses pas, mon ami : parce que nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions ? Une femme ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se brouillent.
ARLEQ. D'abord, pour que deux honnêtes gens puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens ; et..
SCAP. Ah ! monsieur Arlequin...
ARLEQ. Monsieur Arlequin ne vous aime pas : je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine ; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de désirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plutôt que moi ; car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire, au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse ; je voudrais vous savoir loin d'ici.
SCAP. Mon cher Arlequin, il faut pourtant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute ; mais il y a des gens courageux que cela n'effraye pas. Il faudrait bien prendre ton parti si Argentine ne rendait pas justice à ton mérite.
ARLEQ. Je le prendrai, soyez tranquille. Bonsoir.
SCAP. Où vas-tu donc ?
ARLEQ. Je vais voir tirer la loterie.
SCAP. Elle est tirée il y a plus d'une demi heure. J'ai la liste dans ma poche : voici les numéros : 7, 20, 48, 12, 19.
ARLEQ. Que dis-tu ? Attends. (*Il tire son billet de loterie.*) 7 en est-il ?
SCAP. Oui.
ARLEQ. 19 aussi ?
SCAP. Oui.
ARLEQ. Et 48 aussi ?
SCAP. 48 aussi.
ARLEQ. Ah ! tu badines.
SCAP. Non, ma foi ; regarde toi-même.
ARLEQ. Ma fortune est faite, mon terne est venu. Que d'argent je vais avoir ! C'est bon, mon mariage sera tout d'amour.
SCAP. Comment ! (*Il regarde le billet d'Arlequin.*) Il a, ma foi, raison. Ce drôle-là est bien heureux.
ARLEQ. Il y avait longtemps que je guettais ce terne-là ; je suis sûr que j'ai passé près de lui plus de trente fois : à la fin je l'ai attrapé. (*Il remet son billet dans la même poche.*)

Scap. *à part.* Si je pouvais accrocher ce billet-là!

Arleq. Adieu; je vais me faire payer, car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

Scap. Attends donc, tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer.

Arleq. Non.

Scap. Écoute : je vais t'indiquer où demeure celui qui paye. (*Pendant tout le reste de la scène, Scapin cherche à voler le billet d'Arlequin, et celui-ci le dérange toujours.*) Tu sais bien où est le Luxembourg?

Arleq. Oui.

Scap. Eh bien, c'est là que l'on paye.

Arleq. Au Luxembourg?

Scap. Oui... C'est-à-dire... non... Avant d'y entrer, à droite tu verras une porte cochère... Tiens... voilà le Luxembourg; là, à droite, il y a une porte cochère... jaune.

Arleq. Une porte jaune?

Scap. *vite.* Oui, tu la reconnaîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec un pied de biche; tu sonnes : vient un domestique. Je demande à parler à monsieur le directeur. Donnez-vous la peine d'entrer. On te mène à son bureau, tu lui montres ton billet. Vite de l'argent à monsieur, trente sacs de mille francs. Les voilà, monsieur. Voulez-vous bien vous donner la peine de regarder si le compte y est? On peut se tromper : voyez, voyez... (*Arlequin se baisse, et regarde par terre; Scapin vole le billet.*) On te prend ton billet, et tout est fini.

Arleq. Oh! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, trente sacs de mille francs, voyez si le compte y est... C'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi! sans toi j'aurais été bien embarrassé : je te remercie.

Scap. Il n'y a pas de quoi. Bonsoir, mon ami; n'oublie pas la porte jaune.

Arleq. Oh! je la trouverai bien. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

SCAPIN, *seul.*

Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y aurait que ces imbéciles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes : j'ai mis cent fois à la loterie, jamais n'ai pu attraper un lot; voici le premier. De quel bureau est-il? (*Il déplie le billet.*) Ah ciel! je me suis trompé : il faut être bien malheureux! Comment! je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné! Celui-ci n'est plus qu'une lettre. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon ami; ton « rival ne doit te donner aucune inquiétude. Je t'aime; mon cœur est à « toi pour toujours : tu auras ma main quand tu voudras. » Voilà qui est clair : ce billet est d'Argentine. Ah! il aura sa main quand il voudra! Cela n'est pas sûr : je vais tirer parti de ma gaucherie; et puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (*Il frappe à la porte d'Argentine.*) Mademoiselle Argentine...

SCÈNE IV.

ARGENTINE, SCAPIN.

ARGENT. Ah ! c'est vous, monsieur Scapin !

SCAP. Oui, mademoiselle ; toujours le même...

ARGENT. Tant pis pour vous.

SCAP. Toujours malheureux, et ne vous en adorant pas moins.

ARGENT. Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAP. Je ne le sais que trop, mademoiselle ; et j'en suis d'autant plus affligé, que ce sort-là n'est pas commun à tous vos amants. Il en est un que votre cœur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENT. Comment ? que voulez-vous dire ? Monsieur Scapin, vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire ; il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAP. Pardon, mademoiselle ; je voulais vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchants prétendent que vous avez écrite à M. Arlequin. Je l'ai cette lettre ; je vous la rapportais : mais je me garderai bien de rien dire, puisque ce serait manquer au respect que je vous dois.

ARGENT. Vous me la rapportez ! Ah ! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie : s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien...

SCAP. Sûrement, je vous aime ; et j'espère qu'aujourd'hui vous reconnaîtrez vos injustices à mon égard. Vous connaissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près ? M. Arlequin en est amoureux ; et pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENT. Ah ciel !

SCAP. Mademoiselle Violette, qui ne vous aime pas, parce qu'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-Royal, j'ai entendu des éclats de rire, et j'ai vu du monde attroupé : c'étaient M. Mezzetin, M. Trivelin, M. Pascariel, qui se passaient votre billet. L'un faisait une épigramme, l'autre disait un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colère ; vous me le pardonnerez bien. Je m'en suis pris à tous les trois, surtout à Trivelin, qui était le possesseur du billet ; je l'ai menacé, il a eu peur, il me l'a rendu. Je vous le rapportais ; et, pour prix de mon zèle, vous savez la manière dont vous m'avez reçu.

ARGENT. Je n'ose vous faire des excuses ni vous remercier ; j'ai trop à rougir de ce que je vous dois, et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAP. Mademoiselle, le bonheur de ma vie aurait été de devoir votre cœur à vous-même, et non pas au désir de vous venger ; mais je suis trop amoureux pour être si délicat ; et je serai encore le plus heureux des hommes si la perfidie d'Arlequin...

ARGENT. Ah ! ne me parlez pas de lui ; son nom seul me met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté... ! Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyais si bien le connaître... ! Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours, pour le haïr davantage.

SCAP. Contenez-vous, car je l'entends.

ARGENT. Je ne veux pas le voir.

SCAP. Au contraire, restez pour le bien humilier et le punir comme il le mérite.

ARGENT. Jamais je n'y parviendrai.

SCÈNE V.

ARGENTINE, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQ., *sans voir Argentine.* Le diable t'emporte avec ta porte jaune! J'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pu trouver un directeur. Viens me conduire toi-même... (*Il aperçoit Argentine.*) Ah, vous voilà! Que j'en suis bien aise! Je suis déjà venu vous chercher; en m'en allant je vous cherchais encore; partout je vous cherche toujours. J'ai tant de choses à vous dire! Mais quand je vous vois, je ne m'en souviens plus; quand je suis loin de vous, elles reviennent si vite que cela m'étouffe. Je crois que je n'aurai qu'un moyen de m'en souvenir : c'est de vous regarder les yeux fermés; car autrement il m'est impossible de penser à autre chose qu'à vous voir. (*Argentine ne répond rien. Arlequin, après un long silence, se retourne vers Scapin.*) Va-t'en, toi; tu me gênes.

ARGENT. Non, il peut rester, il ne me gênera pas.

SCAP. Après la manière dont mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assurances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQ., *bas à Argentine.* Vous lui avez donc tout conté?... Hé!... vous lui avez tout dit?... (*Scapin rit.*) Il a l'air de se douter de quelque chose. Monsieur Scapin, expliquons-nous, je vous en prie : vous aimez mademoiselle Argentine, n'est-il pas vrai?

SCAP. Sans doute, je l'aime; elle le sait bien.

ARLEQ. Eh bien! moi, je l'aime aussi; et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plu, à condition que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi. Y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAP. Touchez là, monsieur Arlequin. Souvenez-vous de ce que vous dites : mademoiselle va choisir, et celui qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQ. De tout mon cœur. (*Il rit.*) Oh! qu'il est bête!

SCAP. Allons, mademoiselle, vous venez d'entendre nos conventions; c'est à vous à nous juger.

ARLEQ. Oui, c'est à vous à nous juger. (*A part.*) Oh! la bestiasse!

ARGENT. *à part.* Je serai malheureuse; mais je veux me venger.

SCAP. Eh bien! mademoiselle?

ARGENT. Eh bien! je vais m'expliquer. Mon choix est fait depuis longtemps : je l'ai même écrit à celui que j'ai choisi : celui de vous deux qui a un billet de moi n'a qu'à me le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQ. C'est clair, cela. (*Scapin fouille dans sa poche.*) Oui; cherche, cherche, tu le trouveras... Le voici, ce billet (*il tire le billet de loterie*), le voici. Ainsi, monsieur Scapin, adieu, on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENT., *vivement.* Voyons... C'est un billet de loterie.

ARLEQ. Ah! oui. Vous ne savez pas, le bonheur m'a écrasé aujourd'hui; j'ai gagné... Mais où ai-je donc mis mon autre billet? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurais-je perdu?

SCAP. C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENT. *lit.* « Sois tranquille, mon bon ami... »

ARLEQ. Ah! c'est le mien qu'on m'a volé.

ARGENT. Qu'on t'a volé? Tu crois donc m'abuser jusqu'au dernier moment? Non, traître, je te connais. Va chez Violette, va lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle, et reviens ensuite me jurer que tu m'adores; ose y revenir, me parler, me regarder seulement. Traître, scélérat, tu m'as trompée; mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet; j'ai promis ma main à celui qui en serait possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(*Ils se regardent sans rien dire.*)

ARLEQ. Que veut dire tout ceci? D'où vient que je n'ai pas mon billet; que tu l'as, toi; et qu'à propos de rien Argentine me traite comme cela?

SCAP. Je n'en sais rien, mon ami. Argentine m'a donné elle-même ce billet, en me disant que c'était moi qu'elle voulait épouser.

ARLEQ. Mais ce billet est à moi; je le reconnais bien : il est presque tout effacé, tant nous nous étions embrassés. Comment Argentine a-t-elle pu l'avoir? elle m'a fait entendre que j'aimais Violette, moi qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine. Suis-je assez malheureux! Ah! je le disais bien ce matin, que j'étais trop heureux; cela ne pouvait pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi?

SCAP. Mais oui, puisqu'elle le veut.

ARLEQ. Tiens, je te conseille de t'en aller, car je pourrais fort bien te rosser de manière à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une friponnerie de ta part : je l'avais dans ma poche, ce billet; et tu me l'auras volé.

SCAP. Ah! mon ami, que tu me connais mal! Tu avais dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille écus; assurément, si j'avais pu te voler, tu sens bien que je l'aurais pris de préférence.

ARLEQ. Plût à Dieu qu'on me l'eût pris, et qu'on m'eût laissé ma lettre! Que deviendrai-je à présent? Elle ne m'aime plus, elle va en épouser un autre. (*Il pleure.*) Ah! ah! je vais être tout seul dans le monde. Allons, il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (*Il pleure.*)

SCAP. Tu me fais pitié, mon ami; et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Écoute : Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporterait son billet : je l'ai ce billet; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

ARLEQ. Donne, donne vite; tiens, le voilà. De ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAP. Ni moi non plus. (*Ils changent de billet.*)

ARLEQUIN, *s'adressant à celui d'Argentine.*

Ah! vous voilà donc, monsieur! Et pourquoi m'avez-vous quitté? Petit

ingrat, petit étourdi, parlez : irez-vous encore courir le monde? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les Arabes, afin que je paye votre rançon? Ne vous en avisez plus, car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien vous pardonner vos fredaines; embrassons-nous (*il le baise*), et que tout soit fini.

SCAP., Ah çà, le billet est à moi?

ARLEQ. Eh! sans doute : c'est dit, cela. Je t'ai donné un billet au porteur, tu m'as donné un billet au porteur; je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai peur que ce drôle-là ne décampe encore; je vais le reporter à sa maîtresse. Va-t'en, je t'en prie, car je voudrais lui parler seul.

SCAP. Oh! cela est juste. Adieu, mon ami; en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi, j'ai le cœur tendre; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQ. Va, va te faire payer; ton cœur est à cette porte jaune, où l'on donne de l'argent.

SCAP. *à part.* Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN, *caché.*

(*Arlequin frappe.*) ARGENT. Qui est là? (*A la fenêtre.*) Comment! c'est vous? Vous osez encore regarder ma maison! Vous espérez peut-être y entrer! vous croyez...

ARLEQ. Non, je ne demande pas d'entrer : vous êtes trop en colère; je ne veux vous dire que quatre mots : donnez-vous la peine de descendre, et...

ARGENT. Je ne veux rien entendre : laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage. (*Elle ferme la fenêtre.*)

SCAP., *à part.* Bon; je vais me faire payer, et je reviens trouver Argentine : j'espère bien l'épouser, et avoir les dix mille écus.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je suis bien malheureux! je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu; car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ici. Allons, du courage; je sens que j'étouffe, que je crève de chagrin : mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore... (*Il frappe.*)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE, *à la fenêtre.*

ARGENT. Qui est là? Encore vous!

ARLEQ. Ne vous fâchez pas : je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

ARGENT. Mon billet! Comment! c'est vous qui l'avez? Mais ce malheureux billet court le monde! Attendez, je descends.

ARLEQ. Ah! je commence à reprendre un peu d'espoir. Je n'ai rien à me reprocher; je l'aime, je l'ai toujours aimée, elle m'a aimé : quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime, c'est qu'on a envie de le croire... La voilà.

ARGENT. Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement comment il se fait que vous ayez mon billet.

ARLEQ. Tenez, le voilà : il est bien à moi, il fait toute mon espérance et tout mon bonheur : mais, comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai si vous ne consentez pas que je le garde.

ARGENT. Non, assurément, je n'y consentirai pas. (*Elle prend le billet.*) Vous en avez usé d'une manière si indigne! aller sacrifier mon billet à une autre femme!

ARLEQ. Une autre femme? Ah! mon cœur m'est témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon cœur à témoin, c'est tout comme si je vous prenais vous-même.

ARGENT. Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQ. Scapin vous l'a rapporté?... Voyez le coquin! il m'a dit que c'était vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENT., *à part.* Scapin en est bien capable. Ah! que je voudrais qu'il dît vrai!

ARLEQ. Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime; que vous m'avez toujours vu le même. Croyez-vous que j'aurais pu me déguiser si longtemps? Ma bonne amie... (*Argentine le regarde sévèrement.*) Mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

ARGENT. Mais comment se fait-il que vous avez ce billet? Qui vous l'a donné?

ARLEQ. La loterie.

ARGENT. La loterie!... Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie? Scapin l'avait tout à l'heure; il vous l'a donc rendu?

ARLEQ. Non pas rendu, mais vendu.

ARGENT. Expliquez-vous.

ARLEQ. Tenez, il faut tout vous dire : j'avais gagné ce matin un terne de six francs à la loterie...

ARGENT. Un terne de six francs! cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQ. Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement, je n'étais pas encore payé. Scapin, voyant que je me désolais, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

ARGENT., *vivement.* Et tu l'as fait?

ARLEQ. J'aurais encore donné du retour, s'il m'en avait demandé.

ARGENT. *l'embrasse.* Mon cher ami, va, tu es innocent : je t'aimerai toute ma vie; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQ. Comment diable! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés?

ARGENT. Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu : garde mon billet. Je te répète, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi; et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQ. Vous me raimez! Ah! quelle joie! (*Il lui baise la main.*) Tiens, ma bonne amie, ne me le répète plus; il m'arriverait encore quelque

malheur. Laisse-moi te regarder, je le verrai bien sans que tu me le dises.

Argent. Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon cœur te suffira.

Arleq. Ah! comme il y a longtemps que tu n'as parlé comme cela! Écoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là. (*Il lui montre la lettre.*)

Argent. *lit.* « Je t'aime. »

Arleq. (*lazzi*). Hé! comment dis-tu?

Argent. « Je t'aime. »

Arleq. Voyons que je lise aussi, moi. Je je (*il épelle*) t a ta, i m e, aime, t'aime, je t'aime, je t'aime... Ce mot-là est trop court, je voudrais qu'il tînt tout l'alphabet.

Argent. Je te le dirai toute ma vie. Mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

Arleq. Quoi? quel billet?

Argent. Ton billet de loterie.

Arleq. Oh! non, ma bonne amie, le marché est fait; tiens, n'en parlons plus : il voudrait peut-être revenir là-dessus, et ravoir celui-ci. Non, non, tout est fini : tu m'aimes... ma fortune est faite.

Argent. Si... J'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

Arleq. *entrant dans la maison.* Appelle-moi donc bien vite.

Argent. Oui, oui, laisse-moi faire.

Arleq. *revenant.* M'as-tu appelé?

Argent. Eh! non, mon ami; cache-toi donc, le voici : le fripon tient encore le billet.

SCÈNE X.

ARGENTINE, SCAPIN.

Scap., *le billet à la main.* Ces diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain... (*Il aperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.*) Ah! j'allais chez vous, ma belle Argentine.

Argent. Je suis aussi bien aise de vous rencontrer. Vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence?

Scap. Non : qu'est-il arrivé?

Argent. Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi; je l'ai reçu de manière à lui ôter l'envie de revenir.

Scap., *riant.* J'ai vu tout cela, mademoiselle : j'étais au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage : vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt.

Argent., *à part.* Bon. (*Haut.*) Oui, je vous tiendrai parole; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant avec vous. Je prends un époux pour être aimée; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentiments pour moi sont bien sincères, j'espère que vous ferez mon bonheur. Grâce aux bontés de ma jeune maîtresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche, et je n'exige pas que mon époux le soit; je veux lui donner mon cœur et tout mon bien, et je ne lui demande que son amour. Dites-moi donc bien franchement si vous m'aimez, et si vous m'aimez uniquement.

Scap. Ah! mademoiselle, je voudrais savoir tous les serments possibles, pour vous jurer que toute ma vie...

ARGENT. Écoutez. Je suis méfiante : en venant ici, vous aviez un papier à la main, que vous avez caché avec soin ; je suis sûre que c'est une lettre de femme.

SCAP. Une lettre de femme ! moi ? Je peux vous répondre...

ARGENT. Je veux que vous me la donniez, je l'exige ; autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifiait mes billets ; je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAP. Il me sera difficile de vous satisfaire ; car, dans tout le cours de ma vie, jamais femme ne m'a écrit.

ARGENT. Ceci est un détour pour ne pas me montrer le papier que vous teniez à la main ; et votre refus me confirme ce que je pensais.

SCAP. Assurément je voudrais que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (*Argentine s'en saisit.*)

ARGENT. Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes ! Arlequin ! Arlequin !...

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

ARLEQ. Quoi ? qu'y a-t-il ? Vous a-t-il volé quelque chose ?

ARGENT. Non, mon ami ; j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà : tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, monsieur Scapin, qui me croyiez votre dupe, et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait. Mais il faut apprendre à mieux conserver le fruit de votre habileté. Adieu : nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQ. Ce pauvre diable ! il me fait pitié. Écoute, Scapin, madame a besoin d'un laquais ; si tu veux, nous te donnerons la préférence.

ARGENT. Ah ! pour cela non : il n'est pas assez fidèle. Adieu, monsieur Scapin. M. Pandolfe, le père de ma maîtresse, retourne à Bergame dans peu de jours ; Arlequin et moi nous l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à nous donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers : mais si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amants, parce qu'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

SCAPIN, *seul.*

Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien ; et je pouvais beaucoup gagner.

FIN DES DEUX BILLETS.

LE BON MÉNAGE,

OU

LA SUITE DES DEUX BILLETS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée devant leurs majestés par les comédiens français et italiens ordinaires du roi, le samedi 28 décembre 1782.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.
ARGENTINE, femme d'Arlequin.
DEUX ENFANTS d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans. L'AINÉ. — LE CADET.
ROSALBA.
MEZZETIN.

La scène est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, festonne: ses deux enfants, sur des tabourets, sont à ses côtés : l'un feuillette un livre pour en voir les estampes; l'autre joue avec un jeu de cartes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANTS.

LE CADET, *montrant à sa mère un château de cartes.* Maman, regardez donc.

ARGENT. Cela est fort joli, mon ami.

L'AINÉ. Voyons. (*Il souffle dessus, et le renverse; puis il rit.*) Ah, ah, ah!

LE CAD. Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

ARGENT. Pourquoi tourmenter votre frère? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse?

L'AINÉ. Bah! c'est un enfant; il s'amuse à des bêtises.

ARGENT. Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon!

L'AINÉ. Je m'instruis, moi; je regarde des images. Quelle est celle-là,



maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau?

ARGENT. C'est une mère qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parce qu'il était plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CAD., *voulant voir l'estampe.* Ah! voyons donc, mon frère: elle est bien jolie, cette image-là!

L'AÎNÉ, *tournant le feuillet.* Non, elle n'est pas jolie.

LE CAD. Maman, où est donc mon papa?

ARGENT. Il est sorti pour des affaires.

LE CAD. Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AÎNÉ. Oui, pour moi.

LE CAD. Pour moi aussi.

L'AÎNÉ. Oh! savoir.

LE CAD. Oh! c'est tout su.

L'AÎNÉ. J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui. (*Ils courent et reviennent.*) Non, c'est mademoiselle Rosalba.

(*Argentine se lève, et va au-devant d'elle.*)

SCÈNE II.

ARGENTINE, ROSALBA, LES ENFANTS.

ARGENT. C'est vous, mademoiselle! Vous avez la bonté...

ROSAL. Es-tu seule, ma chère amie?

ARGENT. Oui, mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire?

ROSAL. Assurément: fais retirer tes enfants, je t'en prie.

ARGENT. Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSAL. Lélio est de retour; il est dans la ville.

ARGENT. Comment le savez-vous?

ROSAL. Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui à Bergame: et je n'oserai le voir! Ah! ma chère Argentine, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence!

ARGENT. Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son père.

ROSAL. Ah! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio; elle a été touchée de notre amour. Après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvais aimer.

ARGENT. Je sais tout cela, mademoiselle: mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage: je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire com-

bien je suis fâchée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout : élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre père, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie; je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous désirez. Jusqu'à présent vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendais ce service : mais enfin...

ROSAL. Garde-t'en bien, ma chère Argentine! Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché, il en a mille pour l'être à mon père : c'est mon père qu'il a servi; et son respect pour son ancien maître lui ferait trahir mon secret. D'ailleurs, je connais ton mari; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout serait perdu s'il était instruit. Je te supplie donc, ma chère Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENT. Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Votre cœur doit comprendre aisément combien il est douloureux de cacher la moindre chose à un époux que l'on aime : c'est une espèce de mensonge qui fait rougir et souffrir. Je vous conjure, ma chère maîtresse, de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle, vous connaissez ma tendresse pour vous... Passez-moi ce terme, on n'offense personne en l'aimant : vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSAL. Je le serai, ma chère amie, et j'ai grand besoin de l'être : car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENT. Je n'ose m'en réjouir; mais si tout le monde le savait, j'en pleurerais de joie.

ROSAL. Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé; je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver; va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir; que je l'aime plus que ma vie; que...

ARGENT. Oui, oui, mademoiselle; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSAL. J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs, dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire?

ARGENT. Non.

ROSAL. Si je ne te devais pas tant, je serais bien plus hardie à te les offrir.

ARGENT. A moi?

ROSAL. Oui, ma bonne amie : ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois, souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête : j'ai déjà donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENT. Ma chère maîtresse, je n'ose ni accepter ni refuser votre bienfait; mais...



ROSAL. Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENT. Écoutez : je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grâce à vous, assuré le sort de mes enfants. Si mon mari venait à me perdre, il ne serait pas à son aise; que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSAL. A la bonne heure; je vais, dès ce moment, tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chère Argentine : c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCÈNE IV.

ARGENTINE, *seule.*

Je donnerais ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais tant que son père ne saura pas tout. Mes enfants, revenez.

(*Les deux enfants reviennent.*)

SCÈNE V.

ARGENTINE, LES ENFANTS.

ARGENT. Avez-vous été bien sages?

L'AÎNÉ. Oh! oui, maman, car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CAD. Mon papa tarde aujourd'hui bien longtemps.

ARGENT. Il va rentrer.

L'AÎNÉ. Ah! pour le coup, maman, c'est lui, je l'entends.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

(*Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.*)

LES DEUX ENF., *courant après lui.* Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQ., *à sa femme.* Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENT. Non, mon ami.

ARLEQ., *à son aîné.* Tiens, le tambour est pour toi; la trompette, pour ton frère.

LES DEUX ENF., *l'embrassant.* Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tandis qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

ARLEQ., *à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.* Tiens, voilà pour toi : car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENT. Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQ. Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on allait arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là, pendant le temps qu'il aurait passé en prison à ne rien faire :

de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier. Nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu, que le geôlier.

ARGENT., *prenant le sac.* A te dire vrai, je n'y comptais guère.

ARLEQ. En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez... (*Les enfants font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais; que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari; que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfants et à ton mari. Il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfants bien bruyants!

ARGENT. Pardi! pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette. (*Les enfants continuent.*)

ARLEQ., *aux enfants.* Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté. (*Les enfants s'en vont.*)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENT. Vas-tu rester ici, mon ami?

ARLEQ. Oui ; pourquoi cela?

ARGENT. C'est que j'ai à sortir.

ARLEQ. Où vas-tu?

ARGENT. Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQ. Qu'est-ce que c'est que cette commission?

ARGENT. Je ne peux pas te le dire, elle me l'a défendu.

ARLEQ. Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi : tu sais garder un secret; moi, je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENT. Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQ. Ah! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolfe: il m'a dit qu'il avait donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudrait. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde; et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENT., *à part.* Hélas! (*Haut.*) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerais, je serais obligée de te mentir; et tu ne voudrais pas que ma reconnaissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQ. Allons, va-t'en; je resterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENT. Oui.

ARLEQ. C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENT. Adieu, mon ami.

ARLEQ. Allez-vous-en, madame, et reviens vite, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer dès que je ne cours plus; entends-tu? (*Il l'embrasse. Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterais pour elle... Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison, j'en fais bien autant... Oh! Arlequinets, venez-vous-en ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANTS.

ARLEQ. Avez-vous bien lu, ce matin?

L'AÎNÉ. Oh! oui, mon papa.

ARLEQ. Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CAD. Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQ. Vous ne l'avez pas fait enrager? elle ne vous a pas grondés n l'un ni l'autre?

L'AÎNÉ. Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQ., *les embrassant avec tendresse.* Cela étant, venez me baiser aussi. (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ses deux enfants; il les baise presque à chaque parole.*) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut, n'est-il pas vrai?

L'AÎNÉ. Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous voudrez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CAD. Ah! oui, mon papa.

ARLEQ. Volontiers : aussi bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avait une fois un roi et une reine qui s'aimaient beaucoup, et que tout le monde aimait... Ceci n'est pas un conte, au moins!

LE CAD. Oh! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AÎNÉ. Nous vous croyons comme si nous le voyions.

ARLEQ. La reine était aussi belle que le roi était bon, mais ils n'avaient point d'enfants, et cela leur faisait du chagrin. Un jour que la reine était toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfants se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts, avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse était une petite vieille fée qui n'avait pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée : non-seule-

ment vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remontèrent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmants parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AÎNÉ. Ah! mon papa, voilà une bien jolie histoire; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

LE CAD. Oh! oui, mon papa; encore une, s'il vous plaît.

ARLEQ. Un moment. Je vous ai donné, il n'y a pas longtemps, un petit livre tout rempli d'histoires : vous m'aviez promis d'en apprendre quelqu'une par cœur: m'avez-vous tenu parole?

L'AÎNÉ. Oui, mon papa : j'en ai appris une bien belle.

ARLEQ. Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AÎNÉ. Non, mon papa; et je vais vous la raconter, si vous voulez.

ARLEQ. A la bonne heure. Tant que vous serez des enfants, mon métier est de vous amuser; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AÎNÉ. Écoutez bien, mon frère. Il y avait une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme...

ARLEQ. Comme vous deux.

L'AÎNÉ. Encore plus jolis que nous.

ARLEQ. C'est un peu fort.

L'AÎNÉ. Ces deux petits garçons avaient une bonne mère, mais ils n'avaint pas un bon père, et ce n'était pas comme nous. (*Arlequin le baise.*) La mère de ces deux petits garçons était très-pauvre. Un jour qu'ils étaient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui était tombée dans un fossé, et qui ne pouvait pas s'en retirer. Sur le bord du fossé était une belle poule blanche, qui cloquetait, cloquetait, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé, et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui était une fée, leur dit : Mes enfants, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déjà donné un œuf d'or : mais moi, je veux vous donner ma poule; à une condition cependant, c'est que celui de vous deux qui l'aura ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit : Ni moi non plus, madame. Mais il y a manière de nous arranger : donnez la poule à ma mère; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée...

(*L'on entend frapper.*)

LE CAD. Mon papa, on frappe.

ARLEQ. Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(*Les enfants s'en vont.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZET. N'est-ce pas ici, monsieur, que demeure une madame Argentine?

ARLEQ. Oui, monsieur.

Mezzet. Est-elle chez elle, monsieur?

Arleq. Non, monsieur.

Mezzet. Peut-on l'attendre, monsieur?

Arleq. Non, monsieur.

Mezzet. Vous êtes son domestique, monsieur?

Arleq. Oui, monsieur; son premier domestique.

Mezzet. Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien.

Arleq. Non, monsieur.

Mezzet. Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez, parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour; et peut-être que madame Argentine a quelque père ou quelque frère... Je n'en sais rien, moi; je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours: mais vous, vous devez être au fait.

Arleq, *surpris*. Au fait?

Mezzet. Oui, sans doute. Vous m'entendez? Prenez donc des précautions pour... Enfin, vous me comprenez.

Arleq. Je commence à vous comprendre.

Mezzet. Ah çà! n'allez pas faire quelque étourderie: je vous ai tout confié, parce que vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

Arleq. Sans doute.

Mezzet. *s'en va, et revient.* Je pense à une chose: allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

Arleq. Je vous suis bien obligé; je n'ai pas soif.

Mezzet. Ce sera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade. (*Il s'en va.*)

Arleq., *le rappelant.* Écoutez donc, monsieur.

Mezzet. Quoi?

Arleq. Êtes-vous marié?

Mezzet. Oui, depuis longtemps.

Arleq. Et votre femme est jolie?

Mezzet. Très-jolie. Pourquoi cela?

Arleq. Pour rien. (*Il le salue.*) Adieu, mon camarade.

(*Mezzetin sort.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, *seul.*

Ce domestique-là est sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme? Voilà bien l'adresse: « A madame, madame Argentine. » J'ai bien envie de la décacheter... Non, ce serait manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvais rien, je serais fâché de l'avoir décachetée; et si j'y trouvais quelque chose, j'en serais encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

SCÈNE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARGENT. Je n'ai pas été longtemps, mon bon ami; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfants?

ARLEQ. Ils sont de l'autre côté.

ARGENT. Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé?

ARLEQ. Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENT. As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQ. Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENT. Pour moi? Et que dit cette lettre?

ARLEQ. Je n'en sais rien : la voilà.

ARGENT., *regardant.* Ah!...

ARLEQ. Reconnaissez-vous l'écriture?

ARGENT. Oui.

ARLEQ. De qui est-elle?

ARGENT. Elle est... (*A part.*) Que lui dirai-je?

ARLEQ. Eh bien!... cela vous embarrasse?

ARGENT. Mon ami, me crois-tu capable de te tromper?

ARLEQ. Répondez-moi d'abord : de qui est cette lettre?

ARGENT. Je la crois de M. Lélio.

ARLEQ. Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(*Argentine ouvre la lettre, et la lit avec beaucoup d'émotion.*)

Eh bien?

ARGENT., *lui donne la lettre.* Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête, qui m'empêche de me justifier.

ARLEQ. Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix altérée, jetant de temps en temps des regards sur sa femme.*) « Ma chère amie, j'arrive, et j'ai « besoin de toute ma raison pour ne pas voler dans tes bras. Si je ne « craignais que de me perdre, rien ne me retiendrait; mais je pourrais « te compromettre, et mon amour même est moins fort que cette crainte. « Il est si important pour nous de tromper celui qui détruirait notre bon- « heur! le nom sacré qui l'attache à toi suffit à peine pour modérer ma « haine. J'espère qu'un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où nous « pourrons nous livrer publiquement à notre amour, et dévoiler à tous « les yeux les liens qui nous attachent l'un à l'autre. Adieu; tâche de ve- « nir me voir, si tu peux échapper aux yeux du barbare qui te veille : je « t'attends. Tu sais si je t'aime. LÉLIO. » Et moi, je ne sais si je dors ou si je veille; mais si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé... Oh! je le suis. (*Il relit l'adresse.*) « A madame Argentine. » (*Il se frotte les yeux.*) « A madame Argentine. » Tenez, madame.

ARGENT. Mon ami!

ARLEQ. Je ne le suis plus, votre ami : vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux que je ne vivais que pour vous croire. Comment! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'ai-

mer pour mieux me trahir! vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair ! Voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENT. Eh bien!... (*A part.*) Non, je serai fidèle à ma bienfaitrice. (*Haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère; je me justifierai, soyez-en sûr; et vous serez alors...

ARLEQ., *avec colère.* Comment vous serait-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez; un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre, cette lettre; elle est claire; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidèle. Elle est bien pour vous, cette lettre; voilà votre nom, le voilà; je le vois, je le lis; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous venez de chez M. Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio!

ARGENT. Je ne veux pas vous mentir; il est vrai que je viens de parler à M. Lélio : mais...

ARLEQ., *au désespoir.* Et pourquoi me le dire? je n'en étais pas sûr.

ARGENT. Écoutez-moi.

ARLEQ., *furieux.* Je ne veux rien entendre; je veux m'en aller, je veux vous quitter... Mon parti est pris, ma colère est passée. Je n'en ai plus de colère, parce que je n'ai plus d'amour; je suis de sang-froid... Mais comme je me sens le plus fort désir de meurtrir ce visage-là, qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille... Vous sentez bien... (*Argentine, effrayée s'éloigne; il la prend par le bras, et la ramène fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari, je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise, je ne puis plus soutenir votre vue, je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme qui en aimait deux, et qui leur faisait croire qu'ils étaient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfants; je ne pourrais jamais les embrasser sans vous pleurer; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien; il vient de vous; il me serait odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur; et comme, si je vous parlais plus longtemps, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENT. *court après.* Mon ami...

ARLEQ., *la repoussant.* Laissez-moi; je ne vous crois plus.

SCÈNE XIII.

ARGENTINE, *seule.*

Malheureuse! Que devenir? que faire? Il me croit coupable; et je ne puis... Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba, elle aura pitié des maux qu'elle me cause; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari; c'est à elle... Mais la voici.

SCÈNE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENT. Mademoiselle.

ROSAL. Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENT. Où allait-il?

ROSAL. Chez mon père. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions; mais à peine m'a-t-il regardée, il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Hé quoi! tu pleures, ma chère Argentine! Qu'est-il donc arrivé? Réponds-moi vite.

ARGENT. Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit, comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre; il me croit coupable; il m'abandonne : et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSAL. O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon père; je le connais, il lui dira tout; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir... Ma chère amie, pardon, pardon, mille fois, mon amie. Je ressens toute ta douleur; et je me perdrai, s'il le faut, afin de te justifier : mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE XV.

ARGENTINE, *seule*.

Et lui... reviendra-t-il?... irai-je le chercher? Il reviendra, j'en suis sûre; mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui... Attendons... Je suis au supplice... Mes enfants, revenez; mes pauvres enfants, venez embrasser et consoler votre mère.

(*Les deux enfants reviennent.*)

SCÈNE XVI.

ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

LE CAD. Ah! maman, qu'avez-vous donc? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L'AÎNÉ. Ma chère maman, avez-vous du chagrin?

ARGENT. (*Elle pleure.*) Non, mes enfants; non, mes bons enfants : ce n'est rien; cela se passera.

L'AÎNÉ. Nous avons entendu mon papa qui grondait bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela?

(*Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.*)

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

ARGENT. Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa : au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CAD. Ah! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez donc vite, mon papa; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQ., *les repoussant tout doucement.* Laissez-moi, laissez-moi.

L'AÎNÉ. Ah! mon frère, comme il a du chagrin! (*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scène d'Arlequin et de sa femme.*)

ARLEQ. Madame, vous êtes fâchée de me revoir; je le suis plus que vous : mais comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourrait me rappeler que nous nous sommes aimés. (*Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.*) Tout est dans ce petit sac; je l'avais mis là (*il montre son cœur*), pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous; il est toujours joli : il vous ressemblait encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier plié.*) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flétri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir; j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurais jamais cru que ces violettes-là dureraient plus que votre amour. Les voilà, madame. (*Il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avait été des années à se remplir, s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! j'oubliais ce qui doit vous être le plus cher... la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous ce contrat-là.

ARGENT. Non; il est à vous.

ARLEQ. A moi! Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGENT. Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs, je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQ., *jetant le contrat.* Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrais d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre, des présents pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent, de votre cœur que vous m'avez ôté? Non, madame, non; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

ARGENT. Mon cœur est toujours à vous; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage; mais vous devriez me deviner.

ARLEQ. Vous deviner! cela était bon quand nous nous aimions : ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

ARGENT. Voulez-vous m'écouter un seul moment?

ARLEQ. Oh! parlez : votre ami M. Lélio s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENT. Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étais capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un

autre j'aurais cessé de t'aimer toi-même, j'aurais repoussé ta tendresse, j'aurais cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon désir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir? Rappelle-toi tous les instants de ma vie : en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore? Ton cœur peut-il m'accuser,..?

ARLEQ. Il n'est pas question de mon cœur : il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous... Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne; cette lettre est de M. Lélio; M. Lélio vous aime; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio : tout cela est clair... Et, tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi; M. Pandolfe a été plus affligé que surpris, il m'a dit que M. Lélio s'amusait à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyait. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore : il se moque de vous tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avait un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENT. Et vous pensez que j'aurais été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout! Vous imaginez que j'aurais sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba! Non, mon ami, l'amitié seule m'aurait défendue : mais je l'étais assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauve garde encore plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence... Réponds-moi... A quoi penses-tu?

ARLEQ., *la regardant.* Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENT. Livre-toi au mouvement de ton cœur; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné. (*Elle tombe à ses genoux; les deux enfants accourent, et se mettent aussi à ses genoux.*)

LES ENF. Ah! mon papa, pardonnez à notre maman!

(*Arlequin, ému, relève sa femme, et se met à genoux.*)

ARLEQ. C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENF., *à leur mère.* Ah! maman, pardonnez à notre papa!

ARGENT. (*Elle l'embrasse.*) Enfin, me voilà heureuse! Mon ami, je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage; je jure que tout sera éclairci...

ARLEQ. Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(*Il remet dans son sac tout ce qu'il en avait ôté.*)

ARGENT. Non, mon ami; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification... Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée! Eh! mademoiselle qu'allez-vous nous apprendre?

SCÈNE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

ROSAL. Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine; je ne me possède pas de joie.

ARGENT. Je brûle d'apprendre...

ROSAL. Ma tendresse pour toi pouvait seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père; Arlequin sortait; il lui avait tout dit, car mon père, irrité, donnait à Lélio des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds : C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme... La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant... La femme de Lélio. A ces paroles, mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon père; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains tremblaient et n'osaient pas presser les miennes; il semblait avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué; je lui ai dit que je portais dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant était le sien, et qu'il lui demandait, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire. Mes yeux étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force; je le regardais sans parler, il me regardait de même; enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenait depuis longtemps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il allait pardonner; je me suis élancée à son cou; et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

ARGENT., *embrassant Rosalba avec transport.* Ah! rien ne manque à mon bonheur.

ROSAL. Venez, mes amis, venez avec moi : je cours chercher Lélio; je vais le conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chère Argentine.

ARLEQ. Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba?

ARGENT. Voilà ce grand secret que j'avais promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevais sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui...

ARLEQ. Chut! chut! je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerais pas si j'avais eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfants.*) Mes enfants, vous vous marierez un jour : si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux; sans cela, point de bon ménage.

FIN DU BON MÉNAGE.

LE BON PÈRE,

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, au mois de mars 1790

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, père de Nisida.
NISIDA.
CLÉANTE, amant de Nisida.
NÉRINE, suivante de Nisida.

La scène est à Paris, dans la maison d'Arlequin.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE. Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante : quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que M. Arlequin, notre maître, donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talents peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paraissez plus triste que jamais.

CLÉANTE. J'ai sujet de l'être, ma chère Nérine; je viens de recevoir des nouvelles très-affligeantes.

NÉR. De qui?

CLÉA. De mon régiment.

NÉR. Mais contez-moi donc tout cela. Ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison? que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits que je vous les rappelle; mais puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉA. J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurais pas revu Nisida depuis le jour où, pour la première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici furent inutiles : toi seule eus pitié de moi; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours; tu



fus la première à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître, M. Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer : n'importe, j'étais heureux, je bénissais mon sort; une lettre que je reçois de mon colonel vient détruire cette illusion.

NÉR. Que vous écrit ce colonel?

CLÉA. Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment; je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étais dans la maison de M. Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot; et que j'oubliais tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉR. Eh bien! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connais pas, moi; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉA. Tu parles toujours de mariage, Nérine; et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉR. La raison, s'il vous plait? On épouse tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉA. Je te l'ai dit cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un père très-riche : et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom, car le sort qui m'a poursuivi dès le berceau me défend d'oser porter le nom de mon père; moi, destiné à vieillir dans un régiment ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida, je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possède, le seul qui me fait vivre, mon état. Et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourrait croire que c'est sa fortune que j'aime?

NÉR. J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit; mais vous, monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord, pour les qualités et les agréments, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat : mais M. Arlequin, le père de mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possède ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connaissent; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie...

CLÉA. A cela je n'ai point de mérite : quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉR. Cela peut être; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous, et un bonheur pour celle qui vous épousera : car vous lui devrez tout; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

CLÉA. Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉR. Écoutez-moi, monsieur; j'ai toujours eu une manière de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son cœur toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien. Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée : s'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir; il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez...

CLÉA. Oh! jamais je n'oserai, Nérine...

NÉR. Oh! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que depuis que le monde est monde il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme pour lui avoir dit qu'il l'aimait. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément : je vous dis le secret du corps, moi; c'est à vous d'en profiter.

CLÉA. Mais...

NÉR. Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin : croyez-moi, suivez mes avis, et vous réussirez.

CLÉA. Je ne demande pas mieux : que faut-il faire?

NÉR. Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce temps, je me charge de vous faire expliquer, vous et mademoiselle Nisida. (*Cléante la regarde, et ne sort point.*) Allez donc, ne perdez pas de temps. Faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel?

CLÉA. Comme tu es vive! Attends un moment...

NÉR. Il n'y a point à attendre, allez écrire; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaieté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse; occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouverez de difficile; mais j'exige que vous soyez très-aimable, parce que cela vous est fort aisé.

CLÉA. Je ne le serai jamais tant que toi; mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(*Il lui baise la main, et sort. Arlequin paraît, et voit Cléante baiser la main de Nérine.*

Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQ. Fort bien; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉR. Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie le plus, M. Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQ. Je ne te demande pas ton secret : vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer ; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille?

NÉR. Elle est renfermée dans son cabinet ; depuis quelque temps elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQ. Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir?

NÉR. Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQ. Nos musiciens viendront-ils?

NÉR. Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQ. C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien, et qu'en sortant de table elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumières, avec une musique terrible, et son nom écrit partout en guirlandes. Ensuite les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je payerai tout : je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉR. Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQ. C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle ; encore était-ce moi qui avais tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui m'en reste... Ah! Nérine, ne te marie jamais ; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre!

NÉR. Allons, monsieur, pourquoi vous affliger?...

ARLEQ., *pleurant*. Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette ; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étais heureux quand ils vivaient! Nous n'étions pas riches ; mais nous avions la paix, la joie et l'amour : avec cela on ne manque pas de grand'chose. Hélas! ils ont tout emporté.

NÉR. Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier, tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guère à se marier : elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfants, vous béniront, vous soigneront ; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la vie ; et je crois qu'un vieillard, entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQ. J'espère que tu as raison : d'ailleurs je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être triste ; parlons de ma fille. Je voudrais bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterais ce soir : mais je n'ai jamais fait de vers ; et il ne suffit pas de bien penser pour bien dire.

NÉR. Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQ. Depuis hier soir je rumine ce projet-là ; mais ces diables de rimes ne viennent point ; voilà tout ce qui m'embarrasse ; car, sans la rime, je ferais des vers comme de la prose... Écoute, appelle Cléante

pour qu'il vienne écrire sous ma dictée; et va-t'en; oui, va-t'en, je crois que je suis dans un bon moment.

NÉR. Dépêchez-vous d'en profiter; je vais vous envoyer M. Cléante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Voyons donc si je ne pourrais pas faire un petit madrigal, quand il ne serait que de quatre vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille! Voyons... (*Il se met à son bureau, et rêve.*) C'est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... O ma fille... Cela n'est pas mal. O ma fille ! c'est fort bien... (*Il écrit.*) Cependant, O ma fille! c'est trop grand, trop poétique; je m'en vais ôter l'O. Ma fille, c'est beaucoup mieux, c'est plus simple et plus doux : Ma fille, voilà comme mon cœur l'appelle; il ne l'appelle pas O ma fille. Ma fille, c'est clair et charmant. Oui : mais cela ne suffit pas, il faudrait encore quelque chose. Ma fille, c'est une belle pensée; mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah ! le voici.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQ. Arrive donc, mon ami; j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉA. *s'assied.* Quand vous voudrez, monsieur.

ARLEQ. Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir. Ils ne sont pas encore finis; mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : *Couplets à ma fille, le jour de sa fête.*

CLÉA., *écrivant.* Le jour de sa fête.

ARLEQ. Ma fille...

CLÉA. Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits?

ARLEQ. Sur quel air?

CLÉA. Oui, monsieur.

ARLEQ. L'air ne me regarde pas; je ne me charge que des paroles.

CLÉA. Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air.

ARLEQ. Non, en vérité; je n'y ai pas songé.

CLÉA. Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQ. Oh! bien tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉA. *relit. Couplets à ma fille, le jour de sa fête.*

ARLEQ. Fort bien. Écris à-présent : Ma fille...

CLEA. Ma fille...

ARLEQ. As-tu mis?

CLÉA. Oui, monsieur.

ARLEQ. Un moment... Tu a mis : Ma fille?

CLÉA. Oui, monsieur.

ARLEQ., *rêvant*. C'est très-bien... Mets à présent..

CLÉA., *après un silence*. Quoi, monsieur?

ARLEQ. Une virgule.

CLÉA. J'attends, monsieur.

ARLEQ. Moi aussi.

CLÉA. Comment?

ARLEQ. Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉA. Vous n'êtes pas très-avancé.

ARLEQ. J'ai toujours mon commencement... Tu devrais bien m'aider un peu.

CLÉA. Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour avoir besoin d'un aide; il est si facile de la louer! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai : les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQ. Je crois que tu dis vrai : voyons. Je voudrais lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné... d'une manière gentille, avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉA., *rêvant*. Je vous entends bien.

ARLEQ. Tu entends bien : voilà mon premier couplet.

CLÉA. *écrit*. Il est écrit.

ARLEQ. Fort bien; à présent je m'en vais faire le second. Écris ces vers-ci. Oh! ceux-là sont tout faits. Écris que ce n'est pas à son père à la louer, mais que tout le monde parlerait comme son père... Et rime toujours au moins.

CLÉA. Il le faut bien. (*Il rêve, et écrit.*) C'est écrit, monsieur.

ARLEQ. Me conseilles-tu d'en faire encore un?

CLÉA. Il me semble que deux suffisent.

ARLEQ. Tu n'as qu'à dire, je suis en train; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline, et chante-moi les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

CLÉA. (*Il chante en s'accompagnant de la mandoline.*)

> Ma fille unit aux grâces de son âge
> Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur :
> Et l'on ne sait que chérir davantage
> De sa beauté, son esprit, ou son cœur.

ARLEQ. C'est mot à mot ce que j'ai dit; je croyais cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE.

> Je peux flatter une fille si chère,
> Mais l'on pardonne à ce doux sentiment:
> Si je la vois avec les yeux d'un père,
> Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQ., *surpris*. C'est moi qui ai fait celui-là?

CLÉA. Vous venez de me le dicter.

ARLEQ. Cela est vrai; mais il n'avait pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

NÉR. Monsieur, on vous demande.

ARLEQ. Comment! je ne peux pas travailler une minute en repos! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande?

NÉR. C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQ. Ah! c'est différent : cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes, elle regarde ma fille.

NÉR. Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQ. J'y vais. (*A Cléante.*) Mon ami, je suis on ne peut plus content de moi et de toi aussi, et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié; laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père; le père, l'amant; c'est très-joli, très-joli.

(*Il s'en va en chantant les couplets.*)

SCÈNE VI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉR. M. Arlequin parait enchanté de vous, tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort, ou sa fille pourrait bien lui en donner l'exemple.

CLÉA. Et sur quoi juges-tu... ?

NÉR. Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fites il y a un mois, que M. Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉA. Oui : eh bien?

NÉR. Tout à l'heure j'ai été par hasard jusques à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida; elle y était enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantait votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvait qu'elle y prenait plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous sont indifférents, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉA. Voilà une belle preuve!

NÉR. Plus claire que vous ne pensez... Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉA. C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉR. La voilà : du courage! je vous aiderai tant que je pourrai.

SCÈNE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NIS. Je croyais mon père ici, Nérine.

CLÉA. Il y était tout à l'heure, mademoiselle; mais il est renfermé avec un homme d'affaires.

NÉR. Il nous a même dit que c'était pour quelque chose qui vous regardait.

NIS. Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉR. Que sait-on? peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse?

NIS. Que veux-tu dire?

NÉR. Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NIS., *vivement.* Ah! j'espère que non.

NÉR. Cela vous ferait du chagrin?

NIS. *froidement.* Tout changement à mon sort ne pourrait que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père, je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui; il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

CLÉA. Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seraient au-dessus des vôtres, quand même il serait le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NIS. Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉR., *bas à Cléante.* Allez donc.. Oh! le poltron! (*Haut.*) Moi qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour le choisir. Si vous le voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NIS. Tu es folle, Nérine.

NÉR. Non, je parle très-sérieusement; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amène un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractère doux et sensible, d'un esprit fin et aimable; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grâce et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NIS. Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi?

NÉR. Oh! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉA. C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante, vous êtes riche; ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas vous aimer; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NIS. Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions; et si jamais...

CLÉA., *vivement.* Si jamais...

SCÈNE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE, ARLEQUIN.

ARLEQ. Bonjour, ma chère enfant; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets : nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NIS. Comment, mon père, vous avez la bonté...?

ARLEQ. Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs j'ai à te parler d'affaires plus importantes, que, grâce au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose; ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connais bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois?

NIS. Eh bien! mon père?

ARLEQ. Eh bien! ma chère amie, je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉA., *à part.* O ciel!

NIS. Avec le marquis d'Yrville?

ARLEQ. Oui, mon enfant; j'ai eu de la peine à en venir à bout; mais, pour aplanir les difficultés, je te donne, le jour de ton mariage, tout ce que je possède.

NIS. Et vous, mon père?

ARLEQ. Hé quoi! la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. D'ailleurs, tu me rendras service: car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie: c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avait pas quelquefois le plaisir de donner, cela serait insupportable.

NÉR. Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille...

ARLEQ. Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée: j'ai remarqué depuis longtemps l'amitié qui règne entre Cléante et toi; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille.

NÉR. J'épouserai M. Cléante, moi!

ARLEQ. Oui; tu ne t'y attendais pas, n'est-il pas vrai? J'ai voulu vous surprendre, parce que les choses qu'on désire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Eh bien!... vous voilà tous interdits... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉR. Il faut lui pardonner, monsieur: c'est l'amour... la joie... Ce pauvre garçon ne s'attendait pas à m'épouser si promptement.

ARLEQ. Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Écoute donc: je désire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons; mais, si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NIS. Mon père, je suis pénétrée de reconnaissance et d'amour pour vous.. Mais je voudrais vous parler sans témoin.

ARLEQ. Tu m'inquiètes, ma fille. (*A Cléante et à Nérine.*) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoin; je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉA., *en sortant.* Nérine, que devenir?

NÉR. Rien n'est encore perdu.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NISIDA.

ARLEQ. J'avais cru te plaire en arrangeant ce mariage: me serais-je trompé? N'aimes-tu pas le marquis?

NIS. Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses qualités estimables : mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour!

ARLEQ. Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons; quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé : j'avais pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien; je retirerai ma parole, parce que la première condition était que le mariage te conviendrait. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé; j'en suis plus fâché que toi-même.

(*Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.*)

NIS. Ah! mon père!

ARLEQ. Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant, je te rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NIS. Mais pourquoi vous occuper de m'établir? Je suis si heureuse avec vous! Je n'ai pas un désir, je ne forme pas un souhait que vous ne l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position : je ne connais pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudrait mon père, je serais fâchée de partager mon cœur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQ. Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais; j'en mourrais tout de suite, et je veux vivre encore quelques années, si cela se peut. Quant à ta répugnance pour prendre un époux, tu conviendrais peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter, si tu savais l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord; ensuite nous raisonnerons ensemble comme deux bons amis, qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai, et tu décideras.

NIS. Ah! mon père... je vous écoute. (*Ils s'asseyent.*)

ARLEQ. Ma chère amie, j'ai toujours été un honnête homme, mais je n'ai pas toujours été de ce que l'on appelle les honnêtes gens; car les gens riches sont convenus de s'appeler ainsi exclusivement. J'étais pauvre, moi, et j'habitais avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étais pas encore née, lorsqu'un seigneur français, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement : il nous le conserva. Il me fit amitié : je le lui rendis du meilleur de mon cœur : au bout de six mois, il ne pouvait plus se passer de moi. Ce comte de Valcour était un fort bon homme, mais il avait épousé secrètement en France une fort mauvaise femme, qui se conduisait très-mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avait, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce M. de Valcour, dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avait apporté en Italie.

NIS. Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQ. Tant que j'avais été pauvre, j'avais été heureux : sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent; je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion; je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avais pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent; mes fonds sont à peu près doublés depuis dix ans : de sorte, ma chère fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante

mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. Mais si je venais à mourir, tu te trouverais seule, étrangère, sans famille, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légère étourderie ferait le malheur du reste de tes jours. Voilà pourquoi, ma chère fille, je voudrais te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre père, qui se fait déjà bien vieux. Voilà mes raisons, ma chère amie ; et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grâce d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures! tu ne me réponds pas!

NIS. Ah! mon père, je ferai ce que vous voudrez; mais si vous pouviez lire dans mon cœur, si j'avais la force de vous dire...

ARLEQ. Quoi! ma fille, as-tu quelque secret pour moi? Cela ne serait pas juste : je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NIS. Jamais, jamais, je le sais bien; mais ..

ARLEQ. Est-ce ma qualité de père qui te fait peur? Oh! tu peux en sûreté me confier ce que tu voudras; je te réponds que ton père n'en saura rien.

NIS. Non, je ferai mon devoir, j'en aurai la force; moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux grâces à vous demander; elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie : c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent. (*Ils se lèvent.*)

ARLEQ. Au couvent!

NIS. Oui, mon père, j'en ai besoin; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQ. Tu n'y penses pas, Nisida; toi, au couvent! cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le temps d'aimer. Eh! que deviendrais-je quand je ne te verrais plus? Ma chère enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi? Ton cœur s'est-il donné? Aimes-tu quelqu'un?

NIS., *se cachant le visage*. Oui..., mon père.

ARLEQ. Eh bien, voilà un grand malheur! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NIS. Ah! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQ. Tu ne peux pas rougir avec moi : ne suis-je pas ton père? ton bonheur n'est-il pas le mien? Ouvre-moi ton cœur, ma fille; peut-être à nous deux viendrons-nous à bout de te rendre heureuse.

NIS. Eh bien! mon père, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse, et qui renaît toujours plus violente. J'aime... j'aime...

ARLEQ. Qui donc?

NIS. Cléante.

ARLEQ. Mon secrétaire!

NIS. Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante; j'espère tout de mon courage, du temps, et surtout de l'absence.

ARLEQ., *après un silence*. As-tu confié ce secret à quelqu'un?

NIS. Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas?

ARLEQ. Il est vrai, j'ai tort. Écoute-moi : je n'ai pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante; et si j'étais encore en Italie, où tout le monde



sait qui je suis, je n'hésiterais pas à te le donner : mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant...

NIS. Non, mon père, non; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Eloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie; donnez-moi du temps... et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQ. Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville; mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant; je serai ton médecin; et si les remèdes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite : c'est t'en dire assez. Adieu; laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NIS., *l'embrassant*. Ah! je ne le verrai plus!

(*Elle sort en pleurant.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

Je suis bien malheureux, je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà! quelqu'un. (*Nérine paraît.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQ. Dites à Cléante que je veux lui parler

NÉR. Est-ce pour le gronder, monsieur?

ARLEQ. Faites ce que je vous dis.

NÉR. C'est que vous avez un air...

ARLEQ. Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller; je vais l'appeler moi-même.

NÉR. J'y vais, j'y vais, monsieur. (*A part.*) Jamais je ne l'ai vu si en colère.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé : cependant il est nécessaire qu'il s'en aille, cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant, qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde, je fais toujours tout de travers. Le voici; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉA. Vous m'avez demandé, monsieur?

ARLEQ. Oui, mon ami; j'ai à te parler : il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉR., *à part.* Que signifie tout ceci? (*Elle reste.*)

ARLEQ. Mon ami, je suis fort embarrassé... (*A Nérine.*) Je t'ai dit de t'en aller, Nérine.

NÉR. Je le sais, monsieur.

ARLEQ. Eh bien! que fais-tu là?

NÉR. Vous le voyez bien, monsieur, je m'en vais. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQ. Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉA. Je n'ai jamais été gâté par la fortune, aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQ. J'avais espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixerait dans ma maison pour toujours : mais tout est changé.

CLÉA. S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvait avoir lieu.

ARLEQ. Hélas! je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses! Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉA. Ah! monsieur, ordonnez, parlez : que faut-il faire?

ARLEQ. J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉA. De quitter votre maison?

ARLEQ. Oui, mon cher ami.

CLÉA. Ai-je eu le malheur de vous déplaire?

ARLEQ. Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié; je ne sais comment je ferai pour me passer de ta société : ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux; mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉA. Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte?

ARLEQ. Pour cela, il s'en faut bien : tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger; tu n'as de querelles avec personne que pour leur éviter de la peine; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit. Hélas! c'est à cause de cela qu'il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉA. Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux? Mon respect, ma tendresse pour vous, ne méritaient pas ce traitement, et je ne devais pas m'attendre...

ARLEQ. Moi, t'insulter! mon cher ami, comment peux-tu l'imaginer? Je te répète que je t'estime comme moi-même; que je donnerais la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu...;

il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. (*Il l'embrasse en sanglotant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami; je te regretterai toute ma vie : mais va-t'en le plus tôt que tu pourras. Adieu, adieu : compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus. (*Il sort en pleurant.*)

SCÈNE XV.

CLÉANTE, *seul.*

Que signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison? Suis-je découvert? me suis-je perdu? Ah! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCÈNE XVI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉR. Que s'est-il donc passé? M. Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

CLÉA. Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment, m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparaître.

NÉR. Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire?

CLÉA. Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas; mais je partirai. Ah! du moins puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maitresse? Tu connais mon cœur, tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle : peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉR., *pleurant.* Hélas! que nous sommes malheureux! D'abord vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉA. Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi. Un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnaitre ton amitié : prends du moins ce diamant; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère, le seul dont je puis disposer; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment, où je peux te l'offrir.

NÉR. Eh! monsieur, je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas; dites qui vous êtes : que risquez-vous? Tout est perdu, vous n'avez rien à ménager.

CLÉA. Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son père me pardonnent de m'être introduit ici? Ils m'accableront de leur colère, au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant...

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQ., *un papier à la main.* Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore; mais la douleur de te perdre m'avait tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non

comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami,

CLÉA. Hé quoi! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez; vous me punissez en me disant que je suis innocent; et vous venez m'offrir des secours! Non, monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQ. Ah! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉA. Il m'est affreux de vous déplaire; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié : mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQ. Quelle est cette raison? Il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉR. Allons, monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQ. Que dis-tu, Nérine?

NÉR. Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur; votre franchise, votre bonté doivent l'encourager. D'ailleurs, vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQ. L'amour!

CLÉA. Oui, monsieur; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous croyez. Une passion violente, profonde, pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an : désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes; punissez-moi.

ARLEQ. Comment! vous avez abusé de ma crédulité pour venir séduire ma fille, pour oser...?

NÉR. Ah! monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQ. En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille, à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avais pour vous! Vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupais que de rendre les vôtres heureux.

CLÉA. L'amour seul fait mon excuse; et cet amour...

ARLEQ. Ingrat que vous êtes! Pourquoi ne pas me le dire? pourquoi préférer la peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre cœur?

CLÉA. Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQ. Quel était donc votre espoir?

CLÉA. De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre cœur me jugeât digne d'être aimé. Et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurais été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurais pas craint de vous découvrir mes sentiments; alors ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchait de parler, seraient devenus des motifs d'espérance : je vous aurais raconté mes chagrins, votre âme sensible se serait émue, vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le père de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQ. Qui êtes-vous donc? Parlez, expliquez-vous.

CLÉA. Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mère qui dissipa tout le bien qu'on lui avait

laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge ou l'on a tant besoin de ses parents, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connaissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un père qui m'avait ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉR. Monsieur, vous vous attendrissez...

ARLEQ. Point du tout, mademoiselle... Eh bien?

CLÉA. Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon père était prêt à s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser (et c'eût été la première fois de ma vie), nous apprimes que mon père était mort en Italie, et qu'il avait laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQ. A un étranger! Quel soupçon!

CLÉA. Voilà sur quoi je fondais l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensais. Ah! du moins ne me refusez pas mon pardon; c'est à vos genoux que je le demande... (*Il se met à genoux.*)

ARLEQ., *ému.* Répondez-moi : comment s'appelait votre père?

CLÉA. Le comte de Valcour.

ARLEQ. Le comte de Valcour!

CLÉA. Oui, monsieur : j'ai les preuves.

ARLEQ. O ciel! vous le fils de mon bienfaiteur!... Ah! relevez-vous, monsieur! relevez-vous; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉA. Quoi! vous l'avez connu?

ARLEQ. Si je l'ai connu! et vous êtes son fils! Ah! mon ami (*il embrasse Cléante*), mon cher ami, je dois tout à votre père; je l'ai aimé pendant quinze ans; c'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune. Grâce au ciel, c'est moi qui ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre : il est à vous, votre père n'a pu me le donner. (*Nisida arrive.*)

SCÈNE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA, NÉRINE.

ARLEQ. Viens, ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avait laissé sa fortune; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant; nous allons être pauvres : mais il le faut bien, car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉA. Comment! que dites-vous? Je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon père ne fut jamais déclaré; et la loi...

ARLEQ. Que me fait la loi, quand mon cœur parle? Vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment! je serais riche, et le fils de mon bienfaiteur serait pauvre! Non, mon ami, non, monsieur; je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille; je mourrais de douleur si je la laissais dans l'indigence; et puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉA. Votre fille! ô ciel! Eh bien! oui, je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens dans la crainte de me voir malheureux, je le serai toute ma vie, et vous n'avez rien fait pour moi si vous me refusez votre fille.

ARLEQ. Quoi ! vous voudriez... ?

CLÉA. Je veux retrouver mon père : vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQ. Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune (*à voix basse*) : c'est que je ne te renvoyais de chez moi que parce qu'elle m'avait avoué qu'elle était folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété!

CLÉA. Ah! Nisida, vous m'aimez donc ?

NIS Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉR. Grâce au ciel, tout est arrangé ! et j'en pleure de joie.

ARLEQ. Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante, selon mes premiers projets ; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinais, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfants, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir, dans le monde, ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.

FIN DU BON PÈRE.

LA BONNE MÈRE.

PERSONNAGES.

MATHURINE, fermière du pays de Caux.
LUCETTE, fille de Mathurine.
ARLEQUIN, paysan du village.
DUVAL, neveu du bailli.
LE TABELLION.
UN VALET DE FERME, joué par un enfant.

La scène est au royaume d'Yvetot, dans le pays de Caux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, MATHURINE.

ARLEQ. Allez, madame Mathurine, j'ai bien du chagrin.

MATH. Je m'en doute, mon pauvre ami.

ARLEQ. Je ne m'y serais jamais attendu de la part de mademoiselle Lucette. Après la promesse qu'elle m'avait faite de m'aimer toujours, après la permission que vous lui en aviez donnée, comment est-il possible qu'une fille élevée par vous, qu'une fille qui est votre fille, soit une perfide et une changeuse?

MATH. Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus?

ARLEQ. Ah! madame Mathurine, il y a longtemps que je fais tout ce que je peux pour ne pas le voir; mais cela me crève les yeux et le cœur. On dit que l'amour ne peut pas se cacher : croyez que quand on cesse d'en avoir, cela se cache encore bien moins.

MATH. Je serais aussi fâchée que toi du changement de ma fille : ton mariage avec elle était arrangé depuis si longtemps! Lorsque ton père vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la première à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des secours pour faire valoir sa ferme. Je suis devenue veuve presque en même temps que ta mère; je l'aimais déjà beaucoup, ta mère; mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré ensemble. Tu es son fils unique; je n'ai d'enfant que Lucette; ton caractère franc, ton bon cœur, m'ont toujours plu; j'ai vu qu'ils plaisaient à ma fille : âge, fortune, inclination, tout se rapportait entre vous deux, tout semblait assurer votre bonheur et celui de vos mères; car tu sais bien que les mères ne sont heureuses que quand les enfants sont contents. Juge du chagrin que j'aurais de renoncer à de si douces espérances!

ARLEQ. Eh bien! je suis fâché de vous dire que vous ne risquez rien d'avoir du chagrin.

MATH. Peut-être aussi t'affliges-tu sans sujet. Les amoureux et les enfants pleurent souvent à propos de rien : tu es bien amoureux, et tu es un peu enfant.

ARLEQ. Je suis oublié de votre fille, et voilà ce qu'il y a de pis. Depuis

que ce monsieur Duval, le neveu de notre bailli, est arrivé de Paris avec son catogan, son gilet à fleurs, sa petite badine, et son air d'importance et d'impertinence, votre fille n'est plus la même. Elle est toujours avec monsieur Duval: elle apprend toutes les chansons qu'il dit; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier, ils ont toujours dansé ensemble: moi, je pleurais derrière le joueur de violon; elle ne s'en est pas même aperçue. Le soir, on a joué à colin-maillard: c'était moi qui étais le colin-maillard; je l'ai resté toute la soirée, parce que vous sentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on est sûr de n'être plus aimé. J'entendais fort bien que mademoiselle Lucette et monsieur Duval se moquaient et riaient ensemble de moi; et quand je l'ai voulu reprocher à mademoiselle Lucette, pour toute justification elle me dit que j'avais triché, puisque j'y avais vu clair. C'est-il clair, madame Mathurine?

MATH. Tout cela peut être un enfantillage, que tu auras pris trop au sérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudrait mieux faire semblant de ne t'apercevoir de rien, et redoubler d'efforts pour être aimable.

ARLEQ. Mon Dieu! madame Mathurine, je ne la gronde jamais: je pleure quelquefois, parce que je ne peux pas empêcher les larmes de venir; mais sitôt que mademoiselle Lucette me regarde, je me mets tout de suite à rire, de peur que cela ne l'impatiente. Quant à être aimable, dame! je fais ce que je peux, madame Mathurine; je mets tous les jours mon habit des dimanches: vous le voyez bien. Ma mère m'a donné tous ses joyaux; je ne les tiens pas dans mon coffre; je les porte sur moi; je me fais le plus brave que je peux: mais je n'ai point de catogan, comme M. Duval; je ne sais pas siffler tous les petits airs qu'il siffle. Il a appris à Paris je ne sais combien de chansons, qu'il compose ensuite dans le moment pour mademoiselle Lucette. Je n'en sais point, moi; j'ai voulu essayer d'en composer une, j'y ai passé toute ma journée d'hier; mais je n'ai pu trouver autre chose, sinon que, J'aime Lucette plus que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois, bonsoir; j'ai dit tout ce que je savais.

MATH. Tu m'affliges beaucoup, mon ami; car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

ARLEQ. Non, assurément.

MATH. C'est un assez mauvais sujet...

ARLEQ. Je vous en réponds!

MATH. Que son séjour à Paris n'a fait que gâter encore

ARLEQ. Oh! je le sais de très-bonne part.

MATH. Il est d'une jolie figure.

ARLEQ. Ma foi, comme cela: je ne le trouve pas joli, moi.

MATH. Il a de l'esprit.

ARLEQ. Tout le monde le dit, mais savoir si c'est vrai.

MATH. Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

ARLEQ. Qu'elles courent, je ne m'y oppose pas, pourvu que Lucette se tienne tranquille.

MATH. Duval n'est pas riche.

ARLEQ. Ça n'a rien que son catogan.

MATH. Ma voisine, qui le connait bien, m'a dit qu'il était fort intéressé, et que la dot de ma fille lui plaisait pour le moins autant que son visage.

ARLEQ. Oh! tous ces drôles-là qui aiment l'argent n'ont point de goût.

Math. Écoute, il ne faut pas encore nous désespérer. Lucette a pu être flattée de la préférence que lui a donnée M. Duval sur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité est presque toujours la cause de toutes nos sottises. Lucette n'en est pas exempte : mais son cœur est bon, j'en suis sûre : et avec un bon cœur et une bonne mère, une fille revient toujours. Tu sais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui persuader la vérité : c'est que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même. D'après cette idée, sa confiance en moi est sans bornes ; elle me dit tout ce qu'elle pense. Je saurai bientôt quelle espèce de sentiment elle a pour Duval ; et sois bien sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raison et à toi.

Arleq. Oh ! si vous allez me mettre en compagnie avec la raison, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raison ; je veux que ce soit par plaisir, comme c'était autrefois. Tenez, madame Mathurine, je ne suis point du tout d'avis que vous alliez prêcher mademoiselle Lucette : tous ces sermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enseigner la manière d'être plus gentil que je ne suis ; d'avoir de l'esprit.., de petites façons.., de petites grâces... ; enfin toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déjà prié ma mère de me les apprendre ; mais ma mère dit qu'il ne me manque rien, et que je suis charmant.

Math Elle a raison, ta mère, et je t'en dirai autant.

Arleq. Oh ! c'est que vous êtes aussi ma mère, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi ! oui, voilà une belle manière d'être charmant, qui plaît aux mères et ne plaît pas aux filles ! Comment, madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis ?

Math. Quels avis veux-tu que je te donne ?

Arleq. Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous souvenir de ce qui vous plaisait le mieux : dites-le-moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

Math. Là-dessus, mon enfant, il n'y a point de règle sûre ; et ce qui plaît à l'une ennuie l'autre. Mais j'entends Lucette ; laisse-moi seule avec elle, je vais travailler pour toi.

Arleq. Ah çà, n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de rien, parce qu'elle m'en voudrait peut-être ; et j'aimerais mieux qu'elle me fît souffrir toute ma vie, que de la mettre en colère un seul moment.

Math. Sois tranquille, et va-t'en.

Arleq., *regardant venir Lucette*. La voilà qui approche. Mon Dieu ! comme elle est jolie ! Madame Mathurine, c'est tout votre portrait, au moins. (*Il soupire.*) Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

Math. Eh non, te dis-je ; j'y mettrai ordre.

Arleq. Ah ! je vous en prie, occupez-vous-en, quand ce ne serait qu'à cause de ma mère, qui mourra de chagrin d'abord, si elle ne me voit pas heureux. Adieu, madame Mathurine. (*Il s'en va en soupirant.*)

Math. Adieu, mon fils.

Arleq., *revenant.* Eh ! comment avez-vous dit ?

Math. Adieu, mon fils.

Arleq. Ah ! j'aime bien cet adieu-là. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MATHURINE, LUCETTE.

LUC., *embrassant sa mère.* Bonjour, ma mère : Arlequin n'était-il pas avec vous?

MATH. Oui, ma fille.

LUC. Il vous a peut-être fait des plaintes de moi?

MATH. Non, il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUC. Il ne sait ce qu'il dit.

MATH. Je l'ai rassuré. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai ?

LUC. Depuis quelque temps il est bien moins aimable.

MATH. Bon! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout.

LUC. Oh ! c'est que cela serait bien long à vous raconter.

MATH. Mais nous avons le temps.

LUC. Tenez, ma mère, c'est qu'il ne faut pas croire que M. Arlequin soit sans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATH. Dis-les-moi donc, je t'en prie.

LUC. Il a le cœur excellent, c'est vrai ; c'est le plus honnête garçon du monde, c'est encore vrai ; il aime sa mère de toute son âme, il vous aime de même ; il se jetterait au feu pour moi : je conviens de tout cela, parce que je suis juste, moi. Mais...

MATH. Eh bien? ses défauts...

LUC., *embarrassée.* Ses défauts... c'est que... je crois que je ne l'aime plus.

MATH. Celui-là est le pire; mais tu fais bien de m'en avertir, parce qu'à nous deux nous verrons bien mieux le parti qu'il faudra prendre, s'il nous est impossible de corriger Arlequin de ce défaut-là.

LUC. Que vous êtes bonne, ma mère ! j'avais peur que cela vous fâchât.

MATH. Tu me connais bien mal, Lucette! Rien ne peut me fâcher quand c'est ma fille qui me le dit, comme rien ne peut me plaire quand c'est un autre.

LUC., *en l'embrassant.* Ah! vous savez que je ne vous cache rien.

MATH. Revenons à ton amour : tu n'en as donc plus pour Arlequin?

LUC. Je ne vous assurerai pas la chose ; mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. M. Duval est un très joli garçon, qui a beaucoup d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a dit que toutes les dames de la cour étaient folles de lui. Ce M. Duval est amoureux de moi ; toutes les filles du village en crèvent de dépit, cela me fait plaisir ; Arlequin en a du chagrin, cela me fait peine : je ne sais comment arranger tout cela. Je voudrais bien aimer toujours Arlequin, mais je voudrais aussi être toujours aimée de M. Duval.

MATH. C'est difficile, mon enfant. Mais, en supposant que cela pût s'arranger, ton cœur ne te ferait-il pas quelque petit reproche?

LUC. Non, ma mère, parce que je vous le dirais ; et dès lors il n'y aurait plus de mal.

MATH. Il est certain que je le préviendrais, en te faisant voir combien tu serais injuste ; car chacun de tes deux amants te donnerait son cœur tout entier, et toi, tu ne pourrais donner à chacun d'eux que la moitié du tien : ce marché serait-il égal?

Luc. Non, assurément : je tricherais, et cela n'est pas honnête. Il faut donc que je me décide entre Arlequin et M. Duval.

Math. Je le crois : et je te conseille, quand tu te seras décidée, de ne plus changer, car ce serait encore une injustice.

Luc. Comment cela?

Math. C'est bien aisé à comprendre. Quand le seigneur du village m'a donné sa ferme, il m'a dit : Madame Mathurine, je vous donne tant de journaux à faire valoir, et vous me rendrez tant d'écus par an. Si, au moment de la moisson, il venait me dire, Je vous rends vos écus et je reprends mes journaux, n'est-il pas vrai qu'il agirait en malhonnête homme, puisque c'est la moisson qui doit me payer, non-seulement de mes écus, mais encore de mes peines et de mon travail?

Luc. Sans doute.

Math. Eh bien! quand tu auras choisi ton amoureux, et que tu lui auras dit, Je reçois votre amitié, et je vous donne la mienne; si, au moment où il compte t'épouser, tu vas lui dire, Je vous rends votre amitié et je veux reprendre la mienne, tu fais le même trait que le seigneur, c'est-à-dire une très-grande injustice.

Luc. Vous avez raison, ma mère. Ah! mon Dieu, comme il est difficile d'être juste!

Math. Pas tant que tu le crois.

Luc. Mais, ma mère, vous me faites penser à une chose : j'avais déjà donné mon amitié à Arlequin.

Math. Je le sais bien : apparemment que tu as de bonnes raisons pour la reprendre.

Luc. Non, je n'en ai point de raisons; et voilà ce qui me fâche.

Math. Consulte bien ton cœur.

Luc. Mon cœur est pour Arlequin, ce n'est pas là l'embarras. Mais c'est que si je congédie M. Duval, il deviendra l'amoureux de quelque fille du village qui croira me l'avoir enlevé, et, à cause de cela, être plus jolie que moi : cela n'est pas agréable, ma mère.

Math. N'as-tu que cette raison?

Luc. Oh! j'en ai encore une autre : c'est que j'ai tort avec Arlequin : il faudrait en convenir, et je ne peux pas souffrir cela. Cependant... Mais j'entends quelqu'un : c'est M. Duval qui m'apporte un bouquet.

SCÈNE III.

MATHURINE, DUVAL, LUCETTE.

Duv., *d'un ton très-fat.* Oui, mademoiselle. (*A Mathurine.*) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (*A Lucette.*) Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

Luc. Vous êtes bien honnête, monsieur Duval.

Math., *à part.* Ces fleurs-là vont détruire mon ouvrage.

Duv. J'espère que madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roses pour la mère, et de l'autre les boutons pour la fille : chacun aura ce qui lui ressemble. Quoique en vérité, quand vous êtes auprès l'une de l'autre, je vous prends toujours pour les deux sœurs, et j'ai de la peine à distinguer l'aînée.

LUC. Ma mère, entendez-vous?

MATH. Tenez, monsieur Duval, vous croyez me faire un compliment, et vous vous trompez. Je serais bien fâchée d'être sa sœur, car je ne serais plus sa mère; et je ne connais pas dans le monde un nom plus doux, ni un plus bel état.

DUV. En ce cas, les roses vous appartiennent. (*Il chante à Mathurine.*)

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs,
Bien moins brillantes que les vôtres.

A Lucette.

Ces tendres boutons s'ouvriront,
Quand sur votre sein ils seront
Accompagnés de quelques autres.

LUC. Eh bien! ma mère, a-t-il de l'esprit?

DUV. A propos, madame Mathurine, mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avait trouvé, dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un nommé Arlequin, un paysan de ce village; une espèce d'imbécile, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès, et vous répond de le gagner.

MATH. Monsieur votre oncle a bien de la bonté.

DUV. Cela vaut la peine d'y penser. (*A Lucette.*) Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ce matin?

LUC. Non.

DUV. J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros paysan... comment l'appelez-vous donc?... qui a l'honneur de vous appartenir.

LUC. Qui? mon oncle Thomas?

DUV. Justement. Sa fille, qui n'est pas trop mal, en vérité, m'écrit qu'elle m'adore; que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin; qu'elle est fille unique et fort riche; qu'elle s'estimera la plus heureuse des femmes si je veux bien... (*Il s'aperçoit que Mathurine l'écoute, et il s'interrompt pour lui dire :*) Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au sujet de ce titre, que son frère, procureur à Paris, vous servira de tout son cœur. Et c'est un homme sur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite : il a ruiné plus de vingt familles, avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATH. Oh! je le crois.

DUV. Je vous conseille de vous en occuper. (*A Lucette.*) J'ai répondu que mon cœur était pris; que je la plaignais de toute mon âme, mais que j'avais déjà l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la première volée sont malades de mon absence... (*A Mathurine.*) Que faudra-t-il dire à mon oncle?

MATH. Vous le remercierez de ma part, et vous lui direz qu'avant toutes choses je serais bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUV. Écoutez, c'est aujourd'hui dimanche : tout le monde est déjà assemblé sur la place pour danser; je vais y mener mademoiselle Lucette, et de là je cours chercher le titre, que je vous apporte dans l'instant

LUC. Mais vous reviendrez danser après?

Duv., *à demi-voix.* N'en doutez pas. (*Haut.*) Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs : mais on peut tout arranger en s'y prenant bien.

Math. Je vais vous attendre ici.

Luc., *à sa mère.* Comme il est raisonnable pour son âge, et comme il est poli !

Duv. Eh bien ! venez vous sur la place ? Je suis sûr que tout le monde vous désire. (*Il chante.*)

Allons danser sous ses ormeaux ;
Venez, venez, belle Lucette ;
Allons danser sous ses ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux.
A tous les jeux que l'on apprête
Vous seule donnez des appas :
Si l'on ne vous y voyait pas,
Dimanche ne serait point fête.

Luc., *à Mathurine.* Comme il est aimable ! Oh ! ma mère, me voilà décidée ; et vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son parti. (*Lucette donne le bras à Duval, et ils s'en vont en chantant :*)

Allons danser sous ces ormeaux ;
Venez, venez, belle Lucette ;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

MATHURINE, *seule.*

Tout est perdu, ma fille aime Duval ; et ce qui la séduit en lui me prouve clairement qu'elle sera malheureuse. Si je voulais me servir un moment de mon autorité de mère, je suis bien sûre que Lucette obéirait. Obéir! ce mot-là tue tout. D'ailleurs c'est un mauvais moyen. En m'opposant à son amour, je ne le rendrai que plus fort ; je ferai haïr Arlequin, en ordonnant qu'il soit aimé. Ah ! Lucette, Lucette, je ne veux que te rendre heureuse, et pour y parvenir il faut que je ruse avec toi. Hélas ! que nous payons cher le bonheur d'avoir des enfants ! A peine sont-ils nés, que mille maux les menacent ; ils n'en souffrent que lorsque ces maux sont venus ; leur mère en souffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeunesse, des dangers plus grands : passionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, et ne se souvenant de leur mère que quand ils ont à l'affliger. Je sais tout cela, je me le répète souvent, et un sourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage : puisque nous les aimons tant, il faut bien cependant que le plaisir passe la peine. Mais voici ce pauvre Arlequin ; il me fait pitié.

SCÈNE V.

MATHURINE, ARLEQUIN.

Arleq., *pleurant.* Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis à plaindre

Math. Qu'as-tu donc, mon ami ? tu pleures.

ARLEQ. Sans doute, je pleure; et je n'en ai que trop sujet.

MATH. Que t'est-il arrivé?

ARLEQ. Vous savez bien ce sansonnet que j'élevais depuis plus d'un an, et qui disait si bien : J'aime Lucette, j'aime Lucette...

MATH. Eh bien?

ARLEQ. Eh bien! comme mademoiselle Lucette a l'air de ne plus m'aimer, j'ai cru que c'était le moment de lui donner le sansonnet, afin qu'au moins elle se souvînt de moi quand le sansonnet lui dirait : J'aime Lucette. En conséquence, je l'ai tiré de sa cage, je lui ai attaché à la patte le plus beau ruban de ma mère, et j'ai été pour le porter à mademoiselle votre fille... Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est bien à présent qu'il n'y a plus d'espérance! (*Il pleure.*)

MATH. Eh bien! as-tu vu ma fille?

ARLEQ. Sûrement je l'ai vue, je l'ai rencontrée avec M. Duval, qui s'en allait à la danse. Pardi! ils chantaient tous deux comme deux rossignols : cela m'a fait un peu de peine; mais cependant je n'ai pas dit autre chose que d'ôter mon chapeau, et j'ai présenté le sansonnet à mademoiselle Lucette. Ah! c'est là, c'est là que j'ai bien vu que j'étais perdu.

MATH. Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille?

ARLEQ. Ce qu'elle m'a dit? je le sais bien ce qu'elle m'a dit, et je m'en souviendrai longtemps.

MATH. Mais si tu veux que je le sache, il faut aussi me le dire.

ARLEQ. Elle m'a dit qu'elle n'aimait point tous ces animaux-là qui disaient toujours la même chose. Ainsi, a-t-elle ajouté, vous et votre sansonnet pouvez vous allez promener; je vous donne la clef des champs. En disant ces paroles, elle a lâché le ruban, et le sansonnet s'est envolé, en répétant : J'aime Lucette, j'aime Lucette.

MATH. Ce trait-là n'est pas de ma fille. Et qu'as-tu fait?

ARLEQ. Moi, je n'ai pas pu m'envoler! je suis resté pétrifié; et, malgré cela, mon cœur disait, toujours comme le sansonnet : J'aime Lucette.

MATH. C'est ce malheureux Duval qui a sûrement engagé ma fille à une si mauvaise action.

ARLEQ. Oh! madame Mathurine, tout est fini : ce dernier trait me fait voir clair; votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti, et il est pris.

MATH. Je n'ose te donner beaucoup d'espérance, il ne m'en reste guère à moi-même. Cependant...

ARLEQ. Oh! après l'histoire du sansonnet, il n'y a plus de *cependant :* mon parti est pris, madame Mathurine, mon parti est pris. Dès que le sansonnet a vu qu'on ne l'aimait plus, il s'en est allé tout de suite : le sansonnet a eu raison.

MATH. Écoute-moi : j'imagine un moyen dont l'exécution est difficile; je risque même beaucoup à l'entreprendre. Mais s'il me réussit, avant la fin du jour nous serons tous heureux.

ARLEQ. Excepté moi.

MATH. Le serions-nous sans toi, nigaud? Mais n'est-ce pas Duval qui vient là-bas?

ARLEQ. Eh! mon Dieu, oui : cette figure-là me poursuit toujours.

MATH. Laisse-nous seuls; je vais lui tendre un piége, où j'espère qu'il sera pris. Va m'attendre chez ta mère.

ARLEQ. Oh! je n'attends plus, je suis décidé. Mais je vous reverrai, ma-

dame Mathurine, je vous reverrai, car je vous aime beaucoup, et je viendrai vous dire adieu. Adieu, madame Mathurine; je reviendrai vous dire adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MATHURINE, *seule.*

Voici Duval; il doit être bien difficile de le tromper : puisse ma tendresse pour ma fille me donner tout l'esprit dont j'ai besoin!

SCÈNE VII.

MATHURINE, DUVAL.

MATH. Ah! vous voilà, monsieur Duval! je ne vous attendais plus.

DUV. J'avais à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile, vous m'avez promis de causer avec moi : voilà deux motifs bien puissants pour me rappeler près de vous.

MATH. Oui; mais vous étiez avec ma fille, et je m'étonne que vous vous soyez souvenu de moi.

DUV. Il est certain qu'en regardant mademoiselle Lucette il est permis de tout oublier : elle vous ressemble beaucoup.

MATH. Ah! monsieur Duval, vous lui volez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre chose. Où est ce titre avec lequel je pourrais réclamer les biens de la famille d'Arlequin?

DUV. Le voici, madame. (*Elle veut le prendre, Duval s'y oppose.*) Mais je ne peux vous le laisser qu'autant que vous en ferez usage, et que mon oncle sera chargé du procès. Telle est sa volonté, que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier mademoiselle votre fille, et que vous fussiez bien aise d'augmenter sa dot en lui abandonnant ce titre, alors mon oncle se ferait un plaisir de vous le céder.

MATH. On ne peut pas être plus obligeant. Mais, monsieur Duval, ce titre est personnel à moi; c'est à moi seule qu'il appartient : il ne pourrait servir à ma fille que dans le cas où je la ferais mon héritière en la mariant.

DUV. Cela va sans dire; mais personne ne doute de vos intentions à ce sujet. On vous connait trop bien, madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à mademoiselle Lucette, que vous lui laisserez choisir l'époux qui lui plaira; et qu'enfin vous n'avez amassé vos richesses que pour avoir le plaisir de lui en faire une dot.

MATH. Il est certain que sans moi ma fille n'aurait pas grand'chose. Son père était pauvre quand je l'épousai, je fis sa fortune. Plaisir bien doux, monsieur Duval, plaisir que je n'ai éprouvé qu'une fois, et qui est le plus grand sans doute que la richesse puisse donner.

DUV. Vous retrouverez ce plaisir, madame Mathurine, vous le retrouverez, quand vous direz à l'époux qu'aura choisi mademoiselle Lucette : Mon ami, tu es aimable, et ma fille t'aime; c'est son métier : mais tu es pauvre, et je te donne toute ma fortune; voilà le mien. En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ses mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre argent; vous jouirez de sa surprise, de sa reconnaissance. Ah! quel moment, madame Mathurine! quelle satisfaction pour monsieur

votre gendre et pour vous! Tenez, moi, je suis né très-sensible, et mon cœur est ému à cette seule idée. Il me semble que je vois tout cela, et je sens la joie..., les transports..., le plaisir.... Oh! c'est un beau moment, madame Mathurine!

MATH. J'en conviens. Mais je n'ai pas trente-quatre ans; j'ai un cœur tout comme une autre : il est possible que je trouve quelqu'un qui me plaise; il est encore possible que je plaise à quelqu'un. N'est-il pas vrai, monsieur Duval? on a vu des choses plus extraordinaires.

DUV. Pour cela, madame, ce ne serait point du tout singulier.

MATH. Eh bien! si, après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettais d'un autre le reste de ma fortune, qui est quatre fois plus considérable, et par là-dessus le titre que vous tenez; et que je vinsse avec cette dot trouver un aimable garçon, comme vous, je suppose (il ne faut pas que cela vous fâche, ce n'est qu'une supposition), et que je vous disse : Mon cher ami, vous me plaisez, c'est votre métier; je vous épouse, c'est le mien; je vous donne tout ce que j'ai, c'est mon plaisir; et qu'en prononçant ces mots je vous misse en possession de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats : c'est une supposition, comme vous entendez bien; mais vous conviendrez que, dans cette supposition-là, je jouirais bien mieux de la surprise, de la joie, de la reconnaissance de celui que j'enrichirais. Ah! quel moment, monsieur Duval, quelle satisfaction pour mon époux et pour moi! Tenez, je ne le cache pas, je suis encore sensible, et mon cœur tressaille un peu à cette idée; il me semble que j'y suis..., et je sens..., en vérité... Oh! c'est un joli moment, monsieur Duval!

DUV. Oui, oui, madame Mathurine; et plus joli encore pour celui qui le passerait avec vous que pour vous-même.

MATH. Allons donc, vous vous moquez. Parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille; car si je m'occupe jamais de la supposition que j'ai faite, ce ne sera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangements sont pris là-dessus, l'argent qui lui revient est prêt; j'y ajouterai même quelque chose, parce qu'une mère est toujours obligée de faire plus que son devoir : on me permettra de disposer ensuite de ce qui me reste en faveur de la personne que mon cœur aimera le plus.

DUV. Vous raisonnez si bien, madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénètre jusqu'à mon âme. Mais votre grand malheur, celui dont je ne puis me consoler, c'est que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat ose vous faire sa cour?

MATH. Oh! vous sentez bien que je n'irai pas raconter ainsi toutes mes affaires à un homme qui pourrait m'aimer. Je vous ai tout dit, à vous, parce que l'on ne peut se flatter de rien avec un homme aussi couru, avec l'amant fidèle de mademoiselle Lucette. Allons, allons, changeons de propos, car cela m'impatiente. Vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous aime, et que vous l'adorez. Eh bien! tant mieux pour vous. Je vous la donne, sa dot est prête; le mariage se fera quand vous voudrez.

DUV. Mais, madame Mathurine, qui vous dit un mot de tout cela? Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre un moment, et de me croire?

MATH. Vous croire, c'est bien fort! Mais voyons, dépêchez-vous.

DUV. Il y a trois mois que je suis dans ce village, et que je pourrais être à Paris, où je jouis, sans vanité, d'une existence fort agréable. Il faut donc qu'un puissant motif me retienne ici; et ce motif, que peut-il être, sinon l'amour.

MATH. Eh je le sais, monsieur, je le sais; ce n'est pas la peine de me le répéter.

DUV. Non, vous ne le savez pas; je n'ai jamais osé vous le dire : mais daignez l'apprendre aujourd'hui, puisque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ce village, je vis une veuve de trente ans à peu près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze : un visage rond, un nez retroussé, des yeux vifs et spirituels, trente-deux dents bien blanches et bien rangées, l'air de la franchise et de la gaieté; avec tous ces charmes, un caractère d'or, bon, vrai, sensible, passionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête : mais comment oser le lui dire, moi, jeune étourdi, sans esprit, sans aucun de ces agréments qui compensent le défaut de fortune? Je résolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avait inspiré. Peu de jours après, je rencontre une jeune fille qui lui ressemblait à s'y méprendre; cette seule raison me la fait préférer à toutes les beautés du village; je la distingue, je lui marque des attentions; elle m'accueille, elle accepte mon hommage : et moi, n'osant porter mes vœux jusqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les adresser au portrait. Voilà l'histoire de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MATH. Monsieur Duval, il est impossible de se fâcher d'une pareille déclaration, surtout quand on n'a pu s'empêcher de laisser voir qu'on la désirait : mais enfin c'est le portrait que vous voulez, c'est le portrait qu'il vous faut, et vous ne seriez pas homme à le sacrifier à l'original.

DUV. Ah! dites un mot, un seul mot, et vous verrez...

MATH. Vous abusez de vos avantages. Mais écoutez, monsieur Duval : vous m'avez raconté l'histoire de vos amours, il faut que je vous raconte la mienne. Quand mon mari vint à m'aimer, il faisait la cour à une petite paysanne du village, qui apparemment me ressemblait aussi. Je lui fis entendre que je n'aimais point ces distractions; et j'exigeai qu'il écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçait qu'il ne l'avait jamais aimée, et que tout son cœur était à moi.

DUV. Quel fut le prix de ce sacrifice?

MATH. Ma main.

DUV. Vous lui signâtes sans doute, en même temps qu'il écrivit la lettre, une promesse de l'épouser le lendemain?

MATH. Le jour même.

DUV. Avez-vous une plume et de l'encre chez vous?

MATH. Tout ce qu'il faut.

DUV. Donnez-vous la peine de passer dans votre maison; nous terminerons notre conversation par écrit.

MATH. De tout mon cœur, monsieur Duval : eh! que ne parlez-vous? Souvenez-vous cependant qu'avant tout il faut que ma fille soit mariée, et que le titre soit dans mes mains.

DUV. Avant tout il faut vous plaire, et vous adorer à jamais.

(*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE VIII.

LUCETTE, *seule.*

Duval est avec ma mère; sans doute il lui demande ma main. Je ne sais si j'en serai bien aise. Duval est aimable, mais son cœur ne vaut pas son

esprit : il a trop ri quand j'ai lâché le sansonnet d'Arlequin. Ah! ce que j'ai fait là n'était pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant sans se plaindre : ce souvenir fait couler les miennes. Ah ! qu'on est malheureux quand on a fait quelque chose de mal ! on y pense toute la journée... C'est ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimais Arlequin, il n'exigeait jamais rien qui pût me donner du chagrin... Je ne sais que faire; je suis bien à plaindre. Il faut attendre ma mère, je lui dirai tout; cela me soulagera.

SCÈNE IX.

LUCETTE, ARLEQUIN, *en habit de dragon*, *avec le casque et le sabre.*

LUC. Mais que vois-je ? c'est Arlequin... Oui, c'est lui... Je ne me trompe pas. Et comment...?

ARLEQ., *se retirant.* Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est madame votre mère que je cherchais.

LUC. Arlequin, arrêtez, répondez-moi. Que veut dire cet habit ? que vous est-il arrivé? Je tremble de frayeur.

ARLEQ. Ne tremblez pas, mademoiselle, ne tremblez pas; je n'ai pas le projet de tuer M. Duval. Je ne veux la mort de personne, que la mienne.

LUC. Mais expliquez-vous donc, et tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme? Vous êtes-vous engagé?

ARLEQ. Engagé! je l'étais avec vous; c'était tout mon bonheur, c'était toute ma joie... Vous m'avez donné mon congé, vous m'avez chassé avec ignominie : j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUC. Est-il possible que vous ayez fait cette folie? est-il possible...?

ARLEQ. Mademoiselle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuses; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine : ce qui peut m'arriver de pis, c'est de la perdre; et une fois mort, on ne souffre plus. Mais quand on engage son cœur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on chérit plus que soi-même, et qu'après l'avoir accepté elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connaît les plus sensibles, mademoiselle, cela fait plus de mal que de mourir, et cela fait mal bien plus longtemps.

LUC. Et que dira votre mère? Vous ne songez pas qu'en m'abandonnant vous l'abandonnez aussi?

ARLEQ. Ce n'est pas moi qui vous abandonne, puisque je vous emporte dans mon cœur, et que vous m'avez dit : Va-t'en. Quant à ma mère, je n'ai point d'excuse, je le sais, et j'en pleure. Mais madame Mathurine la consolera, prendra soin d'elle pendant mon absence. Je venais l'en prier, je venais lui demander de remplir ma place auprès de ma mère. Ce n'était pas vous que je cherchais, mademoiselle : je voulais partir sans vous voir.

LUC. Partir! Quoi! vous voulez partir dès aujourd'hui?

ARLEQ. Tout à l'heure. Il le faut bien : le capitaine m'a dit que le général était à la veille de donner bataille, et qu'il n'attendait plus que moi pour cela. Vous jugez bien que je ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

LUC. Mais, Arlequin, l'on vous a trompé. Soyez sûr...

ARLEQ. Oh! je le sais bien que l'on m'a trompé, mais ce n'est pas le capitaine. Mademoiselle, ne me retenez pas plus longtemps : je vous le répète encore, ce n'est pas vous que je cherchais, c'est madame Mathurine, votre mère, à qui je veux remettre ce papier. Est-elle chez elle?

LUC. Elle est en affaire. (*Arlequin s'en va.*) Vous me quittez donc?

ARLEQ. *s'arrête.* Je tâche de m'en aller, mais je ne vous quitte pas.

LUC. Arlequin...

ARLEQ. Eh bien? (*Il revient.*)

LUC. Que je suis malheureuse!

ARLEQ. Je n'aurais jamais cru que c'eût été à moi de vous consoler aujourd'hui.

LUC. N'en parlons plus, puisque votre parti est pris... (*Elle pleure.*) Dites-moi seulement ce que c'est que ce papier que vous voulez donner à ma mère.

ARLEQ., *refusant de le montrer.* Oh! ce n'est rien, mademoiselle, ce n'est rien.

LUC. Comment! je ne peux pas le voir?

ARLEQ. Vous le verrez quelque jour : ce n'est pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUC. Je vous en prie.

ARLEQ. Vous me priez! vous me priez de quelque chose, vous! Voici donc encore un petit moment de bonheur.

LUC. Laissez-moi lire. (*Elle prend le papier, et lit :*) « MON TESTAMENT. » Comment! votre testament?

ARLEQ. Sans doute : puisque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

LUC., *continuant.* « Comme ainsi soit que dès que l'on n'est plus aimé « dans ce monde, on n'a rien de mieux à faire que d'en sortir, j'ai pris « mon parti de profiter des bontés d'un capitaine qui veut bien m'envoyer « à la bataille. J'espère qu'aussitôt que j'y serai arrivé, mon affaire sera « finie le plus promptement possible; et c'est alors que je prie madame « Mathurine, mère de mademoiselle Lucette, de vouloir bien être mon « exécutrice testamentaire.

« D'abord, je demande pardon à ma mère de m'être fait tuer sans sa « permission : mais comme c'est le premier chagrin que je lui ai donné, « j'espère qu'elle me le pardonnera pour cette fois; l'assurant bien, du « fond de mon âme, que jamais il ne m'arrivera plus de rien faire qui lui « déplaise, et que je ne regrette de ce monde que le bonheur et le plaisir « de l'aimer.

« Je donne et lègue à mademoiselle Lucette tout le bien paternel dont « je peux disposer, sans mettre ma mère mal à son aise; lui pardonnant ma « mort et tout ce qu'elle m'a fait souffrir, et désirant, de toute mon âme, « qu'elle soit heureuse avec celui qu'elle m'a préféré. Je mets pourtant « la condition à ce legs, que le premier garçon de mademoiselle Lucette « sera nommé Arlequin, et qu'elle pensera quelquefois à moi en aimant « et en caressant Arlequin, ce qui m'empêchera de m'ennuyer dans l'autre « tre monde.

« Je donne encore et lègue une petite pension alimentaire au petit « chien Aza, que j'ai donné à mademoiselle Lucette; sentant fort bien « que ce petit chien ne sera plus aimé de sa maîtresse quand elle aura « épousé mon rival, et ne voulant pas que ce bon petit chien, qui a été « mon camarade, meure de faim pour avoir déplu comme moi.

« Voilà à quoi se réduisent toutes mes volontés : c'est la première et la « dernière fois que j'en ai d'autres que celles de mademoiselle Lucette.

« Signé ARLEQUIN. »

(*Arlequin veut reprendre le testament ; Lucette le retient.*)

Arlequin, gardez votre bien ; mais laissez-moi cet écrit : il ne me quittera jamais ; je le lirai toute ma vie, du moins jusqu'à ce que mes larmes l'aient effacé.

ARLEQ. Vos larmes ! Quoi ! vous pleurez ! Et de quoi pleurez-vous ? Que vous est-il arrivé, mademoiselle Lucette ? Ah ! parlez, contez-moi vos peines : j'ai bien cédé votre bonheur à M. Duval, mais je ne veux céder à personne vos chagrins.

LUC. Mon ami...

ARLEQ. Oui, je suis votre ami, je le suis toujours, je le serai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié ; c'est un bien grand malheur pour moi : mais ce qui l'a un peu soulagé, c'est que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc, qu'avez-vous ? qu'est-ce qui vous chagrine ?

LUC. Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnaître un moment, d'avoir été ingrate envers vous. Ma vanité, mon âge, m'ont égarée : mon cœur n'a pas été coupable, mon cœur vous a toujours aimé, Arlequin, soyez-en bien sûr : et cet amour si vrai...

ARLEQ. Que dites-vous donc, Lucette ? Répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai sûrement pas bien entendu. Vous m'aimeriez ! vous m'aimeriez encore ! Hélas ! mon Dieu ! votre changement a pensé me faire mourir de douleur, votre retour me ferait mourir de joie. Je n'ai pas besoin d'aller à la bataille, vous me tuerez quand vous voudrez.

LUC. Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé ; je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu. Je te le dis, je te le répète, je trouve du plaisir à te l'avouer dans l'instant où je n'espère plus de pardon, où je ne me flatte plus...

ARLEQ. De pardon ! Ma bonne amie, qu'est-ce que c'est que ce mot-là ? Quoi ! j'allais mourir, tu m'accordes la vie, et tu me parles de te pardonner ! Mais c'est à moi de te remercier, puisque c'est moi qui reçois ma grâce.

LUC. Quoi ! tu daignerais... !

ARLEQ. Oui, je daignerai être heureux. Car, il ne faut pas t'abuser, toute perfide, tout infidèle que tu étais, je n'ai pu te haïr. Tu l'aurais été cent fois davantage, que je t'aurais toujours chérie. Il dépendait de toi, mon amie, de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUC. *lui tend la main.* Faisons donc la paix : veux-tu ?

ARLEQ. De toute mon âme. Mais vous ne danserez plus avec M. Duval ?

LUC. Je ne lui parlerai de ma vie. Mais tu n'iras point à la guerre ?

ARLEQ. Ah ! dame ! c'est difficile à arranger, à cause de ce général qui m'attend. Mais, écoute, je lui écrirai qu'il donne toujours la bataille, parce que j'ai eu des affaires, et que je me suis arrangé avec toi ; et s'il lui fallait absolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma place M. Duval. Ma mère arrangera tout cela avec le capitaine, qui est un bon homme.

LUC. Et le sansonnet ?

ARLEQ. Il est revenu chez nous. Ce drôle-là s'est douté que nous nous raccommoderions.

Luc. Puisque tu me pardonnes, je suis heureuse ; et je te promets bien que M. Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi...

SCÈNE X.

ARLEQUIN, LUCETTE, *un valet de ferme.*

Le val., *une lettre à la main.* Mademoiselle, voici un billet que M. Duval m'a chargé de vous remettre.

Luc. Je n'en ai que faire ; vous pouvez le lui reporter.

Le val. Oh ! je m'en garderai bien, M. Duval me gronderait ; il m'a dit de vous le donner, le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à M. Duval : à présent qu'il va être le gendre de madame Mathurine, il nous ferait enrager tout à son aise.

Arleq. Que parles-tu de gendre de madame Mathurine ?

Le val. Je dis ce qui est vrai : que M. Duval va épouser mademoiselle Lucette.

Arleq. M. Duval va épouser Lucette ! Qui t'a dit cela ?

Le val. Je le sais bien peut-être, puisque j'ai ordre d'aller chercher monsieur le tabellion pour le contrat de mariage, et d'amener en même temps les ménétriers. Madame Mathurine fait là une sottise : si elle m'avait consulté, je lui aurais dit de vous donner plutôt sa fille ; car, en vérité, quoique vous soyez un petit peu innocent, je vous aimerais cent fois mieux pour maître que ce petit freluquet. Mais je perds mon temps à babiller ; vous avez votre lettre, bonsoir. Dieu vous maintienne en joie !

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LUCETTE.

Arleq. Comment ! vous me promettez de ne plus danser avec M. Duval, et vous allez vous marier avec lui !

Luc. Mon ami, je te réponds, je te jure que je l'ignore, que ma mère ne m'en a pas parlé, et que rien au monde ne pourra m'y faire consentir.

Arleq. Je vous crois, Lucette, je vous croirai toujours : voilà pourquoi ce serait bien mal à vous de me tromper. Mais lisez votre lettre ; que je ne vous gêne pas.

Luc. Non, mon ami, c'est à toi de la lire, c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

Arleq. Point du tout ; elle n'est pas pour moi...

Luc. Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le maître de mon cœur : prends cette lettre, lis, et ne te fâche pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser, il m'adore, il parle sûrement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour : pardonne-le-lui, mon ami, et sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'ai de plaisir à te la sacrifier.

Arleq. Allons, voyons donc, puisque vous le voulez... Cela me fait pourtant un peu de peine ; je n'aime pas à entendre dire par un autre ce que je voudrais penser et dire tout seul. Mais allons, il faut s'y résoudre,

quand ce ne serait que pour m'instruire, et voir un peu avec quelles douceurs M. Duval tourne si bien la tête aux jeunes filles.

(*Il ouvre et lit.*)

« Mademoiselle,

« J'ai été poli et galant avec vous comme je le suis avec toutes les fem-
« mes, et vous avez pris cette galanterie pour de l'amour. J'en suis d'au-
« tant plus fâché, que vous m'avez offert votre cœur, et qu'il m'est impos-
« sible de l'accepter, puisque le mien est tout entier à celle à qui je vais
« m'unir. DUVAL. »

LUC., *riant.* C'est toi qui t'amuses à faire cette lettre-là?

ARLEQ. Moi? je n'ai jamais fait ni écrit de pareilles impertinences; je lis ce qu'il y a.

LUC. *prend la lettre.* Cela n'est pas possible.

ARLEQ. Voyez vous-même.

LUC., *après avoir lu.* Ah! le traître! Mon ami, ne m'accable pas; je n'avais pas encore reçu cette lettre; je ne m'attendais pas à la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit...

ARLEQ. Ne parlons plus de rien, Lucette. Si ta faute n'avait pas été punie, j'aurais pu te la rappeler quelquefois pour te faire enrager; mais après cette lettre-ci, je mériterais que tu m'oubliasses tout à fait si je pouvais m'en souvenir un seul moment. (*Il déchire la lettre.*) Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais; je ne t'ai jamais vue si belle, si jolie qu'aujourd'hui; et tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaieté, sont revenus dans mon cœur.

LUC. Ah! mon cher Arlequin, combien je sens ton procédé!...

ARLEQ. Ne sens que ma joie, c'est tout ce que je demande, et oublie à jamais tout ce qui n'est pas ta mère ou moi... Mais voici madame Mathurine avec monsieur le tabellion, et... toujours ce monsieur.

SCÈNE XII.

LUCETTE, ARLEQUIN, MATHURINE, DUVAL, LE TABELLION.

MATH. Ma fille, voici le moment de terminer bien des affaires. Monsieur le tabellion nous aidera; il porte avec lui ton contrat, où le nom de ton mari est en blanc : c'est à toi, comme de raison, à le remplir. Vois si tu veux du temps pour te décider, ou si tu peux t'expliquer tout de suite.

LUC. Grâce au ciel, ma mère, je n'ai pas besoin de réflexion pour faire écrire sur ce papier le nom qui a toujours été dans mon cœur. (*Au tabellion.*) Monsieur le tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

ARLEQ. Oui, monsieur, entendez-vous! et n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TAB. Je vous en fais mon compliment. Mais est-ce là votre habit de noces?

ARLEQ. Non, c'est mon habit de la veille.

MATH. Ta mère sort de chez moi; elle savait déjà la folie que tu as faite, et elle est allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

ARLEQ. Elle a raison, ma mère, car voici mon colonel; et je quitte le capitaine pour suivre le colonel. Je sais ce que c'est que la subordination.

MATH. Ce n'est pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvais ruiner

ta bonne mère et toi-même. Tant que tu le saurais dans mes mains, tu te croirais obligé de m'aimer, pour que je n'en fisse pas usage. Il faut que tu m'aimes, comme tu le disais tantôt, seulement pour ton plaisir ; tiens, voilà ton titre. (*Elle le déchire.*)

Duv. Ah, madame!

Math. Un moment! Sais-tu qu'il m'en a coûté, ma fille, pour assurer le repos du bon Arlequin, de sa mère, et pour faire avouer à monsieur qu'il ne t'avait jamais aimé, une promesse de mariage, qu'il faudra bien tenir si monsieur l'exige, après certaines dispositions que je veux faire auparavant. Monsieur le tabellion, écrivez que, par-dessus la dot qui revient à ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je possède dans le monde, et tout ce que je pourrai jamais posséder; que je me remets entièrement à sa disposition. Et expliquez cela de manière qu'il soit aussi clair que tout mon bien est à ma fille, comme il est clair qu'elle a tout mon cœur.

Luc. Ah! ma mère!

Math. Laisse-moi parler. A présent, monsieur, qu'il ne me reste plus que les appas qui vous ont séduit, si vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je subirai mon sort. Mais votre fortune dépendra de mademoiselle Lucette; c'est à elle à me faire une dot pour me forcer à un mariage que je déteste. Demandez-lui donc ses intentions : voilà ma main.

Duv. Madame, il m'est impossible de vous exprimer à quel point cette plaisanterie-là m'enchante. Je suis ravi d'y être pour quelque chose. Je vous rends votre promesse. En vous épousant, nous serions tous deux malheureux; en ne vous épousant pas, nous sommes tous les quatre contents : il n'y a pas de comparaison. Et, d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de prendre congé de la compagnie.

Math. Vous devinez notre avis.

Arleq. *le rappelle.* Monsieur, monsieur!

Duv. Quoi?

Arleq. Comme vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage? Je vous serais bien obligé.

Math., *à Arlequin.* Allons, mon ami; allons faire la noce chez ta mère; je veux lui porter un bouquet, et en recevoir un de sa main : le jour du bonheur des enfants est la fête des bonnes mères.

FIN DE LA BONNE MÈRE.

LE BON FILS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée sur un théâtre de société le 1er novembre 1784.

A S. A. R.

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

Je n'apporte point aux pieds de votre Altesse Royale le tribut d'admiration et de louanges que l'on doit aux héros : l'Europe entière vous l'a payé. Des milliers d'hommes vous ont vu vaincre ; moi, je vous ai vu pleurer à l'aspect d'un malheureux, au récit d'une bonne action. C'est à votre sensibilité, à votre bienfaisance, à votre humanité (dons si rares dans les héros), que je présente UN BON FILS, qui, suivant pour toute règle la morale de son cœur, sacrifie sa maîtresse à sa mère. Protégez-le, Monseigneur ; il est utile que la Vertu soit sous la garde de la Gloire.

Je suis avec un profond et tendre respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

LE BON FILS,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

MARCELLE, vieille paysanne.
FIRMIN, son fils.
THIBAUT, paysan du village.
AGATHE, sa fille.
GIRAUT, fermier.

La scène est dans un village.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des arbres et des maisons; celle de Marcelle se distingue sur un des côtés de la scène.

Marcelle, assise devant sa porte, file sa quenouille; Firmin, son fils, assis auprès d'elle, tient un livre dans ses mains.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRM. Ces fables-là sont assez jolies, ma mère : voulez-vous que j'en lise encore une?

MARC. Comme tu voudras, mon fils; mais il y a longtemps que tu lis haut, je crains que cela ne te fatigue.

FIRM. Bon! fatiguer! Je m'interromps pour causer avec vous; cela me repose. Voyons encore celle-ci. (*Il lit.*)

LA BREBIS ET L'AGNEAU,

FABLE.

Une brebis, un jour, disait à son agneau :
Mon fils, je suis toute saisie
En songeant aux dangers qui menacent ta vie :
Tout le monde t'en veut; le maître du troupeau
Attend que tu fasses envie
A quelque bon boucher, autrement dit bourreau,
Qui nous prend, nous achète, et, sans cérémonie
De sang-froid vient nous égorger.
Son confrère le loup t'épie,
Comme lui, voulant te manger.

40.



Enfin, contre mon fils tout à la fois conjure ;
Tu vois le jour à peine, on va te le ravir ;
Et, plus vieille que toi, je te verrai mourir,
Contre l'ordre de la nature.
Eh bien ! répond l'agneau, c'était un de mes vœux :
Mourir jeune n'est pas un destin si contraire.
Je serais bien plus malheureux,
Si je survivais à ma mère.

Ah ! ma mère, cette fable me plaît beaucoup ; je suis le frère de cet agneau-là.

MARC. Celui qui l'a fait ainsi parler t'avait sûrement entendu. Mais laisse ton livre, mon ami, et viens m'embrasser : l'émotion où je suis m'empêcherait d'être attentive.

FIRM. *l'embrasse.* J'aime encore mieux cela que la fable.

MARC. Regarde, mon ami, combien ta tendresse me rend heureuse ! Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumière et notre petit jardin ; j'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parents ; je suis souvent tourmentée par des créanciers de ton père, qui avait un peu le défaut d'emprunter, et qui, de bons bourgeois que nous étions autrefois, nous a réduits à devenir des paysans pauvres. Tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parce que je me suis engagée pour lui. J'ai soixante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse : eh bien ! quand tu es près de moi, quand je te vois, quand je t'entends, surtout lorsque tu m'embrasses, je suis jeune, riche, bien portante ; je retrouve tout ce que j'ai perdu ; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin ; et quand tu m'appelles ta mère, j'éprouve un plaisir cent fois au-dessus de toutes les peines dont j'ai souffert. Je te dis cela, mon cher fils, parce que je m'aperçois bien que tu crois m'avoir des obligations, que tu t'occupes sans cesse de me prouver ta reconnaissance ; et il ne faut pas t'abuser, vois-tu : c'est ta mère qui t'en doit.

FIRM. Ah ! bien oui, par exemple, voilà de jolis propos ! Tenez, je vous parle en ami, n'allez pas dire ces choses-là devant du monde, car on se moquerait de vous. Devant moi, à la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient, parce que je vous passe tout. Mais...

MARC. Non, je veux que tu sois bien sûr...

FIRM. Oui, je sais que vous êtes pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde ; que sans vous je ne pourrais pas vivre, et que si vous ne m'aimiez pas, je n'aurais plus de plaisir à rien, pas même à aimer Agathe.

MARC. Tu l'aimes bien, ton Agathe ?

FIRM. Oh ! c'est la seconde personne de mon cœur. D'abord vous, puis Agathe, puis moi, puis plus rien.

MARC. Heureusement qu'Agathe a un frère qui l'empêche d'être riche, et que son père, M. Thibaut, a déclaré qu'il ne lui donnerait point de dot. Sans cela, tu n'aurais pu prétendre à Agathe. Mais comme elle est pauvre et toi aussi, on vous permettra d'être heureux.

FIRM. Oui, ma mère, tout ira bien. Agathe, comme vous savez, est la filleule de madame la comtesse de Gircour, à qui appartient ce village. Madame de Gircour m'a promis hier encore de parler pour moi à M. Thibaut. Cette bonne madame de Gircour, elle m'a dit qu'elle était bien fâchée de n'être pas riche : car, sans cela, elle aurait donné une bonne dot à Agathe. Oh ! madame, lui ai-je dit, il ne faut pas vous gêner : je me porte bien ; je suis en état de travailler, de nourrir ma mère et ma femme,

et encore tous les petits drôles qui pourront venir par la suite augmenter notre famille.

MARC. Madame de Gircour ne t'a pas menti. Elle n'a pour tout bien que cette terre, qui ne rapporte pas grand'chose ; et son fils l'officier mange tous les ans plus que le revenu de la terre. Elle est bien moins heureuse que moi, madame de Gircour; elle vit loin de son fils, qui ne lui écrit jamais que pour demander de l'argent : je suis toujours avec le mien, et c'est lui qui me nourrit. Mais va te dissiper un peu, mon ami, va voir ton Agathe.

FIRM. Non, ma mère; je suis bien aise de rester ici.

MARC. C'est que j'ai quelque chose à faire.

FIRM. Quoi donc?

MARC. Je voudrais aller sarcler ce petit carré de légumes qui est au pied du mûrier.

FIRM. Il est sarclé.

MARC. Comment cela donc? il ne l'était pas hier au soir.

FIRM. C'est vrai. Mais comme il n'y a rien de plus malsain à votre âge que de se tenir baissée pour arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin avant le jour, et j'ai sarclé le petit carré.

MARC., *à part.* Je m'en étais bien doutée. (*Haut.*) C'est égal, mon ami; va-t'en : j'ai beaucoup filé cette semaine, il faut que je mette mon fil en écheveau. Cela ne me fatiguera pas; et je n'ai pas besoin de toi.

FIRM. Votre fil est en écheveau. J'avais les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée : pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil. Ensuite j'ai été chercher votre vache, que ce drôle de vacher n'avait pas ramenée hier au soir du bois. Je l'ai remise dans notre étable; j'ai donné de la litière fraîche au petit veau; j'ai fait votre lit, le mien aussi; la vache a du foin; votre dîner cuit; vous n'avez rien à faire qu'à vous tranquilliser, et je ne veux pas m'en aller : c'est-il clair, cela?

MARC. Mais écoute. Je suis un peu fatiguée, et je voudrais dormir : tu ne peux pas dormir pour moi; et si tu restes, tu me réveilleras.

FIRM. Je ne vous réveillerai point, parce que je vais m'amuser à lire ces fables; et en lisant des yeux, comme madame lit toujours quand elle se promène, je ne ferai point de bruit.

MARC. Si fait, si fait.

FIRM. Non, non, ma mère.

MARC. Nous allons voir : je t'avertis que je dors.

FIRM. Bonne nuit.

MARC., *à part.* Faisons semblant de dormir, c'est le seul moyen de le faire aller voir son Agathe. (*Elle fait semblant de dormir, Firmin lit, et la regarde de temps en temps. Après un long silence, il se lève, s'approche doucement de sa mère, et dit à voix basse :*)

FIRM. Dors, dors, ma bonne et tendre mère. J'ai tant de plaisir à te voir reposer! Quand j'étais enfant, tu ne me quittais pas, tu veillais sur mon sommeil : il est bien juste qu'à mon tour je veille sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à mon enfance. Dors, ma bonne mère, dors.

SCÈNE II.

AGATHE, FIRMIN, MARCELLE, *endormie.*

AGAT. Bonjour, mon ami...

FIRM., *à voix basse.* Chut! ma mère dort. Ah! c'est toi, ma chère Agathe? que je suis aise de te voir! Mais parlons bas, je t'en prie.

AGAT., *à voix basse.* Est-ce qu'elle est malade, ta mère?

FIRM., *à voix basse.* Non, mais cela lui fait du bien de dormir; prenons garde de la réveiller. Et toi, comment te portes-tu? Tu es encore plus jolie aujourd'hui qu'hier. Mets-toi là, ne fais pas de bruit, et dis-moi bien doucement si tu m'aimes toujours.

AGAT., *à voix basse.* Voilà une bonne question! Est-ce que l'on aime autrement que pour toujours? Mais d'où vient que tu n'es pas venu ce matin?

FIRM., *à voix basse.* Ma bonne amie, je n'ai pas pu; j'ai travaillé pour ma mère.

AGAT., *haut.* En ce cas, vous ne m'avez pas regrettée.

FIRM., *à voix basse.* Chut donc!... Oh! si fait; dès que je ne te vois plus, je te regrette.

AGAT., *à voix basse.* J'avais tant de choses à te dire! D'abord, notre mariage. .

FIRM., *haut.* Ah! ah! notre mariage...

AGAT., *à voix basse.* Chut donc toi-même!...

FIRM., *à voix basse.* J'ai peur que nous ne la réveillions. Tiens, ne causons pas; embrassons-nous: cela fera moins de bruit.

AGAT., *haut,* Non pas, s'il vous plaît; tenez-vous tranquille, ou je vais parler tout haut.

FIRM., *à voix basse.* Paix donc! paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ma mère.

AGAT., *à voix basse.* Écoute donc ce que j'ai à t'apprendre. Tu connais bien M. Giraut, le fermier de ma marraine?

FIRM., *à voix basse.* Oui : eh bien?

AGAT., *à voix basse.* Eh bien! il est amoureux de moi.

FIRM., *haut.* M. Giraut est amoureux!...

AGAT., *à voix basse.* Paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ta mère. M. Giraut est amoureux de moi, et il est venu ce matin me demander à mon père. Il lui a conté je ne sais pas quoi : qu'il était déjà bien riche, qu'il le serait bientôt davantage, parce qu'aujourd'hui même ma marraine renouvelle ses baux, et que la ferme est excellente; enfin, il a fait le détail de tous ses journaux de terre, de tous ses quartiers de vigne, pour prouver que je serais heureuse avec lui. Mon père, qui est bon et brusque, comme tu sais, lui a répondu que c'était à moi à régler tous ces comptes-là; il m'a appelée, et m'a dit : « Tiens, ma fille, voici encore un épouseur : tu m'as déjà parlé de Firmin; vois celui des deux qui te plaît davantage; ce sera celui que je choisirai. »

FIRM., *à voix basse.* Ah! l'honnête homme que ce M. Thibaut! Oh! je me doutais bien que M. Giraut ne lui conviendrait pas; il a une trop mauvaise réputation.

AGAT., *à voix basse.* J'ai répondu à mon père que, par politesse pour M. Giraut, je ne m'expliquais pas tout de suite; mais qu'avant ce soir il

aurait ma réponse. Mon père a dit que c'était bon, et j'ai vite couru t'apprendre ces bonnes nouvelles.

FIRM., *à voix basse.* Combien je te remercie, mon Agathe, ma chère Agathe ! Nous serons donc mariés ! tu seras donc à moi ! et pour toujours encore ! Ah ! si avec cela ma pauvre mère peut se bien porter, si elle peut vieillir entre nous deux, je ne désirerai plus rien dans le monde que de voir une petite Agathe qui ait le cœur et le visage de celle-là qui est à moi.

AGAT., *à voix basse.* Mon ami, si tu venais dire un petit bonjour à mon père avant qu'il sache que c'est toi que j'ai choisi ?

FIRM., *à voix basse.* Je le veux bien ; mais... c'est que... Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de moi quand elle dort... ; et puis... je serai de retour avant qu'elle soit éveillée.

AGAT., *à voix basse.* Oui, oui, viens toujours. (*A Marcelle.*) Bonjour, ma mère ! je suis fâchée de m'en aller sans vous embrasser.

FIRM., *à voix basse.* Baise-lui tout doucement la main, et viens vite.

(*Agathe baise la main de Marcelle, et Firmin aussi. Ils s'en vont avec précaution.*)

SCÈNE III.

MARCELLE, *seule.*

Ces pauvres enfants ! que de plaisir j'aurais perdu, si je n'avais pas fait semblant de dormir ! Quand mon mari vivait et qu'il me faisait la cour, il y a bien longtemps de cela, je croyais que rien au monde ne pouvait valoir le bonheur d'être aimée d'un mari tendre et bon : je me trompais ; un fils vaut mieux encore. L'amour maternel n'est mêlé d'aucun de ces petits tourments qui troublent souvent l'autre amour. Point de jalousie, point de défiance. On n'a pas même besoin d'être chérie autant qu'on chérit : on aime son fils, cela suffit ; et quand on en est aimée comme je le suis, c'est un surcroît de bonheur que notre âme a peine à soutenir. Mais que me veut M. Giraut ?

SCÈNE IV.

MARCELLE, GIRAUT.

GIR. Dieu vous garde, madame Marcelle ! Eh bien ! comment va la santé ?

MARC. Assez bien, monsieur Giraut. Et la vôtre ?

GIR. Comme cela. Les temps sont bien durs, madame Marcelle.

MARC. Oui ; les gens riches s'en plaignent beaucoup.

GIR. Le fils de madame la comtesse tire de temps en temps de petits mandats sur moi, qui ne me réjouissent guère. Je n'ose pas m'en plaindre à madame de Gircour, parce qu'elle est bien vieille, et que si elle venait à mourir, M. le comte, fâché contre moi, ne me laisserait pas ma ferme ; de sorte qu'il faut payer mes quartiers à madame, envoyer de l'argent à monsieur, et par-dessus tout cela renouveler mes baux aujourd'hui.

MARC. Mais cela ne vous coûtera rien, de renouveler vos baux.

GIR. Qu'appelez-vous rien ? Ne faut-il pas donner mille écus au factotum de madame, à ce M. Finaut, qui fait si fort l'important ? Si je ne lui don-

nais pas ce pot-de-vin, il serait capable de me faire ôter le bail; et je perdrais alors, non-seulement ma ferme, mais toutes les avances que j'ai faites au fils de madame. Or, ces mille écus, il faut les trouver; et voilà justement ce qui m'embarrasse.

MARC. Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous les offrir.

GIR. Oh! ce n'est pas pour cela que je vous en parle : mais vous sentez que, dans une pareille circonstance, on ramasse tout son petit avoir; et, en cherchant dans de vieux papiers que je n'avais pas encore eu le temps d'examiner depuis trois mois que mon père est mort, j'ai trouvé un petit billet de feu monsieur votre mari, dont il est nécessaire que vous ayez connaissance.

MARC. Un billet de mon mari, monsieur Giraut? Mon Dieu! vous me faites trembler!

GIR. Rassurez-vous; ce n'est pas une si grande affaire. Je crois l'avoir sur moi, ce billet; oui, le voici : tenez, ce n'est pas grand'chose, il ne s'agit que de mille écus!

MARC. Ah! mon Dieu! monsieur Giraut, mille écus!

GIR. Oui, c'est venu fort à propos. Car vous voyez que c'est tout juste le pot-de-vin qu'il faut payer à ce fripon de M. Finaut.

MARC., *à part.* Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines. (*Haut.*) Le billet est bien de mon mari; voilà bien son écriture. Mais, monsieur Giraut, ce billet est bien ancien, il a trente ans; et vous n'ignorez pas...

GIR. Non, non; le billet n'a pas trente ans : diable! ne badinons pas. S'il les avait, il ne vaudrait rien, il y aurait prescription. Mais, à la vérité, il aura trente ans demain. Voilà pourquoi, madame Marcelle, il est indispensable que vous le payiez aujourd'hui.

MARC. Nous vous le renouvellerons, mon fils et moi; nous engagerons notre maison, notre jardin, tout ce que nous possédons : mais, de grâce, monsieur Giraut, accordez-nous un peu de temps. Vous sentez bien...

GIR. Oh! de tout mon cœur; je vous donnerai tout le temps que l'on me donne à moi-même. Ce n'est que ce soir que l'on signe les baux; ainsi, pourvu que vous me remettiez ce soir mes mille écus, je suis content.

MARC. Hélas! j'ai bonne envie de vous payer, bien bonne envie, je vous assure; et je cours de ce pas chez notre bailli, qui m'a toujours fait amitié. Il a reçu un remboursement ces jours passés; je vais faire tout au monde pour l'engager à me prêter ces mille écus.

GIR. Allez, je vous attends ici.

MARC. Ici?

GIR. Oui; cela vous gêne-t-il?

MARC. Non; mais c'est que mon fils va revenir sûrement, et je crains... Je vous demande en grâce, monsieur Giraut, ne lui parlez de rien : il est si sensible, ce jeune homme! vous le connaissez... Et si M. le bailli me prête, je veux lui épargner l'inquiétude; s'il ne me prête pas, je lui aurai toujours sauvé un petit moment de chagrin.

GIR. Allez, allez; songez à votre affaire, et apportez-moi les mille écus.

(*Marcelle sort.*)

SCÈNE V.

GIRAUT, *seul.*

Je t'en défie, car le bailli m'a déjà prêté son argent. Ah! monsieur Firmin, vous vous donnez les airs d'aimer Agathe, et d'en être aimé de

préférence à moi! Vous n'avez pas le sou, et vous plaisez! C'est trop insolent aussi; et je suis bien aise de vous donner une petite correction dont vous vous souviendrez, j'espère. Le voici; nous allons voir comment il s'en tirera.

SCÈNE VI.

GIRAUT, FIRMIN.

FIRM. Ah! c'est vous, monsieur Giraut? Par quel hasard...? Mais où est ma mère?

GIR. Elle est dans le village.

FIR. Il ne lui est rien arrivé?

GIR. Non; elle est allée chez le bailli, pour une affaire qui me regarde.

FIRM. Je m'en vais la chercher.

GIR. Elle m'a chargé de vous dire que vous l'attendiez ici.

FIRM. Oui?

GIR. Oui. Elle a ses raisons.

FIRM. A la bonne heure.

GIR. Eh bien! monsieur Firmin...

FIR. Le bailli est son ami; il ne la laissera pas revenir seule, n'est-il pas vrai?

GIR. Eh! n'ayez pas peur, vous dis-je; et causons en l'attendant.

FIRM. Volontiers, monsieur Giraut, volontiers. Vous avez bien des affaires aujourd'hui : on dit que vous renouvelez vos baux.

GIR. Que voulez-vous? chacun a ses petites occupations. Les uns ont une ferme dans la tête, les autres une jolie fille. Celui-ci pense à l'amour, celui-là pense à l'argent. Moi, par exemple, je dois signer aujourd'hui un bail, vous un contrat de mariage; il s'ensuivra que votre soirée sera plus gaie que la mienne.

FIRM., *à part*. Je crois qu'il veut se moquer de moi. Voyons un peu à le lui rendre.

GIR. Que dites-vous?

FIRM. Je dis que vous renouvelez mes douleurs; car je vois bien que vous voulez me parler de mademoiselle Agathe.

GIR. Justement.

FIRM. Ah! monsieur Giraut, je suis le plus malheureux des hommes. Le cœur d'Agathe va m'être enlevé; j'ai appris ce matin que j'avais un rival.

GIR. Qui vous a dit cela?

FIRM. Une personne qui me dit toujours tout ce qu'elle sait : c'est Agathe elle-même.

GIR. Et vous l'a-t-elle nommé, ce rival?

FIRM. Non. Mais elle m'a dit que c'était un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde, aimable, riche, rempli d'esprit, et joignant à tout cela une grâce dans les manières, une douceur dans le parler, une gentillesse dans les propos, une...

GIR. Et vous ne devinez pas qui c'est?

FIRM. Non; j'ai beau chercher dans le village, je ne vois point...

GIR. Je m'en vais vous le dire, si vous voulez : c'est moi.

FIRM. Cela n'est pas possible! songez donc au portrait qu'on m'a fait.

GIR. Je vous répète que c'est moi; et votre franchise m'engage à vous ouvrir mon cœur tout entier.

FIRM. Pardi! je vais donc voir de belles choses.

GIR. Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup mademoiselle Agathe.

FIRM. Franchement, je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime; mais il y a un peu de temps que cela dure. Agathe et moi nous sommes du même âge; et nous n'étions pas plus hauts que cela, que nous nous appelions mari et femme. Tout ce que j'avais était à Agathe, tout ce qui lui appartenait était à moi; nous allions à l'école ensemble, et je savais toujours la leçon d'Agathe, comme Agathe savait toujours la mienne: c'était égal au magister, et cela nous faisait plaisir. Enfin, monsieur Giraut, jamais on ne vit d'amitié si tendre; et cette amitié a toujours été en augmentant depuis notre enfance jusqu'à... ce matin.

GIR. Plus elle est vieille, plus tôt elle doit finir; je crois même que le moment en est arrivé.

FIRM. Vous croyez cela?

GIR. Oui, et voici mes raisons. J'ai ici un petit billet de feu monsieur votre père, qui devait mille écus au mien. Par des circonstances trop longues à vous détailler, j'ai besoin de ces mille écus, pour lesquels madame Marcelle est aussi engagée : à l'heure qu'il est, elle cherche dans la bourse de tous ses amis de quoi acquitter cette dette. Mais j'ai de fortes raisons de penser qu'elle ne trouvera pas ce qu'il lui faut; et, dans ce cas, ce soir même je fais saisir votre maison, vos meubles, et madame votre mère ira coucher en prison.

FIRM. Que dites-vous?

GIR. Écoutez jusqu'au bout. Comme je suis votre ami, et que je vous vois tourmenté de l'idée d'avoir un rival et du danger de votre mère, je veux vous délivrer à la fois de ces deux embarras-là. Vous n'avez qu'à me céder Agathe, je vous donnerai quittance du billet de votre père; madame Marcelle ne courra plus le moindre péril, et vous n'aurez plus d'inquiétude sur le rival dont vous m'avez parlé. Si ce parti ne vous convient pas, permis à vous de le refuser, et de laisser aller votre mère en prison. Que dites-vous? vous ne répondez rien?

FIRM. Hélas! je respire à peine.

GIR. Vous êtes troublé. Je veux vous laisser le temps de vous remettre. Je reviendrai dans une heure savoir ce que vous aurez décidé. Mais ne perdez pas de vue l'état de la question : mille écus ce soir ou Agathe, ou votre mère en prison. Pensez-y; et, d'après votre réponse, j'épouse Agathe, ou je vais chercher les huissiers. Sans adieu, monsieur Firmin.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FIRMIN, *seul.*

Que devenir? que ferai-je? Il faut que je perde ma mère, ou que je cède ma maîtresse! Ma mère... à son âge, malade, je la verrais traîner en prison, je la verrais mourir!... Non, je ne le souffrirai pas; non, grâce au ciel, je ne suis pas capable de le souffrir... Mais abandonner Agathe! mais manquer à tant de promesses pour la livrer moi-même à un homme que je méprise, et qu'elle hait!... Jamais, non jamais. Cet effort est au-dessus de moi. Ma mère, mon Agathe, je ne puis choisir entre vous deux; mon cœur vous chérit également : je sens même, oui, je sens... Allons vite trouver ma mère, pour qu'Agathe ne l'emporte pas.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

Marc. Monsieur Giraut m'avait promis de te cacher notre malheur, il ne m'a pas tenu parole.

Firm. Je lui en sais gré, ma mère. S'il vous arrivait quelque chose d'heureux, je serais fâché de ne pas l'apprendre; mais je le serais bien davantage d'ignorer un de vos chagrins.

Marc. Tu ne l'aurais su que trop tôt : il fallait bien finir par te le dire, puisque personne ne peut venir à notre secours.

Firm. Vous n'avez donc plus d'espérance?

Marc. Aucune, mon cher ami; tu viens d'entendre toi-même ce que m'ont répondu le père Thomas et la veuve Mathurine. Auparavant, j'avais été chez le bailli, il a prêté son argent. Deux autres de mes anciens amis, à qui même j'ai rendu service autrefois, m'ont reçue à merveille, m'ont fait les offres les plus obligeantes, m'ont embrassée plusieurs fois; mais quand j'ai parlé des mille écus, leur visage s'est allongé, ils ont cessé de m'embrasser, et, en me conduisant doucement vers la porte, ils m'ont donné mille raisons pour aller m'adresser à leur voisin. Enfin, mon cher enfant, je n'ai plus de ressource, et je n'espère rien que de la pitié de M. Giraut.

Firm. Cela étant, ma mère, tout est perdu.

Marc. Non, tout ne l'est pas, puisque le danger ne peut te regarder. Tu n'es pour rien dans tout ceci, tu n'étais pas au monde quand ce malheureux billet fut signé. M. Giraut n'a rien à te demander, et voilà ce qui me console. M. Giraut vendra ma maison, mes meubles, tout ce que je possède, il est le maître; cela ne suffira pas pour le payer. Eh bien! je suis prête à me rendre en prison; mais tu resteras libre, toi, tu épouseras ton Agathe, tu demeureras chez elle, tu seras heureux, et cette idée empêchera ta mère d'être malheureuse. Va, mon fils, j'ai du courage contre un malheur qui ne menace que moi; et M. Giraut ne peut pas me faire beaucoup souffrir, puisqu'il ne peut te faire du mal.

Firm. Ma mère, ma bonne mère, comme vous me traitez! comme vous connaissez mal mon cœur! Moi libre, tandis que vous seriez dans la captivité! moi heureux quand vous seriez malheureuse! Et vous pouvez le penser! et vous pouvez me le dire! Tenez, ma mère, si je vous le pardonne, c'est la plus grande marque de tendresse que mon cœur puisse vous donner. Ne parlons plus, je vous en prie, ni d'Agathe ni de mariage; occupons-nous de vous, de vous seule; occupons-nous de vous sauver, ou, si nous ne le pouvons pas, parlons du moins de souffrir ensemble.

Marc. Hélas! mon ami, malgré mes chagrins, tu me fais verser des larmes de joie : ta tendresse pour ta mère, l'amour si pur et si vrai que

tu as pour elle, l'empêcheront toujours d'être malheureuse. Mais comment veux-tu faire? Giraut demande son argent, nous n'en avons point, et je ne puis en trouver.

FIRM. Avez-vous été chez madame la comtesse?

MARC. A quoi l'on y aller? Madame la comtesse elle-même est dans le besoin : elle a un bon cœur, je le sais, mais elle est trop pauvre pour pouvoir nous être utile.

FIRM., *à part.* Giraut va venir, il faut éloigner ma mère. (*Haut.*) Allez-y, je vous le conseille, allez-y. Je sais bien qu'elle ne peut vous prêter les mille écus; mais c'est aujourd'hui le renouvellement de ses baux; Giraut restera sûrement son fermier, et elle peut lui dire un mot en notre faveur; elle peut l'engager à nous donner du temps. Allez trouver madame la comtesse, parlez-lui d'Agathe, c'est sa filleule; elle l'aime, elle l'aime aussi : contez-lui toutes nos peines; tâchez de l'intéresser pour nous. Que sait-on? elle vous donnera peut-être quelque conseil; à coup sûr, elle vous plaindra, et cela soulage toujours. Allez au château, ma mère; moi, pendant ce temps, je chercherai de mon côté les moyens d'engager M. Giraut à nous accorder un an ou deux.

MARC. Tu le veux, mon fils, j'y consens; mais c'est bien pour le plaisir de faire ce que tu veux, car je n'espère rien de madame la comtesse. Adieu, mon ami, ne t'éloigne pas, je t'en prie, ne t'éloigne pas; je serai bientôt de retour; et j'ai tant besoin d'être avec toi! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FIRMIN, *seul.*

Enfin, je respire! et Giraut peut venir, nous serons seuls. Voilà déjà l'effet du malheur : j'ai désiré de voir sortir ma mère, cela ne m'était jamais arrivé... Mais j'entends quelqu'un... c'est Giraut, sans doute. Que lui dirai-je? Je sens que je ne puis me décider. Ah! je respire; c'est M. Thibaut, le père de ma chère Agathe.

SCÈNE III.

FIRMIN, THIBAUT.

THIB. Bonjour, Firmin; ta mère n'y est pas?

FIRM. Non, monsieur Thibaut; elle est sortie. Lui voulez-vous quelque chose?

THIB. Je voulais lui parler de toi.

FIRM. De moi?

THIB. Oui, de toi et de ma fille. L'un ne va guère sans l'autre, n'est-il pas vrai?

FIRM., *soupirant.* Ah!

THIB. Ah! te voilà comme ma fille. Elle ne me répond pas autrement quand je lui parle de toi. Pardi! je serai bien heureux, moi qui aime à causer le soir au coin du feu, quand vous serez mariés ensemble, et qu'assis entre vous deux j'entendrai des soupirs à droite, et puis des soupirs à gauche : cela fera une jolie conversation!

FIRM. Si j'avais le bonheur d'être le mari de mademoiselle Agathe, je ne soupirerais plus.

THIB. Je l'espère. C'est de ce mariage-là que je venais parler à ta mère.

FIRM. De mon mariage avec Agathe ?

THIB. Je compte qu'il se fera demain.

FIRM. Demain ! demain ! monsieur Thibaut ? Ah ! que nous en sommes loin ! (*Il soupire.*)

THIB. De demain? Va, je t'assure qu'avec de la patience nous finirons par y arriver. Mais il ne s'agit pas de compter les heures, il est question d'un secret que je venais confier à ta mère, et que je vais te dire à toi, parce qu'au fait c'est toi qu'il intéresse le plus, et que je te crois bon et serviable.

FIRM. Je vous écoute, monsieur Thibaut.

THIB. Tu sauras que M. Giraut, le fermier de madame la comtesse, est venu me demander ma fille en mariage. Giraut est plus riche que toi, mais je le crois un fripon; et dès lors son bien est un tort. Tu es pauvre, toi; mais tu es honnête homme, et ma fille t'aime : ainsi, il ne te manque rien. Tu auras donc mon Agathe; je l'ai laissée exprès maîtresse de son choix, pour que tu lui en eusses toute l'obligation, et elle tout le plaisir. C'est ce soir que tu seras choisi par elle; et alors...

FIRM., *tristement.* Cela n'est pas sûr, monsieur Thibaut, cela n'est pas sûr.

THIB. Fais-moi le plaisir de me dire qui pourrait s'y opposer, quand Agathe et toi le désirent, que ta mère y consent, et que je le veux bien ?

FIRM. Cela ne suffira pas.

THIB. Non ! Et qui pourra l'empêcher?

FIRM. Mon malheur.

THIB. *le contrefait.* Ton malheur ! En effet, tu es un garçon bien à plaindre ! Ma fille ne rêve qu'à toi, elle ne parle que de toi; sitôt que je veux faire l'éloge de quelqu'un, elle cite toujours une bonne qualité de Firmin qui l'emporte sur celle que je loue : ta mère t'adore; moi, je t'estime et je t'aime; je laisse ma fille maîtresse de suivre le penchant qu'elle a pour toi : et quand je t'annonce tout cela, tu prends ce moment pour te plaindre de ton sort ! Morbleu ! ne m'interromps plus, entends-tu? ou je me fâche tout de bon. Où en étais-je? tu m'as troublé.

FIRM. Ce n'était pas mon intention. Vous me disiez que je serais choisi par Agathe ; et puissiez-vous dire vrai !

THIB. Je ne mens jamais, entends-tu ? Ce qui m'a fait le plus de plaisir en toi, c'est de te voir rechercher ma fille, quoique j'aie dit hautement qu'elle n'aurait point de dot, et que j'avais besoin de tout mon bien pour soutenir son frère, que j'ai placé chez un riche négociant. Mais tu ne sais pas pourquoi j'ai dit cela? tu ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu donner de dot à ma fille ?

FIRM. Non, monsieur Thibaut.

THIB. C'est pour qu'elle en fût plus riche. (*Firmin le regarde.*) Oui, sans doute, tu as beau me regarder; le plus beau présent que j'aie pu faire à ma fille a été de ne lui rien donner, parce qu'Agathe, se croyant sans dot, s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son amour pour le travail; et si elle avait cru être riche, elle aurait peut-être négligé ce trousseau-là. J'avais encore une autre raison : c'est qu'Agathe, passant pour n'avoir rien, ne pouvait être recherchée que par quelqu'un véritablement amoureux d'elle : et autant je haïrais un gendre qui aurait épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerai celui qui ne l'épouse que pour son cœur. Comme je suis sûr à présent que c'est pour cela seul que tu l'épouses,

je ne fais pas de difficulté de t'avouer que mon projet a toujours été de donner quatre mille francs à ma fille.

Firm., *transporté*. Quatre mille francs, monsieur Thibaut? Quatre mille francs! C'est-il possible? Ah! quel bonheur! quelle joie! C'est trop, c'est trop de mille francs. Que je suis heureux, monsieur Thibaut! (*Il lui saute au cou.*) Que je suis heureux! Oui, j'épouserai votre fille; oui, cela est sûr à présent; rien ne peut plus s'y opposer, et l'amour que j'ai pour elle peut seul égaler mon bonheur.

Thib., *étonné*. Comment donc? Ces quatre mille francs rendent-ils ma fille plus jolie?

Firm. Non, monsieur Thibaut, non, ce n'est pas cela. Oh! mon Dieu, non, c'est impossible. Mais si vous saviez, si vous pouviez deviner quelle joie, quel plaisir me causent ces quatre mille francs!...

Thib., *à part*. Je le vois bien.

Firm. Si vous connaissiez à quel point... Et, dites-moi, pouvez-vous me donner cet argent avant ce soir?

Thib. Avant ce soir?

Firm. Oh! tâchez, tâchez, monsieur Thibaut, de me rendre ce service! Jamais je n'ai rien désiré avec tant d'ardeur, et vous ne pouvez pas avoir d'idée du plaisir que j'aurai à recevoir ces quatre mille francs.

Thib. Mais entendons-nous donc. Quand je te fais cette confidence, uniquement parce que je crois que tu n'aimes pas l'argent, tu montres une joie, tu fais éclater des transports qui me font presque repentir de ce que je t'ai dit, et me donnent de l'inquiétude pour ce que j'ai encore à t'apprendre.

Firm. Parlez, parlez, et ne craignez rien. Allez, mon cœur ne vous est pas connu : ce n'est pas l'argent que j'aime; mais ces quatre mille francs...

Thib. Semblent t'avoir tourné la tête. Je l'ai tout prêt, cet argent, et je me faisais un plaisir de le remettre dans tes mains en signant le contrat de ma fille; mais un malheur arrivé à mon fils vient déranger tous mes projets.

Firm. O ciel!

Thib. Tu sais que j'ai placé mon fils chez le plus riche négociant de la ville, et que, grâce à sa bonne conduite, il est devenu son caissier : il vient de m'écrire, dans le dernier désespoir, qu'on a volé dans sa caisse cent cinquante louis dont il est responsable; et il ajoute qu'il mourra de douleur s'il ne peut remplacer cet argent d'ici à demain. Tu juges que mon premier devoir c'est de sauver l'honneur de mon fils avec la dot de ma fille. Agathe n'y perdra rien par la suite; mais, pour le moment, il ne me reste pas un écu.

Firm., *à part*. Ma joie n'a pas duré longtemps.

Thib. Voilà le secret que je venais confier à ta mère; je t'estime assez pour t'en faire part, pour te prier même de partir à l'instant, et d'aller porter à mon fils l'argent que j'avais destiné pour toi... Tu ne me réponds rien... tu rêves... Est-ce que tu désapprouves l'emploi que j'en fais?

Firm. J'en suis bien loin, monsieur Thibaut, j'en suis bien loin; et je ferais de même à votre place. Agathe n'a pas besoin de dot : celui qui sera son époux sera trop heureux encore!

Thib. Comment! ne t'ai-je pas dit que ce serait toi?

Firm. Rien n'est plus incertain, malheureusement.

Thib. Mais tu n'y penses pas, Firmin. Quand je t'ai parlé des quatre

mille francs, tu ne doutais pas d'épouser Agathe; et à présent que je suis forcé de disposer de sa dot, tu n'es plus sûr de l'épouser?

FIRM., *tristement.* Ce que vous dites n'est que trop vrai.

THIB. *le regarde d'un air mécontent.* Puis-je du moins compter sur vous pour aller porter cet argent à la ville? Elle n'est qu'à une demi-lieue: me rendrez-vous ce petit service?

FIRM. J'y aurais plus de plaisir que vous; mais dans ce moment je ne puis m'éloigner. Ma mère a besoin de moi; elle en a trop besoin, ma pauvre mère! Ce soir ou demain, j'irai où voudrez.

THIB. Ce soir ou demain il sera trop tard. Adieu, monsieur Firmin.

FIRM. Vous êtes fâché?

THIB. Point du tout; je ne me fâche que contre mes amis. (*Il s'en va.*)

FIRM., *le rappelant.* Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut! écoutez-moi, je vous en prie.

THIB., *dans la coulisse.* J'ai tout entendu.

SCÈNE IV.

FIRMIN, *seul.*

Il me quitte avec l'air de la colère. Il en serait bien honteux, s'il savait tout ce que je souffre, s'il savait combien il a augmenté mes maux par ce moment d'espérance qu'il m'a donné et ravi sur-le-champ. Quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir délivrer ma mère avec la dot de ma maîtresse! de sauver ce que j'ai de plus cher par ce que j'aime plus que ma vie! Ah! j'aurais été trop heureux! La fortune ne l'a pas voulu. Tout se réunit contre ma mère; elle n'a plus que moi, que moi seul... Eh bien! seul, je dois lui suffire; seul, je dois lui tenir lieu de tout. Pourvu que la vue d'Agathe ne vienne pas m'affaiblir!... Loin d'elle j'aurai du courage; mais si je la revois, je n'en aurai plus. Voici Giraut; mon cœur m'abandonne déjà.

SCÈNE V.

GIRAUT, FIRMIN.

GIR. Me voici, monsieur Firmin. Je crois vous avoir donné le temps de faire toutes vos réflexions; je viens chercher votre réponse.

FIRM. Monsieur Giraut, je vous supplie de m'écouter un moment, sans vous fâcher, sans vous ennuyer de ce que je vais vous dire. Je suis bien à plaindre, voyez-vous, et les malheureux parlent longuement.

GIR. Ne vous gênez pas; j'ai de la patience, et je suis venu pour écouter.

FIRM. Vous êtes mon rival, vous désirez de m'enlever Agathe: cela est juste, et je ne vous en fais pas un crime. Mais vous ne désirez pas de me voir mourir de douleur: cela ne vous rendrait pas plus heureux, n'est-il pas vrai?

GIR. Il n'est pas question de votre mort, il est question de me payer ce qui m'est dû, ou de renoncer à Agathe. Voilà le point dont il s'agit, et sur lequel il me faut une réponse positive.

FIRM. Et c'est cette réponse si terrible que je ne puis faire sans mourir.

GIR. Ne croyez pas cela, monsieur Firmin; si l'on mourait toutes les fois qu'on le dit, il n'y aurait presque plus de vivants dans ce monde. Moi,

qui vous parle, j'ai eu de très-grands chagrins, et vous voyez comment je me porte.

Firm. D'abord il ne faut rien vous déguiser. Je suis certain du cœur d'Agathe, je suis sûr d'en être aimé autant que je l'aime ; et vous pouvez compter d'avance que ce sera moi qu'elle choisira pour époux.

Gir. En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, et c'est madame votre mère seule que cette affaire-ci regarde. Serviteur, monsieur Firmin.

(*Il veut s'en aller.*)

Firm., *le retenant.* Arrêtez, arrêtez, je vous en prie.

Gir. Il me semble que vous avez tout dit.

Firm. Vous demandez que je vous cède Agathe : mais réfléchissez que, même en faisant ce que vous voulez, vous n'en serez pas plus heureux.

Gir. Pourquoi donc, s'il vous plaît? Est-on malheureux d'épouser celle que l'on aime?

Firm. Oui, quand on n'en est pas aimé.

Gir. Et voilà positivement le motif de ma haine et de ma conduite envers vous. C'est vous, vous seul, qui m'empêchez d'être aimé d'Agathe, et ce n'est pas la première fois que je vous trouve sur mon chemin ; partout où je suis avec vous, on vous cherche et l'on me repousse ; aux deux dernières fêtes du village, vous m'enlevâtes le prix de l'arc. Je ne vous l'ai pas pardonné ; je vous dis franchement que je vous hais ; et si je ne puis vous chasser du cœur d'Agathe, je me vengerai du moins de vous voir toujours préféré à moi.

Firm., *vivement.* Mais vous vous en vengez sur vous-même : mais le cœur d'Agathe est à moi, et il m'appartiendra toute la vie. Vous ne connaissez pas ces cœurs-là, monsieur Giraut ; c'est un pays qui vous est étranger. Vous ne savez pas qu'Agathe ne vous choisira pour époux que dans le premier moment de colère que lui causera mon feint aband[illegible]; que, ce premier moment passé, elle en sera désolée ; que son amo[illegible] moi se réveillera plus fort que jamais ; que si elle apprend su[illegible] c'est pour sauver ma mère que j'ai renoncé à sa main, elle m[illegible] fois davantage, elle me regrettera cent fois plus ; et l'id[illegible] marché que vous m'avez proposé vous ôtera pour jam[illegible] peut-être son estime. Serez-vous heureux, monsieur [illegible]

Gir. Je ne suis pas si grand raisonneur que v[illegible]min ; vous passez vos journées à lire tous les beaux [illegible] et vous me répétez ici ce que vous avez lu ce matin. [illegible], que mon livre de comptes ; et je n'ai pour me condui[illegible] le [illegible] sens que m'a donné ma mère.

Firm. Vous avez eu une mère?

Gir. La belle demande! Apparemment.

Firm. D'après la proposition que vous m'avez faite, je ne l'aurais pas cru.

Gir. Tout cela et rien, c'est la même chose. Il ne s'agit que de deux partis : c'est que votre mère aille en prison, ou bien que j'épouse Agathe. Voilà sur quoi il faut me répondre. Qu'Agathe ensuite m'aime ou me haïsse, me fasse enrager, ou tout ce qui lui plaira, c'est mon affaire, entendez-vous? La vôtre, c'est de vous décider.

Firm. Mais, monsieur Giraut, vous aimez l'argent, n'est-il pas vrai?

Gir. L'argent! l'argent a son mérite. Après.

Firm. Agathe n'a rien ; et, pour épouser une fille qui n'a rien, vous perdez encore mille écus. Au lieu de cela, écoutez ce que je vous propose : laissez-moi Agathe, laissez-moi ma mère ; et je m'engage à vous servir

toute ma vie; je serai votre domestique, le dernier de vos valets. Je labourerai vos champs; j'aurai soin de vos attelages; je ferai l'ouvrage de deux : vous ne me payerez pas. Je suis fort et robuste, je travaille bien. Achetez-moi, je me vends à vous.

GIR. Pardi! je le crois bien : le marché ne serait pas mauvais. Mais finissons tous ces comptes-là. Je n'ai pas besoin d'un valet, et j'ai besoin d'une femme. D'abord, Agathe n'est pas si pauvre que vous le dites : je le sais de bonne part. Agathe me convient de toutes façons; et, sans vous, M. Thibaut ne ferait pas difficulté de me la donner. L'amour, l'intérêt, le bon sens, m'engagent à employer tous les moyens possibles pour l'emporter sur mon rival; et plus vous aimez votre mère, plus je persiste à vous donner le choix de la voir en prison, ou de céder Agathe. Votre réponse, que je m'en aille.

FIRM. Ma réponse?

GIR. Oui, finissons.

FIRM. Ah ciel!

GIR. Je vais chercher les huissiers.

FIRM. Un moment!

GIR. Vous balancez toujours.

FIR. Ah! je dispute, mais je ne balance pas.

GIR. Eh bien?...

FIRM. Eh bien?...

GIR. Je suis las de tant d'incertitude, et je vais sur-le-champ...

(Il veut sortir.)

FIRM., *l'arrêtant.* Monsieur Giraut! monsieur Giraut!...

GIR., *s'en allant.* Non, je ne reviens plus...

FIRM. Eh bien!... eh bien!... écoutez... écoutez...

GIR., *[illegible]'en allant toujours.* Non, je n'écoute rien.

[illegible] the... Agathe est à vous...

GIR., *[illegible].* Ah! voilà parler, cela.

[illegible] *pleurant.* Donnez-moi la quittance de ma mère.

GIR. [illegible] s'il vous plait. La voilà toute prête, cette quittance; mais comment [illegible]-vous qu'Agathe me croie, quand je lui dirai que vous renoncez à [illegible]? [illegible] sentez bien qu'il faut que tout soit égal; et puisque j'[illegible] moi-même à votre mère qu'elle ne me doit plus rien, il faut que vous [illegible]-même à Agathe que vous ne l'aimez plus.

FIRM. Quoi! vous [illegible]iez...?

GIR. Je veux la raison. Vous convenez vous-même qu'Agathe vous aime, et qu'elle doit vous choisir... Vous seul pouvez l'engager à ne plus vous aimer, et à me préférer à vous. Sans cela, vous feriez un marché de fripon, et moi je serais une dupe; et tout l'ordre serait renversé. Venez donc avec moi trouver Agathe; et je ne vous demande autre chose que de lui dire que vous ne l'aimez plus, et que vous consentez à son mariage avec moi.

FIRM., *pleurant.* Jamais, jamais, monsieur Giraut. J'aurais beau faire un effort, ma langue, malgré moi, lui dirait que je l'aimerai toute ma vie.

GIR. Alors, malgré moi, je ferai arrêter madame Marcelle.

(Il veut s'en aller.)

FIRM. Un moment, je vous en conjure! ayez pitié de moi, monsieur Giraut.

GIR. Décidez-vous donc.

FIRM. Je vous promets, je m'engage à renoncer à Agathe. Mais n'exigez

pas que je le lui dise moi-même, je n'en aurais jamais la force ; ne l'exigez pas, monsieur Giraut. Je vous promets, je m'engage à le lui écrire, et vous porterez vous-même la lettre.

GIR. Non, non ; Agathe voudrait une explication, et cette explication raccommoderait tout. Venez tout à l'heure avec moi... Mais voici mademoiselle Agathe ; ce moment va tout décider : si vous lui faites le moindre signe, si vous lui dites le moindre mot qui puisse lui faire soupçonner ce dont il s'agit, sans rien dire je vous quitte, et je vais faire arrêter votre mère.

FIR. Ah! du moins si elle était là pour me soutenir!

SCÈNE VI.

GIRAUT, AGATHE, FIRMIN.

AGAT. Ah ! je suis charmée de vous trouver ensemble, messieurs ! Mon père est chez nous, et voici le moment où je dois me décider entre vous deux. Suivez-moi donc, s'il vous plaît, chez mon père, et promettez-moi d'avance que vous n'en resterez pas moins bons amis, quel que soit le préféré.

GIR. Oh. mademoiselle, il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

AGAT., *gaiement.* Comment ! ne m'aimeriez-vous plus, par exemple ? Je suis résignée à tous les malheurs.

GIR. Cette résignation vous sera peut-être nécessaire. Quant à mon amour, il est toujours le même, aussi vif, aussi tendre, aussi constant.

AGAT., *riant.* En ce cas-là, que puis-je craindre?

GIR. Demandez-le à M. Firmin.

AGAT. Firmin... Mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air triste, et ces larmes qui baignent votre visage? que vous est-il arrivé? Parlez, tirez-moi d'inquiétude : avez-vous quelque chagrin?

FIRM. (*Il dévore ses sanglots, et parle d'une voix tremblante ; Giraut a les yeux sur lui, et suit tous ses mouvements.*) Non, Agathe, non, je n'ai point de chagrin ; il ne m'est rien arrivé... Mais j'ai une grâce à vous demander, une grâce qui... me sera chère... C'est... (*Il regarde Giraut*) c'est d'oublier le malheureux Firmin... (*Giraut le regarde.*) Je ne puis jamais être à vous...; épousez M. Giraut... (*Giraut le regarde*) vivez heureuse... (*Avec un sanglot déchirant.*) Je vous rends votre foi. (*A part.*) Je me meurs. Allons trouver ma mère. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, GIRAUT.

AGAT., *stupéfaite.* Je rêve sûrement, ou je n'ai pas bien entendu.

GIR. Non, mademoiselle, vous ne rêvez point ; et, depuis deux heures que Firmin est avec moi, je puis vous assurer qu'il ne m'a parlé d'autre chose que de la difficulté qu'il trouvait à vous dire ce qu'il vous a dit.

AGAT. Comment, vous étiez dans sa confidence?

GIR. Il y a longtemps, mademoiselle ; et s'il faut ne vous rien déguiser, je ne me suis déclaré votre amant que parce qu'il m'avait avoué que son amour pour vous était passé. (*Agathe le regarde, et rêve profondément.*)

Firmin est timide naturellement : jamais il n'aurait osé vous avouer son inconstance. Mais enfin, quand il s'est vu au dernier moment, je lui ai conseillé moi-même de ne pas laisser aller les choses plus loin, et de vous épargner l'affront de le choisir, pour en être ensuite refusée.

AGAT., *froidement.* Je vous en remercie.

GIR. Puis-je me flatter de quelque espoir, mademoiselle, à présent que vous voilà bien certaine de l'inconstance de Firmin? car enfin on ne peut pas en être plus certaine; il vous l'a dit lui-même : et ce n'est pas dans un moment de colère ou de dépit; c'est à l'instant de vous épouser, quand monsieur votre père vous laisse maîtresse de votre choix, quand il devait tomber à vos genoux pour obtenir votre aveu; c'est dans ce moment-là qu'il vous a bien clairement articulé : Épousez monsieur Giraut; je vous rends votre foi. Vous l'avez bien entendu, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

AGAT. Oui.

GIR. Eh bien! mademoiselle, suivrez-vous ses conseils? et serai-je assez heureux pour vous faire accepter mon cœur, ma ferme et ma fortune?

AGAT. Monsieur Giraut, ce n'est pas là le moment de me faire une pareille question. Je vais retrouver mon père; ce soir, je vous répondrai.

GIR. Ah! je vous entends, et je suis le plus heureux des hommes. Me permettez-vous de vous suivre?

AGAT. Non; j'ai besoin d'être seule. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

GIRAUT, *seul.*

Ne la perdons pas de vue, et allons porter à Firmin sa quittance : c'est [illegible] moyen de l'engager davantage à me tenir sa parole. Je connais la pro-[illegible] Firmin; dès qu'une fois il aura reçu cette quittance, il n'osera [illegible]rder Agathe. Ainsi je ferai tourner à mon avantage jusques aux [illegible]tés de mon rival.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, THIBAUT.

THIB. Retourne chez nous, ma fille ; je ne ferai qu'aller et venir.

AGAT. Mais quelle affaire si pressante vous force d'aller à la ville? Attendez à demain, mon père ; il est déjà tard ; pour peu que l'on vous retienne, vous reviendrez la nuit : vous savez que je n'aime pas cela.

THIB. Il est absolument nécessaire que j'y aille aujourd'hui ; mais je n'y serai qu'un instant, et la demi-lieue n'est pas forte. Pendant ce temps, tu réfléchiras sur le choix que tu dois faire, et tu me diras, à mon retour, lequel de Firmin ou de Giraut tu choisis pour ton mari.

AGAT., *tristement.* Jusqu'à ce moment j'étais décidée, mais je ne le suis plus.

THIB. Voilà donc la cause de ce chagrin que j'ai remarqué sur ton visage. Je n'osais pas t'en parler, parce que je me souviens que les amoureux n'aiment pas les questions ; mais je me suis douté que tu étais brouillée avec Firmin.

AGAT. Plût à Dieu que nous fussions brouillés! cela n'empêche pas de s'aimer, au contraire.

THIB. Ah! si vous n'êtes pas brouillés, il devient plus difficile de vous raccommoder. Tu as donc beaucoup à te plaindre de Firmin?

AGAT. Beaucoup, mon père, beaucoup. Firmin n'est plus le même, il n'a plus le même amour ; et malheureusement ma tendresse pour lui n'en peut diminuer : je le verrais, je crois, inconstant, que je l'aimerais encore. Tout cela me rend bien malheureuse, et j'aurais grand besoin de conseil.

THIB. S'il était d'usage que les filles fissent cas de ceux de leur père, je sais bien ce que je te conseillerais.

AGAT. Comme vous n'ordonnez jamais, on est toujours tenté de faire ce que vous dites. Voyons donc comment vous vous conduiriez à ma place.

THIB. Pour te répondre là-dessus, il faudrait savoir précisément ce que tu reproches à Firmin.

AGAT. Ce n'est pas la peine d'entrer dans des détails. Mais supposez que Firmin soit un ingrat, un inconstant, qu'il m'oublie, et qu'il renonce à moi... ; nous n'en sommes pas là, au moins, il s'en faut : mais supposez pour un moment que j'aie des raisons de croire à l'inconstance de Firmin, vous décideriez-vous, pour le punir, à épouser M. Giraut?

THIB. Ces sortes de punitions-là, mon enfant, sont toujours pour celui qui les fait : et cela ressemblerait tout justement à notre voisin Gros-Pierre, qui, pour punir les moineaux qui venaient manger ses cerises, abattit son cerisier. A ta place, je n'épouserais point Giraut.

AGAT. Ah! que vous êtes de bon conseil, mon père! je veux suivre aveuglément tous vos avis.

THIB. Mais je n'épouserais pas non plus Firmin.

AGAT. Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

THIB. Pardi! parce que tu dis toi-même qu'il est un ingrat, un inconstant, et que...

AGAT. Je ne vous ai pas dit cela, mon père, et je ne l'ai jamais pensé.

THIB. Non : eh bien, je l'ai pensé pour toi; j'ai eu une assez longue conversation avec Firmin, et il s'en faut que j'en aie été content.

AGAT. Une conversation sur moi?

THIB. Sur toi-même. J'ai commencé par l'assurer que son mariage avec toi était certain; il s'est obstiné à me dire que non, et il m'a toujours répondu là-dessus froidement et tristement.

AGAT. Tristement, cela peut être; mais non pas froidement, j'en suis sûre.

THIB. Je le veux bien; il m'a répondu tristement. Ensuite je lui ai dit que je voulais te donner une dot, et alors il m'a répondu très-gaiement, il m'a sauté au cou, et n'a plus douté de t'épouser demain. Après cela, je lui ai confié que, pour des raisons dont je l'ai fait juge, je ne pouvais pas payer ta dot le jour même de ton mariage; et il est retombé dans ses doutes et dans sa tristesse. Oh! tout cela m'a paru clair; et j'ai conclu ce qu'un autre aurait conclu à ma place, que Firmin ne t'aime pas.

AGAT. Que Firmin ne m'aime pas! Ah ciel! comment pouvez-vous croire une pareille chose?

THIB. C'est-à-dire, il t'aime bien quand je te donne une dot; mais sans la dot, il ne se soucie plus de toi.

AGAT. Mais vous l'outragez, mon père; mais gardez-vous bien de penser un seul mot de toutes ces calomnies : et soyez sûr que ceux qui vous l'ont dit vous ont menti.

THIB. Tu ne m'entends donc pas? C'est Firmin lui-même qui me l'a dit.

AGAT. C'est égal, mon père; il a menti. Je connais Firmin, je connais son cœur; et c'est le meilleur, le plus noble, le plus tendre de tous les cœurs. Lui, aimer par intérêt! Eh! depuis que nous nous connaissons, ne sait-il pas bien que j'ai un frère? ne sait-il pas que vous avez toujours déclaré vouloir me marier sans me donner de dot? Est-ce qu'il y a seulement songé? Est-ce qu'il nous est venu dans la tête, à l'un ou à l'autre, que nous avions besoin d'argent pour être aimables? Non, mon père, je vous le répète, vous avez mal entendu, ou il s'est mal expliqué; et Firmin est le plus désintéressé, le plus aimable et le plus honnête des hommes.

THIB. Voilà ce qui s'appelle bien recevoir un conseil qu'on a demandé! Explique-moi donc à présent comment, d'après cet éloge, tu peux avoir à te plaindre de Firmin.

AGAT. Cela n'empêche pas, mon père. Oui, sans doute, j'ai à m'en plaindre; oui, je suis fâchée contre lui, et fâchée peut-être au point que je ne le prendrai pas pour époux : mais en cessant de l'aimer, en le haïssant même, je ne souffrirai jamais qu'on le calomnie devant moi; je le défendrai toujours, parce que je sais combien il est estimable.

THIB. Pourquoi donc es-tu tentée de le quitter?

AGAT. C'est différent cela, mon père : cela ne regarde que Firmin et moi. Quand on s'aime, il y a tout plein de petits torts qui n'existent que pour les amants. Ils ont raison de s'en piquer, ils ont raison de les punir; mais tout autre qu'eux n'a pas le droit de juger de ces torts-là.

THIB. C'est pour cela que je te laisse seule juge entre Firmin et Giraut. Tu m'as demandé conseil, je te dis mon avis; tu feras à ta tête : c'est tou-

jours ainsi que cela se pratique, et je ne t'en sais pas mauvais gré. Il se fait tard, je vais me mettre en route.

AGAT., *l'arrêtant.* Tout ce que vous m'avez dit de cette dot, et de la joie et de la tristesse de Firmin, me donne un soupçon que je veux éclaircir; et pour m'en réserver les moyens, je vais dès ce pas parler à ma marraine. Adieu, mon père; revenez de bonne heure, je vous le recommande, et embrassez mon frère pour moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

THIBAUT, *seul.*

Elle est toujours folle de son Firmin, et je suis sûr qu'elle l'épousera. A la bonne heure! Moi-même j'ai approuvé son choix jusqu'à la conversation de ce matin... Et peut-être me suis-je trop pressé de juger trop sévèrement Firmin. A mon âge on est méfiant; et dès que l'on est vieux, on croit facilement le mal. Au fait, c'est pour elle que ma fille se marie; il est plus important que son mari lui plaise qu'à moi. Je lui ai dit ce que je devais lui dire: elle n'est pas de mon avis, c'est à son père d'être du sien... Voici Firmin; évitons-le, et allons au secours de mon pauvre fils.

(*Il va pour sortir.*)

SCÈNE III.

MARCELLE, FIRMIN, THIBAUT.

(*Firmin arrive, donnant le bras à sa mère; il voit sortir M. Thibaut, il le rappelle.*)

FIRM. Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut!

THIB., *s'en allant.* Je n'ai pas le temps; je suis pressé. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRM., *à part.* Il est fâché contre moi. Tout se réunit pour m'accabler.

MARC. Plus j'y pense, mon cher ami, plus je suis étonnée de la bonne nouvelle que tu es venu m'annoncer. Comment est-il possible que M. Giraut se soit montré généreux?

FIRM. C'est un bonheur qui m'a étonné moi-même. Mais il s'agissait de vous, de votre repos, de votre liberté; et ma tendresse, ma crainte, ma douleur, m'ont fait si bien parler, m'ont rendu si pressant, que M. Giraut n'a pu résister. Nous sommes convenus de quelques arrangements qui l'ont satisfait, et il ne doit pas tarder à vous apporter votre quittance.

MARC. La joie que j'éprouve, mon cher fils, est doublée par le plaisir de t'en avoir l'obligation, et je te la dois tout entière. Sans toi, sans toi seul, je perdais ma liberté; et, je ne crains pas de te l'avouer à présent que le péril est passé, j'aurais aussi perdu la vie; car je n'aurais jamais consenti que tu me suivisses en prison: et tu juges bien qu'à mon âge, accablée comme je le suis par les ans, par les infirmités, je n'aurais pu supporter une prison où je n'aurais plus vu mon fils. Non, mon enfant, je serais morte à l'instant où l'on nous aurait séparés. Et c'est toi qui m'as sauvée! c'est à toi que je dois la vie! Je sens qu'elle m'en est plus chère;

je sens que j'aurai du plaisir à te dire tous les matins : Je te dois encore ce jour-ci, et je vais l'employer à t'aimer.

FIRM. Ah! ma mère, quelle douce satisfaction vous me faites éprouver! Je n'ai rempli que mon devoir; mais votre reconnaissance, votre tendresse, votre amour, me prouvent qu'aucun bien au monde ne peut valoir le bonheur de servir et d'aimer sa mère.

MARC. Explique-moi, je te prie, comment tu as pu venir à bout d'une chose si difficile; et quels sont les arrangements que tu as faits avec Giraut.

FIRM. N'en parlons plus, je vous en prie. Cette malheureuse histoire nous a donné assez de chagrin. Oublions-la, je vous le demande. Giraut est content, vous êtes tranquille : tout le reste est inutile à savoir.

MARC. Tu redoubles mes alarmes, en refusant de m'expliquer les conventions que tu as faites. Je connais ta tendresse, mon fils; je suis sûre que tu t'es engagé pour moi, et que par la suite... Si je le croyais, vois-tu, j'irais tout à l'heure...

FIRM. Écoutez, ma mère; vous savez bien que je ne vous ai jamais menti : eh bien, je vous proteste, je vous jure que tous les engagements que j'ai pris avec Giraut sont remplis; que Giraut ne pourra rien demander, que je ne cours pas le moindre péril, et qu'il est impossible que je devienne jamais plus malheureux... que je ne le suis.

(*Il pleure, et cache ses larmes.*)

MARC. Mais d'où vient donc cette tristesse que tu veux en vain me cacher, et que je lis malgré toi sur ton visage?

FIRM., *essuyant ses pleurs.* Moi, ma mère? je ne suis pas triste.

MARC., *le regardant.* Tu n'es pas triste?

FIRM., *s'efforçant de sourire.* Au contraire; je vous ai sauvée, je suis trop heureux. (*Il fond en larmes.*)

MARC. Tu es heureux, et tu pleures! Tu pleures, mon fils, mon cher fils! Ah! tu me caches quelque malheur! tu me trompes, j'en suis certaine. Mon fils, mon cher enfant, je te supplie au nom du ciel, au nom de ma tendresse, dis-moi la cause de ton chagrin, dis-la-moi, Firmin; je suis si pressée de m'affliger avec toi! Hé quoi! tu ne me réponds pas? j'ai donc perdu ta confiance. Si cela est, reprends tes bienfaits. J'aime mieux y renoncer; j'aime mieux aller en prison, que de ne pas partager la moindre douleur de mon fils.

FIRM. Ma mère, c'est vous seule, c'est votre tendresse qui me fait pleurer. Je n'ai point de chagrin, je vous assure; et...

MARC. Tu ne sais pas mentir, Firmin, et c'est en vain que tu l'essayes : songe que mon cœur parle toujours au tien, et que ces deux cœurs-là ne peuvent se tromper.

FIRM. Eh bien! ma mère, je vais tout vous dire... (*A part.*) Cachons-lui du moins ce qui l'intéresse.

MARC. Eh bien?

FIRM. Eh bien! je suis brouillé avec Agathe : voilà la cause de mon chagrin.

MARC. Je respire; c'est un malheur qui pourra se réparer.

FIRM. Non, ma mère, c'est fini; je ne la reverrai jamais, jamais.

MARC. Jamais, en langage d'amoureux, signifie dans un quart d'heure. Dis-moi seulement si c'est toi qui as tort.

FIRM. Oui, ma mère, c'est moi qui ai tout le tort.

MARC. Tant mieux, cela se raccommodera plus vite, et ce sera moi qui m'en chargerai. Je vais aller trouver Agathe, je vais lui demander pardon pour toi; lui dire que tu l'adores; lui peindre...

FIRM. Que dites-vous, ma mère? vous voulez...

MARC. Oui, je veux te rendre au bonheur. Sois tranquille, je te réponds d'apaiser Agathe. Est-ce que tu crois que je ne connais pas toutes ces petites querelles? Je m'en souviens encore, mon ami, et je veux employer pour toi toute l'expérience qu'une vieille femme a toujours là-dessus. Laisse moi, laisse-moi aller parler à Agathe; j'aurai du plaisir à m'acquitter en partie de tout ce que je te dois; tu as arrangé mes affaires avec Giraut, je vais arranger les tiennes avec Agathe : attends-moi, je ne tarderai pas.

(*Elle veut sortir, Firmin la retient.*)

FIRM. Arrêtez, ma mère, arrêtez : gardez-vous bien d'aller rien dire à Agathe! vous me causeriez la plus mortelle douleur. Agathe ne m'aime plus, puisqu'il faut vous le dire : Agathe me préfère un rival; ce soir même elle doit l'épouser. Je ne veux de ma vie revoir Agathe, je souffre même d'en parler; et si vous vouliez me faire plaisir, nous changerions de conversation.

MARC. Et tu me disais que c'était toi qui avais tort?

FIRM. Eh oui, ma mère, j'ai eu tort au commencement..., et ensuite il est arrivé... Mais, au nom du ciel, ne parlons plus de tout cela; vous me faites souffrir le martyre.

MARC. Eh bien! mon fils, pardon, pardon, je ne t'en dirai plus rien, je ne t'en parlerai plus. Hélas! mon Dieu! qui l'aurait cru de cette petite Agathe, qui avait l'air de t'aimer tant; qui me disait encore hier que, si tu changeais jamais, elle était sûre d'en mourir?... Pardon, encore une fois, ne te fâche pas, mon ami, ne te fâche pas, voilà qui est dit; mais je ne puis m'empêcher de pleurer, en songeant que cette perfide... Allons, allons, voilà qui est fini; je ne parlerai plus de rien.

FIRM. Pardonnez-moi, ma mère, il faut me parler de vous; il faut me dire, pour me consoler, que vous m'aimez, que vous êtes heureuse, que votre tendresse me rendra tout ce que je perds dans celle d'Agathe : il faut m'entretenir de ma mère, voilà le moyen de me faire oublier mes maux.

MARC. Pauvre enfant! Eh! que te dirais-je que tu ne saches pas déjà? Plût à Dieu que je pusse te rendre tout ce que tu as perdu! Je n'en désespère pas encore; et, malgré ta résistance, je veux tout à l'heure aller trouver Agathe. Je suis sûre de la ramener à toi. Laisse-moi, laisse-moi sortir. (*Elle fait des efforts pour s'en aller.*)

FIRM. Non, ma mère, non, je ne le souffrirai pas. D'ailleurs voici l'instant où M. Giraut doit vous porter sa quittance; il faut que vous y soyez pour la recevoir.

MARC. Que me font M. Giraut et sa quittance, et tout ce qui ne regarde que moi? C'est ton bonheur qui peut me rendre heureuse, et je veux aller essayer...

FIRM. Voici M. Giraut. Ma mère, au nom du ciel, ne parlez de rien de ce que je viens de vous dire : vous me mettriez au désespoir.

SCÈNE V.

MARCELLE, FIRMIN, GIRAUT.

GIR., *bas à Firmin.* Je suis de parole, comme vous voyez. Bonjour, madame Marcelle : votre fils vous a dit sans doute que nous nous étions arrangés?

MARC. Oui, monsieur Giraut : mais il n'a jamais voulu me dire quels moyens vous avez pris ensemble, et je vous avoue que cela m'inquiète.

GIR. Allez, allez, madame Marcelle, ne soyez inquiète de rien : pour vous prouver que jamais je ne veux revenir là-dessus, je vous apporte votre billet. (*A Firmin, à part.*) Vous voyez jusqu'à quel point je compte sur votre parole.

FIRM. Jamais je n'y ai manqué.

GIR. Le voilà, madame Marcelle. (*Il le lui donne.*)

MARC. Mais je vous demande en grâce, monsieur Giraut, de m'expliquer à quelles conditions mon fils l'a pu obtenir de vous.

GIR. A quelles conditions? (*Il regarde Firmin.*)

FIRM., *bas à Giraut.* Inventez quelque moyen, et cachez-lui le véritable.

GIR. Tenez, madame Marcelle, il ne faut pas vous tromper : votre fils et moi, en nous promenant, nous avions trouvé un trésor sur lequel chacun de nous avait des droits. Firmin me cède ses droits sur le trésor; et, pour le posséder tout seul, je lui ai remis votre créance.

MARC. Tout cela ne me paraît pas clair : et j'ai de la peine à prendre ce billet, tant que je ne sais pas précisément...

SCÈNE VI.

FIRMIN, GIRAUT, MARCELLE, AGATHE, THIBAUT.

AGAT. Bonjour, madame Marcelle : vous nous permettrez bien, à mon père et à moi, de venir demander à votre fils une dernière explication nécessaire à mon repos, et d'après laquelle je dois décider mon mariage. Vous savez peut-être ce qui s'est passé.

MARC. Oui, je le sais, je le sais, mademoiselle; et je ne conçois pas comment, après l'avoir trahi, après avoir manqué à toutes les promesses, à tous les serments que vous lui aviez faits, vous veniez jusque chez lui faire parade de votre inconstance, et chercher de mauvaises raisons pour répéter que vous ne l'aimez plus.

AGAT. Que je ne l'aime plus! ô ciel! Et c'est lui qui m'a déclaré qu'il renonçait à ma main, qu'il ne voulait plus de mon cœur; c'est lui qui, sans raison, sans sujet, sans brouillerie, est venu me rendre ma foi! Mais je ne l'ai pas cru lui-même; et c'est la première fois que j'ai douté de ce que Firmin m'a dit. (*Firmin veut parler.*) Oui, Firmin, vous avez menti, j'en suis sûre; et il faut qu'un puissant motif vous ait forcé à ce mensonge; il faut que, par une cause inconnue que je ne puis pénétrer, Firmin, le fidèle Firmin, qui m'a toujours aimée et qui m'adore plus que jamais, se soit vu obligé de dire qu'il renonçait à son Agathe. Ce qui me le prouverait, quand mon cœur ne me le dirait pas, c'est que, connaissant mon mépris pour l'amour de M. Giraut, il m'a conseillé de l'épouser.

MARC., *vivement.* Giraut vous aime, et mon fils vous conseille de l'épouser? Ah! ma fille, ce seul mot m'éclaire, et je vais t'expliquer tout ceci. Je dois mille écus à M. Giraut : il fallait les payer aujourd'hui, ou être arrêtée. Mon fils a sacrifié sa maîtresse à sa mère; je suis sûre que, pour me sauver, pour obtenir la quittance des mille écus, mon fils a cédé ton cœur; j'en suis certaine, le mien me le dit. Viens, mon enfant, mon cher enfant, viens te jeter dans mes bras. Eh! crois-tu que j'accepte tes dons? Mon fils, mon cher fils, depuis quand penses-tu que tu ne m'es pas plus

cher que moi-même? Monsieur Giraut, voilà votre quittance; faites tout ce que vous voudrez.

AGAT., *prenant le papier.* Que je suis heureuse! et que je lui sais gré de tout ce qu'il m'a fait souffrir! Firmin, dès ce moment, je vous aime cent fois plus que je ne vous aimais; et recevez ici le serment que je vous fais, devant M. Giraut, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

GIR. Tout cela est charmant. Mais il me faut mon billet, ou mon argent.

AGAT. J'espère que je vais tout arranger. Lorsque Firmin m'a dit en pleurant qu'il ne m'aimait plus, je me suis bien doutée que vous étiez pour quelque chose dans cet affreux mystère; et, sans pouvoir le pénétrer, j'ai été me jeter aux pieds de madame la comtesse, ma marraine. Je savais que c'est aujourd'hui que devait se faire l'adjudication de sa ferme; je la lui ai demandée pour moi-même, et je l'ai obtenue.

GIR. Comment?

AGAT. Oui, monsieur Giraut, c'est moi qui suis fermière de madame la comtesse.

GIR. Mais je ne pressais tant madame Marcelle pour les mille écus qu'elle me doit, qu'afin de les donner à l'intendant de madame, pour qu'il me fit continuer mon bail.

AGAT. Eh bien! donnez-les-moi; je vous cède le mien. Madame Marcelle sera quitte avec vous, vous resterez fermier, j'épouserai Firmin; et tout le monde sera content.

THIB. Non, tout le monde ne le serait pas. Je vous écoute tous, et je vous admire: chacun de vous fait son devoir, heureusement je puis faire le mien aussi. Voici quatre mille francs que je t'avais destinés, ma fille, et qu'un malheur arrivé à ton frère me forçait de lui porter aujourd'hui. Firmin était dans mon secret. Comme j'allais à la ville, j'ai trouvé mon fils en chemin, qui venait m'instruire que son voleur était pris, et l'argent restitué. Je t'ai bien vite rapporté le tien. Voilà ta dot, ma fille; paye-lui son billet, garde ta ferme, et qu'il demeure puni de l'infâme marché qu'il avait fait avec Firmin.

AGAT. Mon père, c'est à vous de régler tout cela, c'est à vous de le punir; car, pour moi, je ne puis en vouloir à M. Giraut, et je lui pardonne de tout mon cœur d'avoir rendu mon amant le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

THIB., *à Giraut.* Tenez, monsieur, payez-vous.

GIR., *prenant l'argent.* Cela n'est pas pressé; mais enfin... puisque voilà l'argent, je m'en vais le compter chez moi, et je vous renverrai le reste.

(Il sort.)

THIB. Ne l'oubliez pas, s'il vous plait. Et vous, mes enfants, venez tous dans ma maison, où mon fils semble être arrivé exprès pour assister à vos noces.

FIRM. Ah! monsieur Thibaut, ma chère Agathe, et vous, ma bonne mère, j'éprouve une joie, un bonheur que tous mes chagrins n'ont pas trop payé.

MARC. Sois heureux, mon fils, sois heureux! tu le mérites si bien! Puisses-tu être récompensé de ta vertu par un fils qui te ressemble!

FIN DU BON FILS.

ARLEQUIN

MAITRE DE MAISON,

COMÉDIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
ARGENTINE, sa femme.
LE CHEVALIER DE VALCOURT.
GRANO.
DURVAL, ami d'Arlequin.
LA COMTESSE DE NERVILLE.
CONCERTINI, compositeur de musique.
LA BRIE, domestique d'Arlequin.

Le théâtre représente un salon richement meublé, dans lequel on voit un clavecin et plusieurs instruments de musique. La Brie range les meubles et met tout en ordre, lorsque le chevalier de Valcourt arrive en uniforme d'infanterie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BRIE, LE CHEVALIER.

LA BRIE. Monsieur demande-t-il quelqu'un?

LE CHEV. J'aurais voulu parler à M. Arlequin.

LA BRIE. Il n'y est pas, monsieur; je suis étonné que le suisse vous ait laissé monter.

LE CHEV. Il me l'a dit; mais comme je suis déjà venu plusieurs fois sans trouver M. Arlequin, je serais bien aise de parler à son valet de chambre; je crois que c'est vous?

LA BRIE. Oui, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

LE CHEV. Auriez-vous la complaisance de satisfaire ma curiosité sur deux ou trois points?

LA BRIE. Vous n'avez qu'à parler, monsieur.

LE CHEV. Il n'y a que fort peu de temps, je crois, que M. Arlequin est le maître de cet hôtel, et qu'il jouit d'une grande fortune?

LA BRIE. Il y a environ deux mois.

LE CHEV. Serait-ce une indiscrétion de vous demander quel est le caractère de M. Arlequin?

LA BRIE. Oh! monsieur, nous avons toujours du plaisir à répondre à cette question-là. M. Arlequin est le meilleur et le plus honnête homme du

monde ; il nous traite comme ses enfants, et c'est toujours nous qui nous souvenons avant lui qu'il est notre maître. Il fait beaucoup de bien, parce que c'est là son grand moyen de s'amuser. Ses amis lui reprochent d'être trop généreux ; mais il dit qu'il n'aime l'argent que parce que cela se donne. Il est toujours de bonne humeur : rire et donner, voilà sa vie. Enfin, monsieur, ses domestiques sont heureux de le servir, ses amis de le connaître ; et lui n'est heureux que du bonheur de tout ce monde-là.

LE CHEV. Le portrait que vous en faites est d'un homme d'esprit et d'un bon serviteur.

LA BRIE. Monsieur, quand on est bon serviteur, on a toujours de l'esprit en parlant de son maître.

LE CHEV. Vous savez sûrement par quel hasard il possède une fortune si considérable ?

LA BRIE. Comment ! regardez-vous comme un hasard qu'un homme de bien soit fort riche ?

LE CHEV. Non, assurément ; mais je sais que M. Arlequin n'était pas né dans la classe des gens riches, et l'on dit que c'est par un testament qu'il se trouve dans l'opulence.

LA BRIE. On dit vrai, et il ne s'en cache pas. M. Arlequin était un pauvre bourgeois de Bergame, lorsqu'un certain monsieur le comte de Valcourt, qui voyageait en Italie, fit connaissance avec lui, le prit en amitié, et l'engagea à venir passer quelque temps en France. M. Arlequin le suivit ; et, six mois après leur arrivée à Paris, M. le comte de Valcourt est mort, et a laissé tout son bien à M. Arlequin, qui en fait un excellent usage.

LE CHEV. Voilà ce dont je voulais être sûr. Et avez-vous appartenu à ce comte de Valcourt ?

LA BRIE. Oui, monsieur ; j'ai été longtemps son domestique.

LE CHEV. Dites-moi, ne lui avez-vous jamais entendu parler de ses parents ? et n'a-t-il pas eu quelque scrupule de laisser toute sa succession à un héritier, de préférence à sa famille ?

LA BRIE. Ah ! je vous réponds que ce scrupule l'a peu tourmenté. Je l'ai entendu quelquefois parler de cette famille.

LE CHEV. Eh bien ! que disait-il ?

LA BRIE. Il en disait le diable, et il avait raison, parce que tous ses parents se sont fort mal conduits avec lui. Au reste, il ne s'est jamais expliqué avec nous sur tous les mauvais tours qu'ils lui ont joués ; mais nous bénissons Dieu de ce qu'il a eu l'esprit de donner tout son bien à un homme qui l'aimait véritablement, et que nous aimons tous.

LE CHEV., *à part.* Il n'y a rien à répondre. Croyez-vous que M. Arlequin tarde à revenir ?

LA BRIE. Oh ! oui ; il est parti ce matin pour aller sur la route d'Italie au-devant de sa femme, qui doit arriver aujourd'hui ; et il nous a dit qu'il irait toujours jusqu'à ce qu'il l'eût rencontrée. Ainsi, peut-être ne reviendra-t-il que demain avec elle ; peut-être aussi reviendra-t il ce soir. Si monsieur est pressé de lui parler, il n'a qu'à se donner la peine de repasser vers les neuf heures.

LE CHEV., *tirant sa montre.* Il n'est que six heures, je repasserai ; vous voudrez bien lui dire qu'un officier, parent de quelqu'un qui l'a beaucoup aimé, est venu pour causer avec lui d'affaires très-intéressantes.

LA BRIE. Un officier, parent de quelqu'un qui a beaucoup aimé M. Arlequin ? Monsieur, il y a une grande quantité de personnes qui l'ont beaucoup aimé. Ainsi, si vous vouliez dire votre nom, cela serait plus sûr.

Le chev. Non; je ne peux dire mon nom qu'à lui: je reviendrai plus tard. Bien obligé de votre complaisance, monsieur; je suis fâché de vous avoir fait perdre tant de temps.

La Brie. Oh! monsieur! je suis votre serviteur. Si mon maître revient il vous attendra sûrement. (*Le chevalier sort.*)

SCÈNE II.

LA BRIE, *seul.*

Il est poli cet officier, et d'une jolie figure... Ah çà, il me semble qu'il n'y a plus rien à faire à ce salon. J'ai rangé le grand appartement pour madame; je n'ai plus qu'à attendre monsieur. Pardi, il faut que je joue un peu du violon; il y a longtemps que je néglige ce talent-là. Voyons. (*Il prend le violon, et joue faux.*) Ah! comme je suis rouillé! je pourrais à peine jouer dans les concerts... J'entends des voitures; oui, c'est sûrement mon maître; allumons vite. (*Il allume les bras.*) Je suis bien curieux de voir notre maîtresse: courons. (*Il prend les deux bougies pour aller au-devant d'Arlequin, qui entre avec Argentine, à qui il donne la main. Arlequin a un habit et une veste noirs sur sa culotte d'Arlequin; il a une perruque très-bien frisée, et sa batte à son côté en guise d'épée, avec un crêpe à la poignée, un chapeau sous le bras. Plusieurs domestiques le suivent.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

Arleq. Voici mon salon, ma chère amie. Tu vois que ma maison est fort jolie: quand je dis ma maison, c'est la tienne, car je suis le maître de tout; mais, comme tu es ma maîtresse, tout est à toi. (*Argentine regarde avec surprise.*) Bonjour, la Brie. Eh bien! voilà ma femme: elle est gentille au moins! Ah çà, laissez-nous, mes amis, parce que je suis mieux quand je suis tête à tête avec ma femme. (*La Brie et les autres sortent.*) Eh bien! que dis-tu?

Argent. Je crois rêver, mon cher Arlequin. Comment, tous ces domestiques, ce beau palais, tout cela est à toi! Mais tu es donc bien riche, mon ami?

Arleq. Oh! je le suis trop; mon argent m'ennuie: je n'ai plus l'agrément de désirer rien; sitôt que je veux quelque chose, crac, en payant je l'ai tout de suite: cela ne me fait pas tant de plaisir que quand je l'attendais longtemps, et qu'il fallait le gagner. Mais je pardonne à mon argent, puisqu'il t'a fait venir en poste.

Argent. Mon ami, je n'ai pas perdu un instant, et j'ai quitté Bergame vingt-quatre heures après ta lettre. Mais juge de ma surprise en recevant cette lettre! J'étais chez notre voisine Olivette, avec plusieurs de nos amis, et je me plaignais de ce que tu m'avais quittée pour aller courir la France avec ce seigneur français qui t'aimait tant, et qui ne t'aimait pas tant que moi.

Arleq. Ah! ma chère femme, tu te souviens que je t'en demandai la permission: nous n'étions pas riches; M. le comte de Valcourt me promettait une bonne pension, si je voulais le suivre un an; tu me conseillas toi-même d'accepter.

ARGENT. Sans doute; mais cela empêche-t-il de se plaindre? Tous nos amis te regrettaient aussi. Le facteur entre, et me donne une lettre timbrée de Paris. J'ouvre bien vite; et imagine mon étonnement en lisant : *Ma chère femme, je suis devenu un grand seigneur. Aussitôt ma lettre reçue, prends la poste, et viens descendre à l'hôtel d'Arlequin, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain, à Paris.* Je crus, mon ami, que la tête t'avait tourné; et comme je n'étais qu'avec des personnes qui t'aiment, je lus tout haut ma lettre : ils en rirent beaucoup, sans vouloir te croire; mais en retournant la page j'aperçus une lettre de change de mille écus : ah! tu aurais ri à ton tour de voir leur figure changer; il y en eut même qui sur-le-champ prirent un air de respect; tous me conseillèrent de partir : c'était pour te venir joindre, je fus bientôt prête; mon voyage s'est fait très-promptement; j'arrive, et mon étonnement redouble.

ARLEQ. Ceci est pourtant très-simple; je n'ai rien voulu te dire avant de t'avoir montré ma maison. Mais voici l'histoire : Ce monsieur le comte de Valcourt, qui m'emmena avec lui il y a six mois, est mort, et il m'a fait son héritier.

ARGENT. Son héritier! cela n'est pas croyable. Et ses parents?

ARLEQ. Bah, ses parents... il n'en avait point, ou, s'il en avait, ce n'étaient pas de bons parents; il n'en parlait jamais qu'avec colère, lui qui était pourtant le meilleur homme du monde. Ce pauvre monsieur de Valcourt n'aimait que moi dans la nature; et il l'a prouvé, car je suis son légataire universel, et je me trouve maître de cette maison, qui était la sienne, de tous ses meubles, et de deux cent mille livres de rente. Es-tu encore fâchée que je l'aie suivi?

ARGENT. A présent que je suis avec toi, j'ai oublié que tu m'as quittée : mais ne nous séparons plus.

ARLEQ. *Sango di mi!* tu es mon grand trésor. Tu seras contente de l'ordre que j'ai mis dans mes affaires : j'ai conservé tous les anciens domestiques de mon maître, parce qu'entre camarades on se doit ces attentions-là; et puis, comme je ne m'entends pas trop bien aux finances, j'ai pris un intendant, à qui je donne un quart de mon revenu pour qu'il ne me friponne rien. J'aime mieux cela, et être sûr de lui. Moyennant quoi je me trouve cinquante mille écus de rente, une fort bonne maison; et je donne à souper sept fois par semaine à des personnes choisies, des connaisseurs, des musiciens, des amateurs, des compositeurs; car, depuis que je suis riche, j'aime beaucoup les gens d'esprit. Je me souviens d'avoir ouï dire à M. le comte de Valcourt que les gens riches étaient obligés d'aimer les gens d'esprit, pour qu'on leur pardonnât d'être riches. D'ailleurs cette société-là t'amusera, toi, car tu es une savante; et à Bergame tu passais tes journées à lire.

ARGENT. Mon ami, si tu es heureux, si tu es content, je vais l'être aussi, et nous le serons bien davantage ensemble. Mais pourquoi t'es-tu habillé de noir?

ARLEQ. Je ne pouvais pas m'en dispenser, et tu auras la bonté de t'y mettre aussi; c'est le deuil de M. le comte de Valcourt; je le porterai toute ma vie. Oh! les gens qui nous font du bien sont nos plus proches parents.

ARGENT. Oui, sans doute.

ARLEQ. Ah çà, écoute : tu es peut-être fatiguée; il est sept heures et demie, il peut venir du monde. Si tu es lasse, je vais faire fermer ma porte.

ARGENT. Non, mon ami; je serai enchantée de te voir faire les honneurs de ta maison.

Arleq. Dès que cela t'amusera, tout est dit; je vais sonner pour que l'on arrange ton appartement.

Argent. Est-ce que nous n'avons pas le même?

Arleq. *Sango di mi!* je l'espère bien; mais il est d'étiquette, dans ce pays-ci, parmi ce que l'on appelle les honnêtes gens... car je suis du nombre des honnêtes gens; autrefois j'étais bien honnête homme, mais je n'étais pas des honnêtes gens; à présent que j'ai de l'argent, j'en suis : et il est d'étiquette parmi nous que madame ait son appartement, et monsieur le sien; c'est l'usage; et, pour arranger l'usage avec l'amour, vois-tu, je n'habiterai jamais le mien. (*Il sonne.*)

SCÈNE IV.

ARGENTINE, ARLEQUIN, LA BRIE.

La Brie. Monsieur a sonné?

Arleq. Écoute, la Brie; fais arranger le bel appartement pour ma femme, et puis tu iras courir chez une trentaine de marchandes de modes, une trentaine de marchands d'étoffes, une trentaine de bijoutiers, enfin une trentaine de tout ce qui travaille pour les dames; et que toutes ces trentaines-là se trouvent demain dans son antichambre avant qu'elle soit éveillée, entends-tu? Va, mon ami, je t'en prie; et puis tu diras à la porte qu'on laisse entrer à l'ordinaire. Je te serai bien obligé de faire ce que je te dis.

La Brie. Monsieur, le grand appartement est prêt; je l'ai arrangé pendant votre absence. Et puis j'ai oublié de vous dire qu'il est venu un officier parent d'un de vos amis, à ce qu'il dit, qui n'a pas voulu laisser son nom, et qui doit revenir ce soir.

Arleq. Il faudra le laisser entrer. Moi j'aime les officiers; j'ai eu un frère qui était presque officier, il est mort soldat. Recommande bien à la porte qu'on le laisse entrer, et va faire toutes mes commissions.

La Brie. Si monsieur le permet, je vais y envoyer Champagne, et je resterai, selon la coutume, pour annoncer.

Arleq. Comme il te plaira, mon ami; ce que tu jugeras le mieux.

(*La Brie sort.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

Arleq. Je leur parle toujours très-poliment, parce que je me souviens du plaisir que me faisait une politesse; et cela coûte encore moins que les gages.

Argent. Dis-moi, mon ami, j'ai peur de ne pas avoir le ton qu'il faudrait au milieu de ton monde; je paraîtrai peut-être ridicule.

Arleq. Oh! que non. Si je voyais du grand grand monde, ce serait différent, on n'est sûr de rien avec ce monde-là; mais je ne vois que des gens d'esprit, et rien n'est si aisé que d'être de leurs amis. Tu n'as d'abord qu'à leur faire voir que tu leur trouves de l'esprit, ensuite disputer un peu avec eux, et les bien écouter quand ils te prouveront que tu as tort; convenir bien doucement qu'ils ont raison : tout de suite ils te trouve-

ront charmante. D'ailleurs tu es maîtresse de maison, toi, et ce titre augmente beaucoup le mérite d'une femme.

ARGENT. Tu ne me rassures guère, mon cher ami.

ARLEQ. Allons donc, tu es trop jolie pour avoir peur. Les jolies femmes sont comme les grands seigneurs, elles n'ont qu'à vouloir, pour plaire à tout le monde.

LA BRIE, *annonçant.* Monsieur Grano.

ARLEQ., *à Argentine.* Le diable m'emporte si je sais qui c'est.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, GRANO.

GRANO. Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, monsieur; mais le motif qui m'amène vous fera excuser la liberté que je prends. Je m'appelle Grano; j'ai consacré ma vie à la recherche de tout ce qui pouvait être utile à l'humanité, et me valoir un peu d'argent. Je suis enfin parvenu à découvrir un secret qui doit faire régner l'abondance dans tout le royaume, et m'enrichir à jamais.

ARLEQ. Monsieur, je vous en fais mon compliment. Quant à moi, grâce à Dieu, je suis à mon aise; et votre projet ne peut me regarder en rien.

GRANO. Pardonnez-moi, monsieur. Sur le bruit de votre probité, c'est vous que j'ai choisi pour mon associé; je veux tripler votre fortune, tandis que je ferai la mienne : et vous allez convenir que rien n'est plus sûr. Puis-je m'expliquer devant madame?

ARLEQ. Oui, oui, monsieur; c'est ma femme.

GRANO, *saluant.* J'espère que madame sera la première à vous engager à l'entreprise; je vous demande d'avance le secret à tous deux; vous allez savoir en un instant ce qui m'a coûté des années de recherches et de peines. Il y a vingt ans que je me fatigue, que je me tourmente pour imaginer le moyen de faire de la farine sans blé, et je l'ai trouvé.

ARLEQ. Vous l'avez trouvé?

ARGENT. Cela me paraît une fort belle découverte.

GRANO. Oui, madame, je l'ai trouvé; et le pain que je fais avec ma farine est cent fois meilleur, plus sain et plus léger que le pain ordinaire. Ajoutez à cela que dans ma farine il n'y a point de son, et que la livre de pain ne reviendra pas à un sou.

ARLEQ. Et avec quoi faites-vous donc ce pain-là?

GRANO. Avec des noyaux de cerises.

ARGENT. Comment donc?

GRANO. Oui, madame; par le moyen d'un petit moulin que j'ai inventé, et que je porte toujours dans ma poche : tenez, le voilà. (*Il tire un petit moulin, qu'Arlequin regarde attentivement.*) En moins d'une demi-heure je mouds une livre de noyaux de cerise; cette livre de noyaux me donne juste une livre de farine, parce qu'avec ma mouture il n'y a rien de perdu; et vous remarquerez que l'on peut avoir toujours sur soi un de ces petits moulins, sans que cela gêne beaucoup: de sorte que toutes nos dames, tous nos jeunes gens, au lieu de faire du filet, de la tapisserie ou des nœuds, peuvent, en s'amusant, moudre, dans leur après-midi, deux ou trois livres de farine. Vous conviendrez que cette occupation est aussi agréable et plus utile que tous leurs petits ouvrages, qui ne servent qu'à

les distraire. Par là, tous les citoyens s'occuperont de l'agriculture; et pour peu que l'on ait soin de faire des plantations de cerisiers, afin que les noyaux ne manquent point, on ne pourra plus dire de personne qu'il a de la peine à gagner son pain, puisqu'au contraire tout le monde fera du pain pour se délasser. Le peuple sera dans l'abondance, le pays s'enrichira, l'agriculture sera honorée; et vous jugez que l'auteur des moulins à noyaux sera récompensé.

ARLEQ. Ma foi, cela me paraît fort bien vu. Moi, je n'aurais jamais cru que l'on pût faire du pain de noyaux : c'est clair pourtant. Et en quoi puis-je vous être utile?

GRANO. Monsieur, quoique j'aie découvert le secret d'enrichir le royaume, il s'en faut bien que je sois à l'aise. Je n'ai pas de quoi acquérir le fonds de cerises nécessaire pour commencer mon entreprise : si vous aviez la bonté de vous associer avec moi, alors nous pourrions tailler dans le grand, et acheter d'abord toute la vallée de Montmorency. Vous voudriez bien avancer l'argent, et je vous rendrais ma part aux cerises prochaines.

ARGENT. Monsieur, nous vous sommes fort obligés; mais mon mari n'est pas assez riche pour faire ce que vous désirez. Nous admirons votre projet; mais l'association nous est impossible.

GRANO. Je répondrais pourtant bien à madame qu'avant deux ans nous aurions un million de produit net.

ARLEQ. Oh ! dès qu'elle ne le veut pas, tout est dit; je ne voudrais pas déplaire à ma femme pour un million. Mais écoutez, monsieur Grano, vous n'êtes pas riche; en attendant votre pain de noyaux, il faut que vous ayez recours aux boulangers de blé; permettez-moi de vous prêter quelques louis d'or, que vous me rendrez quand votre pain aura la vogue. Tenez, mon ami, avec cela commencez toujours par une livre de cerises; ce n'est pas cher; faites du pain, et de livre en livre vous arriverez à la vallée.

GRANO, *prenant l'argent*. Monsieur, je n'oublierai jamais la marque d'amitié que vous me donnez, et vous pouvez être sûr que cet argent vous sera rendu du premier que je gagnerai. Je suis fâché de n'avoir pas un associé tel que vous. Mais si jamais je deviens riche, ce sera vous qui m'apprendrez quel usage on doit faire de son bien. (*Il salue et s'en va.*)

ARLEQ. Ce pauvre homme! je lui ai fait plaisir, et c'est là mon plus grand plaisir. Que dis-tu de ses noyaux?

ARGENT. Ma foi, mon ami, j'ai eu de la peine à l'écouter sans rire. C'est une terrible chose que la fureur de trouver des secrets. On aime mieux imaginer quelque chose de parfaitement ridicule que de ne rien imaginer du tout.

LA BRIE, *annonçant*. Monsieur Durval.

ARLEQ., *à Argentine*. Tiens, voici un de mes meilleurs amis et un homme du plus grand mérite, qui se connaît à tout ce qui se fait dans le monde.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARLEQ. Eh ! bonjour, mon cher monsieur Durval ! que je vous présente ma femme, qui arrive dans l'instant d'Italie.

DURV. Ce pays-ci ne dédommagera sûrement pas madame de tout ce qu'elle a quitté dans le sien.

ARGENT. Je crois, au contraire, monsieur, avoir infiniment gagné à l'échange.

DURV. Madame, nous devons être fiers de la préférence.

ARLEQ. Oh! mon cher ami, vous connaîtrez ma femme· elle n'est pas comme moi, qui ne sais rien : c'est elle qui a lu tout, elle connaît tout, elle passait toutes les journées à Bergame à lire des livres français. Oh! diable! elle est en état de disputer avec vous. Asseyez-vous donc. (*Ils s'asseyent tous trois; Arlequin continue.*) Et, à propos, comment vont les arts, mon ami? Où en est cette tragédie que vous dirigez? avance-t-elle? Je ne me souviens pas de son nom : Na... Na... Na... Nasica, je crois; je n'aime pas ce diable de nom, et je ne sais pas pourquoi votre protégé a été choisir ce Nasica. C'est tiré d'Homère, je crois?

DURV. Eh! non pas; c'est un sujet romain : la conjuration des Gracques.

ARLEQ. Eh bien! oui; mais tous ces noms-là ne sonnent pas bien. Gracques, Nasica, je ne sais pas, si j'étais vous, je leur aurais fait donner d'autres noms. Avance-t-il, votre jeune homme?

DURV. Je l'ai abandonné tout à fait. Ces jeunes gens qui commencent à tourner des vers sont d'une indocilité, d'une indépendance qui finit par leur casser le cou. Enfin croiriez-vous, mon ami, que ce jeune homme, à qui je m'intéressais, que je voulais former et faire connaître, dont je corrigeais même les vers, je lui ai demandé un petit service, et il me l'a refusé?

ARLEQ. Oh! ceci est pis que de faire un mauvais Nasica; c'est être ingrat : fi donc! ne me l'amenez plus.

ARGENT. Monsieur, il faut être indulgent pour la jeunesse. Presque toujours à cet âge-là la tête est mauvaise, et le cœur excellent.

DURV. Je vous fais juge, madame, de mes griefs contre mon protégé. Autrefois j'ai fait des vers comme un autre, et j'avais même tourné assez joliment l'épisode de Pyrame et Thisbé en grands vers; j'ose même dire qu'il y a du feu, du sentiment; enfin, c'est bien, et monsieur Arlequin vous dira que je m'y connais un peu, et que je suis difficile.

ARLEQ. Eh bien?

DURV. Eh bien! monsieur, cet épisode était mort dans mon portefeuille : vous savez que j'ai toujours négligé de faire imprimer tous ces petits riens qui échappent à ma plume. L'autre jour j'ai relu mon épisode, j'en ai été content; et, pour ne pas le perdre, j'ai prié notre jeune homme de vouloir bien le faire entrer dans sa tragédie de *Scipion* : il me l'a refusé, mais refusé net.

ARLEQ. Ah! le coquin, il a refusé! c'était tout fait pourtant.

DURV. Je vous dis, j'y avais mis la dernière main.

ARGENT. Mais, monsieur, il me semble que c'était difficile.

DURV. Point du tout, madame. Assurément je me connais en tragédie : je vous en citerai cent où, au milieu du sujet, l'on parle de tout autre chose; je vous dirai même que cette diversité d'aventures repose l'attention du spectateur; on est bien aise de perdre de vue les premiers personnages, de faire connaissance avec d'autres, et puis de venir retrouver les premiers : mais voilà ce que mon jeune homme n'a pas voulu entendre. Aussi, monsieur Arlequin, j'ai bien fait le serment de laisser là tous ces petits auteurs qui se croient du mérite, qui prennent le feu de leur jeunesse pour du talent, et leur fougue pour du génie. Je vous dirai plus, c'est qu'ils ont un cer-

tain mépris pour le sang-froid avec lequel nous écoutons ce qui les enflamme. Je me connais en hommes, mon cher ami; et je vous assure que ces petits messieurs font très-peu de cas de nous autres connaisseurs, qui les jugeons pourtant, qui les formons, dont le métier vaut bien le leur; car il y a bien plus de mérite à se placer au bout de la carrière, à avertir ceux qui courent des périls qu'ils rencontreront, à leur donner des avis salutaires, à leur distribuer les couronnes, qu'à les gagner soi-même.

ARLEQ. Oh! vous savez bien, mon cher Durval, que je vous ai promis d'être toujours de votre avis; et je n'ai jamais manqué à ma parole.

DURV. La littérature, mon ami, n'est pas la seule qui me donne du chagrin. Vous vous souvenez de ce jeune peintre que je protégeais, dont je voulais faire quelque chose : eh bien! ce petit monsieur veut me quitter, mes lumières ne lui suffisent plus; il veut aller à Rome voir les tableaux de Rome. Cependant vous savez que j'ai un cabinet rempli de Bouchers.

ARGENT. Mais, monsieur, s'il veut faire de grands progrès, il est nécessaire qu'il voie l'Italie.

DURV. Je conviens, madame, qu'il y a de beaux tableaux en Italie; mais, à vous parler vrai, ce grand genre ne me plaît point; j'aime mieux nos petits tableaux français, où l'on voit une petite paysanne qui porte un pot de lait, ou bien un petit berger qui joue de la flûte; c'est gracieux, c'est joli; il semble que c'est peint avec du couleur de rose ou du blanc, et mes yeux sont plus flattés d'un petit tableau comme cela que de ces grands sujets de votre pays, où les personnages sont toujours dans de grandes affections, où tous les hommes sont si bruns, si noirs; on voit leurs muscles, leurs nerfs, à en être effrayé. Enfin je n'aime pas vos peintres...

ARGENT. Cependant, monsieur...

LA BRIE, *annonçant*. Madame la comtesse de Nerville.

ARGENT. Qui est cette dame-là, mon ami?

ARLEQ. Diable! c'est une femme qui a terriblement d'esprit! mais elle est toujours malade. (*Tout le monde se lève, la comtesse entre.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, LA COMTESSE.

LA COMT. Je suis mourante, monsieur Arlequin; et j'ai pourtant voulu me traîner chez vous. (*Elle salue Argentine.*)

ARLEQ. Madame la comtesse, je suis bien reconnaissant de vos bontés, et j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

LA COMT. Je suis enchantée de faire connaissance avec madame; mais je lui demande la permission de m'asseoir; je suis d'une faiblesse à ne pas pouvoir me soutenir. (*Elle tombe dans un fauteuil.*) Bonjour, monsieur Durval; comment vous portez-vous?

DURV. Madame la comtesse est bien bonne; mais c'est à elle qu'il faut demander des nouvelles de sa santé.

LA COMT. Je n'en ai point de santé, vous le savez bien, je n'en ai jamais eu; mes vapeurs m'abîment plus que jamais.

ARLEQ. C'est une terrible maladie que ces vapeurs; mais, moi, je crois que si l'on pouvait oublier qu'on est malade, on serait tout de suite guéri.

LA COMT. Oublier... Voilà bien de vos propos, monsieur Arlequin! Puis-je oublier le battement de mes artères temporales, le froid que je sens au sommet de la tête, mes sifflements dans les oreilles, mes trémousse-

ments par tout le corps? Vous êtes excellents, messieurs qui vous portez bien, vous ne voulez pas croire aux maladies : mais je voudrais vous voir mes suffocations, mon hémoptysie, mes battements à la céliaque, à la mésentérique supérieure, ou à l'aorte; car enfin mon pouls est quelquefois si petit, qu'il est effacé dans quelques paroxysmes: et vous ne voulez pas que je sois malade! Et je vous dis, messieurs, que je me meurs. Je le sais peut-être.

ARGENT., *à part, à Arlequin.* Ah! mon ami, c'est un médecin que cette femme-là!

LA COMT. Que dit madame?

ARGENT. Je suis surprise du prodigieux usage que vous avez des mots consacrés à la médecine.

LA COMT. Eh! madame, c'est le fruit de mes souffrances; c'est la douleur qui m'a rendue savante bien plus que l'étude : je n'en souffre pas moins, mais j'ai le plaisir de savoir le siégé et la cause de mes maux. Par exemple, mes vapeurs, je sais à merveille leur origine; je suis convaincue que, si l'on pouvait guérir le racornissement et l'éréthisme de mes nerfs, je n'aurais plus de vapeurs; c'est cet éréthisme qui est cause de tout; j'en ai la preuve trop claire dans la cardialgie, les borborygmes et les coliques que j'éprouve : enfin mes méninges sont affectées, j'ai des suffocations au diaphragme, des palpitations au péricarde; en un mot, je souffre de partout; je suis quelquefois dans une atonie affreuse, je sens des emphysèmes douloureux : j'ai beau employer les carminatifs. Madame, si vous voulez que je vous parle vrai, je crains d'avoir une tympanite.

ARLEQ. Oh! il faut espérer que non, madame la comtesse. Qu'est-ce que c'est qu'une tympanite?

LA COMT. C'est une hydropisie venteuse.

DURV. Madame, il est bien malheureux pour les lettres que vos souffrances vous empêchent de vous y livrer, vous étiez née pour faire un grand chemin; et les premiers vers que vous me fîtes l'honneur de me montrer indiquaient un talent bien marqué pour la poésie.

LA COMT. Ah, ah! vous vous en souvenez, monsieur Durval?

DURV. Sûrement, madame; et je regrette tous les jours que vous ne vous livriez pas au travail.

ARGENT. Il est difficile de travailler quand on souffre.

ARLEQ. Oh! cela doit être; car moi, qui me porte bien, j'ai voulu faire une ode l'autre jour; je n'ai jamais pu seulement trouver le premier couplet.

LA COMT. Malgré mes maux, je fais quelque chose dans ce moment-ci, et même un ouvrage de longue haleine.

DURV. Peut-on vous demander ce que c'est?

LA COMT. Un poëme épique.

ARGENT. Qu'est-ce que c'est que cela?

ARLEQ. Y a-t il un sujet à ce poëme-là?

LA COMT. Sans doute.

DURV. Ce serait une indiscrétion que de demander...?

LA COMT. Vous voulez que je vous le lise, je vois bien cela. Quoique je sois mourante et que je souffre beaucoup de l'abdomen, je vais vous en montrer un morceau, à condition que vous me direz franchement ce que vous en pensez : car si vous me flattez, je vous promets de ne pas achever.

ARGENT., *à part.* Je sens que je la flatterai.

DURV. Ah! madame, que vous êtes bonne!

ARLEQ. Madame..., nous écoutons.

LA COMT. Voici ce que c'est : le sujet de mon poëme est l'anatomie.

ARGENT. Comment, madame?

LA COMT. Oui, madame, l'anatomie, c'est le sujet de mon poëme; j'en ai déjà quarante-deux chants de faits. Voici le commencement.

ARLEQ. Je vous demande pardon, madame la comtesse, je ne sais pas trop bien ma Fable, moi : l'anatomie, c'est quelque guerre, quelque chose comme cela.

DURV. Eh! non pas, mon ami, c'est la connaissance du corps humain.

ARLEQ. Ah! c'est vrai; et c'est là le sujet qu'a choisi madame la comtesse? C'est bon, j'écoute.

LA COMT. Non...

ARLEQ. Comment, non? Vous ne voulez pas nous le lire?

LA COMT. Eh! je commence, écoutez donc : « Non... »

ARLEQ. Non est donc le commencement?

DURV. Sans doute; taisez-vous donc.

LA COMTESSE.

Non, je n'invoque point les filles du Permesse;
Ce n'est point à Phébus qu'aujourd'hui je m'adresse :
Assez d'autres sans moi, dans leurs frivoles chants,
Prodiguent à ce dieu leurs vœux et leur encens;
Moi j'invoque la Mort. O déesse homicide,
Toi qui moissonnes tout dans ta course rapide,
O Mort, viens m'animer! di...

DURV. Ah! que c'est beau!

ARLEQ. Ah! que c'est beau!

ARGENT. C'est trop beau.

LA COMTESSE.

O Mort, viens m'animer! dirige mes travaux
Conduis mes pas tremblants au milieu des tombeaux!
Viens d'un squelette humain me montrer la structure;
Laisse-moi dans son flanc retrouver la nature;
Laisse-moi distinguer jusqu'à ses moindres traits,
Et, le scalpel en main, t'arracher tes secrets!
O Mort, à ton flambeau j'allume mon génie,
Et je veux te forcer d'ajouter à la vie!

Voilà l'invocation : qu'en dites-vous?

DURV. Madame, c'est fort beau, c'est sublime.

ARLEQ. Oh! superbe!

DURV. Vous me permettrez pourtant une petite observation : vous finissez là par ce beau vers :

O Mort, à ton flambeau j'allume mon génie.

La mort a-t-elle un flambeau?

LA COMT. Sans doute, monsieur, le flambeau de la mort; mais c'est connu.

ARLEQ. Oui; mais cependant... je suis de l'avis de M. Durval, moi.

LA COMT. Je vous assure, messieurs, que je ne m'attendais pas à cette objection; elle n'est pas fondée, c'est un de mes plus beaux vers. Qu'en dites-vous, madame?

ARGENT. Ma foi, madame, les autres me paraissent de la même force.

La comt. Vous êtes bien honnête; mais cependant celui-là est bien plus fortement créé, et je suis étonnée qu'il ne soit pas du goût de M. Durval.

Durv. Ma foi, madame la comtesse, je vous conseille de l'ôter. Otez-le, croyez-moi, vous en ferez aisément un autre; mais donnez-moi cette marque d'amitié, je vous en supplie; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, j'ai un épisode tout fait, dans mon portefeuille, que je vous donnerai : vous le mettrez dans votre poëme.

La comt. Il est bien question de votre épisode!

Durv. Madame, c'est l'histoire de Pyrame et Thisbé; et je vous réponds qu'avec quatre vers, deux au commencement, deux à la fin, vous l'encadrerez à merveille.

La comt. Bah! vous ne savez ce que vous dites, et je ne vous achèverai pas mon poëme; en vérité, j'avais meilleure opinion de votre goût. Je n'en puis plus, je me suis épuisée pour vous dire ce peu de vers; j'ai besoin de regagner mon lit. Adieu, monsieur Arlequin; adieu, madame; je me meurs : voilà mes vapeurs qui me prennent.

Arleq. Permettez que je vous donne la main.

La comt. Non, non, laissez-moi, au nom de Dieu, laissez-moi m'en aller : je me meurs. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

Argent. Elle est en colère contre vous, monsieur Durval : pourquo aussi vous aviser de la critiquer?

Durv. Vous voyez, madame, l'orgueil des gens de lettres; leur esprit chatouilleux ne peut pas supporter tout ce qui n'est pas louange : aussi je n'en veux plus voir, je ne veux plus m'occuper que de musique. Ah! parlez-moi des musiciens; voilà des gens polis, dociles, et qui connaissent le prix du connaisseur qui les encourage! Dernièrement je donnais des avis à un compositeur; il fallait voir avec quelle attention il m'écoutait! et cependant il est convenu depuis qu'il ne me comprenait pas. Vous le connaissez peut-être : c'est Concertini.

Arleq. Sûrement je le connais.

Durv. Voilà ce qui s'appelle un homme, un grand homme! Ah! vous n'avez pas vu son nouvel opéra? c'est là de la musique, une harmonie douce, tendre, et toujours chantante; une mélodie passionnée, une... Monsieur, nous ne sommes pas encore dignes de cet homme-là.

Arleq. Oh! sûrement; il faut qu'il soit bien poli pour avoir la bonté de venir ici.

Argent. C'est donc un très-grand compositeur?

Durv. Ah! madame, c'est qu'il n'y a pas un seul morceau qui n'attache, qui n'entraine : c'est toujours un chant doux, gracieux; vous vous sentez enlever de terre sans vous en apercevoir, et votre âme reste suspendue dans la région du plaisir tout le temps que vous écoutez. Le grand malheur, c'est que Paris a les oreilles bien longues pour entendre cette musique-là.

Arleq. Oh! c'est superbe! et avec cela une musique toujours gentille, n'est-il pas vrai?

Durv. C'est au-dessus de tout ce que nous connaissons, et ce n'est pas beaucoup dire. Vous l'avez donc entendu?

Arleq. Non ; et vous?

Durv. Je ne l'ai pas encore entendu, mais je tiens tout ce que je vous ai dit d'un des amis de Concertini, chez qui j'ai diné hier.

Arleq. Oh bien ! réjouissez-vous, car Concertini doit venir ce soir passer une heure avec moi, pour me montrer plusieurs morceaux de son opéra.

Durv. Ce soir... Ah ! quel bonheur !... Permettez que je vous embrasse. (*Il embrasse Arlequin.*) (*A Argentine.*) Pardonnez-moi, madame, si je ne sais pas contraindre mes transports ; mais j'ai l'âme sensible, vive, ardente, et je n'entends pas le mot de musique sans répandre des larmes de plaisir. Quelle journée pour moi ! j'entendrai Concertini ce soir, et je sors d'une maison où la célèbre Carminette a chanté !

Arleq. Ah ! ah ! cette cantatrice italienne? eh bien ! qu'en dites-vous?

Durv. Ah ! monsieur, quelle voix ! Cette femme tenait mon âme sur ses lèvres ; rien ne vivait dans moi que mes oreilles. Nos chanteuses de France paraissent ensuite bien misérables.

Argent., *à Arlequin.* Par exemple, mon ami, tu aurais bien dû me faire souper avec une compatriote.

Arleq. Oh ! je ne la connais pas ; d'ailleurs elle n'est pas de notre pays.

Argent. Et d'où est-elle donc?

Arleq. C'est une Italienne de Paris.

Argent., *riant.* Comment donc?

Durv. Madame, voici l'histoire : Carminette est Française, mais ses parents, qui étaient du petit nombre des vrais amateurs que la musique avait ici il y a quinze ans, lui ont fait prendre l'accent italien dès son enfance. Elle chante comme une véritable Italienne, avec tous les petits agréments, les ports de voix, et cette mollesse d'expression qui enchante l'âme ; elle prononce le *c* en *tch*, les *u* en *ou*, de sorte que lorsqu'elle chante des paroles françaises, notre langue y gagne infiniment ; elle acquiert dans sa bouche une douceur et une harmonie dont nous ne l'aurions jamais crue susceptible. Vous ne m'entendez peut-être pas?

Arleq. Oh ! que si ; c'est une voix que l'on a arrangée exprès. M. le comte de Valcourt faisait de même ; il aimait beaucoup les chevaux anglais, mais quand il n'en pouvait pas avoir, il faisait couper la queue à des chevaux limousins, puis il la leur faisait tenir en l'air, je ne sais comment ; et puis il les croyait des chevaux anglais.

La Brie, *annonçant.* M. Concertini.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, CONCERTINI.

Durv. Ah ! le voilà.

(*Tout le monde se lève.*)

Concert. Monsiou Arliquino, votre servitour ; il a fallou m'échapper de trente maisons pour venir vous voir ; aussi, je n'ai qu'oun petit moment à vous donner. Le douc de Montalto m'attend, et je seuis sour qu'il crie après moi. Bonjour, monsiou Dourval.

Arleq. Monsieur, je suis très-reconnaissant de toutes vos bontés ; et

voilà ma femme qui sera ravie de vous applaudir, et de faire connaissance avec vous.

CONCERT. J'espère que l'amitié de monsiou Arliquino sera oun titre pour moi auprès de madame; je compte plous sour ce titre que sour mon faible talent. (*Il rit.*)

DURV. Oh! monsieur Concertini, madame arrive d'Italie; elle est de la secte du goût, elle est digne de vous écouter. Tenez, nous ne sommes ici que trois; mais jamais peut-être à Paris vous ne trouverez un auditoire qui sente aussi bien tout ce que vous valez.

CONCERT. Ah! j'aurais tort de me plaindre de Paris; on m'a fort bien traité, et pout-être en Italie on n'aurait pas été si pouli.

DURV. Moi, je trouve que bien peu de gens vous ont rendu justice, monsieur Concertini. Combien vous devez souffrir quand vous trouvez sur votre chemin quelques-uns de ces barbares qui osent nier le pouvoir de votre musique, et qui écoutent froidement et sans être émus les sons divins que vous créez!

CONCERT., *riant.* Ah, ah! que voulez-vous? nous voyons tous avec les yous que nous avons; ceux qui n'en ont point d'yous ne comprennent pas que les autres voient. Je ne réponds jamais à ces gens-là .. Mais je souis beaucoup pressé, le douc de Montalto m'attend; avec la permission de madame, je vais vous faire entendre oun morceau de mon opéra.

DURV. Ah! écoutons, écoutons; madame, monsieur, écoutons.

CONCERT. Voici ce que c'est.

(*Il se met au clavecin, et prélude avec beaucoup de mines et de grimaces. Durval s'écrie.*)

DURV. Ah! que c'est beau!

CONCERT. Ce n'est qu'oun accord.

DURV. J'ai cru que c'était la ritournelle.

ARGENT., *à part.* Mais ils sont fous!

CONCERT. Il faut vous expliquer la scène. Moun opéra est l'opéra de Broutous; c'est oun joune homme qui m'a fait les paroles; on dit qu'elles ne sont pas bonnes, mais cela m'est fort égal. Il y a des mousiciens qui ne pouvent travailler que sour de bonnes paroles; mais moi je regarde les paroles comme oun peintre regarde sa toile; la mousique doit couvrir tout cela. Voici pourtant ce que c'est : Broutous vient d'assassiner César; il entre sour la scène avec son poignard tout sanglant; sa mère Servilie, qui a été la maîtresse de César, le trouve, et lui demande qui il vient de touer; Broutous lui dit : Oun tyran. — Quel tyran? — César, lui dit Broutous. Alors Servilie lui chante ceci :

> Barbare, qu'as-tu fait? César était ton père,
> Et ton bras lui perce le sein!
> Viens combler tes forfaits, assassine ta mère,
> Un tel effort est digne d'un Romain.

(*Concertini chante ces paroles d'un air très-tendre; il s'accompagne lui-même avec beaucoup de véhémence; et toutes les fois qu'il s'arrête, Durval s'écrie : Ah! que c'est beau! Arlequin répète tout de suite : Ah! que c'est beau! et Argentine lève les épaules. Cette scène, qui n'est qu'indiquée, dépend principalement des acteurs.*)

DURV., *s'essuyant les yeux.* Ah! monsieur Concertini, quel morceau, quel morceau, grands dieux! Vous m'avez fait fondre en larmes.

CONCERT, *riant.* Ah, ah! ne plourez pas, c'est fini; et comme j'ai prévou que cet endroit ferait plourer, j'ai mis là tout de suite oun ballet pour rétablir la gaieté.

ARGENT. Comment, monsieur, un ballet?

CONCERT. Oui, madame; vous savez qu'à l'opéra on personnifie tout; j'ai ousé de la permission pour faire danser oune petite gavotte à la république romaine et à la liberté, en réjouissance de la mort de César.

ARGENT. Et Servilie, que devient elle?

CONCERT. Elle se met dans oun coin pour plourer, tandis que la république et la liberté dansent; et ma mousique exprime plours par ici, gavotte par là: c'est le plous jouli de l'opéra.

DURV. C'est un trait de génie. Ah! monsieur Concertini, je suis encore ivre de ce morceau. Mais, dites-moi, l'avez-vous fait tout de suite comme il est là?

CONCERT. Oh! non, j'y ai beaucoup changé.

DURV. Eh bien! pourquoi ne pas graver à la suite de votre opéra toutes ces variantes? Ces débris de notes sont des chefs-d'œuvre que vous nous dérobez, monsieur Concertini: quand on taille des diamants, l'on recueille jusqu'aux plus petits morceaux.

CONCERT., *toujours riant.* Ah, ah! nous verrons. (*A Arlequin.*) Il a bien de l'esprit, ce monsiou Dourval.

ARLEQ. Oh! votre ariette est magnifique. Il me semble cependant, permettez-moi de vous le dire, monsieur Concertini, il me semble que lorsque vous parlez de forfaits, d'assassinats, il faudrait un peu plus de bruit, là, un peu plus de... Cela fait du bruit d'assassiner, surtout quand ce sont des grands seigneurs qui s'assassinent Qu'en dites-vous?

CONCERT., *toujours ricanant.* Ah! monsiou Arliquino, cette objection n'est guère d'oun connaisseur comme vous. Si je voulais dou brouit, je sais bien où en prendre : mais vous sentez que si ma mousique devient plous forte, elle cesse d'être chantante; et il faut d'abord chanter, pouis l'on exprime si l'on peut.

DURV. Eh! sans doute; et voilà ce qu'ils ne veulent pas comprendre; mais vous nous y amènerez, monsieur Concertini. Soyez tranquille, vous nous rendrez musiciens malgré nous, malgré nos oreilles; vous ferez à Paris ce qu'Orphée fit chez les Thraces, quoique je sois convaincu que les Thraces étaient moins barbares que nous.

CONCERT., *toujours riant.* Allons, allons, ne dites pas de mal de votre nation: ah! qu'il y a encore bien du goût! Si les Français voulaient s'entendre pour admirer tout ce que nous faisons, vous verriez que ce pays-ci vaudrait bien le nôtre; mais... ils s'attachent aux paroles, ils veulent que les poëmes soient joulis, qu'ils signifient quelque chose: tout cela gêne oun mousicien. Voulez-vous que je vous dise le grand défaut des Français pour la mousique? c'est qu'ils ont trop d'esprit, et ça tue l'oreille. Mais on m'attend, je vous demande pardon, et je m'enfouis. Adiou, madame; adiou, messiours.

DURV., *courant après lui.* Monsieur Concertini, un mot, s'il vous plait. Demain matin serez-vous chez vous?

CONCERT. Oui, monsiou.

DURV. Eh bien! j'irai vous voir, et je vous porterai un petit épisode de Pyrame et Thisbé, que vous ne trouverez pas mal, et que vous pouvez faire entrer dans votre opéra; je vous montrerai cela.

CONCERT. Monsiou, je vous serai fort obligé; nous lo lirons ensemble,

et nous verrons. Bien obligé, monsiou Dourval. Adiou, monsiou Arliquino.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

DURV. Quel homme! quel génie!... Mais, madame, vous devez avoir eu bien plus de plaisir que moi, vous qui avez le bonheur d'être Italienne. Ah! pourquoi ne suis-je pas né dans cette patrie du goût, des talents, de l'harmonie; de l'harmonie, cet art divin, ce don du ciel que les dieux nous ont accordé pour charmer nos peines, pour augmenter nos plaisirs? C'est aux Italiens que la Divinité a confié ce présent céleste; ce sont eux qui viennent nous donner de nouvelles sensations, nous faire connaître de nouveaux plaisirs, adoucir nos mœurs, polir nos âmes et nos oreilles; et nous, Français, nous, descendants des Goths et des Sicambres, nous avons encore les oreilles sicambres.

ARGENT. Monsieur Durval est sûrement musicien?

DURV. Moi, madame? point du tout. Cela m'empêche-t-il de sentir, d'avoir une âme, et de me connaître au plaisir que j'éprouve? Je serais bien fâché d'être musicien; je perdrais peut-être en sensations ce que je gagnerais en science : la musique est faite pour ceux qui ne la savent pas.

ARLEQ. Oh! c'est si vrai, que moi je n'ai jamais voulu l'apprendre, parce que dès lors je n'y aurais plus rien compris.

DURV. Madame, c'est avec douleur que j'en conviens, mais notre nation n'est pas faite pour la musique; enfin, nous sommes au moment où, avec quelques efforts de plus, nous sortions de notre barbarie, et ces efforts nous avons négligé de les faire. Nous qui possédons tant d'hommes distingués par leurs lumières, par leurs talents, croiriez-vous que la musique a eu de la peine à trouver des défenseurs dans cette classe de gens éclairés? ils n'ont pas daigné combattre pour elle!

ARGENT. Mais je le crois bien, monsieur. Comment! vous voudriez que ceux qui nous apprennent à penser, ceux qui tiennent dans leurs mains nos cœurs et nos esprits, descendissent de ce sublime emploi à celui de soldat d'un compositeur? Vous voudriez qu'au lieu de se tenir étroitement unis pour étendre la raison, la vérité, ils abandonnassent cette belle cause pour les intérêts d'un opéra! Vous n'y pensez pas, monsieur; ils ne prendront sûrement pas la peine de se haïr pour des prétentions aussi ridicules : en vérité, si cela arrivait, il me semblerait voir des abeilles quitter leur miel, et se tuer entre elles pour faire régner un bourdon.

ARLEQ. Savez-vous bien que ma petite femme a lu, au moins? Oh! *sango di mi!* elle sait tout; moi je ne sais rien : mais elle m'aime, et je crois savoir tout.

DURV. Mais vous m'étonnez, monsieur Arlequin; vous ne défendez pas la musique, vous qui l'aimez, qui la soutenez.

ARLEQ. Oh, moi! je l'aime à cause de vous autres; sans cela vous auriez dit que je suis une bête. Il faut avoir de l'esprit comme elle pour avoir un avis à soi. Je n'ose rien dire, parce vous traitez d'imbéciles tous ceux qui ne pensent pas comme vous.

DURV. Je voudrais avoir le temps de discuter une cause aussi intéressante, je prouverais sûrement à madame combien la musique élève son

pays au-dessus de tous les autres. Mais il faut que je coure chez le duc de Montalte; Concertini chante peut-être, et mon cœur vole après lui.

(*Il salue, et s'en va.*)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENT. Mon ami, cet homme de mérite est un peu fou.

ARLEQ. Oh! que non; il s'est rendu comme cela exprès; je t'assure qu'il a bien de la peine à avoir tout le plaisir qu'il nous dit.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

LA BRIE. Monsieur, voilà cet officier qui est déjà venu; il demande à vous parler en particulier.

ARLEQ. Dis-lui d'entrer, je suis tout seul avec ma femme.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CHEVALIER.

LE CHEV. Est-ce à monsieur Arlequin que j'ai l'honneur de parler?

ARLEQ. Oui, monsieur; donnez-vous la peine de vous asseoir.

LE CHEV. Monsieur, je désirerais beaucoup pouvoir vous entretenir dans votre cabinet.

ARLEQ. Monsieur, c'est tout comme si vous y étiez; madame est ma femme, et, grâce à Dieu, nous sommes toujours ensemble comme si nous étions tout seuls: ainsi imaginez-vous que vous êtes tête à tête avec moi.

LE CHEV. C'est à votre honnêteté que je vais confier le secret de ma vie. Vous êtes l'héritier du comte de Valcourt?

ARLEQ. Oui, monsieur; et malgré cela je le pleurerai longtemps.

LE CHEV. Monsieur, je suis le malheureux fils du comte de Valcourt.

ARLEQ. Vous êtes son fils! Mais il n'était pas marié.

LE CHEV. Pardonnez-moi, monsieur : le comte de Valcourt devint amoureux de ma mère dans une garnison où il était, et voulut l'épouser. Ma mère n'avait ni fortune ni naissance; la famille du comte s'opposa à son amour, et le comte, à l'insu de tous ses parents, épousa ma malheureuse mère. Voilà le contrat de mariage.

ARLEQ. Oh! je vous crois, car je vous plains déjà.

ARGENT. Mais comment se fait-il, monsieur, que le comte de Valcourt ait donné tout son bien à mon mari, de préférence à sa femme et à son fils?

LE CHEV. Ma malheureuse mère se brouilla avec son époux peu de temps après ma naissance, pour des raisons que je rougirais de rapporter, et que mon respect pour ma mère me force de vous taire. Le comte, indigné, abandonna celle qui l'outrageait, et confondit avec sa coupable femme le malheureux enfant que vous voyez. Ma mère m'éleva, et me soutint avec le peu de fortune qui lui resta; elle me plaça dans le service, où j'ai gagné l'amitié de mes chefs, sans pouvoir regagner celle de mon père; il est

mort toujours irrité. Ma mère l'a suivi peu de temps après; et ayant appris que vous étiez l'héritier de tous les biens du comte de Valcourt, je viens vous demander, monsieur, si, en mourant, mon père n'a pas pensé que j'existais.

ARLEQ. Non, monsieur, non, mon cher ami. (*Il pleure.*) Il n'a pas dit un mot de vous; mais, grâce à Dieu, c'est moi qui ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, car je m'en vais vous le rendre, mon cher ami. N'est-ce pas, ma femme, tout lui appartient?

ARGENT. Sans doute, mon ami; il faudra tout rendre.

LE CHEV. Comment! mais la loi est pour vous; le mariage de mon père n'a jamais été déclaré; et je n'ai rien à prétendre. La loi...

ARLEQ. Je n'ai que faire de la loi quand mon cœur et ma femme parlent; vous voyez bien qu'ils me crient tous les deux à la fois que votre bien n'est pas à moi; ainsi, mon cher ami, je vais tout vous rendre : seulement ne me demandez pas ce que j'ai dépensé pour faire venir ma femme, et tout ce que j'ai mangé ici; je ne pourrais pas vous le rendre, parce que nous sommes fort pauvres.

ARGENT. Monsieur, vous êtes trop juste pour ne pas accorder tout ce que mon mari vous demande. Rentrez dans tous vos droits, et nous, mon ami, nous allons retourner à Bergame.

LE CHEV. Où suis-je donc? Je ne sais si je veille : quoi! vous avez la générosité...

ARLEQ. Mais vous n'avez donc pas vécu avec des honnêtes gens, puisque cela vous étonne? Écoutez, j'ai une prière à vous faire, mon cher maître; car votre père l'était, et je l'aimais bien : faites-moi le plaisir de conserver tous les domestiques que j'avais conservés, et puis payez au tailleur cet habit-ci, que je n'ai pas payé, car je veux toujours porter le deuil de mon bon maître.

LE CHEV. Vous m'attendrissez, mon ami, mon bienfaiteur; j'accepte tous vos bienfaits, mais soyons une même famille : quand vous me connaîtrez, vous m'aimerez peut-être. Je vous estime, je vous respecte, je vous honore comme vous le méritez. Restez avec moi, soyez ma sœur, adame, et vous mon frère : je serai le plus heureux des trois.

FIN D'ARLEQUIN MAÎTRE DE MAISON.

LES
JUMEAUX DE BERGAME,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le mardi 6 août 1782

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
ARLEQUIN CADET.
ROSETTE.
NÉRINE.

La scène est à Paris, dans une place publique, où est la maison de Rosette. A la porte de cette maison doit être un banc de pierre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, NÉRINE.

NÉR. Je te suivrai partout.
ARLEQ. Comme il vous plaira; la rue est libre.
NÉR. Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.
ARLEQ. Vous ne saurez rien; car je vais rester ici à ne rien faire.
NÉR. Mais dis-moi, je t'en supplie...
ARLEQ. Quoi?
NÉR. Tu es bien sûr que je t'aime?
ARLEQ. Oui.
NÉR. Et toi, m'aimes-tu?
ARLEQ. Non.
NÉR. Et tu penses, perfide...?
ARLEQ. Un moment, mademoiselle Nérine : êtes-vous capable de m'écouter une minute de sang-froid?
NÉR. Oui, oui, parle : parle, je t'écoute; je suis curieuse de savoir comment tu pourras t'excuser de cette indifférence, de cette froideur qui fait le malheur de ma vie; comment tu pourras me persuader... Mais parle donc, je t'écoute tranquillement.
ARLEQ. Je le vois bien; mais votre tranquillité me fait peur.
NÉR. Allons, explique-toi, justifie-toi; parle-moi donc.
ARLEQ. Soyez juste, mademoiselle Nérine : vous savez bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour; d'après cela...
NÉR., *très-vivement.* Tu ne m'en as jamais parlé, scélérat! tu ne m'en as jamais parlé! Te souvient-il des premiers temps que tu étais dans la

maison? Comme tu volais au-devant de ce qui pouvait me plaire! comme tu t'empressais de faire tout l'ouvrage que je devais partager! Tu ne m'abordais jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux, monstre; et tu n'appelles pas cela de l'amour! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire; dis-moi qu'une autre, plus heureuse, m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien : non, traître; non, perfide; je me vengerai, sois-en sûr; je punirai ton mépris; et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat, je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr, comme je m'occupais de t'aimer.

ARLEQ. Si vous m'écoutez toujours comme cela, jamais vous ne m'entendrez.

NÉR. Mais parle donc, défends-toi; profite de ce moment de calme.

ARLEQ. Vous savez bien, mademoiselle Nérine, qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

NÉR. Après, après, après?

ARLEQ. En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne, je fus plus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute : vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurais dit : « Mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu. »

NÉR. Comment! que veux-tu dire? Et tu crois...?

ARLEQ. Continuons à causer paisiblement. Oui, mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimais avant de vous connaître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que diable! je ne vous ai jamais fait de mal, moi : pourquoi m'aimez-vous?

NÉR., *dans la dernière fureur.* Eh bien! puisque tu le désires, tu peux compter sur la haine la plus implacable. Dès aujourd'hui je te défends de me parler, de me regarder, de jamais te trouver dans les lieux où je serai. Perfide! je te prouverai que tu ne méritais pas une femme comme moi. Et ne t'imagine pas que tu pourras rire avec ta nouvelle maîtresse, et te moquer de mes chagrins : non, non, je saurai me venger. (*Elle lui fait faire le tour du théâtre.*) Je découvrirai ma rivale, je vous poursuivrai tous les deux, j'allumerai ta jalousie et la sienne, je vous brouillerai, je vous rendrai malheureux l'un par l'autre, je ferai de votre ménage un enfer, et ton tourment sera la seule occupation et le seul plaisir de ma vie. Adieu! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Cette femme-là a une manière de s'attendrir à laquelle je ne peux m'accoutumer; je tremble comme la feuille toutes les fois qu'elle me parle de tendresse. Ah! que Rosette est différente! quand je suis près d'elle, je ne tremble jamais de rien, que de ne pas lui plaire assez. Heureusement, je dois l'épouser demain! Eh bien! malgré notre mariage, je sens que j'aurai toujours cette frayeur-là. Mais la voici.

(*Rosette sort de sa maison, avec une boîte à portrait à la main.*)

SCÈNE III.

ROSETTE, ARLEQUIN.

ROS. Bonjour, mon ami; je t'attendais avec impatience. Jamais je ne me suis tant ennuyée qu'aujourd'hui; c'est sans doute parce que je dois t'épouser demain, et que la veille d'un beau jour est bien longue.

ARLEQ. Je suis comme toi, ma bonne amie. J'ai beau écouter l'horloge à toutes les minutes, il ne sonne que toutes les heures; et quand nous sommes ensemble, ce drôle-là sonne les heures à toutes les minutes.

ROS. J'espère que notre mariage ne réglera pas cette horloge.

ARLEQ. Que tiens-tu là? Voyons, montre vite; je suis pressé. Pour qui cela?

ROS. C'est pour toi; car c'est moi.

ARLEQ., *regardant le portrait.* Comment! Oui, c'est toi. Tu es là (*il montre le portrait*); tu es là (*il montre Rosette*); tu es ici (*il montre son cœur*); tu es partout. Je ne m'étonne plus si je te vois partout.

ROS. Mon ami, depuis longtemps je t'ai donné mon cœur; aujourd'hui voilà mon portrait, et demain je serai ta femme.

ARLEQ., *regardant le portrait.* Qu'il est joli! c'est un peintre qui a fait cela, ma bonne amie? J'en suis fâché; il est sûrement amoureux de toi, ce peintre-là; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh! c'est bien toi. (*Il le baise.*) Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser... Mais non, je dois t'épouser demain; je n'ai jamais volé personne, il ne faut pas commencer par moi. (*Il veut mettre le portrait dans sa poche.*)

ROS. Rends-moi ce portrait, mon ami; le peintre m'a demandé d'y retoucher encore; c'est l'affaire d'un moment. Si tu veux venir avec moi, tu l'emporteras de suite.

ARLEQ. *lui rend le portrait.* Non, il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une querelle ensemble : il m'a refusé la permission de me marier; je lui ai dit qu'il n'avait qu'à chercher un autre domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans me payer mes gages.

ROS. Sois tranquille, je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

ARLEQ. Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus de la colère de mon maître, c'est que je comptais lui donner à ma place mon frère jumeau qui est en Italie. Je lui ai écrit, dans cette intention, de venir tout de suite me joindre à Paris. Il arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

ROS. Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiète pas.

ARLEQ. Oh! je suis bien sûr que mon frère te plaira; il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très-difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurais fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

ROS. Oh! que non, mon ami : celui qu'on aime n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

ARLEQ. A propos, sûrement il m'attend : il faut que je m'en aille. Adieu, ma bonne amie. Tâche de faire dépêcher ce peintre. (*Il s'en va.*)

ROS. Oui, oui; adieu.

ARLEQ. *revient.* Ma bonne amie, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui la veille de demain.

ROS. Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQ. Oh! je m'en vais : adieu. (*Il revient.*) Ma bonne amie, vous ne savez pas? j'ai une peur terrible de mourir avant d'être à demain. Si je mourais, cela romprait-il notre mariage?

ROS. Si cela t'arrive, je te promets de mourir aussi. Es-tu content?

ARLEQ. Oh! c'est trop : pourvu que je te voie me regretter, cela me suffit.

ROS. Mais veux-tu bien partir!

ARLEQ. Me voilà parti. Adieu, ma chère Rosette. (*Il lui baise la main, et ôté son chapeau au portrait, en disant :*) Adieu, monsieur mon ami.

SCÈNE IV.

ROSETTE, *seule.*

Comme il m'aime! comme je suis heureuse! Allons vite faire achever ce portrait; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître, je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour, c'est de donner à celui qu'on aime.

(*Rosette sort; et l'on entend derrière la scène Arlequin cadet chanter : on le voit paraître avec une guitare sur le dos.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

(*Il chante.*)

Toujours joyeux, toujours content
Je sais braver la misère;
Pour la rendre plus légère,
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune;
J'ai mon fardeau, chacun le sien :
Ma gaieté, voilà ma fortune;
Ma liberté, voilà mon bien.

D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance :
Tantôt du mal, tantôt du bien;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frère soit fou; il m'écrit à Bergame de venir le joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déjà demandé à plus de cent personnes où demeure M. Arlequin, domestique; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh! je rirai aussi, moi, mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas

m'y accoutumer. Allons, du courage, peut-être ferai-je fortune ici; je montrerai l'italien; je sais jouer de la guitare : voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai ouï dire qu'en France on préfère toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays; je suis étranger, je ferai fortune. En attendant, je voudrais bien trouver mon frère. Il me vient une idée : je vais frapper à toutes les portes que je verrai, je finirai sûrement par trouver mon frère. Voyons, commençons par celle-ci. (*Il frappe à la porte de Rosette ; Rosette vient derrière lui.*)

SCÈNE VI.

ROSETTE, ARLEQUIN CADET.

ROS. Ne frappe pas si fort; tiens, voilà mon portrait; il est achevé. (*Elle lui donne la boîte.*) Je n'ai pas le temps de causer avec toi, la nuit vient; il faut que je rentre dans ma maison. Je t'attendrai demain à huit heures; notre mariage sera pour neuf. Adieu, mon ami : d'ici là, pense toujours à Rosette. (*Elle rentre et laisse Arlequin cadet stupéfait, avec la boîte à la main.*)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

On m'avait bien dit que les demoiselles de Paris étaient fort prévenantes; mais, par ma foi, je n'aurais jamais cru que ce fût à ce point-là. (*Il regarde le portrait.*) Elle est jolie, mademoiselle Rosette! Mais cette boîte me semble bien lourde... (*Il l'ouvre.*) Des louis d'or! Elle est charmante, mademoiselle Rosette! La fortune ne m'a pas fait attendre longtemps dans ce pays-ci. A peine débarqué, je trouve une jolie fille et de l'argent. (*Il compte les louis d'or.*) Un, deux, trois, cinq... Plus j'y pense, plus je la trouve aimable; dix, neuf, sept... Oh! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (*Ici Nérine arrive, et vient doucement derrière Arlequin cadet, en l'écoutant parler; celui-ci, après avoir remis l'argent dans la boîte, s'adresse au portrait.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE.

ALEQ. CADET. Oui, charmante Rosette, de toute mon âme je vous épouserai demain; je vous aimerai, qui plus est; vous avez des manières si séduisantes, que jamais... (*Nérine lui arrache la boîte avec fureur.*)

NÉR. Enfin je te connais, monstre!

ARLEQ. CADET. Bon!

NÉR. Je connais ma rivale. C'est donc Rosette que tu me préfères? c'est Rosette que tu épouses demain?

ARLEQ. CADET, *à part.* Tenez, l'on sait déjà mon mariage. (*Haut.*) Oui, mademoiselle; est-ce une raison pour me prendre mon bien?

NÉR. Ton bien, ton bien, scélérat!... Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Perfide! ton bien était le cœur de Nérine, qui t'adorait,



qui n'aimait que toi, dont la félicité dépendait de toi seul! Ingrat! tu le méprises, tu comptes pour rien mon amour, mes larmes, mon désespoir! Rien ne m'arrête plus; il est temps de venger mes injures. (*Elle le prend à la gorge, et le secoue rudement.*) Il est temps d'étouffer le sentiment qui m'a retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie, tu gémiras de m'avoir perdue; je veux te voir à mes genoux me demander pardon, pleurer, mourir de douleur, et je n'en serai que plus inflexible. (*Elle le jette contre une coulisse, et s'en va.*)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

Eh bien! elle emporte la boîte... Oh! eh! mademoiselle, oh! eh! rendez au moins les louis d'or. Elle ne m'écoute pas : courons après, tâchons de rattraper mon argent. C'est un singulier pays que celui-ci! On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.

(*Il sort. Arlequin arrive du côté opposé.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

Grâce au ciel, me voilà libre, et je n'aurai plus à obéir qu'à ma chère Rosette. Ah! que c'est différent d'avoir un maître ou une maîtresse! cela ne devrait pas s'appeler de même... Frappons à sa porte. (*Il frappe.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ROSETTE, *à la fenêtre.*

ROS. Qui est là?

ARLEQ. C'est moi.

ROS. Que veux-tu?

ARLEQ. Belle demande! le portrait.

ROS. Quel portrait?

ARLEQ. Comment, quel portrait! Le tien. Y en a-t-il deux dans le monde?

ROS. Tu l'as dans ta poche.

ARLEQ. Je l'ai dans ma poche! et qui l'y aurait mis? (*Il se fouille.*)

ROS. C'est toi; je te l'ai donné il n'y a pas un quart d'heure.

ARLEQ. Tu me l'as donné?

ROS. Sans doute.

ARLEQ. A moi?

ROS. A toi-même; l'as-tu déjà oublié?

ARLEQ. Écoutez, ma bonne amie, c'est sûrement moi qui ai tort, car il est impossible que vous n'ayez pas raison; mais on ne s'entend jamais bien à cinq ou six toises l'un de l'autre : faites-moi le plaisir de descendre, je vous en prie.

ROS. Très-volontiers; ce ne sera pas pour longtemps, car voilà la nuit.

(*Elle descend.*)

Arleq., *à part.* Que veut-elle dire? Je sais fort bien que je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

Ros. Eh bien! me voilà : que veux-tu?

Arleq. Je veux mon portrait : vous me l'avez promis; il faut tenir sa parole.

Ros. Mais elle est acquittée ma parole; et tu sais bien...

Arleq. Allons, allons, mademoiselle Rosette, finissons cette plaisanterie; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux tout de bon, ce n'est pas pour rire, mademoiselle.

Ros. Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

Arleq. Non, sans doute, vous ne me l'avez pas donné; vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas revue depuis ce moment.

Ros. Arlequin?

Arleq. Après.

Ros. Avez-vous envie de me fâcher?

Arleq. Comment pourrais-tu le croire? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie.

Ros. Eh bien! mon ami, finissons : songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y aurait de querelle dans notre ménage : voudrais-tu manquer à ta promesse dès la veille? Je ne l'ai pas mérité; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire; tu désirais mon portrait, je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le; n'en parlons plus, et je te souhaite le bonsoir.

(*Elle veut s'en aller, Arlequin la retient.*)

Arleq. Ma bonne amie...

Ros. Eh bien?

Arleq. Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle : si cela est, vous devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc, par amitié, par complaisance, dans quel endroit, quand et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait?

Ros. Ici, il n'y a pas un quart d'heure : je revenais de chez le peintre; je t'ai trouvé frappant à ma porte; je t'ai...

Arleq. Moi, je frappais à votre porte?

Ros. Sans doute. Je t'ai donné la boîte où était le portrait; et comme tu m'avais dit que ton maître te refusait ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédais.

Arleq. Comment, vous avez mis de l'argent dans la boîte?

Ros. Oui, mon ami : en serais-tu fâché?

Arleq. Ni fâché ni bien aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite?

Ros. Ensuite? voilà tout.

Arleq. Et tout cela est vrai?

Ros., *émue.* Comment! si cela est vrai?

Arleq. Et où l'ai-je mise cette boîte?

Ros. Je l'ai laissée dans vos mains. Auriez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire?

Arleq., *cherchant dans sa poche.* Oh! non, ma bonne amie, oh! mon Dieu non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus que je ne me crois moi-même. C'est singulier, voilà tout.

ROS., *plus émue*. Quoi ! vous ne vous souvenez pas...

ARLEQ., *cherchant toujours dans ses poches*. Si fait, si fait, ma bonne amie ; je m'en ressouviens à présent, je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complaisance, et (*il soupire*) du portrait que vous m'avez donné : je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

ROS. En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée : mais cela ne peut me déplaire, et je souhaite de ne te voir jamais plus sage. Adieu, mon ami ; il fait nuit tout à fait, je me retire. A demain ; tu ne l'oublieras pas, j'espère?

ARLEQ. Non, sans doute ; et je vous réponds de ne pas me faire attendre.

(*Elle rentre chez elle. Il fait nuit tout à fait.*)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul*.

Il est clair que le diable se mêle de mes affaires, et que c'est lui qui m'a escamoté mon portrait. Or, comme il pourrait fort bien m'escamoter ma Rosette, je m'en vais me coucher à sa porte, et attendre le bienheureux jour de demain. Je ne bouge pas d'ici (*il s'assied à la porte de Rosette*) ; je ne ferme pas l'œil de toute la nuit : je m'en vais garder ma maîtresse comme j'aurais dû garder son portrait, et nous verrons qui sera le plus fin, du diable ou de l'amour.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET.

ARLEQ. CADET, *se croyant seul*. Je n'ai jamais pu rejoindre cette voleuse ; elle ne sait pas sûrement le cruel embarras où elle me met. Que deviendrai-je ? Il fait nuit, et je n'ai pas le sou. Si mademoiselle Rosette n'a pitié de moi, il faudra coucher dans la rue.

ARLEQ., *à part*. J'entends parler de Rosette.

ARLEQ. CADET. J'ai envie d'essayer une petite sérénade, cela engagera peut-être mademoiselle Rosette à m'ouvrir sa porte. En conscience, elle peut bien me donner à souper la veille de notre mariage. Voyons.

(*Il prépare sa guitare*)

ARLEQ., *se levant*. Que dit-il donc de mariage?

ARLEQ. CADET. Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille ; sa colère m'aurait gagné le cœur, si elle ne m'avait pas pris mes louis d'or. Oh ! Rosette vaut mieux, elle donne au lieu de prendre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet : quand on veut plaire et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit. (*Il accorde sa guitare.*)

ARLEQ. *aiguise sa batte sur la terre*. J'accorde aussi ma guitare, moi.

ARLEQ. CADET *s'assied sur le banc de pierre, et chante* :

Daigne écouter l'amant fidèle et tendre
Qui vient encor te parler de ses feux :
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,
En te chantant il est moins malheureux.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET; ROSETTE, *à la fenêtre.*

Ros. Est-ce toi, mon ami?
ARLEQ. CADET. Oui, c'est moi.
ARLEQ., *à part.* Comment, elle lui parle!
Ros. Je t'écoute avec plaisir...
ARLEQ. CADET. Oh! je ne te rendrai jamais celui que m'a fait ton portrait.
ARLEQ., *à part.* Son portrait!

ARLEQ. CADET *chante.*

A chaque instant je veux revoir ce gage
Qui me promet d'éternelles amours;
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,
Mes yeux, jaloux, la désirent toujours.

ARLEQ., *à part.* J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.
ARLEQ. CADET, *à Rosette.* Que dis-tu?
Ros. Je ne dis rien, mon cher ami; j'écoute.
ARLEQ., *à part.* Ah! la perfide! J'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.
ARLEQ. CADET, *à Rosette.* Tu demandes encore un couplet?

(*Il chante.*)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répète
Le doux serment dont mon cœur est lié?
Regarde-toi, ma charmante Rosette,
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQ., *à part.* Ce drôle-là me fera mourir de chagrin; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (*Il donne des coups de batte à son frère.*) Voici ma musique, à moi.
Ros., *à la fenêtre.* O ciel! courons à son secours.

SCÈNE XV.

ARLEQUIN, ROSETTE.

ARLEQ. Je voudrais bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre?
Ros., *à tâtons.* Mon cher ami, où es-tu? N'es-tu pas blessé? Parle vite.
ARLEQ. Oui, oui, je suis blessé, cruellement blessé. La voilà donc cette Rosette dont j'étais si sûr! la veille de son mariage, elle trahit son mari... Allez, je vous connais à présent, je ne vous aime plus. Oh! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là, mais je vous le dirai cent fois pour mourir plus vite: je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.
Ros. Je te supplie de me répondre. Que peux-tu donc me reprocher?
ARLEQ. Ah! ce n'est qu'à ceux que l'on estime encore que l'on fait des reproches, et je n'ai rien à vous reprocher.

(*Il s'éloigne; dans le moment Nérine paraît.*)

SCÈNE XVI.

ARLEQUIN, ROSETTE, NÉRINE.

NÉR., *à part.* J'entends la voix de mon traître : assurons-nous de sa perfidie.

ROS., *qui a seule entendu ses derniers mots.* Mais que parles-tu de perfidie? Arlequin, mon cher Arlequin, écoute-moi!

(*Ici Arlequin cadet, qui s'était enfui, arrive; entendant les derniers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.*)

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE.

ARLEQ. CADET, *à Nérine, qu'il prend pour Rosette.* Me voici; puis-je te parler?

ARLEQ., *qui prend la voix de son frère pour celle de Rosette.* Vous parlerez tant qu'il vous plaira, rien ne peut vous justifier.

ROS. Je suis au désespoir.

ARLEQ. CADET, *à Nérine, qu'il trouve toujours près de lui.* Pourquoi cela, ma chère Rosette?

NÉR., *à part.* J'ai peine à contenir ma fureur.

ARLEQ. CADET, *à Nérine.* Tu es trop bonne d'être en colère; ce qui m'est arrivé n'est rien : ils étaient cinq ou six contre moi, sans cela je les aurais frottés d'importance.

ROS., *qui l'entend.* Mais où es-tu donc?

ARLEQ. CADET. Je suis ici.

ARLEQ., *à part.* Qui est-ce donc que j'entends?

ARLEQ. CADET, *à Rosette.* C'est moi que tu entends.

ROS., *prend sa main.* Est-ce toi?

ARLEQ. CADET. C'est moi.

NÉR. *le saisit.* Oh! je te tiens : tu ne m'échapperas pas.

(*Arlequin cadet se trouve entre Rosette et Nérine.*)

ARLEQ., *s'en allant dans la maison de Rosette.* Tâchons de nous éclaircir.

SCÈNE XVIII.

NÉRINE, ARLEQUIN CADET, ROSETTE.

ROS. Eh quoi! tu me trahissais?

NÉR. Tu croyais donc me tromper, scélérat?

ARLEQ. CADET. Le diable m'emporte si je sais un mot de ce que vous me voulez! Au nom du ciel, mademoiselle Rosette, ne vous en allez pas; et vous, esprit, diable, lutin invisible, ne me serrez pas si fort, car j'étrangle.

NÉR. Point de grâce, perfide!

SCÈNE XIX.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE; ARLEQUIN, *qui apporte de la lumière.*

ARLEQ. Quoi! c'est mon frère de Bergame!

NÉR. Comment! ils sont deux! Tant mieux.

ARLEQ. CADET *court embrasser son frère.* Ah! mon cher frère, c'est toi! *(Ils s'embrassent.)*

ARLEQ. Mon cher ami, je suis fort aise de te revoir, quoique vous ne vous conduisiez pas en trop bon frère.

ROS. Quelle ressemblance! mais mon cœur n'en est pas la dupe.

(Elle prend la main de l'aîné.)

ARLEQ. Il l'a été cependant, car vous lui avez donné votre portrait.

ARLEQ. CADET. Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, mademoiselle, j'ignore si mon frère a des torts avec vous; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivais, mademoiselle Rosette est venue très-poliment me donner son portrait et de l'argent; l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu comme un éclair, en me reprochant que j'étais insensible à votre amour, tandis que j'aurais donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

ARLEQ. D'après ce qu'il vous dit, mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien.

(Il montre son frère.)

NÉR. Vous m'avez appris qu'il faut se connaître avant de s'aimer.

ARLEQ. CADET. Voyez mon étourderie! avec vous, j'ai commencé par la fin. D'ailleurs, vous connaissez mon frère; c'est tout comme si vous me connaissiez : vous voyez que je lui ressemble trait pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux, c'est que je suis le cadet; et si vous aviez la bonté de m'aimer, je me croirais l'aîné de la famille.

ARLEQ. Allons, mademoiselle Nérine, il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

ARLEQ. CADET. Eh bien?

NÉR. Eh bien! je vois qu'il faut d'abord lui rendre son portrait; et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

ARLEQ. Mes amis, nous voilà tous contents; aimons-nous bien; mais, si vous m'en croyez, n'habitons pas dans la même maison : il pourrait arriver des méprises de plus grande conséquence que celle d'aujourd'hui.

FIN DES JUMEAUX DE BERGAME.

MYRTIL ET CHLOÉ,

IDYLLE DE M. GESSNER.

A M. GESSNER.

MON MAÎTRE ET MON AMI,

Je désirais depuis longtemps de vous dédier un ouvrage. Pour être sûr qu'il eût un mérite, j'en ai pris le sujet dans les vôtres : j'ai fait un petit drame d'une de vos idylles. Je n'ai pu y mettre votre grâce ni votre douceur; mais que m'importent des défauts que votre indulgence ne verra point? Le public, qui n'est pas bon comme vous, les verra : pour le dédommager, je lui fais relire votre idylle, en la plaçant à la tête de mon petit drame. Elle y gagnera; tant mieux. N'ai-je pas assez gagné, moi, en vous donnant un témoignage de mon respect, en osant vous appeler mon ami? D'ailleurs, puis-je égaler mon maître?

Je suis, avec un attachement égal à mon admiration,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

MYRTIL ET CHLOÉ,

IDYLLE DE M. GESSNER.

De grand matin Myrtil, sortant de la cabane, trouva Chloé, sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brillait sur toutes les fleurs, et à la rosée se mêlaient les larmes de la petite Chloé.

MYRT. Chère Chloé, que veux-tu faire de ces guirlandes? Hélas! tu pleures.

CHL. Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Myrtil? Mais qui ne pleurerait comme nous? L'as-tu vue, notre mère? dans quelle tristesse elle est plongée! Comme, avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en détournant de nous ses yeux baignés de larmes!

MYRT. Je l'ai vue comme toi. Hélas! notre père, sans doute il est plus mal encore qu'il n'était hier.

CHL. Ah! mon frère, s'il doit mourir! Comme il nous aime, comme il nous embrasse lorsque nous faisons ce qu'il aime, ce qui plaît aux dieux!

MYRT. O ma sœur, comme tout est triste! En vain mon agneau vient me caresser; j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, et cherche à me becqueter les lèvres et le menton; rien, non, rien ne saurait me rappeler à la joie. O mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi!

CHL. Hélas! il t'en souvient; ce bon père, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux, et qu'il se mit à pleurer.

MYRT. Oui, Chloé, il m'en souvient. Comme il nous remit à terre, comme il devint pâle! « Je ne peux plus vous tenir, mes enfants; je me trouve mal... très-mal. » A ces mots, il se traîna dans son lit. Depuis ce jour, il est malade.

CHL. Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté. Écoute, mon frère, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, et pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statue de Pan. Notre mère ne dit-elle pas toujours que les dieux sont bons, que les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence? J'irai, j'offrirai ces guirlandes au dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau? Eh bien! je veux l'immoler encore au dieu.

MYRT. O ma chère sœur! je veux aller avec toi... Je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits; et mon ramier, je veux aussi l'immoler au dieu Pan.

Il courut, et fut bientôt de retour. Alors ils allèrent ensemble au pied de la statue. Elle était située non loin de là, sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là, s'étant mis à genoux, ils invoquèrent ainsi le dieu des champs :

CHL. O Pan, protecteur de nos hameaux, écoute favorablement nos prières! reçois nos faibles offrandes! C'est tout ce que des enfants peuvent



t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds; si je pouvais atteindre plus haut, j'en voudrais couronner ton front, j'en voudrais ceindre tes épaules. Sauve, ô Pan, sauve notre père! rends-le à ses pauvres enfants!

MYRT. Je t'apporte ces fruits; ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers : reçois-les favorablement. Je t'aurais sacrifié la plus belle chèvre du troupeau; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre père à nos vœux. Rends, ô dieu secourable, rends la santé au meilleur des pères!

CHL. Je vais t'immoler cet oiseau, ô dieu secourable! c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture; mais je veux, ô Pan, je veux te l'immoler.

MYRT. Et moi, je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse; mais je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre père. Exauce, ô Pan, exauce nos vœux!

Déjà leurs petites mains tremblantes saisissaient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre : « Les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence: aimables enfants, n'immolez point ce qui fait vos délices; votre père est rendu à la vie. »

Et Ménalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfants, il alla ce jour même, avec toute sa famille, offrir un sacrifice au dieu. Il vécut comblé de bénédictions, et vit les enfants de ses enfants.

N. B. C'est de cette charmante idylle qu'on a tiré le sujet de la pastorale suivante. Mais, comme il n'est jamais permis de copier, on y a fait plusieurs changements, dont le plus considérable est de n'avoir pas rendu Myrtil et Chloé frère et sœur.

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

PERSONNAGES.

MYRTIL, berger, âgé de treize ans.
CHLOÉ, bergère du même hameau, âgée de douze ans.
LYSIS, prêtre de l'Amour, âgé de quatorze ans.
Un plus jeune PRÊTRE, suivant de Lysis.

Le théâtre représente un bocage; le temple de l'Amour se voit dans le fond. L'aurore commence à paraître. Myrtil et Chloé entrent par les côtés opposés. Myrtil porte dans ses mains un nid de tourterelles; Chloé, une houlette garnie de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MYRTIL, CHLOÉ.

MYRT. Quoi! ma bonne amie, vous êtes déjà levée? Eh! où allez-vous si matin?

CHL. J'allais vous chercher, mon bon ami. Il y a bien longtemps que nous nous sommes quittés hier au soir.

MYRT. Ah! la belle houlette! je ne vous l'avais jamais vue. Qui vous l'a donnée, Chloé?

CHL. C'est un secret, Myrtil. Ah! les jolis oiseaux! Vous ne m'aviez pas enseigné leur nid. A qui les donnerez-vous, Myrtil?

MYRT. C'est un secret, Chloé.

CHL. Vous regardez bien cette houlette!

MYRT. Vous regardez bien ces tourterelles!

CHL. Allons, mon ami, je vais tout vous dire.

MYRT. Moi, je ne vous cacherai rien.

CHL. C'est pour vous.

MYRT. C'est pour vous.

CHL. Depuis plus d'un mois je travaille en cachette à découper, avec mon couteau, l'écorce de cette houlette. Le bois est bien dur, ma main est bien faible; et comme je travaillais pour vous, je n'ai jamais voulu que personne m'aidât. Voilà pourquoi, mon ami, l'ouvrage a été si long. Et puis, c'est que j'ai gravé tout au haut de la houlette la première lettre de votre nom : c'est la seule que je sache écrire. Hier au soir, tout a été fini; je n'ai pas dormi de plaisir. Dès que le chant de l'alouette m'a avertie qu'il faisait jour, je me suis levée; j'ai cueilli des fleurs pour en orner la houlette; j'allais la poser à la porte de votre cabane, et me cacher parmi les églantiers qui sont tout près. Mais j'ai beau me lever matin, Myrtil est plus matinal; j'ai beau vouloir lui cacher quelque chose, il sait toujours mes secrets aussitôt que moi.

Myrt. Et moi, depuis plus de quinze jours j'ai découvert ce nid de tourterelles dans le petit bois de la colline. Mais les tourterelles l'avaient placé tout au haut d'un jeune chêne dont la tige était trop faible pour me porter. Je ne pouvais pas y monter, je ne pouvais m'aider d'aucun arbre voisin, et je risquais, en pliant le jeune chêne, ou de le casser, ou d'effrayer les tourterelles, ou de faire tomber les petits.

Chl. Comment avez-vous donc fait, mon ami?

Myrt. J'ai attaché le bout de ma fronde à la tige du jeune chêne, aussi haut que mes deux mains ont pu atteindre; ensuite j'ai noué l'autre bout à la racine d'un arbre voisin, et chaque jour j'allais resserrer le nœud en raccourcissant le lien; chaque jour insensiblement le nid s'est approché de moi, sans que l'arbre ait cassé, sans que les tourterelles s'en soient aperçues. Pendant ce temps les petits ont grandi, et mon espérance avec eux. Enfin, ce matin, le nid est arrivé à la hauteur de mon visage, et j'ai vu les deux tourtereaux qui ouvraient le bec, en croyant que j'étais leur mère. J'ai vite enlevé le nid; j'allais le poser à la porte de votre cabane, sur ce petit lilas que nous plantâmes ensemble il y a un an. Mais je ne peux jamais réussir à vous surprendre, Chloé; et comme je vous cherche toujours, je vous rencontre partout.

Chl. Eh bien! mon ami, faisons tout comme si nos projets avaient réussi. Prenez cette houlette, et donnez-moi vos tourterelles.

(*Myrtil donne les oiseaux*, *et reçoit la houlette.*)

Myrt., *regardant la houlette.* Ah! qu'elle est belle, Chloé! tous les bergers vont me l'envier; et moi je leur dirai : Vous l'envieriez bien davantage, si vous saviez qui me l'a donnée!

Chl., *caressant les tourterelles.* Vos tourterelles sont charmantes, mon ami; elles sont blanches comme ces lis que vous me donnâtes l'autre jour, et elles sont douces comme vous.

Myrt. Ma bonne amie, promettez-moi que vous les garderez toujours.

Chl. Oh! de tout mon cœur! Mais il faut me promettre aussi que vous ne quitterez jamais ma houlette.

Myrt. Écoutez : voilà le temple de l'Amour; venez y recevoir ma promesse, et me donner la vôtre.

Chl. Non, Myrtil; ma mère m'a défendu d'entrer dans ce temple, à moins qu'elle ne m'y conduisît. Je ne veux point désobéir à ma mère.

Myrt. Vous avez raison, Chloé; j'aimerais mieux mourir aussi que de déplaire à mon père. Mais, sans entrer dans le temple, nous pouvons nous mettre à genoux ici, et nous jurer devant l'Amour, qui nous entendra bien de là-bas, que jamais ces doux présents ne sortiront de nos mains.

Chl. Je le veux bien; mais il ne faut pas jurer; nous ne sommes pas assez grands pour cela. Promettons, c'est assez pour que nous soyons tranquilles.

Myrt. A la bonne heure. Écoutez-moi bien, Chloé; puis vous direz comme moi.

Chl. Peut-être.

(*Myrtil se met à genoux*, *en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.*)

Myrt. Tendre Amour, roi de la nature, (*bas à Chloé*) c'est comme cela qu'il s'appelle, (*haut*) rendez Myrtil le plus infortuné des bergers, s'il quitte un seul moment cette belle houlette! Je suis encore trop enfant pour posséder un troupeau, cette houlette est mon seul trésor; quand je

serai grand, mon père m'a promis douze chèvres, cette houlette les conduira; et quand je serai vieux comme mon père, cette houlette soutiendra mes pas. Ainsi, enfant, jeune, et vieillard, cette houlette sera toujours ce que j'aurai de plus cher.

(Chloé se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.)

CHL. Amour, dieu qu'il faut craindre, (*bas à Myrtil*) ma mère me l'a dit ainsi, (*haut*) faites tomber votre courroux sur la malheureuse Chloé, si je me sépare jamais volontairement de ces deux oiseaux que m'a donnés Myrtil! Je promets d'en avoir soin, comme s'ils étaient à ma mère. Elles sont jeunes, ces tourterelles; je suis jeune aussi : nous vieillirons ensemble, elles en s'aimant toujours, moi en aimant toujours Myrtil.

MYRT. Je vous remercie, ma chère Chloé. A présent, nous voilà bien sûrs... Mais je vois venir Lysis, le prêtre de l'Amour. Comme il est triste! il vient sans doute nous annoncer quelque malheur.

SCÈNE II.

MYRTIL, CHLOÉ, LYSIS, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

LYS. Oui, mon cher Myrtil, et je pleure moi-même de la triste nouvelle que je viens vous annoncer.

MYRT. Ah, Lysis! vous me faites trembler. Est-ce un malheur qui regarde mon père? Je crains plus pour lui que pour moi.

LYS. Votre père vient de s'éveiller avec une fièvre brûlante. Le mal commence à peine, et il est à son comble. L'infortuné vieillard, affaibli par les années, accablé par la douleur, touche à son dernier moment.

MYRT., *pleurant*. O dieux! ô dieux! mon père va m'être ravi! malheureux que je suis! Mon père souffre, mon père meurt peut-être, et je ne l'ai pas embrassé!... Lysis, Chloé, priez l'Amour, priez tous les dieux de me rendre le meilleur des pères; priez-les de faire tomber sur moi tous les maux qui le font souffrir... Je ne puis rester avec vous, je vais, je cours servir mon père. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LYSIS, CHLOÉ, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

CHL. Ah! Lysis! vous que l'amour a choisi pour être le ministre de son temple, vous par qui ce dieu puissant nous annonce ses volontés, demandez, obtenez de lui la guérison de Ménalque; obtenez que le plus vertueux de nos bergers vive longtemps encore pour nous enseigner la vertu.

LYS. Est-ce l'amour de la vertu qui vous fait prendre un intérêt si tendre au père de Myrtil?

CHL. C'est le plus juste, c'est le plus doux des sentiments : la reconnaissance. Vous ignorez ce que je dois au bon Ménalque; vous ignorez que, l'été dernier, un orage épouvantable détruisit la moisson de ma mère. Le lendemain de cet orage, ma mère alla voir son champ; j'étais avec elle, elle me tenait par la main. Ma mère regardait d'un œil fixe tous ces épis couchés sur la terre, brisés, dépouillés par la grêle; elle ne prononçait pas une plainte, mais de grosses larmes tombaient de ses yeux, et venaient couler le long de mon bras. Je les sens encore, ces larmes. Le vieux Mé-

nalque, le père de Myrtil, passa par là, en revenant de son champ qui n'avait pas souffert de l'orage. Il vit ma mère qui pleurait, il s'approcha d'elle d'un air triste, lui prit la main qu'il serra en levant les yeux au ciel; puis il me baisa sur le front, et nous dit seulement ces paroles : Revenez ici demain, je vous en prie, revenez. Nous retournâmes le lendemain, et nous trouvâmes une moisson liée en gerbes, plus belle que la moisson détruite. Le bon Ménalque avait passé la nuit, aidé de toute sa famille, à porter dans notre champ la moitié des gerbes du sien.

LYS. Je reconnais bien là Ménalque.

CHL. Jugez si je dois l'aimer! jugez si, depuis ce jour, ma mère et moi nous nous sommes jamais endormies sans bénir le nom de Ménalque! Ah! Lysis! joignez vos vœux aux miens, allez conjurer l'Amour de me rendre mon bienfaiteur.

LYS. Des vœux ne suffisent pas, Chloé; les dieux aiment les sacrifices.

CHL. Hélas! je n'ai point de victime : ma mère n'a point de troupeau. Si nous possédions une seule brebis, j'aurais déjà couru la chercher.

LYS. A qui appartiennent ces deux tourterelles?

CHL, *d'une voix tremblante.* A moi.

LYS. Ce sont les oiseaux de l'Amour : quand je veux obtenir quelque grâce de ce dieu, j'immole deux tourterelles sur son autel.

CHL. Quoi! vous pensez qu'en sacrifiant ces oiseaux je pourrais obtenir la santé de Ménalque?

LYS. C'est le plus sûr moyen.

CHL., *regardant les tourterelles.* O malheureuses tourterelles! il vient de vous condamner à la mort. Hélas! j'avais espéré, j'avais promis de ne jamais me séparer de vous : mais il s'agit du père de Myrtil, du bienfaiteur de ma mère; aucune promesse, aucun sentiment, ne peut balancer la reconnaissance. Pauvres oiseaux, je vous pleure, mais je ne puis vous sauver.

LYS. Eh bien! êtes-vous décidée?

CHL. Oui, sans doute, je le suis.

LYS. Le mal presse, ne perdons pas un moment; venez avec moi immoler ces tourterelles.

CHL. Non, Lysis, non : épargnez-moi ce spectacle; il est trop affreux pour moi. Voilà mes tourterelles, je vous les livre : tuez-les, puisque leur mort peut sauver Ménalque; mais permettez-moi de n'être pas présente, permettez-moi d'aller pleurer loin de l'autel... (*Elle pleure.*) Si vous saviez combien ces oiseaux me sont chers, si vous saviez qui me les a donnés, et la promesse que j'ai faite!... Mais l'Amour le sait, l'Amour lit dans mon cœur; et plus ce sacrifice est douloureux, plus sans doute il doit être utile au père de mon ami... Adieu, Lysis, je vous quitte; je ne puis retenir mes larmes, ma douleur troublerait vos prières... Adieu, vous aussi, malheureux oiseaux, vous qui deviez rester toujours... Adieu, vous ne souffrirez pas plus que je ne souffre.

(*Elle baise les tourterelles, les remet à Lysis, et sort.*)

SCÈNE IV.

LYSIS, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

LYS. O vertueuse Chloé, que ta mère doit être heureuse! Combien elle doit être fière d'avoir un enfant comme toi! Mais j'aperçois Myrtil... (*Au*

prêtre de l'Amour, en lui remettant les oiseaux.) Allez m'attendre dans le temple, et préparez le feu sur l'autel. (*Le prêtre de l'Amour sort, et emporte les tourterelles.*)

SCÈNE V.

LYSIS, MYRTIL.

MYRT. Je vous cherchais, Lysis; prenez part à ma joie, j'entrevois un rayon d'espérance. Mon père, mon père nous sera peut-être rendu.

LYS. Ah! plût au ciel! Et par quel prodige?

MYRT. Il n'avait plus qu'un souffle de vie quand je suis arrivé près de lui. Mes frères, à genoux autour de son lit, levaient leurs mains au ciel, et pleuraient. Je cours, je m'élance au milieu d'eux, je me jette au cou de mon père... Ce bon père! il s'est ranimé, il a rappelé ses forces pour me serrer contre son cœur : Tu me manquais, m'a-t-il dit en s'efforçant de sourire; j'étais fâché de mourir sans t'avoir dit mon dernier adieu. Je n'ai pu lui répondre, je n'ai pu que le presser en sanglotant. Mais tout à coup un dieu sans doute m'a inspiré : je me suis souvenu de vous avoir entendu dire qu'au sommet de la grande montagne habitait un vieux berger nommé Lamon, qui passe pour avoir appris d'Apollon même l'art de guérir tous les maux.

LYS. Je ne sais s'il vit encore.

MYRT. Je me suis arraché des bras de mon père, j'ai pris ma course; et, sans m'arrêter, j'ai monté la grande montagne. J'ai cherché, j'ai appelé Lamon; j'ai parcouru dans un instant tous les lieux où je pouvais le rencontrer. Je l'ai vu enfin, je l'ai vu assis au pied d'un chêne, occupé d'examiner les simples qu'il avait cueillis. Je me suis précipité à ses pieds : Sauve mon père! lui ai-je dit; mon père va mourir, viens le rendre à la vie. Je donnerai tout ce que j'aurai jamais. A présent je ne possède rien; mais je serai riche un jour, et tout mon bien t'appartiendra. En parlant ainsi, j'avais saisi sa main, et je l'entraînais vers notre chaumière. Mon enfant, m'a-t-il répondu en marchant le plus vite qu'il pouvait, je n'ai pas besoin d'acquérir du bien, et mon cœur a besoin d'en faire. J'essayerai de guérir ton père; et si mon maître Apollon m'accorde encore ce succès, je ne veux recevoir d'autre don de toi que celui de ta houlette : c'est la plus belle que j'aie vue; je la pendrai, en action de grâces, à un vieux laurier que j'ai consacré à Apollon.

LYS. Lamon est toujours le même; sa piété envers les dieux égale seule sa générosité.

MYRT. Hélas! en demandant ma houlette, il m'a demandé mon plus cher trésor. C'était un don de ma bergère : j'avais juré de mourir plutôt que de m'en séparer. Mais mon serment, et ma houlette, et ma bergère elle-même, ne me sont pas si chers que mon père. J'ai dévoré mes larmes, j'ai affecté de sourire; et, quoiqu'il m'eût été plus doux de donner à Lamon dix ans de ma vie, j'ai remis ma houlette dans ses mains.

LYS. Eh bien! Lamon guérira-t-il Ménalque?

MYRT. Il l'a vu, il l'a interrogé, l'a examiné longtemps, et a gardé un profond silence. Mes frères et moi nous avions les yeux fixés sur Lamon : notre salut ou notre perte dépendait du mot qu'il allait prononcer. Enfin il nous a dit : Espérez; je crois pouvoir guérir votre père. A cette parole,

nous sommes tous tombés à ses genoux, et nous l'avons adoré comme un dieu. Lamon pleurait; il nous a relevés, et nous a fait sortir de la cabane, où il est seul avec mon père. J'ai profité de ce moment, Lysis, pour venir vous annoncer notre bonheur, pour venir vous demander d'intéresser les dieux au succès.

LYS. Oui, je cours les implorer; je vais achever un sacrifice qui vous fera verser des larmes de reconnaissance quand vous saurez qui l'a offert. (*Il sort.*)

MYRT. Ah! je vous suis, Lysis... Mais voici Chloé, je veux l'instruire de mon bonheur.

SCÈNE VI.

MYRTIL, CHLOÉ.

CHL. Je sais tout, mon ami, je viens de chez votre père; j'ai vu Lamon, je lui ai parlé; il espère de plus en plus.

MYRT. Ah! mon amie, ma chère Chloé! en m'apprenant cette heureuse nouvelle, vous me la rendez encore plus douce.

CHL. C'est vous qui avez pensé à Lamon, c'est vous qui avez été le chercher sur la grande montagne. Vos frères pleuraient votre père; vous, Myrtil, vous l'avez sauvé. Aussi mon cœur fait-il tous ses efforts pour vous aimer davantage; j'ai bien peur qu'il ne le puisse pas... Mais où est donc votre houlette?

MYRT., *les yeux baissés.* Ma houlette?

CHL. Vous l'avez perdue?

MYRT. Non.

CHL. Vous l'avez donnée?

MYRT. Oui.

CHL. Si tout autre que vous me l'avait dit, je ne l'aurais pas cru.

MYRT. Ah! quand vous saurez... Mais, vous-même, qu'avez-vous fait des tourterelles?

CHL., *tristement.* Je ne les ai plus.

MYRT. Et que sont-elles devenues?

CHL., *en soupirant.* Elles expirent à présent.

MYRT. O ciel! Et quel est le barbare qui a pu donner la mort à de si tendres oiseaux?

CHL. C'est moi-même.

MYRT. Vous, Chloé?

CHL. Je les ai donnés à Lysis, pour qu'en les sacrifiant à l'Amour il obtînt de ce dieu puissant la santé de votre père.

MYRT. Ah! je respire, ma Chloé. Vous m'en êtes cent fois plus chère; et jamais...

CHL. Ma houlette n'a pas été offerte à l'Amour?

MYRT. Non; mais le vieux Lamon me l'a demandée pour prix de la guérison de mon père: pouvais-je la refuser, Chloé? J'ai baisé ma houlette, et je l'ai donnée à Lamon.

CHL. Ah! que vous me soulagez, Myrtil! Loin de vous en savoir mauvais gré, vous avez, je crois, trouvé le seul moyen d'être chéri davantage.

MYRT. Je n'ai fait que mon devoir, je le ferais encore. Mais que ma houlette était belle!

CHL. J'aurais donné ma vie pour mon bienfaiteur. Mais que mes tourterelles étaient charmantes!

MYRT. Nous approuvons tous deux ce que nous avons fait, et cependant notre cœur murmure. Hélas! il n'est plus temps, Chloé : les tourterelles sont immolées, la houlette est dans les mains de Lamon; ni vous ni moi ne reverrons plus ni les tourterelles ni la belle houlette.

SCÈNE VII.

MYRTIL, CHLOÉ; LYSIS, *apportant les tourterelles et la houlette.*

LYS. Vous les reverrez, vous les posséderez encore, enfants vertueux et sensibles. L'Amour vous rend vos victimes, Lamon vous remet son salaire. L'Amour et Lamon viennent de m'expliquer leurs volontés.

MYRT. O ciel!

LYS. Comme j'allais offrir ces tourterelles, comme je tenais le couteau sacré sur leurs cœurs, une voix douce est sortie de la statue de l'Amour : Va, m'a-t-elle dit, va reporter à la jeune Chloé les tendres oiseaux qu'elle m'avait offerts. Dis-lui que je ne reçois point son sacrifice, et que j'ai rendu la santé au bon Ménalque. Assure-la, ainsi que Myrtil, que je veille sur leurs destins, que je les unirai bientôt, et que toujours je rends heureux ceux qui, en m'adorant, adorent encore la vertu.

MYRT. Ah! ma Chloé!

CHL. Cher Myrtil, quel bonheur pour nous!

LYS. A peine le dieu avait achevé ces paroles, que le vieux Lamon est arrivé : Ménalque est guéri, m'a-t-il dit : ce n'est point mon art, c'est ton dieu qui a fait un si grand prodige. Je ne puis prétendre à aucun salaire; reporte à Myrtil le don qu'il m'avait fait. En parlant ainsi, il m'a remis cette houlette. Reprenez-la, Myrtil; Chloé, reprenez vos oiseaux : et n'oubliez jamais l'un et l'autre qu'en sacrifiant tout à son devoir, on est sûr d'arriver au bonheur.

FIN DE MYRTIL ET CHLOÉ.

FABLES CHOISIES
DE LAMOTTE.

FABLES

DE LAMOTTE.

FABLE I.

LES AMIS TROP D'ACCORD.

Il était quatre amis qu'assortit la Fortune,
Gens de goût et d'esprit divers.
L'un était pour la blonde, et l'autre pour la brune;
Un autre aimait la prose, et celui-là les vers.
L'un prenait-il l'endroit, l'autre prenait l'envers.
Comme toujours quelque dispute
Assaisonnait leur entretien,
Un jour on s'échauffa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportaient; raison n'y faisait rien.
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il serait doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problème,
Et l'on se proposa d'aller prier les dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au temple d'Apollon
Présenter leur humble requête;
Et le dieu sur-le-champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'est-à-dire qu'il leur donna
Sentiments tout pareils et pareilles pensées;
L'un comme l'autre raisonna.
Bon, dirent-ils, voilà les disputes chassées.
Oui, mais aussi voilà tout charme évanoui :
Plus d'entretien qui les amuse.

Si quelqu'un parle, ils répondent tous, Oui.
C'est désormais entre eux le seul mot dont on use.
L'ennui vint : l'amitié s'en sentit altérer.
Pour être trop d'accord, nos gens se désunissent.
Ils cherchèrent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contredissent.

C'est un grand agrément que la diversité.
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

FABLE II.

LE BERGER ET LES ÉCHOS.

On nous croirait gens à réflexions :
Mais nous disons beaucoup, et nous ne pensons guères :
Bien rarement de nos décisions
Sommes-nous les propriétaires.
Nous répétons de bouche ou par écrit
Ce que d'autres ont dit, et souvent après d'autres.
Pure mémoire érigée en esprit;
Jugements étrangers que nous donnons pour nôtres.
Un seul homme a jugé : bientôt mille jaseurs
Adoptent son avis comme loi souveraine;
Et ce torrent de rediseurs
Grossit si fort, qu'il nous entraîne.
C'est trop s'abandonner à la pluralité,
Race imbécile que nous sommes!
Ce n'est pas là que gît la vraie autorité.
Pour garants de la vérité,
Comptons les raisons, non les hommes.

Nommé par son hameau pour décider d'un prix,
Tityre, en un vallon bordé de mainte roche,

Rêvait seul, méditait un arrêt sans reproche.
Ciel, daigne m'instruire, et me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atys,
S'écriait-il. L'écho, de proche en proche,
Cent fois répète, Atys. Atys chante le mieux!
Dit le berger surpris. Les échos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'est assez, dit Tityre;
Ce suffrage est victorieux.
Il retourne au hameau. Çà, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux rivaux un jugement certain.
Atys chante mieux que Silvandre;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.

Nous décidons ainsi, crédules que nous sommes:
Que d'échos comptés pour des hommes!

FABLE III.

LA BREBIS ET LE BUISSON.

Une brebis choisit, pour éviter l'orage,
Un buisson épineux qui lui tendait les bras.
La brebis ne se mouilla pas;
Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage?

Plaideur, commente ici mon sens.
Tu cours aux tribunaux pour rien, pour peu de chose.
Du temps, des frais, des soins; puis tu gagnes ta cause.
Le gain valait-il les dépens?

FABLE IV.

LE CHASSEUR ET LES ÉLÉPHANTS.

Parmi les animaux l'éléphant est un sage:
Il sait philosopher, penser profondément.
En doute-t-on? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.

Jadis certain marchand d'ivoire,
Pour amasser de ces os précieux,
S'en allait avant la nuit noire
Se mettre à l'affût dans les lieux
Où les éléphants venaient boire.
Là, d'un arbre élevé notre chasseur lançait,
Sans relâche, flèche sur flèche :
Quelqu'une entre autres faisait brèche,
Et quelque éléphant trépassait.
Quand le jour éloignait la troupe éléphantine
L'homme héritait des dents du mort.
C'est sur ce gain que roulait sa cuisine;
Et chaque soir il tentait même sort.
Une fois donc qu'il attendait sa proie,
Grand nombre d'éléphants de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joie,
Bientôt ce fut son désespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple colosse accourut à l'archer,
Environne son arbre, où, saisi d'épouvante,
Il maudit mille fois ce qu'il venait chercher.
Le chef des éléphants, d'un seul coup de sa trompe,
Met l'arbre et le chasseur à bas;
Prend l'homme sur son dos, le mène en grande pompe
Sur une ample colline où l'ivoire est à tas.
Tiens, lui dit-il, c'est notre cimetière;
Voilà des dents pour toi, pour tes voisins :
Romps ta machine meurtrière,
Et va remplir tes magasins.
Tu ne cherchais qu'à nous détruire;
Au lieu de te détruire aussi,
Nous t'ôtons seulement l'intérêt de nous nuire.

Le sage doit tâcher de se venger ainsi.

FABLE V.

LE CONQUÉRANT ET LA PAUVRE FEMME.

Rois, vous aimez la gloire, elle est faite pour vous.
Il ne s'agit que de la bien connaître :
Soyez ce que vous devez être ;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être? et qu'est-ce qu'un monarque?
C'est plutôt un pasteur qu'un maître du troupeau;
C'est le nocher qui gouverne la barque,
Non le possesseur du vaisseau.
Votre empire s'étend du couchant à l'aurore,
Cent peuples suivent votre loi :
Vous n'êtes que puissant encore ;
Gouvernez bien ; vous voilà roi
Le fameux vainqueur de l'Asie [1]
N'était pas roi : c'était un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'univers alarmé.
De bonne heure Aristote [2] aurait dû le convaincre
Qu'au bien de ses États un roi doit se donner.
Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.

Un monarque persan, de conquête en conquête,
Voyait tous ses voisins domptés ;
Vingt couronnes ceignaient sa tête,
Et sous ses lois coulaient cent fleuves bien comptés.
Il usait bien de ses victoires,
Et voulait que partout la justice fleurît :
Il écoutait les gens, il lisait leurs mémoires ;
L'innocent triomphait, l'injuste était proscrit.

[1] Alexandre.
[2] Précepteur d'Alexandre.

Sur cette bonne renommée,
Des bornes de son vaste État,
Une vieille femme, opprimée,
Vint apporter sa plainte aux pieds du potentat.
Sire, par le droit de la guerre,
Ma fille et moi nous sommes vos vassaux :
On l'a déshonorée, on a pillé ma terre;
Sous un bon roi doit-on souffrir ces maux ?
C'est vous, sire, que je réclame.
Que je vous plains, ma pauvre femme !
Dit le prince : je veille à maintenir les lois;
Mais de si loin que puis-je faire?
Puis-je songer à tout? l'astre qui nous éclaire
Éclaire-t-il tout le monde à la fois?
Il n'est pas étonnant que, si loin de mon trône,
Mes bons ordres soient mal suivis.
Eh ! pourquoi donc, seigneur, répondit la matrone,
Ne pouvant nous régir, nous avez-vous conquis?

FABLE VI.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictète [1],
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeait mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir,
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer; en plainte il se consomme :
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) ;
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.

[1] Philosophe stoïcien qui a vécu sous Néron, et qui a laissé de grandes leçons de morale.

FABLE VII.

LE FROMAGE.

Deux chats avaient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avaient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise et peu de conscience ;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience
Dame Justice entre eux vide le démêlé.
Un singe, maître clerc du bailli du village,
Et que pour lui-même on prenait
Quand il mettait parfois sa robe et son bonnet,
Parut à nos deux chats tout un aréopage.
Par-devant dom Bertrand le fromage est porté.
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins ; puis cherchant l'équilibre,
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte ; et vive l'équité !
Çà, celle-ci déjà me paraît trop pesante.
Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour ;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.
Bon ! nous voilà contents ; donnez, disent les chats.
Si vous êtes contents, Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand. Race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer, comme vous, les choses au gros sas ?
Et, ce disant, monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédant,
Par équité toujours donne son coup de dent ;
De scrupule en scrupule avançait le fromage.

Nos plaideurs enfin, las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau! leur dit Bertrand; soyez hors de procès;
Mais le reste, messieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix, et rendez grâce aux dieux.

Le bailli n'eût pas jugé mieux.

FABLE VIII.

LES GRILLONS.

Deux grillons, bourgeois d'une ville,
Avaient élu pour domicile
D'un magistrat le spacieux palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connaître,
L'un logeait en seigneur au cabinet du maître,
L'autre dans l'antichambre habitait en laquais.
Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée,
Trotte de chambre en chambre, et, faisant sa tournée,
Arrive au cabinet, entend l'autre grillon.
Bonjour, frère, dit-il. Bonjour, répondit l'autre.
Votre serviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, Point de façon;
Traitez-moi comme ami; je suis de la maison.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monseigneur reçoit les placets :
Qu'il est sage, et qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie,
Il a tout : c'est plaisir que d'avoir des procès.
Bon droit, avec tel juge, est bien sûr du succès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon maître,
Dit messire Grillon. Je le connais bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paraître;
Ici je le vois tel que le sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les belles, des yeux;
Pour les puissants, égards et tours officieux;

Voilà tout le code du traître.
N'en sois donc plus la dupe; et laisse le commun
S'abuser à la mascarade.
Ne confondons rien, camarade.
Distinguons deux hommes en un :
L'homme secret, et l'homme de parade.

FABLE IX.

LA MONTRE ET LE CADRAN.

Un jour la montre au cadran insultait,
Demandant quelle heure il était.
Je n'en sais rien, dit le greffier solaire [1].
Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire;
Je ne sais rien que par Phébus.
Attends-le donc; moi je n'en ai que faire,
Dit la montre; sans lui je vais toujours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Écoute; voilà l'heure. Elle sonne à l'instant
Une, deux, trois et quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle. Mais, tandis que la montre décide,
Phébus, de ses ardents regards,
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge :

[1] On a justement blâmé cette expression, *le greffier solaire;* mais, à cela près, la fable mérite d'être conservée. (*Note de l'éditeur.*)

Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerais de suivre mon usage.
Si je ne vois bien clair, je dis : Je n'en sais rien.
Je parle peu, mais je dis bien.

C'est le caractère du sage.

FABLE X.

LES GOURMETS.

Sur un vin frais cuvé le maître d'un logis
Tenait conseil, interrogeait son monde ;
La tasse courait à la ronde ;
Il voulait que chacun en donnât son avis.
L'un, le goûtant à vingt reprises,
Très-élégamment décidait
Qu'il était fait exprès pour les tables exquises ;
Un autre, en l'avalant, opinait du godet.
Ce vin, tout d'une voix, vaut la liqueur suprême
Dont les dieux s'enivrent là-haut :
On eût défié Bacchus même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux gourmets, docteurs en l'art de boire,
Le marguillier Lucas et le syndic Grégoire ;
On leur en fait goûter. Eh bien ! qu'en dites-vous ?
Votre avis n'est-il pas le nôtre ?
Il sent le fer, dit l'un : le cuir aussi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée ! et d'où viendraient ces goûts ?
Le bachique sénat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi ; mais courte fut la joie ;
L'événement vint les justifier.
On trouve en le vidant, dans le fond du cuvier,
Une petite clef pendant à sa courroie ;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens votre ouvrage a su plaire ;
On le dit excellent : ne vous y fiez pas.

Maint défaut échappe au vulgaire,
Qu'apercevront les délicats.

FABLE XI.

LE TRÉSOR.

Un prince voyageait, cherchant les aventures,
Mais non pas tout à fait en chevalier errant;
Il marchait avec suite, avait pris ses mesures;
Sa cassette suivait, bon trésor, sûr garant
Contre mille besoins enfants des longues courses;
Le courage et l'argent, c'étaient là ses ressources.
Il aperçoit un jour écrits sur un rocher
Ces mots en vrai style d'oracle :
« Je mène au grand trésor qu'un dieu voulut cacher;
« Il est gardé par maint obstacle;
« Et d'abord, pour premier miracle,
« C'est par mon sein qu'il faut marcher. »
Perçons-le, dit le prince. On assemble mille hommes,
Travaillant jour et nuit, bien nourris, bien payés;
Et, moyennant de grosses sommes,
En peu de jours les chemins sont frayés.
Le rocher traversé, se présente un abîme.
« Le trésor est plus loin, » dit un autre écriteau;
« Comble-moi. » Soit, comblons, dit l'Amadis [1] nouveau;
Le trésor, à ce que j'estime
Sur ces précautions, doit être un beau morceau.
Nouveau travail et nouvelles dépenses.
Mais, l'abîme comblé, les belles espérances
Se reculent encor. D'une épaisse forêt
Un pin gravé lui dit : « Le trésor est tout prêt;
« Mais, pour aller jusqu'à sa niche,
« Il faut abattre bien du bois. »

[1] Héros d'un fameux roman de chevalerie.

Sur nouveaux frais on travaille, on défriche;
La cassette du prince est enfin aux abois.
Il arrive, au travers de la futaie ouverte,
Dans une campagne déserte.
Un seul dragon, gardien du trésor,
Lui dit : Ce n'est pas tout, il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre; il s'agit maintenant de courage :
Ma bourse était à bout, ma valeur ne l'est pas.
Il fond sur le dragon, qui, réveillant sa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomissait un affreux nuage
De fumée et de feux, précurseurs du carnage.
Le prince combat en héros;
Le danger même l'évertue.
Il porte mille coups; le sang coule à grands flots;
Il est blessé vingt fois; mais à la fin il tue.
Enfin voici, dit-il, le trésor qu'on me doit.
Il appelle; on vient voir; on calcule la somme;
On trouve, sou pour sou, tout l'argent qu'à notre homme
Avait coûté ce grand exploit;
Et d'un baume excellent deux petites mesures,
Juste ce qu'il en faut pour guérir ses blessures.
Le dieu s'était joué du chevalier errant.
Il voulait par là nous apprendre
Qu'après bien des peines souvent
On n'est pas mieux qu'auparavant.
Heureux qui n'est pas pis! ce sont grâces à rendre.

FIN DES FABLES CHOISIES DE LAMOTTE.

TABLE

DES MATIÈRES.

FABLES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

FABLES CHOISIES DE LAMOTTE.

FIN DE LA TABLE.

